This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

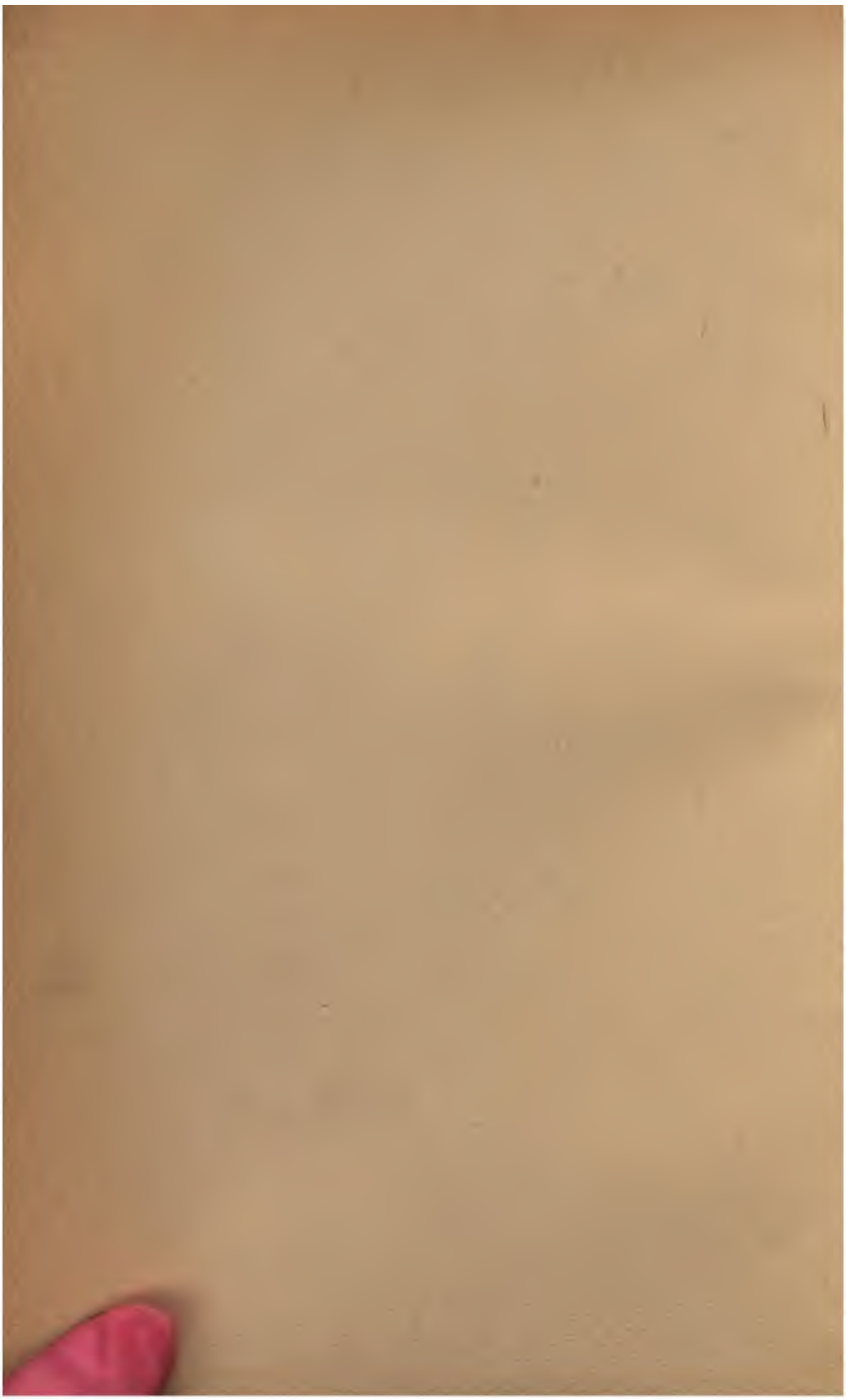
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS



NOUVEAUX

MÉLANGES ORATOIRES

III

ŒUVRES DE Mgr D'HULST

Conférences de Notre-Dame. 6 volumes in-8° écu.... 30 fr.
Les Fondements de la Moralité. — Les Devoirs envers Dieu. — Les Devoirs envers Dieu (suite). — La Morale de la Famille. — La Morale du Citoyen. — La Morale sociale.
Chaque volume ..... 5 fr.

Discours prononcé en l'église de la Madeleine, à Paris, le 12 novembre 1894, au service funèbre célébré pour le repos de l'âme de M. l'abbé Le Rebours. In-8° raisin. *Net*.. 1 fr.

L'Adoration réparatrice et nationale. In-12..... 50 c.

Le Droit chrétien et le Droit moderne. Étude sur l'Encyclique *Immortale Dei*, suivie du texte de l'Encyclique (latin-français). In 18 jésus..... 1 fr. 25

Mélanges oratoires : Panégyriques et oraisons funèbres; Discours et allocution de circonstance. Discours sur l'éducation. — Homélies et discours de rentrée (1881-1889). 2 vol. in-8° écu..... 8 fr.

Nouveaux Mélanges oratoires.

III. — Panégyriques et oraisons funèbres; Discours et allocutions de circonstance. In-8° écu.

IV. — Discours sur l'éducation ; Allocutions et discours divers. Homélies et discours de rentrée (1890 à 1895). In-8° écu.

Mélanges philosophiques. In-8° écu ..... 5 fr.

M. l'abbé de Broglie. Un vol. in-8° raisin..... 75 c.

Que vont devenir les Facultés libres. In-12..... 75 c.

Raisons d'espérer une Renaissance chrétienne. Discours prononcé à la messe de rentrée de l'Institut catholique de Paris (1895). In-18..... 15 c.

Une âme royale et chrétienne, notes intimes sur le comte de Paris. 4e édition. In-8° raisin..... 1 fr.

Vie de Just de Bretenières, missionnaire apostolique, martyrisé en Corée (1866). 2e édition. In-18 jésus, avec portrait et carte de Corée..... 3 fr.

Vie de la Mère Marie-Térèse, fondatrice des Sœurs de l'Adoration réparatrice. 4e édition. In-18 jésus avec 2 portraits..... 2 fr. 50

Hulst, Maurice Lesage d'Hauterœuve,

=

M. D'HULST

NOUVEAUX

MÉLANGES ORATOIRES

III

PANÉGYRIQUES ET ORAISONS FUNÈBRES
DISCOURS ET ALLOCUTIONS DE CIRCONSTANCE

PARIS
LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE
RUE CASSETTE, 15

1900

Droits de reproduction et de traduction réservés.

BX
890
.H92
1891
V. 3

PROPRIÉTÉ DE

59[illegible]-126

PRÉFACE

Mgr d'Hulst disait dans la préface des *Mélanges oratoires :* « En visitant ses manuscrits, « l'auteur aurait pu grossir aisément de deux « volumes au moins la présente publication. » C'était en 1890, six ans avant sa mort. M. le chanoine Pisani, héritier de ses manuscrits, a bien voulu nous les confier. Nous les avons visités, et nous y avons aisément retrouvé les deux volumes annoncés par Mgr d'Hulst. Nous les publions sous le titre de : *Nouveaux Mélanges oratoires.*

Nous avons suivi le plan adopté par l'auteur. Le premier volume comprend les *Panégyriques et Oraisons funèbres*, les *Discours et Allocutions de circonstance :* il s'ouvre sur son premier sermon prononcé à Saint-Thomas-d'Aquin en 1867, et se ferme sur son dernier prononcé à Reims en 1896. Le second volume comprend les *Discours sur l'éducation*, les *Homélies et Discours de rentrée à*

l'Institut catholique; nous y avons ajouté plusieurs discours qui se rattachent à l'enseignement chrétien. Tous ceux qui composent ce second volume ont été déjà publiés séparément.

Mgr d'Hulst a laissé de nombreux manuscrits oratoires. De 1867 à 1890, il écrivait tous ses sermons et discours sur de petits cahiers de poche cartonnés. En 1890, époque à laquelle il monte dans la chaire de Notre-Dame, les manuscrits s'arrêtent. Beaucoup de sermons sont écrits entièrement ; l'écriture est nette et rapide : pas de rature ; de loin en loin quelques mots effacés et remplacés par d'autres qui serrent de plus près l'idée. Pas de marge : l'auteur est tellement sûr de sa pensée qu'il ne se réserve pas de place pour la modifier : il lui donne du premier coup sa forme définitive, et atteint la perfection d'emblée et sans tâtonnements. Tous ses sermons achevés sont de premier jet : ils donnent l'impression d'une improvisation écrite.

Un certain nombre de manuscrits sont des canevas assez étendus, avec des parties plus développées ; d'autres, de simples plans où l'on retrouve dans un mot, une phrase, la marque d'un esprit de premier ordre.

Mgr d'Hulst avait une merveilleuse facilité

d'improvisation. Dans ses allocutions les plus primesautières, il se retrouvait toujours lui-même, avec une forme impeccable, une langue incomparable par sa clarté, sa précision, sa souplesse. Cependant, malgré ses dons exceptionnels, il ne montait jamais en chaire sans une préparation écrite.

Ceux qui ont à exercer le ministère de la parole, les prédicateurs plus particulièrement, aimeront à se rendre compte de cette préparation et à retrouver dans ses canevas sa méthode de composition.

Mgr d'Hulst atteint souvent la grande éloquence. Il y a dans ses sermons plus de chaleur que dans ses conférences : celui qu'il prononça en 1893 pour la consécration de l'église de Loigny produisit, à certains moments, un frémissement dans l'auditoire.

Quatre années à peine se sont écoulées depuis que cette voix, qui a retenti sur tant de points, s'est éteinte. Ces pages la feront revivre pour ceux qui la connaissaient et qui l'aimaient ; elles aviveront dans les autres, nous l'espérons, les lumières de la foi et l'ardeur de la charité.

H. Odelin,
Vicaire général.

Paris, le 15 avril 1900.

PANÉGYRIQUES

ET

ORAISONS FUNÈBRES

PANÉGYRIQUE DE SAINT AMBROISE

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE DE SAINT-AMBROISE A PARIS

le 27 avril 1873.

Ce matin, mes frères, l'Église offrait à vos regards la ravissante figure du bon Pasteur. Où est-il ce bon Pasteur? Nous n'aurons pas de peine à le chercher. Il nous apprend lui-même à quel signe on le reconnaît : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.*

Après avoir donné ce signe, il avait bien le droit d'ajouter : *Ego sum Pastor bonus.* Car il venait en ce monde pour donner le premier à ses brebis cette suprême preuve d'amour qui consiste à livrer sa vie pour ceux qu'on aime : *Majorem caritatem...*

Mais si cette preuve est la plus grande, ne craignez pas qu'elle épuise l'amour du Rédempteur. Après celle-là, il en saura trouver d'autres qui en seront le développement et la suite. Après s'être donné, il va se multiplier sur la terre; et cela au moment même où il semble qu'il nous abandonne. *Nunc relinquo mundum et vado ad Patrem. Non turbetur cor vestrum. Non relinquam vos orphanos.* Et, conformément à cette promesse, le bon

Pasteur se retrouve et se reproduit dans de vivantes images. Sous des traits qui changent, c'est toujours lui que je reconnais dans les pasteurs de son Église. Et je le reconnais à son signe, le signe du dévouement et de la tendresse : *Bonus pastor animam suam dat.*

Mes frères, vous avez sous les yeux une de ces images du bon Pasteur ; c'est une des plus illustres et des plus saisissantes parmi celles qu'il a comme semées de lui-même à travers l'espace. Placée et comme encadrée au milieu d'événements immenses, la figure d'Ambroise suffirait à les remplir : l'histoire de sa vie, c'est l'histoire de son siècle : que dis-je? C'est bien plus encore : c'est l'histoire d'une merveille qui appartient à tous les siècles depuis les jours de la Rédemption : je veux dire l'action bienfaitrice de l'Église sur l'humanité.

Il nous est bon, mes frères, de nous arrêter devant ce spectacle. Nous vivons au milieu d'un siècle ingrat qui, riche de l'héritage amassé pour lui par les mains de l'Église, ne craint pas de renier sa mère, et trouvant sans doute qu'elle est de trop au milieu de cette civilisation qu'elle a faite, ne rougit pas de lui signifier son congé. Pour nous, moins oublieux de l'histoire, moins rebelles à la reconnaissance, nous sommes heureux de retrouver dans un passé dont l'Église a fait toute la grandeur, avec l'objet de notre admiration, le ferme appui de nos espérances.

Reportons-nous à quinze siècles en arrière. Suivons ce jeune magistrat que le devoir de sa charge appelle dans

la basilique de Milan. L'élection de l'évêque partage la cité en partis opposés ; le trouble a pénétré jusque dans l'enceinte sacrée ; le préfet Ambroise intervient au nom de la paix publique. Avec l'autorité du magistrat, il commande le calme ; avec la modestie du catéchumène, il plaide la cause du saint lieu. Et voici qu'au milieu de la foule tumultueuse, il se fait un grand silence ; et la faible voix d'un enfant, s'élevant du sein de cette multitude, fait parvenir aux oreilles de tous cette surprenante acclamation : *Ambroise évêque !* C'en est fait : le même sentiment éclate de toutes parts, le même cri s'échappe de toutes les poitrines et fait écho à la voix inspirée qui vient de prononcer pour la première fois dans l'Église le nom destiné à la remplir.

Et maintenant voici le néophyte qui monte rapidement tous les degrés du sanctuaire et s'élève en peu de jours du baptême à l'Épiscopat. Quel autre, en cette ascension rapide, eût échappé au vertige ? Mais parce que l'appel de Dieu a fait monter Ambroise à ce sommet, la grâce de Dieu l'y accompagne et l'y tient à couvert sous le manteau de l'humilité. Voyez-le dans cette salle du palais de Milan où ses journées, inaugurées par la prière et le sacrifice, consacrées par un jeûne austère, s'écoulent dans l'étude assidue des livres sacrés. C'est là qu'Ambroise va puiser en peu de temps cette connaissance approfondie des dogmes, ce sens délicat des Écritures, cet art d'en extraire la substance et d'en distiller le miel à ses enfants. Tandis qu'il tourne et retourne entre ses mains le volume sacré, sa porte demeure ouverte, et les pauvres, les affligés, les igno-

rants, les importuns même peuvent à toute heure réclamer de lui comme une dette le secours, la consolation, la lumière, le conseil. Mais ce sont là les beaux jours, c'est l'aurore pacifique de son Épiscopat.

Bientôt va s'ouvrir pour Ambroise une ère de combats qui ne finira qu'avec sa vie. Porteur de la parole de Dieu, il ne tardera pas à reconnaître qu'elle est une épée à deux tranchants, qui, en frappant impitoyablement tous les vices, suscite contre elle-même toutes les colères. Et que d'adversaires à la fois! C'est l'idolâtrie, vivante encore, qui se relève dans Rome et voudrait arracher au monarque des concessions sacrilèges; mais Ambroise veille et les symboles impies disparaissent de la Curie. C'est l'hérésie qui, par la voix impérieuse d'une princesse, ose réclamer pour son culte une des basiliques de Milan; mais Ambroise s'y transporte, et, sans faire appel à la violence, calmant au contraire par l'autorité de sa parole, l'indignation de la foule, il tient en échec la force armée chargée de consommer l'usurpation.

On voit alors un spectacle inouï. Tranquille au milieu du temple assiégé, le Pontife s'y tient nuit et jour durant deux longues semaines, entouré de son peuple fidèle; ce sont les jours saints où l'Église retrace les mystères de la Passion. Ambroise est à l'autel offrant le sacrifice, il est à l'ambon, commentant les paroles sacrées. Un misérable le menace de mort : « Vous « ferez, lui répond-il, ce que sait faire un homme de « votre sorte; je souffrirai ce que doit souffrir un « évêque. » La ruse essaie en vain ce que n'a pu faire

la violence. Ambroise est aussi prudent qu'il est ferme ; il gardera intacts les droits de son Église.

Mais voici qu'un retour soudain de la fortune mit à ses pieds ses persécuteurs. Un tyran est aux frontières qui menace la couronne et la vie du jeune Valentinien. Ambroise accepte de Justine, son ennemie, le rôle d'ambassadeur, il se fait suppliant pour ceux qui tout à l'heure le menacaient. Le voilà, le bon Pasteur!

Quand on lui demandait de sacrifier l'honneur de Dieu, le bien des âmes, l'héritage du Christ, il répondait par cet étrange *non possumus* qui n'a pas cessé d'étonner le monde depuis les jours des Apôtres, et qui, sur les lèvres de Pie IX l'invincible, demeure encore aujourd'hui, pour les consciences que n'éclaire point la foi, une indéchiffrable énigme. Mais s'il s'agit de son repos, de sa sûreté, de sa vie même, Ambroise en est prodigue, car il est pasteur : *Bonus pastor animam suam dat.* Et si c'est pour des ingrats et des méchants qu'il s'expose, ah! le bonheur en est doublé, car l'Évangile en recevra un nouveau témoignage : « Faites du bien à ceux qui vous persécutent. » Cette parole ne se lit pas seulement sur les feuillets du texte sacré, elle est écrite encore dans le cœur et dans les œuvres de tous les Saints.

Mais voulez-vous voir de nouveau et plus que jamais le Pontife dans cette fière attitude qui est comme un défi de la force morale jeté à la force brutale? Venez avec moi à l'entrée de la grande église de Milan : vous allez assister à un spectacle que le monde antique n'a point connu. Voyez ce monarque tout-puissant qui s'avance dans le vestibule du temple. C'est le grand, le

sage, le pieux Théodose, c'est le vainqueur de tous les barbares, le triomphateur de tous les rebelles, le destructeur des idoles, le zélateur de l'orthodoxie, le soutien de l'Empire, la joie des peuples, et, pour couronner tous ces éloges par un mot qui les résume, l'ami d'Ambroise. Oui, mais ce juste a connu dans sa noble vie une heure d'affreux vertige et de sanglante ivresse. Pour un crime commis dans une ville de l'Empire par une poignée de forcenés, il a ordonné un horrible massacre : le sang de sept mille victimes a coulé dans Thessalonique, et le monde s'est demandé avec stupeur si le règne d'un empereur chrétien allait ramener les jours de Néron. Et maintenant poussé par les conseillers perfides qui ont armé son bras pour le meurtre, Théodose, comme s'il voulait placer son crime au-dessus du contrôle des hommes, s'apprête à reprendre sa place d'honneur dans la maison de Dieu. Mais non, il ne franchira pas ce seuil. Ambroise est à la porte, le regard enflammé, la voix vibrante. « Eh quoi! lui dit-il, les pieds de l'homicide fouleront le pavé du sanctuaire? Des mains sanglantes offriront les dons à l'autel? Je vois, ô Empereur, que vous ne comprenez pas encore votre crime. Retirez-vous : acceptez la pénitence. Vous avez imité David dans sa faute, imitez-le dans son repentir. »

Et Théodose se retire en frémissant. Huit mois se passent, sans qu'il ose se présenter à l'Église, huit longs mois où les révoltes de l'orgueil blessé le disputent aux remords de sa conscience. Enfin il est vaincu, il ne peut plus supporter l'exil qui le bannit du temple ; il va répéter au Pontife inflexible le *Peccavi* de David repentant,

et le monde remercie Ambroise d'avoir révélé aux hommes cette égalité nouvelle : celle des coupables devant l'expiation et des pénitents devant la miséricorde.

Que vous restait-il donc à faire en ce monde, ô bon Pasteur? n'aviez-vous pas combattu le bon combat, et consommé votre course : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi*; et ne pouviez-vous pas réclamer dès lors la couronne de justice : *in reliquo reposita est mihi corona justitiæ?* Non, car il est dit du bon Pasteur qu'il ne saurait accepter le repos. Qu'importe que les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles soient en sûreté sous sa houlette, si la centième s'égare au désert de ce monde? Ne faudra-t-il pas que le pasteur la poursuive, la saisisse et la ramène au bercail? Ambroise, vous ne songiez qu'à remplir ce grand devoir, quand, attentif aux pleurs de Monique, vous perciez des traits enflammés de la parole sainte le cœur de l'ardent Augustin. Elles étaient bien loin sans doute de votre âme sereine, ces vaines fumées de la gloire humaine qui troublaient encore l'esprit fasciné du jeune rhéteur de Tagaste devenu l'idole de Milan. Et pourtant, parce que Dieu exalte les humbles, vous prépariez, sans le savoir, à votre couronne son plus beau fleuron. Quelle gloire eût valu, pour l'évêque de Milan, celle d'avoir donné à l'Église l'évêque d'Hippone, à l'humanité pécheresse le livre des *Confessions*, à la science sacrée le Docteur de la grâce, à tous les cœurs blessés le cœur compatissant d'Augustin. Heureux Ambroise d'avoir pleuré avec Monique, car vous avez participé à la fécondité de ses larmes; Augustin est aussi votre

fils : entre un tel père et une telle mère, décidément, il ne pouvait périr : *non peribit filius tot lacrymarum.*

Et maintenant, mes frères, si nous voulions achever le portrait de cet unique Pasteur, il faudrait le montrer aux prises avec une tâche plus délicate que toutes celles où nous avons admiré tour à tour sa force et sa douceur.

Résister aux puissances du siècle, quand elles oppriment la vérité ou la justice, c'est chose facile à une âme vigoureuse ; s'incliner vers les vaincus, fussent-ils coupables, et les couvrir de clémence, c'est le triomphe naturel d'un grand cœur. Vaquer avec une indomptable ardeur aux devoirs multipliés de l'apostolat, c'est le mérite commun de tous les bons pasteurs. Mais Ambroise, évêque et conseiller des empereurs, juge des peuples, inspirateur des lois, magistrat des mœurs, Ambroise, pontife de l'Église, encore jeune, venant au secours de la société vieillie, mettant au service de ce vieux monde romain, qui s'affaisse, toute la vigueur de son esprit, toute la sincérité de son dévouement ; n'est-ce pas là un spectacle plus inattendu, un sujet plus nouveau d'admiration et de surprise ? Et toutefois que ceux-là s'en étonnent qui se font de l'Église une idée étroite et rabaissée, qui voudraient reléguer la religion, cette force divine, en dehors de la société humaine dans je ne sais quel isolement factice ! Le Christ alors serait venu en ce monde pour sauver les âmes une à une ; mais les hommes continueraient à vivre d'une vie sociale où le Christ n'aurait point sa part, où ne se lirait pas le signe divin de la Rédemption ! Vouloir

qu'une société composée de chrétiens soit une société chrétienne, c'est, nous dit-on, une prétention tyrannique, une usurpation oppressive sur les droits de la conscience ! Hélas ! quand un grand nombre de consciences ont secoué le joug du Christ, ce joug qui est doux, ce fardeau qui est léger, quand le mal est devenu général, quand la division est partout, quand, en rencontrant un concitoyen, on n'est jamais sûr d'aborder un frère, alors, il le faut avouer, la religion, bannie des mœurs publiques, ne peut guère retenir sa place dans les lois, et une société se forme après dix-huit siècles de christianisme, laquelle par une pente de plus en plus rapide revient à la barbarie morale d'où la Rédemption nous avait tirés. Si c'est là un progrès, je le laisse à juger ; mais nos grands évêques d'autrefois, ceux dont on a dit qu'ils ont fait la France, et dont on aurait pu dire qu'ils ont fait l'Europe moderne, nos évêques n'ont pas vu le progrès dans le retour à la décadence. Témoins de la ruine inévitable d'une puissance humaine qui avait fini son œuvre ici-bas, ils ont combattu le mal, retardé la chute, adouci les blessures. Et d'autres sont venus après eux qui, prenant de leurs mains les remèdes divins d'abord appliqués aux maux du vieil empire, les ont appliqués à leur tour aux vices exubérants des races nouvelles. La barbarie envahissait le sol romain, la civilisation chrétienne à son tour a envahi la barbarie. Nos arts, nos sciences, nos vertus, nos gloires sont nés à ce contact. Insensé qui le nie, ingrat qui le méconnaît, aveugle qui l'ignore.

Nul de nous, mes frères, n'est-il pas vrai ? ne voudrait

mériter de tels reproches. Ce sera donc trop peu pour nous d'avoir considéré avec une religieuse émotion cette incomparable figure d'Ambroise. Nous lui demanderons de nous instruire, d'éclairer notre route obscure et de nous encourager à la lutte. C'est ainsi que notre grand saint, étendant sur nous son bienfaisant patronage, justifiera ce beau titre de protecteur que votre piété lui adresse. C'est ainsi que cette fête, destinée à célébrer son souvenir, vous apportera vraiment ces grâces fécondes dont les faveurs spirituelles, accordées en ce jour à cette paroisse, contiennent la promesse et le gage.

Débiteur envers vous de la vérité, je dois donc tirer du spectacle que nous venons de contempler ensemble, deux grandes et fortifiantes leçons. La première est un encouragement, la seconde est presque une menace; mais si nous suivons docilement la première, nous n'aurons rien à redouter de la seconde. Je m'explique.

La première leçon qui se dégage de la vie d'Ambroise, c'est que l'Église a des remèdes pour tous les maux de l'humanité. Comme Marie dont elle est la vivante image, comme Marie, mère du Christ, l'Église, épouse du Christ, peut être appelée à bon droit et pour la même raison la santé des infirmes, *salus infirmorum;* et cette raison unique et toujours valable, c'est que, comme Marie, l'Église donne le Christ à ses enfants. Elle le montre, elle le communique, elle le conserve par sa doctrine — par ses sacrements — dans son Eucharistie : voie — vérité — vie.

En dehors de l'Église, c'est en vain qu'on préten-

drait trouver, posséder et garder le Christ. L'erreur vient qui le défigure, et il n'y a plus de maître pour recomposer ses traits divins; le péché vient qui le chasse du cœur, et il n'y a plus de pardon pour le ramener. La négation vient qui le blasphème, et il n'y a plus de force pour remonter ce courant qui entraîne aux abîmes les individus, les sociétés, les peuples. Sans l'Église, plus de Christ, et sans le Christ plus d'espérance : c'est le cri de l'histoire. Mais avec l'Église, ô Jésus, je vous retrouve, car elle est le bercail et vous êtes le Pasteur! Partout où s'étend la puissance du Christ, je vois la main de son Église. Or, je vous le demande, qui donc limitera la puissance de Jésus? Toute la terre est à lui, tous les siècles lui appartiennent, sa rédemption embrasse les plus extrêmes frontières de l'espace et du temps. Telle est aussi l'étendue du royaume de son Église. Ne me parlez pas de maux incurables : l'Église a de quoi les guérir tous. Eh quoi! n'a-t-elle pas fait ses preuves? Citez-moi une misère qu'elle n'ait pas soulagée, une lutte devant laquelle elle ait reculé, un état social sur lequel on l'ait vue incapable d'étendre ses bienfaits? S'agit-il de guérir une société polie et savante, riche et orgueilleuse, et avec cela corrompue jusqu'à la moelle? Tel était le monde romain, quand l'Église apparut, et sur cette pourriture l'Église a fait germer la sainteté. Elle a montré des époux fidèles, des vierges chastes, des enfants respectueux, des familles unies, là où, depuis des siècles, triomphait la plus effrayante licence; elle a inauguré dans ce monde égoïste et dur le

règne de la miséricorde ; elle a fait passer, à travers l'esclavage antique, non pas un frémissement de révolte, mais un souffle de liberté morale qui a préparé et rendu possible l'affranchissement qui devait suivre.

Après cette première victoire, s'agit-il d'aborder une société informe, toute bouillonnante encore des ferments sauvages ? L'Église a tenté cette œuvre impossible et elle y a réussi. Elle a fait les nations chrétiennes au centre de notre vieille Europe, et chaque jour elle en commence de nouvelles sur toutes les plages lointaines où s'est réfugiée la barbarie. Et maintenant, quand on me montre, au sein de cette civilisation qui est son œuvre, les ravages de l'apostasie, je m'écrie : Ce sont là des plaies qu'elle n'a point faites, mais que seule elle peut guérir. Comme son divin époux sur le bord de la piscine probatique, elle regarde le paralytique qui gémit à ses pieds, c'est-à-dire cette pauvre société moderne qui, après tant de fiers défis, aboutit tristement à tant d'humiliants aveux ; et elle lui dit comme Jésus au malade : *Vis sanus fieri ?* Veux-tu être guérie ? Question nécessaire, car la réponse n'est pas certaine. Il y a des hommes, il y a des peuples qui aiment la maladie, qui aiment la mort. Mais enfin question charitable. Ah ! qu'un *oui* s'échappe de nos poitrines. Et Jésus répondra : *Volo. Tolle grabatum.* Et l'humanité, retrempée aux sources de la vérité et de la vie, reprendra sa marche vers ses destinées immortelles.

Tel est le premier enseignement que nous apporte la vie d'Ambroise.

Et voici le second, écoutez-le : il est redoutable. L'Église a des remèdes pour tous les maux ; oui, mais elle survit à tous les malades qui ne veulent pas guérir. L'Église d'Ambroise a survécu à la puissance de Rome, elle a survécu aux puissances nouvelles qui se sont formées de ses débris ; elle traverse une à une toutes les phases de l'humanité, tenant entre ses mains la vie ou la mort, la résurrection ou la ruine, et dressant perpétuellement au milieu des hommes le signe de contradiction qui les divise en deux camps adverses : les amis et les ennemis du Christ. *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum et in signum cui contradicetur.* Quel est ce signe ? C'est le signe de la croix. — Folie aux gentils, scandale aux juifs ; pour les élus, sagesse et puissance de Dieu.

Mais ces vicissitudes auront un terme. Une phase viendra qui sera la dernière. Alors la messagère de vérité aura consommé sa course, alors le même signe paraîtra encore dans les nuées : *Tunc parebit signum Filii hominis*, et ce signe jugera le monde.

Vous donc qui souffrez de ces maux étranges qui ont dévoré tous les siècles et qui rongent le nôtre, regardez : la voici qui passe, celle qui guérit et qui console.

Si votre cœur s'ouvre à l'espérance, si vous êtes disposés à recevoir de sa main le divin remède, ah ! réjouissez-vous, voici votre rédemption qui s'approche : *Respicite et levate capita vestra ; appropinquat enim redemptio vestra.* Mais si l'orgueil de la fausse science ou de l'ignorance en révolte ferme votre âme au repentir, s'il

arrête sur vos lèvres frémissantes l'aveu nécessaire du pénitent, tremblez; car voici l'Église qui passe et voici le salut qui s'éloigne. Les générations endurcies se couchent, l'une après l'autre, dans la poussière des siècles. Elles n'ont pas voulu de la vie, elles ont hérité de la mort, et l'Église va porter à d'autres yeux sa lumière, à d'autres cœurs son pardon.

O pontife, ô pasteur, ô père! lumière de l'Église et joie des peuples, Ambroise, vous qui, chargé de guider les hommes vers la patrie céleste, avez aimé, servi et tant de fois sauvé votre patrie terrestre, voyez aujourd'hui ces héritiers de votre parole et de vos exemples qui vous demandent, comme autrefois le peuple de Milan, l'art de prier, le secret d'espérer, le courage de combattre et la grâce de triompher. Parlez d'eux au Christ vainqueur, parlez-lui de la France qui se ressouvient d'être sienne, et faites que, rangés sous votre bienveillant patronage, nous puissions, comme vous, confondre nos deux patries dans un même amour, et les servir d'un commun dévouement.

PANÉGYRIQUE DE SAINT DENYS

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE PAROISSIALE DE SAINT-DENYS

le 27 octobre 1874.

MONSEIGNEUR[1],

MES FRÈRES,

La fête présente est une fête de l'Église catholique, une fête de la France, une fête de Paris. Eh quoi ! Paris, la France, l'Église connaissent-ils encore des jours de fête? Le présent plein de larmes, l'avenir plein de menaces ne laissent plus de place à la joie; et l'espérance elle-même, ce dernier recours des âmes et des nations abattues, ne cherche plus son aliment que dans les souvenirs.

Eh bien ! c'est là que nous trouverons la justification de cette fête. C'est un souvenir qu'elle nous apporte, à nous qui avons besoin d'espérer; et quel souvenir? Le plus grand, le plus noble, le plus consolant : celui de notre naissance à l'Évangile.

Qu'elles sont glorieuses les origines chrétiennes de Paris! Elles se confondent avec celles de la France

1. Mgr de Marguerye, ancien évêque d'Autun.

entière, elles se rattachent à celles de l'Église universelle. Un contemporain du Sauveur, un converti de saint Paul, un familier de saint Jean, un envoyé de saint Clément, voilà notre auteur dans la foi. Et comme si c'était trop peu de tant de titres, Dieu a réuni sur son front toutes les couronnes dont l'éclat pouvait illustrer notre berceau. Apôtre, docteur et martyr : tel est le Père qui nous est donné.

Ah! mes frères, s'il est vrai que, parmi tant de ruines, la foi nous reste comme notre unique trésor; si elle est pour nous, je ne dis pas seulement une consolation, mais une promesse de salut et un instrument de victoire : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra ;* qui donc oserait nous reprocher notre joie, lorsque, à travers dix-sept siècles, arrive jusqu'à nous la voix de ce doux vieillard qui nous met en demeure de lui donner son vrai nom, nous disant comme saint Paul aux Corinthiens : Vous pouvez avoir beaucoup de maîtres, mais vous n'aurez jamais qu'un Père; c'est moi qui vous ai engendrés à Jésus-Christ par la prédication de l'Évangile : *Nam si decem millia pædagogorum habeatis in Christo, sed non multos patres; nam in Christo Jesu per Evangelium ego vos genui*[1].

La France salue le nom de ce père avec une joie qui tient du triomphe, et l'Église entière prend sa part de l'allégresse de sa fille aînée : *Exultet Ecclesia, dum triumphat Gallia Patre Dionysio.* Mais Paris fait éclater plus haut ses transports, parce que le sol de ses collines a

1. I. Cor., IV, 15.

été consacré par le sang du martyr. *Exultet uberius felici Parisius illustris martyrio.*

Et toutefois, mes frères, cette fête serait stérile, si elle ne nous apportait qu'un mouvement de joie. Appelé à l'honneur de formuler, en votre nom à tous, les sentiments qu'elle fait naître dans vos cœurs je me sens encore redevable envers vos intelligences des enseignements qu'elle contient. Les yeux fixés sur notre grand Apôtre, je vous montrerai Dieu à l'œuvre dans le progrès merveilleux de ses desseins : comment il prépare saint Denys à sa mission, comment il la lui confère, comment il la consomme : la vocation de notre saint, son apostolat, son martyre ; sublime histoire où se fonde toute la noblesse du passé de notre France et où s'appuient, j'en ai la confiance, toutes les promesses de son avenir.

O Marie, secourez ma faiblesse. *Ave.*

I

L'Esprit-Saint exprime en deux mots admirables le procédé de l'action divine ici-bas : puissance irrésistible et douceur infinie : puissance pour relier ensemble les termes les plus extrêmes : *attingit a fine usque in finem fortiter ;* douceur pour disposer les intermédiaires et transformer en moyens les obstacles : *et disvonit omnia suaviter.* La vocation de saint Denys met sous nos veux une merveilleuse application de cette loi. N'étaient-ce pas véritablement comme deux extrémités opposées de ce monde que ces deux villes qui fournirent à notre

Apôtre, l'un son berceau, l'autre sa tombe? Extrémités séparées bien moins par la distance des lieux que par celle des conditions et des mœurs : Athènes et Lutèce, la fière cité grecque et la bourgade gauloise; l'une déjà au penchant de sa décadence, l'autre encore ensevelie, et pour des siècles, dans l'obscurité de la barbarie. Voilà les deux termes! Il était digne de Dieu de les réunir par la divine vertu de sa grâce! Il convenait que l'humble cité séquanaise qui devait tenir un jour, au milieu d'une Europe rajeunie par l'Évangile, le sceptre d'une civilisation nouvelle, ne reçût pas d'une main profane le germe de sa gloire future; et, pour se dire vraiment fille de l'Église, il fallait qu'au début même de son histoire un souvenir glorieux et cher l'obligeât de reconnaître qu'avec la foi chrétienne lui étaient arrivés tous les biens.

Et si maintenant, après la force qui relie les extrêmes, vous cherchez où est la douceur qui dispose les moyens, entre Athènes et Paris, je vous dirai : regardez Rome : Rome, non pas seulement celle qni régnait encore par le fer sur le monde asservi; mais cette Rome nouvelle qui venait à peine d'éclore au milieu de l'ancienne et qui déjà poussait dans le sol de ses Catacombes de vigoureuses racines; Rome chrétienne, et, à ce titre, reine de cet empire nouveau qui ne connaîtra pas de frontières; Rome déjà sacrée par le sang de ses premiers martyrs; Rome qui a vu se dresser la croix de saint Pierre, qui a vu rouler sous la hache la tête de saint Paul, et qui voit maintenant revivre l'un et l'autre en la personnne de leur commun disciple.

Héritier de la primauté de Pierre et de l'apostolat de Paul, Clément est assis sur cette chaire romaine d'où part la bonne nouvelle pour atteindre aux dernières frontières de l'espace et du temps. C'est lui qui, cherchant des apôtres pour l'Occident, voit arriver d'Athènes le Pontife nonagénaire et, lui montrant les Gaules, ce futur royaume du Christ, l'envoie semer dans le sang et dans les larmes ce que nous moissonnons aujourd'hui dans l'allégresse.

Encore une fois, mes frères, voilà nos origines! Voilà par quel chemin la foi nous arrive. D'Athènes elle est portée à Rome comme un hommage ; de Rome elle nous est envoyée comme un don. O sainte Église de Paris, qu'il soit permis à tes enfants de t'applaudir, pour avoir retrouvé les titres un moment disparus de ta noblesse sans égale ! On invoquait la science, pour affliger notre piété; on mutilait notre histoire, on nous enviait la gloire de dater des apôtres ; et voici qu'une science plus profonde a mis à découvert les solides fondements de nos vieilles croyances. Rome, l'Italie, la Provence nous ont livré les secrets de l'évangélisation primitive, et la critique, tant de fois invoquée contre nous, se montre sévère à son tour contre ceux qui jetteraient sans preuves plus de deux siècles d'intervalle entre l'apostolat qui a converti Marseille, qui a peuplé Lyon de confesseurs et de martyrs et celui qui a doté Paris du nom, de la dépouille et de l'héritage de saint Denys.

Cette heureuse revendication de nos origines n'est pas seulement l'œuvre de la science : elle est le bien-

fait d'une foi plus simple et d'une soumission plus affectueuse envers l'Église romaine. Fidèle image du Dieu qu'elle sert et du Christ qu'elle représente, Rome paie largement en honneurs et en grâces ceux qui ne lui marchandent pas leur hommage; et le même mouvement de cœur qui nous a portés à nous serrer de plus près contre le sein maternel est devenu, comme par une sorte de récompense, un progrès scientifique qui nous a rendu la possession de notre glorieux lignage.

Et qu'importent après cela quelques points demeurés obscurs, à cause du silence des textes? La tradition suffit à combler ces lacunes, et quand elle se meut dans le champ que circonscrit la sévère histoire, elle a le droit d'être écoutée. L'histoire nous dit qu'un Denys, envoyé par Clément, fut l'apôtre de Paris; la tradition va plus loin : elle nomme l'Aréopagite. Ce n'est pas là contredire l'histoire, c'est la compléter par le concours de ce vivant élément qui s'appelle le souvenir des peuples. La critique a résolu le problème de l'époque : la tradition survient qui tranche la question de la personne, et l'humble foi du fidèle se trouve ici d'accord avec la prudence de l'érudit.

Il fallait, mes frères, accorder en passant cette mention à des controverses dont l'écho dure encore. La voie est libre maintenant, et nous pouvons sans obstacle suivre le grand courant qui a entraîné les siècles chrétiens : la liturgie, l'art, la piété, autant de témoins inconscients d'une histoire écrite dans la mémoire des générations et qui nous conduit jusqu'en Grèce pour y chercher notre apôtre. On dit que, tout jeune encore, il s'adon-

nait à l'étude des astres, lorsque le soleil, se voilant à la mort du Sauveur, contrairement aux lois de toute éclipse naturelle, arracha au docte observateur ce cri de prophétique surprise : *Ou la nature périt, ou elle pleure son auteur.*

Et pourtant la lumière spirituelle n'avait pas encore lui à ses yeux. Le Christ avait marqué cette âme, mais d'un signe encore invisible : il avait pris les arrhes ; il réservait à son apôtre d'achever la conquête. Dix-huit années se passent et voici Paul, le converti de Damas, qui, descendant de Macédoine, aborde enfin comme par hasard l'orgueilleuse Athènes. Mes frères, je ne vous redirai pas ce que tant de fois vous avez lu dans le récit inspiré. Paul est là, caché d'abord parmi les Juifs, attendant pour continuer son voyage le retour de Timothée et de Silas ; pour occuper ses loisirs, il parle dans la synagogue. Bientôt il se mêle aux Israélites des sophistes grecs, épicuriens et stoïciens qu'attire la hardiesse du nouveau prédicateur. Que veut, disent-ils, ce semeur de paroles ? Il semble annoncer un culte nouveau. A ce mot de nouveauté, voici tous les Athéniens qui accourent. Paul est entouré, on l'accable de questions ; la synagogue est trop étroite : il faut qu'il s'explique sur un plus vaste théâtre ; on l'entraîne à l'aréopage, on le presse de faire connaître sa doctrine. Vous avez tous dans la mémoire cet admirable discours, où l'Esprit-Saint prêta à cet ignorant dans l'art de bien dire toutes les délicatesses, toutes les insinuation de l'art le plus consommé, pour conduire par degrés les adorateurs des idoles au culte de celui qui a écrit son nom dans toutes

ses œuvres. Mais que faites-vous, ô grand apôtre ? L'orgueil vous ferme l'entrée de tous ces cœurs. En dépit de votre divine éloquence, ce Jésus que vous annoncez demeurera pour eux longtemps encore *le Dieu inconnu*. Et quand vous en viendrez à parler des jugements de Dieu et de cette résurrection qui assure l'immortalité de la peine comme celle de la récompense, l'auditoire, partagé entre la raillerie et une secrète terreur, vous déclarera que pour l'instant il en a assez de vos discours : *Audiemus te de hoc iterum*.

Alors, dit l'histoire sacrée, Paul se retira du milieu d'eux : *Sic Paulus exivit de medio eorum*. Puis il ajoute, comme en passant, et pour consoler le lecteur de l'insuccès qu'il vient de raconter : « quelques personnes cependant s'attachèrent à Paul et reçurent la foi : entre autres, un des aréopagites nommé Denys et une femme appelée Damaris. »

Regardez maintenant à la lumière de l'histoire, et admirez dans cet échec apparent de saint Paul la plus belle victoire de son apostolat ! Les Grecs demandaient tout à l'heure avec ironie ce que voulait ce semeur de paroles : *Quid vult seminiverbius hic?* Eh bien ! oui, Paul est un semeur, il a jeté la parole du salut sur une terre durcie par l'orgueil, et la parole n'a pas germé ; mais il s'est rencontré un cœur fidèle pour recevoir la semence et vous verrez bientôt ce qu'elle y doit produire. En un instant Denys a senti se réveiller en lui tout ce que jusqu'alors il avait éprouvé, sans le comprendre : une lumière inattendue lui montre dans son âme toutes les préparations de la grâce : c'en est fait : rien ne l'arrête,

il s'attache à saint Paul, il croit ce que croit son maître et déjà dans ce cœur prédestiné s'allume un autre désir, celui d'enseigner à son tour ce qu'il enseigne. Ah! ne demandez plus ce que le semeur est venu faire à Athènes : il a semé une parole, il a moissonné un apôtre!

II

Le Roi-prophète nous fait assister dans un de ses psaumes à un divin spectacle : il nous montre Dieu le Père faisant à l'humanité déifiée dans le Verbe les honneurs de sa royauté éternelle. Demandez-moi, dit-il à son Christ, et je vous donnerai les nations pour héritage : *Postula a me et dabo tibi gentes hereditatem tuam.* Et le Christ, se retournant vers les nations, leur fait part de son élévation : « Pour moi, dit-il, mon Père m'a constitué roi sur Sion, sa montagne sainte, et de là j'annonce sa loi. » Ainsi nous apprenons trois choses : Le Christ est roi, c'est la conséquence de son incarnation qui fait entrer son humanité dans les privilèges de Dieu ; son royaume, son héritage, ce sont toutes les nations de la terre. Mais son trône est Sion ; c'est de là qu'il exerce son empire par la diffusion de la parole. N'est-ce pas là, mes frères, en quelques mots toute l'histoire de l'Évangile? Vous vous êtes étonnés parfois des hardiesses de l'apostolat? Vous vous êtes demandé comment des hommes sans nom, sans crédit, sans puissance ont conçu la folle idée, ont abordé l'absurde tâche de changer la croyance, les mœurs, la

vie des nations? Ah! c'est que ces hommes croyaient à cette parole : le Christ est roi, et les nations sont son héritage. Ils allaient revendiquer l'héritage, et les nations prises répondaient d'abord par le mépris, l'insulte ou la violence à l'audace d'une telle sommation. Mais la parole apostolique ne se lassait pas d'affirmer la prérogative du Christ, et les peuples, se lassant de la méconnaître, finissaient par mettre leur gloire à relever d'un sceptre qui n'est pas de la terre. Mais parce que cette royauté céleste s'exerce ici-bas, il lui faut ici-bas un trône; et Jésus l'a placé sur Sion, sa montagne sainte, c'est-à-dire au sommet de son Église : *super Sion montem sanctum ejus;* et le sommet de Sion, c'est le point culminant de l'Église, c'est la Chaire Romaine où Jésus est assis sous les traits de Pierre, envoyant de là les hérauts de la parole et leur partageant l'univers en provinces à conquérir : *prædicans præceptum ejus.*

Tel est, mes frères, le divin tableau qu'esquissait le Psalmiste, et qui se reproduit toujours le même et toujours nouveau dans la succession des siècles chrétiens. De nos jours encore, en dépit de tant d'apostasies qui désolent le royaume du Christ, de tant de négations qui s'élèvent contre sa royauté, il nous serait facile de vous montrer la chaire de Pierre, centre et foyer d'un apostolat immortel, qui va, jusqu'aux extrémités du monde, disputer à la barbarie l'héritage du roi Jésus. Mais combien plus saisissante nous apparaît cette peinture au milieu de l'âge apostolique, alors qu'un secret instinct pousse le vieux Denys à quitter son Église d'Athènes, pour venir chercher aux pieds de Clément

une mission nouvelle, plus lointaine, plus périlleuse et plus féconde! Ah! ne voyez-vous pas le Pontife en qui réside et parle Jésus, roi des siècles? Que veux-tu, dit-il à l'Aréopagite? — Je veux des âmes, je veux des peuples pour les donner au Christ. — Eh bien! demande-moi une nation; je te la donnerai pour héritage. Oh! chrétiens français, mes frères, écoutez. Il se traite là de nos destinées. Denys pense à la Gaule, il la choisit, il la demande, *postula a me*, et Clément la lui donne, et c'est depuis ce jour que nous appartenons à notre apôtre: *et possessionem tuam terminos terræ.*

Et maintenant suivons le saint vieillard, avec les compagnons de son apostolat; suivons-les sur ce navire qui porte nos espérances. Voici la côte hospitalière qui a reçu déjà les naufragés de Jérusalem. La naissante église de Marseille serait fière de retenir dans son sein le grand converti de saint Paul; mais Denys a appris de son maître à ne pas moissonner dans le champ d'autrui. Il salue en passant Lazare devenu Pontife, Marie demeurée pénitente, Marthe toujours active aux œuvres de miséricorde, Trophime et Maximin, zélateurs de la gloire du Christ. Mais l'âme de saint Paul, qui semble avoir passé tout entière dans la sienne, ne lui laisse pas de repos. Malheur à moi, s'écrie-t-il, si je n'évangélise! Et le voilà qui remonte vers le Nord, cherchant ces contrées demi-barbares où la bonne nouvelle n'a jamais pénétré. Sur leur route, les intrépides voyageurs rencontrent encore une église au berceau: soixante ans plus tard, une persécution furieuse fera couler sur les collines de la cité lyonnaise des torrents de sang;

et le nombre prodigieux des victimes, en attestant leur fidélité, témoignera en même temps des profondes racines qu'avait déjà jetées l'Évangile au centre des Gaules. Mais à cette heure Lyon est en paix, le nom de Jésus y est annoncé; c'en est assez pour que Denys passe outre et joigne enfin le fleuve dont le cours tranquille doit l'amener aux portes de Lutèce.

Il faut nous arrêter un instant avec notre apôtre au seuil de la cité. C'est un solennel moment pour l'envoyé du Christ que celui où il va fouler pour la première fois la terre de son héritage. S'il s'agissait d'une œuvre humaine, quelles angoisses n'assombriraient pas cette heure? Comment aborder ces inconnus? Comment fixer leur attention, désarmer leur défiance, vaincre leurs préjugés, secouer leur indifférence? Mais de telles pensées n'ont point de place dans une âme que possède la grâce apostolique. C'est votre œuvre, mon Dieu, s'écrie-t-elle avec le prophète; à vous de la vivifier : *Opus tuum, Domine, vivifica illud.* Les événements, comme les cœurs, sont dans la main de Dieu. C'est lui qui ouvre les portes et prépare les voies, lui qui fait naître les occasions et conduit à l'apôtre ses premiers disciples. Ce n'est pas seulement devant les tribunaux et en présence des proconsuls que le confesseur de la loi doit compter sur l'Esprit-Saint pour lui dicter son langage. Le même Esprit ouvrira, comme il convient, les lèvres du prédicateur de l'Évangile. Denys avait appris de Paul le secret de cette confiance : il pénètre sans crainte dans la cité païenne, et voici que le flot de la grâce amène dans les filets du pêcheur une première et pré-

cieuse capture. L'illustre Lisbius accourt aux pieds du Pontife, avide de vérité, de régénération et de vie. Il se relève chrétien, sa demeure devient celle des envoyés de Dieu et l'église de Paris est fondée.

O touchant et solennel mystère que celui de la naissance d'une église ! Je ne puis le mieux comparer qu'au mystère même de notre salut, la naissance du Fils de Dieu. C'est au milieu de la nuit, dans une étable abandonnée ; deux pauvres voyageurs ont cherché leur gîte dans cet asile, un enfant vient au monde, et le monde l'ignore, et cet enfant vient changer le monde.

Ainsi en advint-il, ô Paris, quand ce vieillard étranger pénétra pour la première fois dans la maison du catéchumène : si quelqu'un de tes habitants remarqua par hasard le voyageur, il se dit peut-être : voici un Grec qui entre chez Lisbius. Ah ! c'était bien plus qu'un Grec qui faisait son entrée dans tes murs : c'était l'Évangile !

Notre piété aimerait à suivre pas à pas les saints missionnaires dans le progrès de leur apostolat. Nous voudrions en mesurer l'étendue, en calculer la durée, en détailler les résultats. Mais, à défaut des récits que nous refuse le silence des documents, nous pouvons chercher le témoignage de leurs travaux dans l'histoire de leur martyre. La violence de la persécution nous dit assez l'éclat de leurs conquêtes. Un apostolat stérile n'eût pas soulevé de telles colères, n'eût pas entraîné à leur suite tant de témoins jusqu'à la preuve suprême de l'amour. Certes ce ne fut pas trop de quelques années de calme, pour donner à leur prédication cette puissance

de partager Lutèce en deux camps opposés, les ennemis et les amis des idoles.

Qui dira ce qui se passait dans l'âme du vieil apôtre, lorsque, parcourant les rues de la cité, il la voyait plongée dans les ténèbres idolâtriques?

L'esprit de saint Paul, qui était en lui, bondissait d'indignation : *Incitabatur spiritus ejus in ipso :* il lui inspirait des désirs brûlants, d'ardentes prières, de véhémentes aspirations. Il faut que Jésus règne, s'écriait-il dans son cœur : *Oportet illum regnare.* Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème.

Et puis, tandis qu'estimant peu tout ce qu'il a fait, il s'élance toujours en avant vers de nouvelles conquêtes, il n'a garde de négliger les âmes conquises, brebis fidèles, couronne du Pasteur, prémices de l'Évangile. Pour elles, il entreprend ce ministère pacifique qui pourrait sembler réservé aux temps calmes et prospères, mais que les hommes apostoliques n'ont jamais négligé au plus fort des combats et parmi les plus grands périls. Comme Paul instruisait Tite et formait Timothée, Denys fait passer dans l'âme de Rustique et d'Éleuthère toute la sainteté de la sienne. Il leur enseigne à gagner les cœurs, à y cultiver la grâce, la pureté, le mépris de ce monde, l'amour des célestes vertus. Il consacre les vierges, il sanctifie les veuves, il met la dernière main à ses divins écrits, commencés sous le beau ciel d'Athènes et qui transportent le lecteur charmé dans les hauteurs des régions angéliques. La gloire du Docteur vient illuminer son beau front qu'ornent déjà tant de couronnes, et que ceindra bientôt la plus glorieuse de

toutes, celle du martyre. A onze siècles de distance, quand Thomas d'Aquin entreprendra d'élever à la science sacrée un monument immortel, après les divines Écritures, il n'y aura pas de source où il puise avec plus de respect et d'où il tire plus de trésors qu'il n'a fait des livres de saint Denys.

Et maintenant, ô vaillant athlète, il est temps d'entrer dans l'arène pour le combat suprême. Cette terre de Gaule a bu vos sueurs et vos larmes : il ne lui manque plus que votre sang!

III

Au jour de son Ascension, au moment de confier à ses apôtres la dispensation du salut, le Sauveur a résumé en un seul mot toute l'étendue de leur mission : *Eritis mihi testes;* vous serez mes témoins. L'apostolat n'est qu'un témoignage. L'apôtre ne dit rien de lui-même. Comment le ferait-il, quand lui-même nous déclare que sa parole et ses œuvres ne sont pas siennes, *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me : a me ipso facio nihil ?* Ainsi, tout est témoignage dans la vie de l'apôtre. Il témoigne, quand il parle : *Quod vidimus, quod audivimus et manus nostræ contrectaverunt, hæc annuntiamus vobis*, dit saint Jean. Et saint Pierre : *Non possumus quæ vidimus et audivimus non loqui.* Il témoigne, quand il agit, reproduisant en sa personne la vivante image du Christ : *Vivo jam non ego.* Il témoigne, quand il souffre, car il raconte alors en un expressif langage et l'ardent amour qui, du Cœur de Jésus, est passé

dans son cœur, et la divine vertu qui le soutient dans ses combats : *Adimpleo ea quæ desunt.* Mais il témoigne surtout, quand il meurt pour établir la liberté de sa croyance et l'autorité de sa mission.

Là n'est pas seulement, comme l'a dit le Sauveur, le suprême effort de l'amour, *majorem hac caritatem nemo habet;* là est encore la suprême affirmation de la foi, et le langage chrétien ne s'est pas trompé en réservant par excellence le mot de témoignage à la désignation du martyre.

Cette perfection dernière ne pouvait manquer au témoignage que, depuis quarante ans, Denys rendait à l'Évangile. Le succès de sa prédication fait trembler, sur son trône, le maître de l'erreur. Encore un peu de temps, et les idoles renversées laisseront partout la place à la croix victorieuse. Satan n'accepte pas sa défaite. Il souffle sa haine et sa colère au cœur de Fescennius. La guerre est déclarée, et nous allons voir d'étranges combats.

D'une part, c'est le préteur investi de toute la puissance romaine. Au tribunal, c'est un juge qui tient dans sa main la vie des accusés; au camp, c'est le maître des légions; au palais, l'arbitre de la cité. Tous les pouvoirs de Rome sont confondus dans sa main. Qui donc osera lui résister?

Et voici maintenant l'autre champion; c'est un vieillard centenaire dont la main n'a jamais manié que la plume, et dont les lèvres ne se sont jamais ouvertes que pour bénir. Autour de lui, son prêtre et son diacre, d'humbles fidèles, quelques veuves, des vierges

timides, voilà son armée. Qui pourra le défendre ?

Eh bien! vous les verrez aux prises ces deux armées. Et la victoire ne sera pas un instant douteuse ; car c'est le combat de la foi, et saint Paul nous apprend que la foi c'est la victoire. Mais, du moins, elle sera chèrement payée ; car il ne s'agit pas ici d'un témoin vulgaire. Parmi les hommes apostoliques, nul n'a tenu de plus près que Denys à la personne des apôtres, nul n'a reçu de leur mission, de leur esprit et de leur grâce une plus large part ; nul n'a droit à les imiter plus pleinement dans l'éclat de leur martyre.

Suivez-moi au centre de la cité, entre les deux bras du fleuve, là où s'élève aujourd'hui l'asile de la souffrance et de la miséricorde : c'était là le prétoire. En fouillant le sol, vous trouveriez encore les débris de l'antique sanctuaire, élevé par nos aïeux à la mémoire de la passion de saint Denys [1].

Là le vieil athlète a comparu devant le préteur : et pour faire l'histoire de sa confession glorieuse, il faudrait demander aux actes de tous les martyrs la description de tous les genres de supplices. Le centenaire est battu de verges, et, quand ses os sont à nu, on le jette sans secours dans un cachot infect. Une divine lumière vient consoler et guérir le témoin du Christ. Il reparaît le lendemain, animé d'une vigueur nouvelle. Fescennius ne se possède plus ; il invente, pour vaincre Denys, l'affreux supplice qui devait plus tard illustrer l'Église romaine par le martyre de Laurent ; mais les

1. Saint-Denys-du-Pas.

ardeurs du gril ne triomphent pas de la constance du vieillard. De nouveau ramené dans un cachot, Denys reçoit la visite de son Sauveur qui vient le réconforter pour le dernier combat. Fescennius, humilié de sa défaite, appelle à son secours les dernières ressources de la cruauté; mais les bêtes féroces refusent de servir sa fureur et se couchent aux pieds du martyr. Il faut en finir. Le préteur fait arracher de leur prison les héroïques témoins du Sauveur. On les traîne au nord de la ville, on leur fait gravir, au milieu des outrages, le penchant de la colline dédiée aux idoles. C'est là que la hache du licteur, cruellement hésitante, fait tomber, à plusieurs coups, la tête du vieux Pontife. C'en est fait, Paris est baptisé dans le sang de son apôtre. Le Mont de Mercure est devenu le Mont des Martyrs. Et tandis que l'âme de saint Denys s'échappe, affranchie et victorieuse, pour recevoir sa couronne, le sang qui coule de son corps mutilé cimente l'alliance qu'il vient de contracter, pour la durée des siècles, avec les héritiers de son Évangile.

Oui, mes frères, c'est une alliance, par conséquent un engagement réciproque. Denys, notre père dans la foi, nous laisse son témoignage, il réclame notre docilité; il nous laisse sa dépouille, il attend notre culte; il nous laisse sa protection, il demande notre confiance.

O terre de France, ô cité de Paris! Royaume du Christ et de Notre-Dame, héritage de saint Denys, te souviens-tu de cette alliance? Denys ne l'a point oubliée! Dix-sept siècles ont passé sur notre histoire, depuis qu'il l'a signée de son sang: siècles féconds en

gloires, mais aussi en épreuves. Eh bien! je vous le demande, quand son peuple et ses rois sont venus s'agenouiller sur son tombeau, a-t-il jamais manqué de leur envoyer la délivrance? N'est-ce pas lui qui gardait l'étendard sacré et ne le prêtait aux armées de la France que pour les saints combats et les décisives victoires? N'est-ce pas lui qui abritait, sous le pavé de son incomparable basilique, la tombe de nos rois et qui, par le voisinage de ses reliques, consacrait, avec leur dernier sommeil, les traditions du passé et les espérances de l'avenir?

Hélas! un jour vint où, non content de jeter au vent la cendre de ses monarques, un peuple en délire s'éprit d'une passion insensée pour le néant et, follement jaloux de dater d'hier, de n'avoir plus d'ancêtres, de ne compter plus ici-bas de modèles, ni au ciel de protecteurs, déchira de ses mains le pacte qui lui assurait un céleste patronage. Ah! je le sais, la tourmente est passée; l'impiété systématique a fait place à des sentiments plus sages, et la foi de saint Denys renaît, timide encore, mais sincère, dans un grand nombre d'âmes fatiguées de n'avoir plus d'espérance. Mais ce n'est pas assez de ce discret hommage. Il faut revenir à l'alliance, il faut relier ouvertement le ciel avec la terre, il faut retrouver le secret de nos destinées chrétiennes et françaises. O mes frères, laissez-moi saluer comme une espérance la résurrection de ce pèlerinage! Un souffle de grâce et de prières a passé sur la France, *spiritum gratiæ et precum*. Un mouvement parti du ciel a secoué l'indifférence, désarmé le res-

pect humain et jeté des multitudes suppliantes sur tous les chemins qui conduisent aux asiles de la miséricorde. Il était temps que le sépulcre de saint Denys retrouvât sa place parmi ces lieux sacrés où s'ouvrent à la prière les sources du Sauveur. Il était temps que Paris, qui tue les prophètes, se ressouvînt qu'il doit à leur sang répandu la clémence qui l'a épargné et l'espérance qui lui est rendue.

O saint Denys, notre père et notre apôtre, voyez ce retour de vos enfants, acceptez leur repentir, accueillez leurs supplications, et en échange des larmes qu'ils versent à vos pieds, donnez-leur part ici-bas à la fidélité de votre témoignage, au ciel à la joie de votre triomphe. *Amen!*

ORAISON FUNÈBRE

DE SA GRANDEUR Mgr DE BRIEY

ÉVÊQUE DE SAINT-DIÉ

PRONONCÉE DANS LA CATHÉDRALE DE SAINT-DIÉ

le 13 décembre 1888.

Servum Domini oportet mansuetum esse ad omnes, docibilem, patientem, cum modestia corripientem eos qui resistunt veritati.

« Le ministre de Dieu doit garder la douceur envers tous, accepter les conseils, supporter la contradiction, reprendre avec modestie les adversaires de la vérité. »

(II. Tim. II, 24, 25.)

MESSEIGNEURS [1],

MES FRÈRES,

Quand les hommes parlent de la mort, ils sont unanimes d'ordinaire à la déclarer cruelle. Et pourtant elle ne l'est pas pour tous, ni surtout de la même manière. Ainsi la mort est terrible aux méchants, deux fois terrible, et pour les biens qu'elle leur enlève, et

1. Mgr l'Archevêque de Besançon; Mgr l'Évêque de Meaux, frère de l'Évêque défunt; NN. SS. les Évêques de Nancy, Verdun et Belley.

pour l'effroyable inconnu où elle les jette ; mais leur disparition est souvent un soulagement pour ceux qui leur survivent. Au contraire, la mort est douce aux justes : elle est pour eux cette joyeuse et ravissante apparition que l'Église souhaite aux agonisants dans les suprêmes invocations de sa liturgie : *Mitis atque festivus Christi Jesu tibi adspectus appareat* [1] ; mais elle plonge les demeurants de l'exil dans l'amertume des plus légitimes regrets.

Si je jette les yeux sur l'Église de France, je la vois partout en deuil de ses pasteurs. Sept sièges à la fois sont sans Évêques ; une seule semaine a vu tomber, à l'occident au midi, à l'orient de notre patrie, trois vaillants serviteurs de Jésus-Christ. Laval pleure l'éloquent historien de nos saintes de France, l'éminent apologiste de notre foi. Nîmes gémit sur la tombe où vient de s'éteindre la voix d'un puissant orateur, d'un écrivain fécond, d'un intrépide champion de la vérité. Et que dirai-je de ta viduité, antique église de Saint-Dié? Ah! si, dans ton désir de rendre hommage à celui que tu regrettes, tu voulais égaler la louange au mérite, on pourrait te reprocher d'avoir mal choisi ton interprète! Mais si tu cherchais avant tout un cœur qui, ayant partagé tes affections, fût capable de faire entendre le juste accent de ta douleur, j'ose le dire, tu ne t'es pas trompée en confiant à mon insuffisance le soin d'une auguste et chère mémoire.

Des relations qui remontent à trente-huit ans en

1. *Bréviaire romain.* Prières de la recommandation de l'âme.

arrière ; des souvenirs aimés et vénérés en commun ; des liens que la Providence avait formés, que la bonté de celui qui n'est plus avait su resserrer encore, tels sont les titres, j'allais dire les excuses, que je pourrais faire valoir pour avoir osé monter dans cette chaire, si l'invitation d'un Évêque abîmé dans son deuil fraternel n'était, à mes yeux, un commandement sacré qui me dispense de toute autre justification.

Mais comment remplir une tâche acceptée sans hésitation parmi les soucis du travail? Dans le sentiment de mon impuissance, disposant à peine de quelques heures, j'ai ouvert les épîtres pastorales où saint Paul a fixé pour jamais le type du véritable évêque. J'étais sûr d'y retrouver le portrait de celui que nous pleurons; mais entre tous les traits qui le peignent, j'ai dû choisir celui qui le caractérise et il m'a semblé le trouver dans les paroles de mon texte : Serviteur de Dieu et ne servant que Dieu seul : *Servum Domini* ; doux envers tous les hommes, *mansuetum ad omnes* ; acceptant les conseils et supportant la contradiction, *docibilem*, *patientem* ; mais joignant à la mansuétude cette fermeté, cette hardiesse qu'inspire le zèle de la vérité et qui ne se rencontre guère que chez les humbles, parce qu'elle est le signe de la force divine qui les remplit : *cum modestia corripientem eos qui resistunt veritati.*

Telle nous apparaît, mes frères, la douce figure de votre *Illustrissime et Révérendissime Père en Dieu, Mgr Marie-Camille-Albert de Briey, évêque de Saint-Dié.*

Servum Domini, Serviteur de Dieu. Jamais Albert de Briey ne se glorifia d'un autre titre. Et pourtant il aurait pu invoquer tous ceux qui distinguent un homme et lui assignent d'avance une place d'honneur parmi ses semblables : l'ancienneté des origines, la noblesse de la race, l'éclat des services. Ajoutez-y les traditions de piété et de charité que lui transmettaient ses ancêtres et que renouvelaient dans notre siècle son oncle Albert de Briey, échangeant l'uniforme de l'officier contre la bure du Trappiste, au siècle dernier cette sainte chanoinesse, Hyacinthe de Briey, dont les vertus ont rajeuni la gloire du Chapitre de Remiremont. Voilà les derniers anneaux d'une chaîne que nous pourrions remonter jusqu'au XI^e^ siècle, à travers la gloire des Croisades et l'éclat des alliances royales. Et dans cet âge reculé nous trouverions encore le nom de Briey mêlé aux annales de votre fière et catholique Lorraine : tandis qu'un Albert de Briey appuie de son épée le dévouement héroïque de la comtesse Mathilde au Saint-Siège, son frère, Richer de Briey, sur le siège de Verdun, honore la même cause par ses vertus épiscopales. Certes, voilà un glorieux passé! Le grand cœur de votre Évêque n'était point ingrat envers de tels souvenirs; mais, docile à l'Esprit qui inspire les humbles, il n'y cherchait que des leçons, des avertissements et des exemples. Quand la dignité épiscopale vint le surprendre dans l'obscurité où il se cachait, il souffrait avec peine qu'on lui rappelât les grandeurs de sa race. « Ce n'est pas sur moi, écrivait-il, ce n'est pas davantage sur mes souvenirs de famille que je compte pour

travailler à l'œuvre de Dieu dans les Vosges [1]. » Et quand, au seuil de cette cathédrale, le chef vénéré du Chapitre mentionnait encore les liens illustres qui l'unissaient à la Lorraine, l'humble Évêque écartait dans sa réponse tout ce qui aurait pu mêler les pensées humaines aux inspirations de la foi : « J'ai toujours placé, disait-il, les actions principales de ma vie sous la protection de la Sainte Vierge : c'est encore sur elle que je compte pour bénir mon épiscopat, ainsi que sur les saints de cette terre des Vosges dont vous venez de rappeler les noms. »

Voilà, mes frères, la vraie noblesse, la noblesse du chrétien qui ne met rien au-dessus de la dignité surnaturelle communiquée par le baptême à l'âme régénérée dans le Christ. Ces sentiments, d'ailleurs, étaient encore dans celui que vous pleurez, un héritage de famille. Il les tenait de ce père vénérable dont vous avez pu admirer vous-mêmes la majestueuse vieillesse. Dans un temps où le respect humain arrêtait la foi sur les lèvres d'un grand nombre, quand le souffle de Voltaire ne l'avait pas tuée dans les cœurs, le comte Charles de Briey avait toujours ignoré les faiblesses et les réticences d'une religion timide. Tel Saint-Dié et Poitiers ont connu le vieillard, tel autrefois Fontainebleau contemplait avec étonnement le jeune officier des chasseurs de la garde, simple et tranquille dans la manifestation de sa piété; tel ses enfants l'ont vu, dès leurs premières années, prolongeant chaque matin

1. Lettre de Mgr de Briey au cardinal Pie.

dans l'église durant trois heures cette prière ardente qu'il avait commencée dans la divine intimité du banquet eucharistique.

Formé à cette école, Albert de Briey ne démentira pas ses origines. Voici venir pour lui les années du travail. La génération à laquelle il appartenait ne connaissait pas encore les bienfaits de la liberté de l'enseignement. Le monopole universitaire régnait partout et n'admettait que rarement et par tolérance le clergé, qui a fait la France, à l'honneur de former la jeunesse française. Le collège Stanislas à Paris était une des rares maisons qui s'ouvrissent alors à l'éducation chrétienne. C'est là qu'Albert de Briey recevra l'initiation littéraire : il y trouvera pour maître l'illustre abbé Gratry, pour compagnon d'études, pour appréciateur de son mérite, l'éminent philosophe, dont aujourd'hui même l'Académie française entend prononcer l'éloge. Il empruntera à l'Université de France les traditions de culture et d'atticisme dont elle a la garde, il y joindra ce qu'une foi vive ajoute aux lumières de la raison, ce qu'une tendre piété ajoute aux délicatesses du cœur. Lauréat des concours généraux, il sortira du collège à dix-huit ans, prêt à faire hommage à Dieu des talents qu'il a cultivés sous son regard.

Trois années se passent et déjà le jeune comte de Briey, par la distinction de son esprit, par la maturité de son caractère, par l'ensemble de ses qualités heureuses, attire l'attention que sa modestie voudrait détourner. Le premier roi des Belges a fixé sur lui son choix : il lui confie l'éducation de ses deux fils, dont

l'aîné doit porter un jour la couronne. Dans cette élévation précoce, le jeune gentilhomme voit surtout la responsabilité qui va peser sur lui : il saura la porter dignement. Durant six ans la cour de Bruxelles admire son dévouement. Les devoirs de sa fonction, la piété, l'étude absorbent toutes ses heures : il s'est fait au palais une existence claustrale. Que sera son avenir? Il l'ignorait en acceptant cette charge. Mais, dans le recueillement où il s'est enfermé, Dieu a parlé à son cœur. Plus il voit de près le monde, moins il se sent attiré à lui confier ses espérances.

Nous voudrions, mes frères, pouvoir surprendre quelque chose de ce mystérieux colloque qui s'échangeait alors entre le Seigneur et son fidèle serviteur. Mais non, l'humilité garde bien ses secrets. Albert de Briey est déjà ce qu'il sera jusqu'à la fin, le vase fermé qui contient les parfums de la grâce et n'en laisse rien transpirer au dehors.

Et n'est-ce pas là ce que nous montre l'histoire de toutes les âmes saintes? Avant la période de l'action féconde, il y a la période obscure où tout se passe entre l'âme et Dieu. Respectons, mes frères, ce silence sacré, mais admirons la transformation qui s'opère. Quand le jeune gouverneur a fini sa tâche, quand il prend congé de ses royaux élèves, le monde se demande ce qu'il va faire ; on interroge les alliances qui semblent solliciter son ambition. Pour lui, son choix est fait. Bonheur humain, tu n'auras pas de lui même un regard. Il retourne à Poitiers; il y trouve l'illustre évêque qui devait faire revivre dans la chaire de saint Hilaire la

doctrine et l'éloquence au service de l'Église et de la vérité. C'est à ce père, à ce maître, à cet ami incomparable qu'il fera bientôt la confidence de ses religieux désirs. Et où donc un tel guide dirigera-t-il ses pas, sinon vers Rome, foyer de lumière et d'amour? Là, sous la direction de ces religieux à qui l'Évêque de Saint-Dié devait un jour confier l'éducation de la jeunesse dans son diocèse, Albert de Briey achèvera de dépouiller, avec l'extérieur du siècle, les derniers restes de l'esprit du monde. Là il deviendra, jusqu'au fond de lui-même, homme d'Église; là il boira la doctrine aux sources pures, il se pénétrera de la tradition catholique, il se laissera gagner à l'amour de Rome, de ses monuments et de son sol, de ses souvenirs et de ses gloires, de ses saints et de sa liturgie, de sa discipline, de son enseignement, de sa piété; là, enfin et surtout, il comprendra qu'il ne faut pas plus distinguer entre l'Église et le Saint-Siège qu'entre Jésus-Christ et son Vicaire : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.*

Une fois de plus, mes frères, admirez la conduite de la Providence. Dans le recueillement du Séminaire, Albert de Briey ne croit travailler qu'à sa sanctification personnelle ; et Dieu pendant ce temps prépare à votre Église l'Évêque qu'il lui destine. Et n'est-ce pas là la formation qu'eût souhaitée pour son successeur le Pontife que l'Église de Lyon devait un jour vous envier et vous ravir? Cette initiation romaine, ce commerce familier avec toutes les traditions du Saint-Siège, c'était bien le noviciat de l'épiscopat. Plus tard, quand viendront les jours mauvais, quand il faudra à l'Église de

Saint-Dié un pasteur capable de continuer, à travers des difficultés autrefois inconnues, la sollicitude de l'illustre cardinal Caverot, vous vous réjouirez de trouver dans votre nouvel Évêque cette sûreté de doctrine, cette fermeté de dévouement, cette inviolable fidélité qui font la force de l'Église catholique et la sécurité du peuple chrétien. Mais d'avance Dieu vous avait préparé tous ces biens dans l'humble clerc qui s'abreuvait avidement aux sources apostoliques.

L'initiation est achevée : le clerc est devenu prêtre, l'étudiant a cueilli les palmes du doctorat théologique. Que va-t-il faire et de son sacerdoce et de sa science? Ne craignez pas qu'il s'en autorise pour briguer les dignités ecclésiastiques. Non, si le fils des croisés a quitté le monde, ce n'est pas pour demander des honneurs à l'Église, c'est pour lui rendre des services. L'apostolat lui apparaît comme le naturel emploi des pouvoirs divins qu'il a reçus par l'imposition des mains. Mais l'apostolat a bien des formes et peut s'exercer en tous lieux. Le nouveau prêtre doit choisir le champ que cultivera son zèle. Ici encore nous voudrions pénétrer le secret des motifs qui ont guidé son choix. Mais le silence obstiné qu'il a gardé toute sa vie sur ce qui lui était personnel nous réduit aux conjectures. Peut-être son ardent amour pour l'unité dont Rome est le centre le rendait-il plus sensible au malheur de ces églises d'Orient, oublieuses d'un passé glorieux et qui n'ont trouvé dans le schisme que la servitude et une langueur voisine de la mort. Toujours est-il que Constantinople attira d'abord ses regards.

Pie IX connaissait et chérissait le jeune prêtre ; le saint Pontife avait vu clair dans cette âme d'apôtre, il le réservait à de plus hauts ministères, mais il savait que le dévouement obscur est la meilleure préparation aux fonctions élevées. Sans ignorer à quels obstacles le missionnaire allait se heurter, le Pape bénit son dessein, et la vieille Byzance, où se rencontrent et se mêlent toutes les civilisations, hélas ! et toutes les corruptions de l'univers, reçut les prémices d'un zèle qui connut alors plus de fatigues que de résultats.

C'était l'époque où la France s'apprêtait à tirer l'épée pour soutenir au Mexique un empire éphémère, réservé à de si tragiques destinées.

La jeune souveraine qui partait pleine d'espérances pour sa nouvelle patrie, était la sœur du prince que le comte de Briey avait préparé à ses devoirs royaux. Toujours attentif aux intérêts des âmes, Pie IX songeait alors à tirer profit de cette circonstance pour le bien de l'Église du Mexique. Il voulait confier au jeune missionnaire, à peine revenu d'Orient, les fonctions d'internonce à Mexico.

La guerre et bientôt l'écroulement du nouvel empire entravèrent ce dessein, et M. l'abbé de Briey revint à Poitiers pour faire, sous la direction de son illustre Évêque, l'apprentissage du ministère apostolique.

Dix années devaient s'écouler encore avant que l'onction épiscopale vînt sacrer son front ; années fécondes, années précieuses, mais toujours abritées sous le voile épais d'une obscurité voulue et aimée. Filles de Saint-André, humbles amantes de la Croix du

Sauveur, c'est à vous qu'il faudrait demander le secret de ces vertus dont vous fûtes alors les témoins. L'Évêque de Poitiers possédait dans son diocèse le berceau de cette Congrégation, fidèle gardienne de l'austérité et du zèle de son vénérable fondateur. Il la plaça sous l'autorité du saint prêtre qu'il venait d'associer comme vicaire général à ses sollicitudes pastorales. Non content de guider cette Société de ses conseils, de l'encourager de sa parole, de l'édifier de ses exemples au centre même de son gouvernement, le nouveau Supérieur voulait encore étendre aux nombreuses maisons qu'elle a fondées dans l'Ouest et le Midi de la France le bienfait de son patronage. Avec l'agrément des Ordinaires respectifs, il visitait toutes les communautés, portant partout l'édification, soutenant la règle, animant la ferveur, enseignant le dévouement.

L'Esprit de Dieu donne aux âmes qu'il possède le goût de la vie cachée; mais il inspire aux gardiens de son Église le souci d'exalter les humbles et de réserver les honneurs aux plus dignes. Avec quelle docilité Albert de Briey suivait l'appel qui l'attirait au désert, vous l'avez vu, mes frères, dans toute la suite de ce discours. Il nous faut glaner à grand'peine de trop rares souvenirs, pour reconstituer une existence qui ne voulait avoir que Dieu seul pour témoin. Mais il appartenait au grand Évêque de Poitiers de révéler le trésor dont il se sentait dépositaire, d'élever sur le chandelier une lumière destinée à éclairer les âmes. Ce fut lui qui signala au Gouvernement français et au Nonce apostolique les vertus et les mérites de son pieux coopérateur,

et quand le succès eut couronné ses efforts, il s'en félicitait pour l'Église, mais il en félicitait aussi les hommes politiques qui s'étaient honorés par cette nomination : « Heureux les pouvoirs humains, écrivait-il, quand il leur est donné de procurer de tels pasteurs aux églises ! »

C'est en effet, mes frères, pour les détenteurs de la puissance séculière, un redoutable privilège que celui qui leur délègue la désignation des Évêques. Il est vrai que le Pape seul fait les Évêques, puisque seul, par l'institution canonique, il crée le lien qni les rattache à la succession apostolique. Mais c'est beaucoup d'avoir l'initiative du choix. Sans doute, on présenterait inutilement des indignes, parce que le Saint-Siège opposerait à leur intrusion une barrière infranchissable. Néanmoins, on peut toujours écarter les plus dignes, préférer la complaisance à la fermeté, la médiocrité au mérite. Les politiques à courte vue estiment que c'est là une bonne manière de servir l'État; qu'on évite ainsi des résistances incommodes et qu'on s'assure cette forme de liberté qui consiste à opprimer impunément les consciences. Étrange illusion ! Si c'est le bien public et non leur propre avantage que les gouvernants poursuivent, ne voient-ils pas que le grand intérêt de l'État, dans ses rapports avec l'Église, c'est d'avoir à traiter avec des hommes pénétrés de la sainteté de leur ministère? Seules la solidité de la foi, la profondeur de la doctrine, l'élévation du caractère, la pureté de la vie, le zèle des âmes, la charité, pour tout dire en un mot, les vertus épiscopales, maintiendront le pasteur dans cette ligne invariable qu'ont tracée avant lui les règles

de l'Église et l'exemple des saints. Le pouvoir sait d'avance ce qu'il peut attendre d'un tel évêque et ce qu'il n'en obtiendra jamais. Tout ce qui intéresse la moralité, la paix entre les citoyens, la soumission aux autorités légitimes, quelle qu'en soit la forme, trouvera dans ce véritable homme d'Église un patron convaincu. Ne lui demandez même pas quelles sont ses opinions privées. Il n'a pas accepté l'épiscopat pour les faire prévaloir, mais pour servir l'Église. Si jamais il est obligé de résister, c'est que l'État, à son tour, usurpe sur le domaine sacré et attente aux droits des consciences. Est-ce pour prévenir de telles protestations qu'on voudrait donner aux églises des chefs pusillanimes? Mais le calcul serait aussi imprudent que malhonnête, car le jour où la politique aura pénétré dans les conseils de l'Évêque, qui pourrait dire où s'arrêtera cette ingérence? Si l'homme de Dieu prend l'habitude de s'incliner par faiblesse devant un pouvoir fort, demain peut-être il entrera dans les intrigues qui se trament contre un pouvoir faible, et donnera a main à ceux qui se promettent de le renverser. Hommes d'État, ne vous y trompez pas : il n'y a de loyauté, de fidélité véritable que là où la conscience ne sait pas fléchir.

Voilà donc un champ nouveau qui s'ouvre à votre zèle, digne fils de l'église de Poitiers! La voix de Dieu vous appelle dans cette Lorraine qui fut le berceau de votre race, où vous retrouverez à chaque pas les traces de vos aïeux. Moins vous semblez attentif à ces souvenirs glorieux, plus on les relève; c'est justice : « Celui qui s'abaisse sera exalté. » Et j'entends encore la grande

voix de l'Évêque de Poitiers évoquant, au jour de votre sacre, toutes les figures du passé pour vous en faire un cortège à votre entrée dans l'église de Saint-Dié.

Faut-il, mes frères, vous rappeler ces fêtes joyeuses, ces espérances d'un long avenir, cette lutte touchante entre le respect du clergé, la vénération du peuple et l'humilité de l'Évêque? Je craindrais, en le faisant, de raviver votre douleur! Douze années ont passé. L'historien ancien disait que c'est là une longue période de la vie humaine. Hélas! qu'elle vous a semblé courte et que la fin en a été précipitée!

Pour décrire la vie épiscopale de Mgr de Briey, il faudrait revenir aux paroles de mon texte. Celui qui a été jusqu'ici le serviteur de Dieu se dit qu'il n'a encore rien fait pour son maître; il se prend d'un ardent désir de le servir dans cette Église qui lui a été donnée pour épouse.

Mansuetum ad omnes, la mansuétude envers tous : cette vertu a donné son nom à l'un des pères de votre église, saint Mansuy. Heureux fidèles de Saint-Dié, un nouveau Mansuy vous est envoyé, et vous aurez bientôt appris à connaître sa douceur et sa charité. Donner de ce qu'il a, c'est pour lui peu de chose; l'argent ne fait que passer par ses mains; heureux ceux dont la demande arrive au moment où il vient de recevoir un quartier de son revenu! Les autres attendront parce que l'Évêque est pauvre lui-même et que sa charité l'a dépouillé. Mais il sait donner mieux que son or, il donne son temps, ses forces, sa parole, son cœur. Tous ceux qui veulent l'aborder le trouvent prêt à les accueil-

lir; partout où on l'appelle, il va sans hésiter, sans compter avec la fatigue, sans discuter la nécessité. Ses prêtres, ses diocésains, ont un droit sur lui; quand ils l'exercent, il ne leur en demande pas compte. Il parcourt sans cesse vos vallées et vos montagnes et rajeunit par les exemples de sa piété le culte des saints moines qui ont embaumé de leurs vertus les solitudes sauvages de votre beau pays.

Ah ! comme il les aimait, vos traditions religieuses ! Quelle joie ce fut pour lui de célébrer avec vous le douzième centenaire de saint Dié ! Quelle dévotion l'attirait à Mattaincourt, sur le tombeau glorieux du B. Pierre Fourier ! Mais que dire de cette gloire nationale qui est pour vous, Vosgiens, une gloire domestique, Jeanne d'Arc? C'est là surtout que s'est révélé à vous le cœur de votre Évêque, dans les splendeurs de ce pèlerinage à Domrémy où toute la Lorraine s'était donné rendez-vous et où la voix du Pasteur, faible d'ordinaire, emprunta à son émotion des accents qui la portaient au loin jusqu'à l'oreille des multitudes. Vous savez, mes frères, quelles furent ses sollicitudes pour tirer de l'oubli le berceau de notre héroïne; vous savez aussi par quels obstacles ses desseins furent traversés; enfin vous venez d'assister, le deuil au cœur, à l'acte qui chasse la religion du sanctuaire du patriotisme et enlève aux vierges consacrées la garde de la maison où naquit la vierge libératrice. Dans toutes ces circonstances, les unes pleines de promesses, les autres pleines de larmes, vous avez senti battre à l'unisson du vôtre le cœur de l'Évêque de Saint-Dié.

Mais où l'ardeur et la tendresse de ce cœur se révélaient surtout, c'était lorsqu'il vous parlait du Saint-Siège et du Pape. Ah ! comme on voyait bien qu'il avait reçu à Rome l'empreinte sacerdotale ! Le dévouement au souverain Pontife était le fond même de son âme. Je l'avouerai, mes frères, je n'ai pu relire sans émotion la lettre pastorale qu'il vous adressait au retour de sa première visite à Léon XIII. Là, votre Évêque vous livrait le secret de ses sentiments. Il était allé d'abord s'agenouiller au tombeau des Apôtres, car *Pierre ne meurt pas;* puis au tombeau de Pie IX, et devant ce sépulcre à peine fermé il avait senti toute sa tendresse filiale remonter en flots de larmes de son cœur à ses yeux. C'est sous l' treinte de cette émotion qu'il avait gravi les degrés du Vatican pour pénétrer dans la demeure du nouveau Pontife. Une affection purement humaine aurait hésité à se livrer ; mais l'amour que la foi inspire s'adresse à Jésus-Christ dans son vicaire. L'Évêque n'a pas plus tôt vu le Pape qu'il se sent gagné, vaincu dans son cœur : il aimera Léon XIII, comme il a aimé Pie IX ; il le servira, il le défendra, il sera l'écho de sa parole et le champion de ses prérogatives.

Est-il besoin de dire, mes frères, où ce grand cœur puisait et sa mansuétude et son dévouement? *Discite a me*, dit le Sauveur Jésus ; apprenez de mon cœur ce que doit être le vôtre. La dévotion au Cœur Sacré de Jésus-Christ était la source où s'alimentaient les vertus de votre Évêque. Aussi n'eut-il point de repos qu'il n'eût voué son diocèse au Sacré Cœur. Ce fut là un de

ses premiers actes et comme la consécration anticipée de tout son ministère.

Mais la douceur n'exclut pas la force. Le même apôtre qui demande à l'Évêque la mansuétude envers tous, *mansuetum ad omnes*, la facilité à écouter les conseils, *docibilem*, exige aussi de lui une fermeté mesurée, mais invincible à l'égard de ceux qui entravent l'œuvre du salut. Que dis-je ? la fermeté passive ne lui suffit pas : il veut encore le zèle actif qui signale le désordre et le flétrit : *cum modestia corripientem eos qui resistunt veritati.*

Mgr de Briey n'a pas failli à ce devoir. Bien injustes seraient ceux qui l'accuseraient d'avoir écouté en cela des inspirations trop humaines. Encore que son âme de gentilhomme et de Français s'indignât en face de l'injustice, sa modestie, j'allais dire sa timidité naturelle, aurait plutôt arrêté que précipité sur ses lèvres la parole de blâme, si sa conscience d'Évêque lui eût permis le silence. Mais il était de ces agneaux dont le devoir fait des lions, à l'exemple de Celui dont le nom ordinaire est *l'Agneau de Dieu*, mais qui s'appelle à certains jours *le Lion de Juda*.

L'Évêque de Saint-Dié a donc protesté contre les lois scolaires, parce qu'il y a vu un péril pour les âmes, une méconnaissance des droits de la jeunesse à l'initiation religieuse. Il a dénoncé le principe de la neutralité, parce que l'homme n'a pas le droit de rester neutre entre la vérité et l'erreur ; il en a dénoncé la pratique, parce que c'est faire mentir la neutralité elle-même que d'ôter Dieu de la nature, et Jésus-Christ de l'histoire. Il a

fait cela et plus encore. Quand des livres ont paru, destinés à pervertir l'esprit de l'enfance et à détacher les jeunes âmes de toute croyance religieuse, il ne s'est pas contenté de répéter et de promulguer les condamnations du Saint-Siège ; agissant dans la plénitude de son pouvoir épiscopal, il les a devancées ; il est un des deux Évêques de France qui ont interdit dans leurs diocèses certains manuels scolaires. Certes, c'était un acte énergique, mais qui donc oserait dire qu'il dépassât la mesure ? *Cum modestia corripientem.* Est-ce que l'Évêque n'est pas juge de l'enseignement en matière religieuse ? Est-ce qu'il n'a pas très particulièrement la garde de la foi des simples ? Est-ce qu'il peut tolérer qu'on impose aux enfants des familles chrétiennes, la fréquentation d'écoles, l'usage de livres qui sont un péril pour leur salut? Si grande que soit l'autorité des condamnations romaines, l'acte épiscopal, plus prompt, plus explicite, plus connu des fidèles, frappait davantage l'attention du peuple et, dans sa légalité incontestable, ne donnait lieu à aucune de ces procédures surannées par lesquelles le pouvoir séculier essaie encore parfois d'arrêter la diffusion des documents émanés du Saint-Siège. De fait, l'administration de M^gr^ de Briey ne s'est jamais heurtée à un conflit civil. Ceux que gênait son zèle ont dû s'incliner devant la correction de son attitude, et tout le reproche qu'ils ont trouvé à lui faire tient dans un seul mot : il fut *un évêque militant.*

Militant, c'est-à-dire prêt à combattre : contre qui? Contre les institutions politiques ? On le dit, on vou-

drait bien le faire croire, mais on n'y parviendra pas. Et pourquoi les Évêques seraient-ils les adversaires d'une forme gouvernementale ? Est-ce donc que le respect de la religion serait incompatible avec cette forme? Je ne pense pas que ce soit l'avis de ceux qui la préconisent, car ses pires ennemis ne pourraient rien dire contre elle de plus décisif. En tout cas, ce n'est pas l'avis de l'Église. D'une part, sa constitution divine admet toutes les sociétés humaines aux relations qui doivent s'échanger entre les deux pouvoirs. Son histoire lui apprend, d'autre part, que les usurpations, les vexations, les persécutions même lui sont venues successivement de tous les régimes. Comment donc suffirait-il, pour inquiéter ou rassurer l'Église, d'écarter ou de ramener telles institutions politiques qui ont fleuri dans le passé ? Non, non, ce n'est pas une question de forme qui nous préoccupe, c'est une question de fond. Monarchie ou République, le pouvoir civil, dans ses rapports avec l'Église, a des droits toujours les mêmes, il a aussi des devoirs qui ne changent pas. Il doit respecter les consciences; il doit respecter la puissance spirituelle; enfin, quand les matières mixtes sont réglées par un concordat, il doit respecter le pacte. L'Évêque doit à son tour respecter les pouvoirs publics et les lois de son pays. Mais l'obéissance aux lois humaines rencontre une limite : la loi morale. Et il est étrange vraiment d'entendre les prôneurs de la liberté nous traiter de séditieux quand nous redisons tranquillement la parole des Apôtres : « Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes. » Car la conscience est le

dernier asile de la liberté ; et le jour où l'homme, pour obéir à son semblable, passe outre à sa conscience, il n'est plus un citoyen, il est un esclave ; il ne s'incline plus devant la loi, il plie devant la force.

Non, mes frères, votre Évêque, si doux, si modéré, si modeste, ne fut pas l'ennemi des institutions existantes. S'il fut militant, ce fut contre l'erreur, contre le mal, contre les périls qui menaçaient l'âme de ses enfants. Quel intérêt, je le demande, peut-on trouver à se classer soi-même parmi de tels adversaires? Est-ce que notre pays, est-ce que notre temps sont menacés par une prépondérance excessive de l'élément spirituel ? Trouve-t-on qu'il y ait trop de respect dans les âmes, trop de moralité dans les volontés, trop de mesure dans les désirs, dans les intelligences trop de principes supérieurs propres à dominer les appétits? Ou pense-t-on que la religion chrétienne, qui a fait la civilisation moderne, n'a plus sa place dans le développement des sociétés? Ah ! je vois bien des démolisseurs acharnés à la détruire ; mais ce que je ne vois pas encore, c'est le principe pacificateur qu'ils sont prêts à lui substituer, c'est la force morale dont ils disposent pour remplacer celle qu'ils ont hâte d'anéantir!

N'est-ce point le cas de répéter la parole du grand Évêque d'Orléans : « Vous dites que la religion vous menace ; non ; elle vous manque? » Ah! c'est bien vrai ! La religion nous manque, et les hommes d'État devraient bien le comprendre ; car on ne gouverne pas une société en flattant les passions qui la dévorent. S'il n'est pas au-dessus de nous un Dieu dominant nos

consciences de toute la hauteur de l'infini, montrez-moi donc, je vous en prie, montrez-moi dans un homme ce qui peut obliger un autre homme à lui sacrifier quelque chose de sa prétention à la jouissance!

Donc, mes frères, c'est la gloire de votre Évêque d'avoir été militant, d'avoir imposé à sa nature pacifique la nécessité de la lutte. Mais qu'il aimait mieux encore promouvoir le bien que combattre le mal! Comme il se sentait à l'aise dans ce travail fécond des œuvres catholiques qui ne manquent jamais aux besoins des temps! Comme il aimait à encourager la fondation des écoles chrétiennes, cette forme principale de l'apostolat contemporain! Quel zèle il déploya pour doter votre chef-lieu de ce beau collège où ses anciens maîtres de Rome sont devenus aujourd'hui les pères de ses enfants! Enfin, comme il comprenait l'importance de ce grand effort tenté depuis treize ans, pour affranchir à son tour l'enseignement supérieur des liens du monopole universitaire, et faire pénétrer l'esprit chrétien et les lumières de la foi jusque dans le domaine réservé de la science! C'est là, c'est au sein de l'assemblée où nos Évêques traitent chaque année les affaires du haut enseignement, qu'il m'a été donné de retrouver, dans l'exercice des sollicitudes épiscopales, celui que tout enfant j'avais connu à Bruxelles, et d'admirer une fois de plus son dévouement éclairé, la sûreté de ses conseils, son attachement à une cause qui tient de si près aux grands intérêts de l'Église et de la France.

Depuis longtemps, Mgr de Briey réalisait en sa per-

sonne la parole de l'Apôtre : *Mortui estis et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo*[1]. Vraiment mort au monde, vraiment caché en Dieu avec Jésus-Christ, il ne trouvait à la vie d'autre charme que l'occasion qu'elle lui offrait de souffrir et de travailler pour son Dieu. A n'écouter que son cœur, il aurait dit avec saint Paul : Quitter cette prison, aller rejoindre mon Sauveur, oh! pour moi, c'est bien le meilleur : *Dissolvi et esse cum Christo, multo magis melius*[2]. Mais s'il fallait rester encore pour le salut de son peuple, il disait aussi avec saint Martin : Je ne refuse pas le travail, *Non recuso laborem.*

Dieu a écouté le désir de son serviteur, et il a voulu hâter pour lui l'heure de la récompense. Toutefois, avant d'atteindre à l'embrassement suprême, l'âme fidèle doit consommer sa purification dans la souffrance. Il fallait que l'image du véritable Évêque reçût dans votre Pasteur ce dernier trait qui l'achève : la patience. *Servum Domini oportet esse patientem.* Cette perfection ne lui a pas manqué. Patient depuis longtemps envers la contradiction, envers la calomnie, envers l'épreuve, il a su encore devenir patient envers la douleur. Un mal cruel s'est abattu sur lui, transformant en torture l'acte même de l'alimentation nécessaire. La dernière année de cette vie si pure s'est passée dans ce combat. Tandis que son dépérissement visible répandait autour de lui la tristesse et l'angoisse, vous l'avez vu calme et serein, recueilli en Dieu, arrêtant la plainte sur ses

1. Coloss., III, 3.
2. Philipp., I, 23.

lèvres et ne laissant passer que des paroles de bénédiction. Quand est venue l'heure du suprême adieu, dans ce palais, dans cette ville en pleurs, il fut le seul qui ne montrât aucun trouble. Ah ! mes frères, soyez attentifs à ce dernier enseignement de votre Évêque ! Lui qui vous avait instruits pendant sa vie, il a voulu vous instruire mieux encore par sa mort. On n'apprend pas en un jour à mourir ainsi. C'est l'œuvre d'un long détachement, c'est l'exercice d'une longue patience, c'est le prix de bien des victoires.

Dormez en paix, bon et fidèle serviteur, sous les dalles de votre église cathédrale, en la compagnie des saints Évêques qui vous ont précédés ! Tandis que votre dépouille vénérée ajoute une consécration nouvelle à cette terre de Lorraine, tombeau de tant de saints, que votre âme monte vers Dieu, précédée du cortège de vos bonnes œuvres, accompagnée par les prières des Pontifes vos frères, des prêtres vos fils, par les larmes de votre peuple ! Que les suffrages dictés par la foi et inspirés par l'amour hâtent, s'il en est encore besoin, votre entrée dans la gloire pour faire de vous le protecteur de notre faiblesse ! Hélas ! le présent est triste et l'avenir est sombre. Si nous interrogeons les horizons terrestres, nous voyons partout se former des orages. C'est vers les collines éternelles que nous lèverons les yeux, pour en attendre le secours : *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi*[1]. Mais en même temps que nous sollicite-

1. Ps. 120.

rons l'assistance de votre intercession, nous apprendrons à l'école de vos exemples, comment on rachète le temps par les œuvres, comment on triomphe du mal par le bien, de l'injure par le pardon et de la haine par l'amour. Ainsi serons-nous encore vos disciples sur la terre ; ainsi mériterons-nous de partager au Ciel votre récompense. Ainsi soit-il !

PANÉGYRIQUE

DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE

PRONONCÉ A NOTRE-DAME DE PARIS

A L'OCCASION DU TROISIÈME CENTENAIRE DE SA MORT

le 21 juin 1891.

Confortamini et estote robusti.
« Aguerrissez-vous et soyez forts. »
(Jos., I, 23.)

ÉMINENCE [1],

MESSIEURS,

Il y a quelques semaines, Rome solennisait le treizième centenaire du pontificat de saint Grégoire. Il y a quelques jours, Dijon célébrait avec un incomparable éclat le huitième centenaire de la naissance de saint Bernard. Et nous voici réunis à notre tour, pour fêter le troisième anniversaire séculaire de la mort de saint Louis de Gonzague.

Un Pape qui a mérité par excellence le nom de Grand, qui a défendu Rome contre la barbarie, combattu l'esclavage, évangélisé l'Angleterre, relevé l'ordre monastique, restauré la discipline et réglé le culte divin dans le monde entier;

1. S. E. le Cardinal Richard, archevêque de Paris.

Un moine qui a rempli le XIIe siècle de son action réformatrice, qui a peuplé les solitudes, fait fleurir le désert, vaincu le schisme, confondu l'hérésie, prêché la croisade, qui a été l'arbitre des rois, le conseiller et le soutien des Papes, l'âme des conciles, l'idole des peuples et le plus grand thaumaturge de l'Occident après saint Martin ;

Un enfant qui n'a rien fait ici-bas que prier, étudier, souffrir, obéir et mourir ;

Voilà certes trois souvenirs d'importance fort inégale, et l'on pourrait à bon droit s'étonner que le dernier fût placé au niveau des deux premiers.

L'étonnement augmente quand on constate que, loin de le céder aux deux autres, le centenaire de saint Louis de Gonzague l'emporte, sinon par l'éclat des fêtes, du moins par leur universalité.

L'explication de ce mystère, je la trouve, jeunes gens, dans votre présence en ce lieu. Louis est le modèle de la jeunesse, les Papes vous l'ont désigné pour patron. Dès lors partout où dans des poitrines de vingt ans battent des cœurs catholiques, l'héroïque adolescent a son cortège.

Qu'il est beau, mes amis, le triomphe que vous lui faites aujourd'hui ! Aucune des églises de Paris n'aurait suffi à vous recevoir. Il a fallu que Notre-Dame vous ouvrît son enceinte. O vénérable basilique, autrefois la France croyante et glorieuse venait sous tes voûtes remercier Dieu de ses victoires. Plus tard, ébranlée dans sa foi, atteinte dans sa fortune, elle est venue chercher ici la parole qui éclaire, qui affermit et

qui relève. Et maintenant, réjouis-toi, mon vieux temple; ce n'est plus le doute ou la douleur qui vient te visiter, c'est la foi, c'est l'espérance, c'est l'enthousiasme, c'est l'amour : oui, c'est tout cela ensemble, car c'est la jeunesse catholique et française.

En venant ici, jeunes gens, pour honorer Louis de Gonzague, vous dites assez haut que vous voulez marcher sur ses traces. Mais que devez-vous imiter en ce modèle? Je cherche dans son histoire, et tout d'abord je n'y vois rien qui paraisse convenir à votre condition. Né prince, il troque son marquisat contre une soutane de Jésuite; votre origine est moins illustre et cependant vous semblez destinés à demeurer dans le siècle. Consumé par la maladie et par les austérités il meurt à vingt-trois ans, n'ayant fait qu'apparaître en ce monde; plusieurs d'entre vous ont déjà atteint cet âge et la tendresse de l'Église s'unit à celle de vos mères pour vous souhaiter de servir longtemps encore les nobles causes dont elle voit en vous les champions.

Mais, en dépit de ces contrastes, votre modèle est bien choisi. Un trait caractérise la vertu de Louis : ce trait, c'est la force. C'est aussi le grand besoin de vos âmes; que dis-je? C'est le grand besoin de la société chrétienne, qui attend sa régénération d'une jeunesse saine et vigoureuse.

J'entrerai donc dans l'esprit de cette solennité en vous montrant d'abord ce que fut, dans la jeunesse de Louis de Gonzague, la vertu de force, puis ce qu'elle doit être dans la vôtre.

I

Louis a été fort contre les sens ;
Fort contre l'oisiveté ;
Fort contre le monde.

Ces trois manifestations de la force éclatent dans sa vie et suffisent à expliquer le choix qui vous l'a désigné pour patron.

Tout d'abord l'héroïque enfant a été fort contre les sens. On parle toujours de cette innocence admirable, de cette pureté parfaite qui faisait voir en lui plutôt un ange qu'un homme. On exalte le privilège de grâce qui l'avait comme exempté de toute solidarité avec la corruption humaine. Mais sous quelle forme s'est révélée cette prérogative ? Sous la forme du don de force. L'enfance est d'ordinaire prisonnière des sens : elle se porte vers tout ce qui flatte le corps, naïvement d'abord et comme innocemment ; quand plus tard le danger apparaît, l'habitude prise de céder au plaisir réduit trop souvent la volonté en esclavage. Louis n'a jamais connu cette servitude.

Tout petit enfant, nous le voyons suivre son père au camp de Casal : il n'a que cinq ans et déjà il est l'idole des soldats par sa hardiesse aventureuse et sa témérité à manier l'arquebuse ou à enflammer le canon.

Ce n'est encore là qu'une ardeur naturelle ; mais bientôt la grâce, prévenant en lui le développement de la raison, va lui inspirer le mâle dessein de plier son corps, non plus aux fatigues du métier des armes, mais

aux travaux de la pénitence. Eh quoi, de la pénitence? Qu'a-t-elle donc à expier, cette âme encore toute parfumée de l'onction du baptême? Ce qu'elle expie, Messieurs! elle expie l'avenir, le péché possible; elle coupe le mal dans sa racine; elle s'établit maîtresse des sens pour être sûre elle-même de faire prévaloir les droits de Dieu. Un changement profond s'est opéré dans cet enfant de sept ans. Son père, le revoyant après une longue absence, ne le reconnaît plus. Il avait laissé un petit batailleur; il retrouve un enfant grave et recueilli. Toute l'énergie a reflué du dehors au dedans. Le jeûne et l'oraison mentale, deux impossibilités pour l'enfance, sont maintenant ses exercices préférés. Bientôt ces pratiques austères ne suffiront plus à cette soif de sacrifice qui le consume. Où donc ce favori de la fortune, élevé dans le luxe et le bien-être, a-t-il appris les secrets héroïques des cloîtres? Ah! sans doute il les a devinés; car l'Esprit de Dieu enseigne les mêmes choses à tous ceux qui accueillent son inspiration. Le voici donc qui emprunte à l'attirail de la vénerie les instruments de ses macérations. Un fouet de chasse lui servira de discipline; des molettes d'éperons formeront la chaîne de son cilice. Jusqu'à la veille de son entrée en religion il ne cessera d'enchérir sur ses premières rigueurs. Lorsque enfin les portes du noviciat se seront ouvertes devant sa persévérance, lorsqu'il vivra parmi tant de parfaits religieux dont les noms illustres forment au fondateur de la Compagnie de Jésus comme une couronne de saints, il lui semblera mener une vie douce et relâchée, au prix de l'existence austère qu'il s'était faite dans le

monde. Et dans quel monde, Messieurs? Dans ce monde brillant et corrompu des cours de la Renaissance, à Castiglione, à Florence, à Mantoue, à Milan, à Madrid, parmi les jeunes seigneurs dont il est l'égal, à côté de l'infant d'Espagne dont il est le page. C'est au milieu de cette dissipation qu'il se recueille; c'est au milieu de ces amusements qu'il s'immole et se fait victime de pénitence. Quelle énergie ne faut-il pas pour remonter de tels courants, pour ne rien devoir au milieu dans lequel on est plongé, pour se faire, au dedans de soi, une atmosphère propice à l'éclosion des vertus que le monde ignore, raille et persécute! Telle fut la vigueur de Louis. Nul ne l'a encouragé que Dieu seul, et son courage a triomphé de toutes les séductions du plaisir. C'est sa première victoire.

Et voici la seconde : il a vaincu cet autre ennemi de la jeunesse qui s'appelle l'oisiveté. Les anciens biographes nous ont peint un portrait où l'un des traits essentiels n'était pas assez visible. Prodigues de détails sur sa piété et son austérité, ils ont laissé dans l'ombre son application au travail. Des publications récentes ont suppléé à ce silence, en tirant de l'oubli les témoignages qui nous montrent dans le jeune héritier du marquisat de Castiglione un travailleur acharné. Plus tard, quand la discipline religieuse réglera l'emploi de toutes ses heures, il n'y aura pas lieu de s'étonner que, fidèle aux plus menues observances, il s'adonne avec un zèle particulier au grand devoir de l'étude. Mais que dans le monde, parmi tant de distractions et d'entraînements, à travers le tumulte des chasses et des fêtes,

des voyages et des divertissements, alors qne sa qualité d'aîné lui conférait de bonne heure une sorte d'indépendance et que l'humeur légère de son père l'affranchissait presque de tout contrôle; que dans de telles conditions il ait su faire la part du travail quotidien et acquérir ces connaissances précoces qui firent de lui, dès son entrée au noviciat, l'égal des plus instruits, c'est ce qui suppose une puissance étonnante de volonté et de résistance; et nul mieux que vous, mes amis, n'est à même d'en apprécier le mérite.

Enfin Louis a été fort contre le monde. Ce n'est pas à vous qu'il est nécessaire de redire ici l'histoire cent fois contée de ses luttes, pour obtenir le droit de se faire pauvre et petit au service de Celui qui l'avait fait naître riche et grand. Ah ! sans doute il faut la proclamer bienheureuse l'âme qui entend l'appel du Dieu jaloux. Écoute, mon enfant, dit la voix mystérieuse; écoute et regarde : *Audi, filia, et fide.* Et parce qu'il s'agit d'une confidence rare, approche ton oreille : *et inclina aurem tuam.* Jusqu'ici tout est privilège. Mais voici, en retour, d'austères exigences : il s'agit d'oublier ta patrie et jusqu'à la maison de ton père : *et obliviscere populum tuum et domum patris tui.*

Et maintenant la parole est à la créature choisie; il faut qu'elle réponde. Ce n'est pas le devoir qui l'appelle, c'est l'amour. Elle a le droit de se réserver; mais si elle se donne, elle sait à quoi ce don l'engage. Qu'elle le fasse dans l'allégresse de l'amour consolé ou dans les angoisses d'un cœur qui agonise, il est certain que la

souffrance l'attend au delà de cette heure unique où l'affaire se décide entre elle et son Créateur.

Tout nous persuade que pour Louis ce ne fut pas la décision qui fut douloureuse. Cette âme prédestinée n'avait jamais désiré d'autre bien que Dieu. Dans la lumière où elle baignait, les richesses, les honneurs, les affections de la terre lui apparaissaient ce qu'ils sont en face des trésors divins : un pur néant. Ce fut donc avec une joie sans mélange que ce jeune cœur, devançant les années par les sublimes anticipations de l'amour, opta, dès l'âge le plus tendre, pour la possession exclusive du souverain Bien. Mais quand vint l'heure de traduire son choix au dehors et de le faire accepter, Dieu! quels combats! quels déchirements! Du premier coup, il est vrai, la mère du saint enfant est conquise. Si elle hésite un moment, c'est qu'elle n'ose croire à son bonheur d'avoir enfanté pour Dieu ce premier-né de sa tendresse. Mais toute la résistance va s'accumuler du côté du père et là elle dépassera en énergie, en obstination, tout ce que pouvait redouter le cœur d'un fils respectueux et tendre. Pour nous faire une idée de cette lutte, il faut perdre de vue notre temps avec ses horizons démocratiques; il faut nous transporter en plein XVI^e^ siècle, parmi les splendeurs superbes où se complaît l'Italie de la Renaissance. Essayons de pénétrer dans l'âme du marquis de Castiglione, feudataire du Saint-Empire, agnat des ducs de Mantoue, ami des Médicis, chambellan du roi d'Espagne. C'est un prince noble et fier; en lui, la foi vive n'a pas éteint l'ambition terrestre; sensible à l'honneur humain, facile au plai-

sir, fastueux et magnifique, il a surtout l'amour de son nom et le souci de porter plus haut encore la fortune de sa race. Il voit l'avenir de sa maison reposer sur la tête d'un aîné qui est déjà l'idole de ses vassaux. Si nous voulons comprendre ce qui se passe dans le cœur du père, regardons le fils, non pas sous l'extérienr humilié et pénitent du Jésuite, tel enfin que nous le représente l'iconographie traditionnelle, mais dans l'attitude gracieuse et sous les traits séduisants qu'a fixés sur la toile l'immortel pinceau de Véronèse. Voyez cette jolie tête d'adolescent au regard vif et pur; cette taille élégante qui se dessine dans un riche pourpoint de velours noir; cette main fine qui serre la poignée d'une épée. N'est-ce pas la personnification de la noblesse et de la grâce ? Déjà les plus grandes maisons de l'Empire se disputent l'alliance d'un prince aussi accompli. Et c'est quand le marquis de Castiglione commence à sentir les atteintes de la maladie et de l'âge qu'il faut lui persuader de renoncer à revivre dans cet héritier qui fait sa joie et son orgueil? Non, non, c'est impossible. A la première ouverture que lui fait son fils de ses desseins, il le repousse durement, le chasse de sa présence et le menace d'un traitement ignominieux. « Plaise à Dieu, répond Louis, me faire la grâce de souffrir quelque chose pour son amour! »

Après les premiers emportements, le marquis s'aperçoit que la douceur de son fils est plus forte que sa colère. Il y a dans l'attitude respectueuse, mais résolue, du jeune homme une majesté qui le domine. Alors il change de tactique. C'est par des faux-fuyants et des

délais, par des promesses de consentement à lointaine échéance, par des paroles données, puis reprises, par d'interminables examens qu'il espère lasser sa constance. Si l'héritier des Gonzague veut quitter le monde, que n'entre t-il dans le clergé séculier où l'attendent les honneurs ecclésiatiques? — Mais, répond le courageux enfant, c'est pour fuir ces honneurs que j'ai choisi la Compagnie de Jésus. — « Cette vocation, reprend le père, peut n'être qu'une illusion. » Et tour à tour le confesseur de Louis, puis l'illustre François de Gonzague, général des Franciscains, enfin un jésuite de Milan, recherché pour ses lumières, acceptent la mission d'éprouver, j'allais dire de tenter la constance de cette âme. Vains efforts. Louis demeure invincible et fait partager à tous sa foi en l'appel de Dieu. Quand on le serre de trop près, il se réfugie dans la prière et, pour faire violence au Ciel, il mêle son sang à ses larmes. C'est dans les rigueurs d'une de ces flagellations que le marquis le surprend, un jour que par un refus inattendu il avait rétracté de formelles promesses. Le cœur du père se fond à ce spectacle. « Mon fils, s'écrie-t-il enfin, tu m'as frappé au cœur. J'avais placé en toi toutes mes espérances, mais puisque Dieu t'appelle, je ne veux pas te retenir. Va où il te plaît d'aller. Je te donne ma bénédiction. »

Ce duel acharné entre la tendresse du père et la fidélité du fils avait duré près de trois ans. Louis en sortit brisé de corps, épuisé par la fièvre et par les excès de sa pénitence, pareil à ces victorieux dont le triomphe, si éclatant qu'il soit, laisse paraître et saigner les blessures.

Quittons, Messieurs, le contempteur du monde sur le seuil de la vie religieuse d'où il s'élancera bientôt vers les parvis éternels. Ce n'est pas un récit que je vous fais, c'est une exhortation que je vous apporte. Si Dieu réserve à quelques-uns d'entre vous la grâce de les appeler aussi à cette forme parfaite de son service, ils feront bien alors d'aller demander au novice de Saint-André-du-Quirinal, à l'étudiant du Collège Romain, au catéchiste des pestiférés, par quels degrés l'âme choisie s'élève aux sommets de la sainteté ! Aujourd'hui je vous considère dans la vocation commune qui est actuellement la vôtre, et je viens tirer avec vous la conclusion qui sort de ces glorieux souvenirs.

La vertu de force a fait de Louis un saint. Que fera-t-elle de vous, si vous lui livrez vos âmes? C'est la question que je dois vous poser en achevant ce discours.

II

Vous aussi, mes amis, vous avez besoin d'être forts. Que dis-je ? L'Église, la France ont besoin que vous le soyez. Nous mourons d'anémie morale plus que de tout autre mal. L'Église a des adversaires puissants en apparence. Si l'on y regarde de plus près, on reconnaît que leur force est faite surtout de notre faiblesse.

Jeunes gens, voulez-vous sauver votre âme ? Voulez-vous défendre votre foi? Voulez-vous relever votre patrie? Ce sont trois nobles ambitions : en dehors de celles-là, je n'en vois pas qui soient dignes de vous. Pour les satisfaire, une seule condition suffit : Comme

Louis de Gonzague votre patron, soyez forts contre les sens, contre la paresse, contre le monde. *Confortamini et estote robusti.*

Le premier ennemi de votre âge, c'est la mollesse de la volonté en face des sommations des sens.

On s'étonne souvent, et l'on s'étonne à bon droit que la différence de valeur morale ne soit pas plus profonde et plus visible entre les jeunes gens élevés chrétiennement et ceux qui ont grandi à l'école de l'indifférence ou de l'impiété. Nos adversaires ne manquent pas d'exploiter ce fait contre nos croyances. Voyez, disent-ils, ce que vaut dans l'éducation de ces gens-là l'élément prétendu divin. Une vérité révélée par Dieu même, une communication intime de sa puissance à la volonté, de son amour au cœur ; des sacrements qui purifient, d'autres qui réconfortent; tout cela devait faire des hommes supérieurs aux communes faiblesses, et tout cela produit des hommes qui ne valent pas mieux que les autres. Décidément, ce n'est rien.

Il y a dans ce raisonnement impie une forte part de calomnie; quoi qu'on en dise, jeunes gens chrétiens, vous valez mieux que les autres.

Mais votre supériorité est-elle tout ce qu'elle devrait être ?

Je ne suis pas ici pour vous louer, mais pour vous instruire. Je suis obligé de reconnaître que, prise en masse, la jeunesse chrétienne ne rend pas à la vérité qu'elle représente tout le témoignage qu'elle lui doit.

Et pourquoi?

Les causes en sont multiples, mais je me bornerai à vous en signaler une, d'importance capitale.

Cette cause, je la trouve dans une erreur pratique, très commune parmi vous.

Vous vous persuadez qu'il est temps de combattre les sens, quand éclate la crise de la tentation.

Alors vous combattez de bon cœur ; mais trop souvent vous êtes vaincus, parce que vous êtes faibles.

Même quand la tentation vient du dehors, elle a ses complices au dedans. Ce sont les instincts et les appétits qui, de leur nature, tendent nécessairement au plaisir et qui sont faits pour être gouvernés par la raison. Tout l'art de la vertu consiste à les réduire en esclavage ; et ce n'est pas là l'œuvre d'un jour, c'est l'effort patient et soutenu de toute une vie. Le nom chrétien de cette sagesse vigoureuse qui tient les appétits en bride, c'est la mortification. Elle est peu en faveur, même parmi ceux qui, comme vous, se déclarent disciples de l'Évangile. On s'accorde toutes les satisfactions permises, et, tandis que les sens s'habituent ainsi à commander, la volonté prend le pli de l'obéissance. On satisfait toutes les curiosités, on contente tous les désirs, sous prétexte qu'il n'y a pas de mal ; comme si ce n'était pas un grand mal de désapprendre à vouloir. Et quand vient l'heure décisive, la volonté ressemble à un soldat amolli dans les délices de la paix, qui se mesure avec un adversaire audacieux et enflé de ses victoires passées.

L'exemple de Louis de Gonzague est là pour vous instruire : non pas que je vous propose d'imiter ses

effrayantes austérités; mais ne pouvez-vous du moins apprendre de lui à rester maîtres de vos sens ? Rappelez-vous ce trait héroïque entre tant d'autres : il avait entrepris de triompher entièrement des distractions dans la prière mentale; il se relevait la nuit pour faire une heure entière d'oraison, sans aucune défaillance d'attention; et si, vers la fin de l'heure, il surprenait en lui un égarement fugitif de la pensée, il tenait pour non avenu tout l'effort accompli et recommençait une nouvelle heure de prière. Quelquefois, la plus grande partie de la nuit se passait dans ce combat. Vous savez qu'il en sortit victorieux, maître absolu de son imagination et capable de prolonger, autant qu'il le voulait, ses entretiens avec l'ami invisible. Appliquez à de moins héroïques entreprises ce procédé vigoureux et fier : et vous aussi, dans la mesure même de l'énergie dépensée, vous deviendrez forts et vous mériterez l'éloge que décernait saint Jean aux jeunes hommes de l'Église naissante : *Fortes estis et vicistis malignum*[1].

L'alliée naturelle de la sensualité, c'est la paresse : c'est le grand vice et le grand péril de la jeunesse aisée. Ce vice n'est point inconnu, là où le travail s'impose comme une nécessité matérielle ; toutefois, il est forcément contenu dans d'assez étroites limites. Mais là où le travail ne se présente que comme un devoir, l'élite seule se résout spontanément à l'embrasser. On travaille, tant qu'on est au collège et dans la mesure

1. I. Joan., II, 14.

où l'on est surveillé. On étudie en vue d'un examen et dans la mesure où l'effort est la condition du succès. Sous des formes nouvelles, c'est encore la nécessité qu'on sert, c'est devant elle qu'on s'incline. On revient ainsi au travail servile; on descend plus bas encore, car l'esclave, s'il est chrétien, peut rendre volontaire et méritoire la peine imposée. On descend jusqu'au travail animal. La brute travaille, elle aussi ; l'animal sauvage poursuit sa proie ; l'animal domestique passe sa tête sous le joug, par peur des coups et pour recevoir sa provende. Il est réservé aux chrétiens, quelle qne soit leur condition, de travailler toujours librement. Le travail est pour eux d'abord l'imitation volontaire de l'activité de Dieu : faits à l'image du Créateur, ils reproduisent, pour lui ressembler, son opération féconde. Le travail est encore pour l'homme pécheur la forme universelle de l'expiation, en sorte que l'oisif, pour s'exempter du labeur, devrait prouver d'abord qu'il n'a rien de commun avec le péché. Enfin, le travail est surtout pour nous l'imitation de Jésus-Christ. Le Verbe incarné, qui a pris sur nous tous nos fardeaux, n'a eu garde de se décharger de celui-là : il a embrassé le labeur sous sa forme la plus rude et la plus décriée, le travail des mains. Il fallait que cet enseignement fût bien nécessaire aux hommes, puisqu'il l'a continué pendant trente ans. Dès lors, la paresse est sans excuses. L'oisiveté de la jeunesse est un désaveu de l'Évangile; elle est en outre la pire des abdications. C'est par là que toute une classe de la société s'annule, se laisse exclure et compter pour rien.

Jeunes gens chrétiens, soyez des hommes de travail ; à défaut d'une tâche officielle, sachez vous en créer une ; cultivez la science, recherchez la supériorité ; quand vous l'aurez atteinte, il faudra bien qu'on s'en aperçoive, et aucun préjugé ne pourra vous barrer le chemin, quand vous vous présenterez pour servir votre patrie, la relever et la sauver.

Enfin, mes amis, à l'exemple de votre jeune patron, soyez forts contre le monde : non pas en le quittant comme lui, mais en refusant comme lui de plier devant le mal. Père, disait le Sauveur, dans sa prière après la Cène ; je ne demande pas que vous les retiriez du monde, mais que vous les préserviez du mal : *Non rogo ut tollas eos de mundo, sed ut serves eos a malo* [1].

Le monde a ses maximes et ses pratiques qui sont contraires à l'Évangile. Pour les faire accepter, il a ses séductions et ses entraînements ; à qui lui cède, il promet le bonheur ; à qui lui résiste, il réserve la raillerie d'abord et le dédain, souvent la persécution et la haine. Le grand nombre subit son joug. Et c'est là ce qui vous fait illusion. Vous vous dites : comment lutter contre le monde, surtout comment prévaloir contre lui? Il est le grand nombre. Non, mes amis, ce n'est pas vrai. Le monde impie, ennemi décidé de Jésus-Christ, n'est pas le grand nombre ; c'est une secte, beaucoup moins nombreuse que vous. Mais cette secte s'empare de la masse neutre et la fait marcher sous son étendard. Pourquoi ? C'est peut-être parce que vous

1. I. Joan., xvii, p. 15.

n'avez pas déployé le vôtre. Croyez-vous qne la multitude aime les impies? Comment les aimerait-elle, puisqu'elle n'en est point aimée? L'impiété est dure aux petits; elle s'en sert et les exploite, elle n'a pour eux ni tendresse ni dévouement. La vraie justice, la vraie charité, le vrai zèle, tout cela ce sont des vertus chrétiennes. A vous, jeunes gens, de les faire apparaître! Vous rallierez ainsi les foules et vous les conduirez au Christ. Alors l'ouvrier, le paysan n'aura plus besoin d'être un héros pour observer la loi du dimanche, pour respecter l'honnêteté des mœurs, pour mettre sa vie en harmonie avec l'Évangile. Cet affranchissement des âmes sera l'œuvre de votre courage et la victoire de votre foi : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra*[1].

Nous voici bien loin, semble-t-il, du souvenir de Louis de Gonzague. Non, mes amis, nous en sommes tout près. Pour vaincre le monde mauvais, pour s'emparer de la masse neutre, il faut prendre aux saints leurs procédés, oui, les mêmes qui leur ont servi à se séparer entièrement du siècle. Cette abnégation, ce dédain des jugements frivoles, ce mépris de la richesse, cette constance à remonter les courants de l'exemple, à se faire une vie à part, réglée, non sur la mode et l'opinion, mais sur les maximes de Jésus-Christ, voilà ce qui a conduit Louis de Gonzague jusqu'au cloître; mais voilà pareillement ce qui vous aidera à triompher du monde sans le quitter, à faire prévaloir votre foi

1. I. Joan., v, 4.

sur ses négations et ses doutes, vos vertus sur ses scandales.

O Louis, glorieux vainqueur, apprenez-nous à combattre ! Dites-nous surtout le secret de cette force qui vous a fait supérieur à tout ici-bas ! C'est le secret de l'amour. Non, le cœur ne vit pas de privations et de sacrifices, il vit d'amour ; et s'il consent à immoler une affection, c'est pour assurer le règne d'un amour meilleur. On dit que Dieu est trop loin de nous, trop caché, trop inaccessible pour occuper ici-bas notre cœur. Votre vie, ô grand saint, est la condamnation de ce blasphème. Vous ne compreniez pas, vous, qu'on pût aimer un autre objet que Dieu. Vous ne compreniez pas qu'on pût refuser quelque chose aux exigences de cet amour. Hélas ! que nous sommes loin de cette heureuse ignorance ! Du moins, nous voulons réagir, à votre exemple, contre les séductions qui nous égarent, et, si nous n'avons pas su imiter votre innocence, vous emprunter l'indomptable courage qui vous a conduit au triomphe : *Innocentem non secuti, pœnitentem imitemur.* Amen.

ORAISON FUNÈBRE

DE Mgr THÉODORE LAMARCHE

ÉVÊQUE DE QUIMPER ET DE LÉON

PRONONCÉE DANS LA CATHÉDRALE DE QUIMPER

le 20 juillet 1892.

Non habemus hic manentem civitatem; sed futuram inquirimus.

« Nous n'avons pas ici notre demeure définitive ; nous la cherchons dans l'avenir. »

(*Hebr.*, XIII, 14.)

ÉMINENCE [1],

MESSEIGNEURS [2],

MES FRÈRES,

Les paroles de l'Apôtre que je viens de citer sont celles qui viennent naturellement à l'esprit du Chrétien, chaque fois qu'une tombe nouvelle se referme sur ses affections et ses espérances. Ce spectacle de la mort, plein d'horreur pour l'âme asservie aux idolâtries de la terre, ravive en lui le souvenir de ses destinées

1. S. E. le Cardinal Richard, archevêque de Paris.

2. Nosseigneurs Bécel, évêque de Vannes, et Coullié, évêque d'Orléans.

éternelles. C'est trop peu de dire qu'il le détache des trompeuses félicités d'ici-bas : il lui suggère des ambitions plus hautes ; car le cœur de l'homme ne peut pas rester vide ; et maudites seraient les leçons de l'expérience, si elles se bornaient à lui révéler le néant des illusions terrestres, sans lui ouvrir les horizons meilleurs d'un contentement plus solide et plus durable. Nous avons appris, à l'école de l'Évangile, que le Chrétien est l'homme du siècle futur, et nous laissons au sceptique cette froide et désolante sagesse qui devrait s'appeler la philosophie du désespoir. Pour nous tout trépas est une naissance, toute tombe est un berceau. Nous savons que Jésus-Christ n'a voulu, selon l'énergique expression de l'Apôtre, *goûter au fruit de la mort* que pour lui ôter son amertume et y déposer un germe de vie : *ut pro omnibus gustaret mortem*[1].

Mais quand le deuil qui nous rassemble est celui d'un de ces hommes dont une mission sublime a fait ici-bas les hérauts de la divine parole et les dispensateurs de la Rédemption, c'est alors que les grands enseignements de la tombe prennent toute leur éloquence pour nous apprendre le chemin du bonheur. Ce pasteur, aujourd'hui endormi dans la mort, n'a traversé la vie que pour nous en révéler le vrai sens, pour nous en montrer le terme. Chacun de ses actes a été un exemple, chacune de ses paroles une exhortation : par ses travaux, par ses sollicitudes, par ses douleurs, par toutes les formes qu'a revêtues son apostolat, il n'a cessé de

1. Hebr., II, 9.

crier à ses frères : Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur pesant? Jusques à quand aimerez-vous la vanité et vous repaîtrez-vous de mensonges [1]? Et maintenant qu'il a touché au rivage éternel, maintenant qu'il a éprouvé en lui-même la vérité des divines promesses, du sein de Dieu son amour, agrandi au contact du souverain Bien, nous jette, avec une puissance inconnue à la terre, le cri de ralliement qui nous appelle au Ciel. Même et surtout du fond de son sépulcre, le père que nous avons perdu nous instruit encore : *Defunctus adhuc loquitur* [2].

C'est cette voix d'outre-tombe que j'ai mission de vous faire entendre aujourd'hui, en payant un tribut de filial regret à la mémoire vénérée de votre père en Dieu, Mgr Théodore Lamarche, évêque de Quimper et de Léon.

Hélas! mes frères, que son passage a été court au milieu de vous! Il n'y a pas encore cinq ans, vous le receviez en cette église cathédrale comme l'envoyé de Dieu. Toute la Cornouaille, tout le Léon s'étaient assemblés pour l'accueillir aux portes de la cité, au seuil du temple, et lui offrir l'hommage de son peuple d'adoption. Vous ne le connaissiez pas encore et vous l'aimiez déjà, parce que Pierre l'avait choisi pour vous par l'organe de Léon XIII : *Petrus per Leonem locutus est.* Votre confiance filiale allait au-devant de ce choix. Mais d'où

1. Ps. IV.
2. Hebr., XI, 4.

vous venait votre Évêque? Quels titres l'avaient désigné à l'honneur de continuer parmi vous l'œuvre bienfaisante du saint pontife qui avait fait fleurir sur le siège de saint Corentin, avec les mérites du pasteur, les vertus du religieux? C'est ce qu'il me faut rappeler en quelques mots.

C'était l'Église de Paris qui vous l'envoyait : Paris, autrefois cité sainte, célèbre par sa foi dans le monde entier; Paris, la ville baptisée dans le sang de saint Denys, sanctifiée par les larmes de Geneviève, illustrée par la charité de ses évêques, par la science de ses docteurs, par la piété de ses rois; Paris, qui avait entendu à travers les âges la douce voix de Germain et de Landry, les sublimes leçons de Pierre Lombard, d'Alexandre de Halès, de Bonaventure et de Thomas d'Aquin; Paris, où saint Louis avait rendu la justice et dédié la Sainte-Chapelle à la garde de ces reliques sans égales qui s'appellent la Vraie Croix et la Sainte Couronne d'épines; Paris, témoin de la conversion de François Xavier et des vœux d'Ignace de Loyola; Paris, enfin, théâtre des merveilles que fit briller sur le monde la charité d'un Vincent de Paul!

Hélas! noble cité! Comment donc as-tu laissé s'obscurcir ta gloire! *Quomodo obscuratum est aurum?* Comment ta renommée chrétienne s'est-elle changée en une réputation sinistre de crime et d'impiété? *Mutatus est color optimus*[1]. Pour redire ta récente histoire, il faudrait emprunter la touchante apostrophe du Sauveur à cette

1. Thren., IV, 1.

Jérusalem ingrate qui tue les prophètes et lapide les envoyés de Dieu : *Jerusalem quæ occidis prophetas et lapidas eos qui ad te missi sunt*[1]. Toutefois, mes frères, ce n'est là qu'un aspect, le plus apparent, je le veux bien, mais non pas le plus véritable, de la vie du Paris moderne. Si vous pénétrez aujourd'hui dans son enceinte, trois sanctuaires attireront votre attention : la vieille basilique de Notre-Dame, qui garde les souvenirs de la foi des anciens âges ; le sanctuaire béni de Notre-Dame des Victoires, dont chaque pierre, recouverte des ex-voto de la reconnaissance, raconte les triomphes chaque jour renouvelés de la miséricorde sur le péché ; et là-haut, sur la colline de Montmartre, près du lieu où saint Denys couronna son apostolat par le martyre, la basilique votive qui porte jusqu'au Ciel l'hommage rendu à l'amour rédempteur par la France pénitente et vouée au Sacré Cœur : *Sacratissimo Cordi Jesu Gallia pœnitens et devota.*

Quand du haut d'une de vos falaises escarpées vous contemplez la mer en furie, il vous semble que la masse entière de l'Océan se soulève pour monter à l'assaut du rivage. Mais si vous pouviez, à cet instant même, pénétrer dans ses profondeurs, au-dessous de cette couche agitée où se heurtent les flots contraires, vous verriez régner un calme surprenant et vous seriez forcé de reconnaître que la tempête la plus violente n'est, pour l'immensité des eaux, qu'un accident de surface.

Il en va de même des sociétés humaines. Ce sont les

1. Matth., xxiii, 37.

passions coupables qui occupent la scène du monde : leurs conflits tumultueux secouent la surface de l'histoire; mais, aux époques même les plus troublées, un grand nombre d'existences poursuivent, par-dessous ces agitations, leurs pacifiques destinées.

Ainsi, à travers ses annales, fertiles en révolutions tragiques, Paris n'a jamais cessé d'abriter un grand nombre de familles fidèles aux traditions du passé, gardiennes de la foi et des vertus des anciens âges. C'est au sein de l'une d'elles qu'est né Théodore Lamarche. Le premier quart de ce siècle venait de finir quand il vint au monde. Trois ans après sa naissance éclatait la première de ces crises qui, dans le cours d'une existence trop courte au gré de notre affection, devaient le rendre quatre fois témoin d'un changement violent dans la constitution des pouvoirs publics.

La période où se placent son enfance et son adolescence allait ouvrir pour notre pays une ère de liberté politique et de prospérité matérielle; mais, impuissante à contenir le débordement de l'impiété, elle devait préparer l'explosion des passions subversives qui, après avoir renversé le trône, ne tarderaient pas à mettre l'ordre social en péril. Est-ce le sentiment de cette fragilité des espérances terrestres qui tourna de bonne heure l'âme de Théodore vers les seuls biens qui ne trompent jamais nos désirs? Je ne sais, mais une action puissante de la grâce se fit bientôt sentir à son âme. Au sein même de sa famille, deux influences contraires se disputaient son avenir; d'un côté, un prêtre vénérable, blanchi au service de Dieu sous l'égide de

Notre-Dame de Chartres, n'aspirait qu'à faire de son neveu le continuateur de son apostolat; de l'autre, un vieil officier rêvait pour le petit-fils de son frère l'honneur du métier des armes. L'appel qui l'emporta dans le cœur du jeune homme fut celui qui avait arraché les fils de Zébédée à leurs filets : « Venez à ma suite, avait dit le Sauveur, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Théodore entendit cette voix et sa réponse empressée le voua au service des autels.

N'attendez pas de moi, mes frères, un récit détaillé de la vie de votre évêque. Les événements y sont rares, j'entends ceux qui attirent l'attention des hommes. La carrière du prêtre n'est pas faite d'aventures propres à défrayer la curiosité. Son ministère est, pour l'humanité faible et malheureuse, un secours permanent, une source silencieuse d'où dérivent sur elle les influences qui la préserveut ou la guérissent de la corruption. De loin en loin, la rencontre de cette charité bienfaisante avec les maux que le péché déchaîne sur le monde fait éclater, en quelque incident plus remarqué, l'action salutaire qu'elle exerce en tout temps et dont la société profite alors même qu'elle la méconnaît. Parmi ces hommes qui annoncent aujourd'hui le dessein impie de réduire à néant le rôle du prêtre, combien en est-il qui n'aient pas été ses obligés, qui n'aient pas dû à son intervention salutaire une des phases heureuses de leur vie ? On reçoit le bienfait, on demande à quoi sert le bienfaiteur. L'homme de Dieu ne relève pas l'ingratitude et, comme son maître, bénissant celui qui l'outrage, continue de passer en faisant le bien.

Bornons-nous donc à suivre d'un regard rapide les étapes que parcourt l'élu de Jésus-Christ. Au petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, il trouve, pour l'initier tout ensemble à la piété et aux lettres humaines, l'incomparable éducateur qui devait être un jour le grand Évêque d'Orléans. Il y rencontre aussi des amitiés illustres, et tel général, aujourd'hui l'honneur et l'espoir de notre armée, n'oubliera jamais, au cours d'une carrière agitée et brillante, les liens d'amitié qui l'unirent alors à l'élève du sanctuaire. Au séminaire de Saint-Sulpice, le clerc se forme et l'homme d'Église se prépare à l'apostolat, sous la direction des guides vénérés en qui le clergé de France reconnaît ses maîtres et ses modèles.

Voici le sacerdoce avec ses gloires et ses fardeaux. Prêtre de Jésus-Christ, dit l'Évêque au Lévite qu'il vient de consacrer, tu n'as pas allégé ta charge : *Ecce sacerdos factus es, non alleviasti onus tuum*[1]. Touchant euphémisme qui, en ménageant l'expression, annonce au nouveau sacrificateur qu'il est devenu du même coup une victime !

Dans ces immenses paroisses des faubourgs de Paris, dont la population égale celle de plus d'un diocèse, le jeune vicaire est l'intermédiaire permanent entre la sollicitude du pasteur et les besoins spirituels et temporels du troupeau. Que d'enfants à instruire, que de pauvres à soulager, que de malades à visiter, que d'œuvres à susciter pour mettre partout le remède

1. Pontifical Romain.

à côté du mal, le secours à côté de la tentation, la préservation à côté du péril! La naissante paroisse de Saint-Augustin, l'antique faubourg de la Chapelle sont pour l'abbé Lamarche le théâtre d'un laborieux apprentissage. Quand l'apôtre est formé, voici que le fléau de la guerre, enchaîné depuis quarante ans, éclate aux confins de l'Europe et de l'Asie. A nos marins, à nos soldats de Crimée il faut des aumôniers. Le jeune prêtre de vingt-sept ans a senti se remuer en lui la fibre guerrière qu'une vocation plus haute avait réduite au silence. Il partira, il sera pour les généreux enfants de la France le compagnon volontaire qui partage leurs épreuves, enflamme leurs courages, soutient leur dévouement, console leur agonie et leur ouvre, à travers le sacrifice de leur vie, le chemin du Ciel. A bord de nos vaisseaux, dans les tranchées du siège, partout où il y a quelque péril à courir, quelque souffrance à soulager, on le verra présent et souriant, alliant la douce charité du prêtre à la belle humeur, à l'héroïque gaieté du soldat. De ce commerce passager avec les hommes de guerre son âme gardera une empreinte ineffaçable. Plus tard, quand il s'agira, non plus de porter au loin le drapeau victorieux de la France, mais de défendre son sol envahi, rien ne pourra arrêter l'élan qui l'attirera de nouveau au milieu des camps. Et lorsque enfin l'onction épiscopale aura fait de lui le père de tout un peuple, le soldat français restera toujours l'objet de ses prédilections, le favori de son zèle.

Pour cette fois, une paix glorieuse à mis fin à son ministère au milieu des troupes. Il revient à Paris, où

l'obéissance l'envoie tour à tour travailler dans deux paroisses bien différentes de celles qui avaient eu les prémices de son apostolat : à Saint-Eugène c'est la bourgeoisie commerçante, à Sainte-Clotilde c'est l'aristocratie dans ses plus illustres représentants, qui recueillent les fruits de son expérience déjà mûre. Mais les pauvres l'attiraient toujours, et c'est vers eux qu'il revient pour ne les plus quitter jusqu'à son élévation à l'épiscopat. La Chapelle le revoit, investi d'un nouveau témoignage de la confiance de ses supérieurs ; puis le quartier de Clignancourt, enfin l'ancien village de Charonne, englobé maintenant dans l'enceinte de Paris et formant à lui seul une populeuse cité. Associé de plus près, avec le titre de premier vicaire, aux sollicitudes pastorales, il apprend à sonder les abîmes de misères physiques et morales qu'enferment les faubourgs d'une grande capitale. C'est là que, jeune prêtre, appliqué dans une paroisse toute voisine à un ministère semblable, j'eus le bonheur de le rencontrer pour la première fois et de recueillir autour de lui les échos de l'estime publique rendant hommage à son zèle.

Mais l'heure sombre a sonné pour la France. Hélas! nul ne s'y était préparé. Une joie trompeuse, un enivrement d'espérance soulèvent dans un commun enthousiasme la population et l'armée. Mais la confusion règne dans les conseils, l'imprévoyance aveugle les chefs, le désordre et le blasphème éloignent des troupes la bénédiction de Dieu. On va au feu comme à la fête ; et, dès les premières rencontres, la fête se change en désastre.

L'abbé Lamarche a répondu au premier appel du clairon. Il a rejoint à Metz l'héroïque armée du Rhin; mais c'est pour la voir disputer à l'ennemi le chemin qui conduit au cœur de la France. Borny, Gravelotte, Saint-Privat, en quatre jours trois batailles de géants, des prodiges de valeur rendus inutiles, la route de l'invasion d'abord fermée à l'envahisseur par le dévouement des généraux et des soldats, puis rouverte par l'inertie suspecte d'un chef infidèle, voilà les spectacles auxquels assiste l'aumônier patriote. Mais que dis-je, des spectacles ? Ah ! le prêtre a autre chose à faire que de nourrir sa curiosité des poignantes péripéties du champ de bataille ! Il est là pour agir, pour compatir, pour sauver. Il se tient à quelques pas en arrière des combattants, recueillant les blessés qui viennent à l'ambulance, ou courant au milieu des rangs pour les relever sous le feu. Il pense d'abord aux mourants : que le chirurgien vienne en aide à ceux que l'art peut guérir; pour lui, le remède qu'il dispense va rendre la vie à l'âme dont le corps agonise. Pauvres enfants, arrachés aux champs ou à l'atelier, peut-être aviez-vous oublié le Dieu qui avait béni votre enfance, le Dieu de votre baptême et de votre première communion. Peut-être ne vous étiez-vous plus souvenus de son nom que pour le déshonorer par le blasphème, de son jour sacré que pour le profaner par le travail ou la débauche, de sa loi que pour la railler ou l'enfreindre. Mais la foi dormait au fond de vos cœurs, et voici qu'aux approches de la mort, elle se réveille, pleine tout ensemble de terreur et d'espérance. Vous avez vu passer près de

vous l'homme de paix et d'amour dont l'habit vous rappelle le curé de votre village. D'un regard suppliant vous l'avez appelé, et le voici qui vient à vous. Écoutez : en ce moment même la mitraille fauche l'air au-dessus de vos têtes ; mais le prêtre n'en a souci ; il se couche par terre à vos côtés, son oreille près de votre bouche ; il écoute vos aveux et y répond par le pardon ; il reçoit vos suprêmes confidences et vos derniers messages, et les recueille pieusement pour les transmettre à votre mère. Puis il vous présente le crucifix que vous portez à vos lèvres, il fait sur vos membres les onctions saintes pour effacer dans votre être les vestiges du péché ; enfin sa main presse la vôtre, son regard vous montre le Ciel. Partez, âme chrétienne, âme régénérée dans le sang du Christ ! Le coup fatal qui a brisé dans sa fleur votre vie terrestre vous a ouvert, grâce au prêtre, l'entrée de l'éternelle vie.

Voilà, mes frères, ce que fait l'aumônier sur le champ de bataille. Il le fait pour Dieu, il le fait pour les âmes, et non pour une récompense humaine. Toutefois c'est l'honneur d'un pays de savoir reconnaître de tels services. Le signe glorieux qui symbolise le dévouement du soldat à sa patrie sera bien placé sur la poitrine du prêtre qui a promené dans la mêlée son dévouement pacifique. L'abbé Lamarche a reçu des chefs de l'armée ce témoignage mérité. Soldats, quand vous verrez passer le prêtre décoré, vous saluerez en lui l'indissoluble alliance du patriotisme et de la foi.

Et maintenant, après les heures terribles de la bataille, voici les heures lourdes du siège. L'armée est

enfermée dans Metz. Chaque jour resserre autour d'elle le cercle fatal qui l'enserre : la famine ajoute ses horreurs aux tristesses de la défaite. Les assiégés peuvent compter les jours qui les séparent de la capitulation. Eh quoi ? aucun secours ne viendra du dehors conjurer cet odieux dénouement? Hélas ! un grand effort a été tenté; il a abouti à un désastre sans précédent. Tou espoir s'est évanoui; la crise suprême approche; on y touche; la cité vierge, celle que nos pères appelaient Metz-la-Pucelle, tombe aux mains du vainqueur. Voyez là-bas nos vieux officiers d'Afrique, d'Italie, de Crimée; des larmes inondent leurs mâles visages, ils ont dû rendre leurs épées ; ils ont vu emporter les drapeaux !

Tout est fini pour l'armée du Rhin. Ailleurs, dans nos provinces du Centre et de l'Ouest, des armées sortent de terre pour prolonger la résistance. Vous en serez, vaillants Bretons; les longues marches, les rigueurs d'un hiver implacable, l'insuffisance de l'armement, l'équipement défectueux, le désordre d'une organisation improvisée, rien ne saura lasser votre constance. Mais tandis que vous lutterez pour l'honneur, vos frères d'armes, qui avaient lutté pour la victoire, ne connaîtront plus que les misères d'une captivité lointaine, en pays ennemi.

Que fera l'abbé Lamarche? Son devoir est accompli. Rien ne l'empêche de rentrer en France. Mais quoi? Tandis qu'il goûterait un repos mérité, ses pauvres enfants languiraient sans consolation et sans secours dans les forteresses de l'Allemagne ? Il ne peut supporter cette pensée. Et le voilà en route pour les suivre, là-

bas, bien loin, à la frontière orientale de la Prusse, dans la froide et brumeuse Silésie. Qu'elles sont longues et dures ces étapes des prisonniers! Le prêtre, qui les encourageait au feu, les soutient dans ce douloureux exode. Il y a parmi eux des désespérés, il les relève; il y a des malades, il obtient pour eux les soins et la pitié; il y a des mourants, il les assiste et reçoit leur dernier soupir. Enfin la colonne captive atteint le terme de son voyage. La petite ville de Kosel sert de geôle à six mille prisonniers. C'est là que durant sept mois, et jusqu'à la fin de la guerre civile qui succède en France à la guerre étrangère, ils attendront leur délivrance. L'assistance de leur aumônier ne leur fera pas défaut un seul jour et plus d'un parmi eux lui devra d'avoir été préservé du désespoir.

La mort même ne marque pas le terme de ce dévouement. La sépulture chrétienne est le dernier office que l'Église rend à ses enfants; et ce n'est pas une des moindres horreurs de la guerre que la promiscuité profane qui, dans des fosses sans honneur, entasse et confond les corps d'hommes comme on ferait des dépouilles d'animaux. L'abbé Lamarche a fait le plus pressé, pour assurer une inhumation décente aux victimes de l'exil. Mais ces premiers soins ne suffisent pas à son cœur. Plus tard il reviendra, en des jours meilleurs, porteur des offrandes qu'il aura recueillies en France pour cette pieuse destination: il traitera avec les autorités allemandes et, fort du crédit qu'il a su conquérir, entourera de respect la tombe de nos morts tombés pour la Patrie sur la terre étrangère.

La mission de l'aumônier était terminée; mais la mission du prêtre ne finit qu'avec sa vie. L'abbé Lamarche revint donc à Paris. Tant de dévouement n'avait pas échappé à l'attention de ses supérieurs. Les vicaires généraux ne manquèrent pas de le signaler à la confiance du nouvel archevêque qui venait de prendre, sur le siège de saint Denys, la place d'un pontife martyr. Les premiers soins de Mgr Guibert, en arrivant dans la capitale encore fumante des incendies de la guerre civile, furent pour la population ouvrière, victime des maux qu'avaient déchaînés sur elle les criminels exploiteurs de sa crédulité. Fidèle à sa belle devise : *Evangelizare pauperibus misit me*, il réservait ses prédilections aux paroisses des faubourgs et leur destinait ses meilleurs prêtres. Nul ne fut donc étonné qu'après des services qui semblaient le désigner aux postes les plus enviés, l'abbé Lamarche débutât comme curé dans la pauvre paroisse de Grenelle. Encore moins fut-on surpris du zèle charitable que déploya le nouveau pasteur au sein de cette population indigente. Peu d'années après, la confiance du Cardinal Guibert l'appelait à diriger une paroisse plus considérable, où les deux éléments, la classe ouvrière et la classe bourgeoise, étaient largement représentés, où des traditions de piété encourageaient l'ardeur du clergé, en même temps que les immenses besoins d'une agglomération chaque jour grandissante attiraient sa sollicitude. C'est là que durant dix ans celui qui devait être votre Évêque s'exerça aux responsabilités du ministère pastoral. C'est une histoire monotone que celle dont le cadre

enferme les actions simples et sans éclat par où se révèle dans l'Église la présence de Celui qui, le premier, a jeté dans le monde ce cri d'amour : *Misereor super turbam*, « J'ai pitié de la multitude ». Déjà le prophète avait signalé dans la personne même du Sauveur ce caractère modeste et bienfaisant qui devait se retrouver dans les continuateurs de l'œuvre rédemptrice : « On n'entendra pas au dehors les éclats de sa voix ; il n'achèvera pas le roseau à demi brisé et n'éteindra pas la mèche qui fume encore. » Quand le pasteur est à son devoir, c'est à peine si le monde s'en aperçoit; qu'il disparaisse et vous verrez le vide que laissera son absence. C'est alors que les roseaux à demi rompus, c'est-à-dire les âmes faibles, atteintes par la douleur ou meurtries par le péché, achèveront de se briser; c'est alors que s'éteindra dans le cœur de l'enfant ou du vieillard la lueur tremblante de la foi, la flamme vacillante de l'espérance.

Passons donc rapidement sur cette période de la vie de M. Lamarche, et signalons seulement d'un mot l'œuvre que les nécessités du temps présent lui imposèrent comme à tous les pasteurs : la création d'une école chrétienne. Éminence, vous avez dit un jour cette parole qui servira aux catholiques de cri de ralliement dans les luttes prochaines : « Il s'agit de savoir si la France restera chrétienne ou cessera de l'être. » Cette question en appelle une autre, à laquelle on peut dire qu'elle se réduit : il s'agit de savoir si l'enfance restera chrétienne. Et comme la loi ne permet plus que l'école publique soit chrétienne, voici une troisième question

qui résume les deux précédentes : il s'agit de savoir si les chrétiens sauront créer, multiplier, entretenir des écoles libres. Là est le grand souci des pasteurs, parce que de là dépend l'avenir du troupeau. M. Lamarche l'avait compris, et en donnant à la paroisse de Sainte-Marie-des-Batignolles cette preuve nouvelle de son zèle, il se préparait sans le savoir à guider, à seconder un jour le zèle admirable du clergé breton dans l'œuvre capitale du rachat de l'enfance par l'école chrétienne.

Il y avait trente-six ans que le généreux pasteur usait ses forces dans les labeurs du ministère sacerdotal, lorsque le choix du gouvernement français et l'institution donnée par le vicaire de Jésus-Christ firent de lui votre Évêque. C'est un précieux avantage pour un diocèse que d'hériter de l'expérience acquise par son nouveau chef dans de longs travaux; mais n'est-ce pas aussi un sujet d'inquiétude que de voir le fardeau de l'épiscopat jeté sur les épaules d'un sexagénaire? Dans les pays neufs, dans les missions, partout où l'Église dispose seule du choix de ses pasteurs, elle les prend plus jeunes, en pleine sève de maturité, pour leur confier les fortes entreprises de la conquête. Les transactions dont se compose la politique des vieux peuples mettent, chez nous, à la tête des armées les généraux usés et les prêtres lassés à la tête des églises. Mais ici, grâces à Dieu, l'énergie de l'âme compense le plus souvent ce qui manque à la vigueur du corps, et plus d'un jeune trouverait pesante la charge que ces vétérans savent porter sans fléchir, en cachant leur fatigue et en abrégeant leurs derniers jours.

Mgr Lamarche fut de ceux-là. La douceur du caractère, la modération dans les conseils, l'horreur du bruit s'alliaient en lui à la fermeté, d'autant plus sûre de ne pas reculer devant le devoir qu'elle a d'abord accordé davantage au désir de la conciliation. *Da mihi animas, cætera tolle tibi :* « Laissez-moi les âmes, je vous abandonne tout le reste [1]. » Ce cri du patriarche Abraham, devenu, en ce siècle finissant, le cri du Pontife dont le monde admire la sagesse, fut aussi la devise de votre Évêque. Ennemi des combats qu'il jugeait inutiles, alors même que d'autres, également désintéressés, les croyaient opportuns, il savait dire à temps à ceux qui pensaient l'entraîner aux concessions que la conscience réprouve : Je n'irai pas plus loin.

Ce serait d'ailleurs une erreur que de placer tout le ministère épiscopal dans ces luttes du dehors qui n'en sont que les accidents. Même aux époques troublées, le pasteur a plus souvent à promouvoir le bien qu'à réprimer le mal, à tirer parti des ressources que son siècle lui laisse qu'à revendiquer celles qu'il lui refuse. Et là, dans ce rôle essentiel de l'évêque, rôle pacifique et bienfaisant, se déploient sans fracas les plus hautes énergies de son âme. Laissez-moi vous signaler, en passant, les principaux objets qui attirèrent et retinrent la sollicitude de Mgr Lamarche : les enfants, les pauvres, les soldats, le culte des saints.

J'ai rappelé par avance, en parlant des écoles, ce qu'il a fait pour l'enfance. Le concours des prêtres et des

1. Gen., XIV, 21.

fidèles vint ici largement en aide à son zèle. Ce ne fut pas trop, pour suffire à cette œuvre lourde entre toutes, de l'obstination dans le bien qui est le trait distinctif du caractère breton. Certes, mes frères, votre foi vous serait chère, alors même que nul ne songerait à vous la ravir. Mais s'il était un moyen de vous la rendre plus chère encore, ce serait de prétendre vous contraindre à la trahir. Voilà pourquoi rien ne vous a paru trop coûteux pour relever partout l'école chrétienne en face de l'école laïcisée. L'âme de vos enfants était l'enjeu de ce combat; la liberté d'enseignement, inscrite depuis quarante ans et pour toujours dans nos codes, en réglait les conditions; la charité, le sacrifice volontaire en fournissaient les subsides. Honneur au peuple qui sait défendre ainsi ses meilleurs trésors! Honneur au Pasteur qui soutient son courage et dirige ses efforts!

L'enfance est une faiblesse, la pauvreté en est une autre. S'ils disaient vrai, ces réformateurs de la pensée qui substituent au gouvernement d'un Dieu juste et bon l'évolution d'une énergie fatale; si tout ce qui arrive était nécessaire et tout ce qui prévaut, légitime, la loi de la civilisation et de la morale se confondrait avec la loi de la guerre. Malheur aux vaincus de la vie comme aux vaincus du champ de bataille : *Væ victis!* Alors, si les faibles se coalisent, s'ils compensent la puissance par le nombre et terrassent enfin ceux qui les dominaient jusqu'ici, gloire à eux! Mais, en attendant, les privilégiés de la force, de l'argent, du savoir, feront bien de fouler aux pieds les déshérités pour les maintenir dans la dépendance. D'où vous vient donc, ô

hommes de mon temps, ce souci des intérêts du pauvre, cette noble envie d'élever sa condition, de l'affranchir progressivement des servitudes qui l'accablent? Ah! quelles que soient vos doctrines, c'est là dans vos cœur un legs du Christianisme, un écho du sermon sur la montagne. Pourquoi donc faites-vous la guerre à ce principe d'amour qui, à votre insu, vous inspire? Pourquoi poursuivez-vous le dessein d'anéantir, avec l'influence de l'Église, la seule force morale qui puisse faire prévaloir la pitié sur la haine et le dévouement sur l'égoïsme!

La charité envers les pauvres est par excellence la vertu de l'évêque. Elle fut la passion de Mgr Lamarche; et s'il eut des préférences, ce fut pour cette charité à la fois plus discrète et plus large qui soulage, en se cachant, les misères cachées, de toutes assurément les plus dignes de sympathie, mais aussi les plus lourdes à secourir. Seuls vous en avez surpris quelque chose, vous qui partagiez naguère, qui suppléez aujourd'hui la sollicitude pastorale en cette douloureuse vacance du siège de Quimper. Et c'est de votre bouche que j'ai recueilli ce secret. L'heure est venue de le trahir.

Père des enfants, père des pauvres, ce sont là les titres de l'évêque. Le vôtre aimait à les mériter plus encore qu'à les porter; mais le souvenir de son ministère dans l'armée lui en faisait ambitionner un autre, celui de père des soldats.

Depuis que l'aumônerie militaire a été supprimée en temps de paix, qui donc assurera aux jeunes gens que la milice arrache à leurs foyers les ressources

religieuses que leur foi réclame? Sans doute la loi proclame à leur profit la pleine liberté des consciences. Mais les exigences du service ne leur permettent pas toujours de se mêler, dans nos églises, à la foule des fidèles. Seul un zèle industrieux et prudent pourra mettre à leur portée les secours moraux que la religion leur destine et qui profitent à la patrie. A peine arrivé au milieu de vous, Mgr Lamarche pensa aux soldats; respectueux des règlements militaires, il sut rendre féconds les loisirs qu'ils consacrent; la prière, la lecture, les récréations honnêtes, les sollicitudes d'un prêtre devoué remplacèrent auprès de ces braves enfants la famille absente et toutes les saines influences du foyer. La plus grande joie l'Évêque était de se rendre au milien d'eux, tantôt pour présider à quelque réunion religieuse, tantôt pour être témoin de leurs divertissements. Dans ces rencontres, l'ancien aumônier se retrouvait sous le pontife et la confiance naïve des fils allait au-devant de la bonté du père.

Mais s'il était heureux de revivre ainsi de loin en loin les jours de sa jeunesse, il ne laissait pas pour cela de se donner tout entier à sa tâche agrandie, aux intérêts de sa famille d'adoption, petite patrie dans la grande, la Bretagne. Or, mes frères, qui donc a fait la Bretagne? Qui l'a faite ce qu'elle est, la terre de la foi invincible, du courage chrétien, de la fidélité sans défaillance? Ce sont ses saints. Oui, les saints des temps primitifs ont conquis l'Armorique sur la barbarie; et plus près de nous, quand, il y a deux cent cinquante ans, les désordres des guerres

civiles, le relâchement de la discipline et des mœurs avaient comme défait la Bretagne, ce sont les saints modernes qui l'ont refaite. Tandis que Grignon de Montfort régénérait la Vendée, un prêtre séculier et un jésuite, Michel Le Nobletz et Maunoir, réveillaient en Bretagne les ferments endormis de la vie surnaturelle. Ce n'est pas à vous, mes frères, qu'il faut apprendre leur admirable histoire. Elle est gravée depuis votre enfance dans la mémoire de vos cœurs. Vos parents vous l'ont contée au foyer. Vous savez comment ces hommes héroïques préludèrent à l'apostolat par la contemplation et la pénitence, avec quelle sainte audace ils s'attaquèrent aux plus énormes abus, convertissant les prêtres d'abord, puis avec eux convertissant les peuples ; enfin quelle abondance de bénédictions couronna leurs travaux et, par un rare privilège, les rendit témoins eux-mêmes de cette régénération dont ils avaient été les artisans et dont vous recueillez encore le bienfait.

Mais, alors, dites-moi comment de telles lumières sont-elles restées si longtemps sous le boisseau ? Pourquoi cet oubli du dernier siècle et cette lenteur du nôtre à les élever sur le chandelier? Le XVIII^e^ siècle, presque stérile en saints, semblait avoir perdu le souci de leur culte. Le XIX^e^ a fait heureusement revivre cette forme bienfaisante, et populaire entre toutes, de la piété catholique. De toutes parts on interroge les souvenirs anciens et les souvenirs récents, pour leur demander les trésors d'édification, les leçons d'héroïsme chrétien qu'ils contiennent. M^gr^ Lamarche était

possédé au plus haut degré de cet esprit de religion envers les saints. Comment n'aurait-il pas été jaloux de relever la mémoire de vos apôtres ? Grâce à son initiative, la cause de Michel Le Nobletz et du P. Maunoir, celle aussi d'un fils de saint François, Jean Discalcéat, furent introduites et poussées avec vigueur. Et lorsque, dans un avenir prochain, je l'espère, il vous sera donné de vénérer sur les autels ceux à qui la Bretagne doit sa meilleure gloire, vous recueillerez dans l'allégresse ce que votre Évêque a semé dans le labeur.

Mais, au-dessus de tous les saints, notre vénération et notre amour placent la Reine des saints. Et qu'est-ce donc, je vous prie, que ce culte privilégié rendu par la Bretagne à sainte Anne, sinon une forme nouvelle du culte de Marie ? C'est la dignité unique de la fille qui fait la grandeur de la mère et lui assigne un rang à part entre les femmes dont Dieu a sanctifié la maternité. Nourri dans les sentiments d'une tendre piété envers Marie, Mgr Lamarche aimait, là encore, à renouveler sa dévotion aux sources du passé. Ce fut une joie pour lui de trouver dans son diocèse un sanctuaire antique, monument de la confiance des Bretons envers la mère du Sauveur. Relever la gloire de ce lieu sacré, y faire affluer plus que jamais les foules priantes, placer sous ce miséricordieux patronage tous les labeurs de son épiscopat, tout l'avenir religieux de son troupeau, telles furent les pensées qui l'inspirèrent et le soutinrent dans l'entreprise du couronnement de Notre-Dame du Folgoët.

Quel fut l'éclat de ces fêtes ; quel élan, renouvelé des

anciens âges, attira dans ce coin perdu du Léon près de cent mille pèlerins; avec quelle magnificence ils y furent reçus; quelle splendeur ajoutait à ces solennités la présence de tant de Pontifes et, à leur tête, celle de l'éminent métropolitain de la Bretagne que la maladie, hélas! retient aujourd'hui loin de nous, ce n'est pas à moi de vous le dire, mes frères. Il faudrait, pour faire revivre cette journée sans égale, la voix de celui dont la puissante éloquence traduisit alors dans un incomparable langage les sentiments d'un peuple entier. Mon Dieu! elle est éteinte aussi, cette grande voix. La chaire sacrée, la tribune française n'en recevront plus les échos. Il y a sept mois, nous étions réunis à Angers autour du cercueil de Mgr Freppel. Votre Évêque était là; il pleurait un frère, un grand serviteur de l'Église et de la France, un maître de la parole et de la doctrine, le défenseur des intérêts religieux au sein du Parlement, le vaillant député du Léon. Pardonnez-moi, mes frères, d'ajouter à votre douleur en réveillant ces souvenirs; l'honneur d'une succession dont je sens tout le poids, l'honneur d'une adoption dont je sens tout le prix, m'ont fait entrer trop avant dans vos sentiments, pour que je n'éprouve pas avec vous l'amertume du double deuil qui, en quelques mois, vous a enlevé deux évêques : l'un, l'élu de Dieu auprès de vous; l'autre, l'élu de vos suffrages auprès des pouvoirs publics.

N'est-ce pas encore l'amour de Marie qui avait inspiré à Mgr Lamarche le dessein de conduire à Lourdes une nombreuse délégation de son diocèse? Vous le

savez : c'est au retour de ce pèlerinage que la maladie le terrassa. Il dut s'arrêter à Bordeaux, et de là gagner, dans un coin de la Bretagne qu'il chérissait, un lieu de repos qui fut pour lui, pendant de longs mois, un séjour de douleur pour le corps et pour l'âme. Depuis longtemps son énergie seule triomphait d'une secrète langueur qui consumait ses forces. Cette fois, le mal avait pris un caractère de violence, qui ne devait plus lui laisser que de rares intervalles de paix. Vous avez admiré la fidélité avec laquelle il savait mettre à profit ces trêves et ramasser, pour l'offrir à Dieu, ce qu'elles lui rendaient de vigueur.

Le Carême de cette année fut la dernière de ces périodes de grâce. Autour de votre Évêque, chacun se reprenait à l'espoir de voir s'affermir une santé si précieuse. Partagea-t-il ces illusions? J'en doute. Mais il n'avait pas besoin d'y croire pour se remettre à sa tâche. Il lui suffisait de ne pas la sentir impossible. Trois semaines avant Pâques, il entreprenait une tournée pastorale, ce grand labeur des évêques. Hélas! son courage l'avait trompé. Quelques jours de fatigue eurent bientôt raison de ses forces défaillantes. Un pontife, enfant de Brest et fils de saint François, s'offrit à le suppléer dans son ministère. Pour lui, le service de Dieu allait prendre la dernière forme qu'il revêt sur la terre et qui s'exprime par ces trois mots : souffrir, attendre, obéir.

Souffrir, parce que l'âme assiste à la dissolution de son enveloppe et ne lui prête plus, que pour ressentir la douleur, cette influence de vie qu'elle lui avait long-

temps communiquée pour les entreprises de l'activité.

Attendre, parce que l'heure fatale appartient à Dieu. Quand il la diffère, la nature frémit et défaille devant l'horreur de la destruction prochaine ; mais l'âme, qui se ressaisit dans la foi, bénit le maître de toutes choses de l'arrêter ainsi dans un recueillement suprême au seuil de l'éternité.

Obéir, parce que la mort est le ministre de Dieu ; autrefois ministre de ses justices, elle est devenue, de par la Rédemption, le ministre de ses miséricordes. A ce double titre, elle commande autant qu'elle contraint. Le devoir du chrétien, à plus forte raison le devoir du pasteur, est de l'accepter librement, comme si elle ne s'imposait pas par la force. « Père, je remets mon âme entre vos mains (1). » Ainsi disait Celui qui, pour mourir, nous avait emprunté notre vie. Ainsi dira quiconque voudra placer sa mort sous la protection de la mort d'un Dieu. Comme Jésus, il jettera son âme dans un cri d'obéissance, dans une profession d'espérance, dans un suprême exercice de l'amour.

Telle fut, mes frères, la fin de votre Évêque. Après la souffrance qui avait duré des années, après l'attente qui dura des semaines, l'heure vint pour lui d'obéir. Il y a toujours de l'imprévu dans la mort. Rien n'annonçait d'avance l'accident qui amena la crise finale : il fallut apprendre à celui qui s'y préparait depuis longtemps, que l'appel de Dieu était pour ce jour-là. Il reçut avec une soumission sereine l'austère

(1) Luc, xiii, 46.

message. Presque aussitôt la parole lui manqua ; mais son âme éveillée suivait, avec une pleine possession d'elle-même, les cérémonies saintes où l'Église achève d'épancher sur le moribond le trésor de miséricorde dont elle est la dépositaire. Autour de l'Évêque agonisant, le Chapitre, sénat de son Église, se réunit pour faire cortège au Dieu qui vient une dernière fois visiter son serviteur. Et de la couche où il gémit, le pontife instruit encore son peuple : il lui apprend à bien mourir.

Et maintenant, ô Père, ô Pasteur, votre course est achevée, votre combat est fini. Que vous dirons-nous, à l'heure de ce suprême adieu? Dormez en paix ? Mais ce vœu ne s'adresserait qu'à votre dépouille. Nous ferons mieux ; nous emprunterons aux murailles des Catacombes la touchante expression que l'espérance plaçait sur les lèvres de nos pères dans la foi ; nous vous dirons comme eux : *Vivez dans la paix! Vivas in pace!* Oui, dans cette paix de Dieu qui ne connaît plus d'orages, dans cette lumière de Dieu qui ne connaît plus d'ombres, vivez d'une vie qui ne redoute plus la mort! Ah! nous le savons : pas plus au Ciel que sur la terre, vous ne voudrez vivre pour vous seul. Vous vivrez pour nous. Vous exercerez en faveur de votre peuple le crédit que Dieu vous a donné sur son cœur.

O Père, puisque je parle en ce moment au nom de ce peuple, laissez-moi vous confier ses vœux. J'en pourrais exprimer un grand nombre. Je les résumerai tous dans un seul : envoyez-nous un saint évêque pour perpétuer vos exemples, pour garder la religion des Bretons, l'innocence des enfants, la pureté des vierges,

l'honneur des épouses, la fidélité des époux ; pour entretenir en ce coin de terre la flamme sacrée du patriotisme et de la foi.

A regarder les apparences, il semble que l'heure prochaine appartienne à la puissance des ténèbres. Mais l'Église a connu d'autres périls ; elle en est sortie victorieuse par la vertu de l'apostolat, par l'étroite union des peuples à leurs pasteurs.

Que Dieu nous donne des saints pour guides ! Nous marcherons à leur suite, confiants et fidèles ; car nous savons que le triomphe des ténèbres ne peut durer qu'un jour ; le triomphe de la lumière sera éternel !

DISCOURS

PRONONCÉ EN L'ÉGLISE DE SAINTE-MADELEINE

AU SERVICE CÉLÉBRÉ

POUR M. L'ABBÉ LE REBOURS

le 12 novembre 1894.

Sapientia infinitus thesaurus est hominibus : quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei, propter disciplinæ dona commendati.

« La sagesse de Dieu est le grand trésor des hommes : ceux qui ont su se l'approprier sont entrés en partage de l'amitié de Dieu ; la science de la vie les a désignés au respect. »

(*Sap*, VII, 14.)

Mes frères, ces paroles de nos Saints Livres me revenaient à la mémoire au moment où je me préparais, devant Dieu, à vous parler du Pasteur que toute cette paroisse, que tout le Paris chrétien pleure encore et regrettera longtemps. Oui, M. l'abbé Le Rebours fut un sage au sens chrétien du mot. La sagesse qui gouverna sa vie n'avait rien de commun avec cette sagesse du monde, dont il pensait ce qu'en a dit saint Paul : c'est qu' « elle est une folie aux yeux de Dieu », *Sapientia hujus mundi stultitia est Deo* ; c'est qu' « elle est un principe de mort pour les âmes », *Sapientia carnis mors*

lui dit : « Tu ne vaux pas assez pour que je te désire, mais tu vaux assez pour que je t'immole. » Et après quatre années de vie heureuse dans le monde, il entra au séminaire de Saint-Sulpice.

Depuis le premier jour qu'il y passa, il fut aisé de reconnaître qu'il avait abordé au port. Son langage, sa tenue, l'esprit qui animait toutes ses démarches étaient, du premier coup, l'esprit, la tenue, le langage de l'homme d'Église. Toute sa vie, il mérita d'être proposé pour modèle du parfait ecclésiastique ; et si l'homme du monde, par la grâce et l'aisance de ses manières, par la noblesse de son attitude, par la naturelle distinction de toute sa personne, se laissait voir sous le prêtre, jamais il ne le faisait oublier.

Des quatre années qu'il passa à Saint-Sulpice, il garda toujours un souvenir plein de charme ; il aimait ces vieux prêtres du XVII^e^ siècle égarés dans le nôtre, dont l'austère dignité contentait en lui le double attrait de la nature et de la grâce. Il se plaisait, plus tard, à rappeler les joies intellectuelles qu'il avait goûtées à l'école de ce grand théologien qui fut, dans la suite, M^gr^ Baudry, et les joies spirituelles dont son âme avait été prévenue dès sa première initiation au ministère sacré qui occupa toujours le premier rang dans ses prédilections sacerdotales : le ministère des catéchismes.

Enfin la préparation était achevée. La révolution de 1848 ne l'avait interrompue qu'un moment. La même année qui s'était ouverte par l'orage politique de Février, qui s'était continuée par la tempête sociale

de Juin, qui avait vu tomber sur les barricades un archevêque martyr, s'achevait, pour M. Le Rebours, par la consécration suprême. Ordonné prêtre aux Quatre-Temps de Noël 1848, il fut envoyé aussitôt par Mgr Sibour, dans la paroisse de Saint-Roch, que dirigeait alors le vénérable abbé Pététot, préludant, par la conduite d'un clergé d'élite, à la restauration de l'Oratoire. M. Le Rebours partageait avec son vénérable curé l'horreur de l'isolement, ce grand écueil de la vertu du prêtre, et l'amour de la vie commune, cet auxiliaire de la perfection. Si cet amour ne l'a pas conduit jusqu'à la vie religieuse, toujours, du moins, il l'a porté à s'entourer d'amis pieux, confidents de ses pensées sacerdotales et de son zèle.

Mais son séjour à Saint-Roch fut de courte durée et, dès l'automne de 1852, il était envoyé dans la paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin. Entouré de collaborateurs qu'une rare faveur lui avait permis de choisir lui-même, il porta bientôt au premier rang la réputation de cette paroisse par l'éclat qu'il sut donner à ses catéchismes. Et qu'il me soit permis de saluer cette date de l'automne de 1852, car si elle fut pour M. Le Rebours le point de départ d'une carrière féconde, honorée devant Dieu et devant les hommes, elle fut, pour celui qui vous parle, l'heure de sa première rencontre avec le prêtre éminent que, durant quarante-deux années et jusqu'à sa mort, il devait vénérer comme un père et chérir comme un ami.

La mort de Mgr Sibour ayant amené sur le siège de Paris le cardinal Morlot, celui-ci ne tarda pas à dis-

cerner les mérites du directeur des catéchisme de Saint-Thomas-d'Aquin; et, malgré sa jeunesse, il l'appela auprès de lui, le fit asseoir dans son conseil, lui conféra le titre et les pouvoirs de Vicaire général ; mais, en même temps, l'affranchissant des préoccupations de l'administration courante, il lui confiait, par choix et par privilège, la direction des œuvres de zèle et de charité dans le diocèse de Paris.

Les œuvres, mes frères, quelle place ne tiennent-elles pas aujourd'hui dans les sollicitudes de l'Église et dans la tâche du clergé ! Autrefois, au sein d'une société organisée selon l'esprit de l'Évangile, le ministère pastoral suffisait à tout. La vie chrétienne, constituée dans les familles, trouvait dans ce ministère essentiel, tous les secours dont elle avait besoin. Mais aujourd'hui que le milieu domestique et le milieu social ne sont plus favorables à son développement, mais au contraire conspirent à l'étouffer, n'est-ce pas le devoir de l'Église, n'est-ce pas la plus heureuse inspiration de sa sollicitude de créer artificiellement des milieux dans lesquels cette vie surnaturelle puisse se développer librement? Et c'est là la véritable définition des œuvres.

Elles ne sont pas, comme on a pu le croire à l'origine, quand on était encore déconcerté par la nouveauté de l'entreprise, elles ne sont pas des rivales et des concurrents de l'action pastorale : elles sont la forme, adaptée aux besoins du temps, de ce ministère lui-même; elles sont les instruments de conquête, les moyens de conservation; elles mettent dans la main

du pasteur l'arme nécessaire pour atteindre les âmes qui, sans cela, demeuraient toujours hors de sa portée. Et, à mesure que ces œuvres se développent, se multiplient, se transforment, il faut que la sollicitude du premier pasteur intervienne pour les régler, pour en diriger la marche, en surveiller les progrès, en modérer la concurrence. C'est ce que le cardinal Morlot avait clairement aperçu le premier, lorsqu'il confia à M. l'abbé Le Rebours cette direction des œuvres, fortifiée du prestige qui appartient à l'autorité épiscopale.

A la mort du cardinal Morlot, qui succomba sous le poids de sa charge et qui fut vraiment victime de son zèle, M. Le Rebours ne demeura pas à l'archevêché. Les fonctions qui lui furent offertes par Mgr Darboy ne l'attiraient pas. Il rentra à Saint-Thomas-d'Aquin, ou plutôt, demeurant dans la maison qu'il n'avait pas quittée, il donna tout son temps à un ministère libre, auquel ses fonctions administratives ne lui avaient plus permis de consacrer que de rares loisirs.

C'est ici le lieu de rappeler cette vie en commun que menaient, dans la maison bien connue de la rue du Bac, les prêtres choisis dont M. Le Rebours était le chef. Où les chercherons-nous aujourd'hui? Je vois, dans une paroisse située sur l'autre rive de la Seine, un ami fidèle que nous avons trouvé au lit de mort de M. Le Rebours, comme le dernier témoin de tout son passé sacerdotal : M. l'abbé Rivié, curé de Saint-François-Xavier. Les autres, où sont-ils ? Dieu les a pris avec lui. C'est Mgr de Girardin, qui avait été d'abord membre d'une autre communauté sacerdotale, celle de

la rue Cassette, où il avait eu pour compagnons et Mgr de Ségur, et Mgr Gay et l'abbé Gibert, Vicaire général de Moulins, et Mgr de Conny, et tous ces prêtres d'élite qui, en 1848, sortaient du séminaire de Saint-Sulpice, le cœur embrasé de zèle, tout prêts à recevoir sur leur cœur cette société désemparée et déçue dans ses espérances. Ceux-là aussi sont morts, et de tous ces amis que le service de Dieu avait réunis, je n'en aperçois plus qu'un seul debout. Qu'il reçoive le témoignage de notre respect, et qu'il nous permette de le remercier pour la consolation qu'il apportait avec lui à l'ami prêt à nous quitter.

C'est pendant les huit années de liberté et de loisir que lui ménagea l'épiscopat de Mgr Darboy, c'est-à-dire entre l'année 1863 et l'année 1871, que M. Le Rebours donna sa carrière à toute l'initiative de son zèle. Ce fut là qu'il commença ces œuvres personnelles qu'il n'abandonna jamais, même lorsque la sollicitude pastorale lui eut créé de nouveaux et plus impérieux devoirs. Qu'il me soit permis de rappeler seulement la fondation et l'entretien de cette belle œuvre de Sainte-Rosalie, située dans le quartier de la Maison-Blanche, maison magnifique, entièrement bâtie aux frais de M. Le Rebours, dotée par lui, pourvue d'une école confiée aux prêtres de la Mission; d'une autre école confiée aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul; d'un patronage qui figure aujourd'hui parmi les plus anciens et les plus florissants de la capitale; d'une œuvre allemande où ceux de nos compatriotes qui parlent cette langue, et les étrangers qui n'étaient pas encore

alors des ennemis, trouvaient les secours spirituels dont leur foi les rendait avides.

En même temps, la piété de M. Le Rebours le portait à rechercher, dans Paris, les origines chrétiennes; et sa grande dévotion à saint Denys le guidait dans les explorations qui lui firent découvrir, au pied de la butte de Montmartre, la crypte vénérée où s'élève maintenant un sanctuaire dû à sa générosité et à son zèle.

Je devrais mentionner à cette même place son dévouement à l'ordre du Carmel. Nommé par le cardinal Morlot supérieur des monastères de Paris, il commença, dès lors, et ne cessa plus, jusqu'à la fin de sa vie, de se consacrer aux intérêts de ce saint ordre, de le défendre dans ses privilèges, de rechercher sa gloire, de contribuer à le faire connaître et honorer, en même temps qu'il se prodiguait dans les sollicitudes obscures et quotidiennes que la direction de ces monastères impose à ceux qui en ont reçu la charge. Et pour faire connaître moins imparfaitement ce qu'il a donné de son cœur dans cette mission, je vous demande la permission de vous lire ici quelques lignes de la circulaire que la Prieure du premier monastère de Paris adressait à tous les monastères de France, après la mort de celui qu'avec nous elle pleurait.

« Nous devons vous parler principalement de ce que M. Le Rebours a fait pour le Carmel en général, puisque c'est là ce qui semble devoir lui attirer davantage les prières que nous sollicitons de votre charité. Les aumônes qu'il lui a données sont considérables. Un bon nombre de monastères de Carmélites de France et

d'Espagne, ainsi que les Pères Carmes de ce pays, recouraient à lui dans leurs besoins et faisaient une fréquente expérience de sa charité. Il ne savait rien refuser, lorsqu'on lui demandait pour la famille de sainte Thérèse, et il en embrassait tous les intérêts. Il a fait racheter la maison où naquit notre sainte mère, à Avila; il a lui-même retrouvé, réparé et rendu à l'Ordre la chapelle dans laquelle notre Père, saint Jean de la Croix, a dit sa première messe, à Medina-del-Campo. Il a fait recouvrer à nos Mères de Saint-Denis, alors que cela semblait impossible, le monastère que la vénérable Louise de France avait habité, et il a puissamment travaillé à l'introduction de la cause de cette servante de Dieu. On lui doit la découverte, en Espagne, de documents très précieux concernant sainte Thérèse et sa réforme, tels que le manuscrit de Julien d'Avila, imprimé par ses soins. Il a dirigé avec la plus grande sollicitude, au monastère de l'avenue de Messine, la traduction des écrits de saint Jean de la Croix. Il a pris part, enfin, en France et en Espagne, à tout ce qui regarde la gloire de sainte Thérèse, et il a largement contribué au bien de ses monastères. »

Nous achèverons de peindre son affection pour le Carmel en rappelant que, par sa volonté suprême, le cœur de M. Le Rebours repose dans la chapelle du monastère de la rue d'Enfer.

C'est aussi dans cette période de sa vie que se placent la plupart des grands voyages entrepris par lui dans tous les pays de l'Europe, voyages qui n'avaient pas pour motif principal la curiosité du touriste, mais une

préoccupation apostolique. M. Le Rebours avait l'âme vraiment catholique ; ses désirs embrassaient les intérêts du service de Dieu dans le monde entier, et, de chacun de ces voyages, en Suède et en Norwège, en Danemark, en Russie, en Espagne, en Turquie même, il rapportait des indications dont il se servait pour promouvoir le bien de la religion dans ces pays. Il y contribuait par de larges aumônes, par des démarches intelligentes, par des protections puissantes qu'il savait procurer aux catholiques. Sa correspondance à cet égard était immense et, dans la Suède surtout, où il se rendit plusieurs fois, où il entretint avec la cour des relations précieuses pour le bien de l'Église, on a conservé un souvenir reconnaissant de tout ce que lui doit la liberté, la prospérité du catholicisme succédant enfin à une longue période d'étroite oppression.

La piété n'avait pas moins de part que le zèle aux voyages du saint prêtre. Jamais, fût-ce au prix des plus grandes fatigues, il ne renonçait à dire la sainte messe quand ce n'était pas impossible. Et, comme pour sanctifier la longue série de ses excursions lointaines, la Terre-Sainte, qui avait été le terme de son premier voyage, fut aussi le but du dernier. Il prit part, aux côtés du Cardinal Langénieux, légat du Saint-Siège, aux solennités inoubliables du récent pèlerinage eucharistique de Jérusalem.

Lorsque éclata la guerre de 1870, M. Le Rebours était encore dans la retraite. Il profita de son indépendance pour se mettre, comme un jeune prêtre, au service des Ambulances, et, pendant le siège de Paris, on le voyait,

chaque fois qu'une affaire était annoncée, courir aux avant-postes et payer de sa personne au service de nos blessés.

Après les grands troubles de la Commune, M. Le Rebours vit arriver sur le siège de Paris le saint archevêque qui, durant quinze ans, devait gouverner ce diocèse avec tant de sagesse et d'autorité. Mgr Guibert l'avait connu à Tours; il avait apprécié sa parole, sa vertu, sa dignité, son caractère : et, quand il s'agit de donner un successeur au curé martyr dont les restes vénérables sont déposés dans la crypte de cette église, il n'hésita pas à choisir ce prêtre dont le désintéressement, le dévouement sacerdotal, la dignité et la vertu semblaient s'imposer à l'estime et au respect du clergé et des fidèles de Paris.

C'est donc ici, mes frères, que pendant vingt-deux années M. Le Rebours a dépensé ce qui lui restait de force au service de Dieu et de vos âmes. Et, ici, ce n'est plus à moi à me faire l'historien de son ministère pastoral : je devrais plutôt vous interroger et demander à chacun de vous les souvenirs qui pourraient aider à reconstituer sa vie, durant cette période de sa maturité féconde. Je rappellerai seulement son zèle pour la beauté de la maison de Dieu, ce qu'il a fait pour la restauration de votre crypte, pour celle de l'autel de saint Joseph, et pour ces mosaïques qui sont l'ornement de votre beau temple, et qui attestent non seulement de son goût éclairé, de son amour pour l'art et pour l'antiquité chrétienne, mais aussi et surtout de sa dévotion envers les saints et de l'esprit de foi

qui, l'animant en toutes choses, dirigeait toutes ses démarches.

Je ne puis cependant omettre de mentionner les industries que son zèle lui suggéra pour diminuer le nombre de ceux qui, dans ces riches quartiers, expérimentent la vérité des anathèmes évangéliques portés contre l'opulence. Quand l'Évangile dit : « Malheur aux riches », cela ne veut pas dire que Dieu leur veuille du mal. Cela veut dire qu'il plaint leur condition, parce qu'au regard de la foi, la condition du riche n'est point privilégiée, ou plutôt elle est privilégiée à rebours : il leur est plus difficile de ne pas se tromper sur le sens de la vie, de croire à sa brièveté, à sa fragilité, et de se tourner vers les espérances éternelles. Aussi est-il aisé de remarquer que le nombre des malades qui meurent sans avoir reçu la visite du prêtre, est plus grand, proportionnellement, dans les quartiers riches que dans les quartiers populeux. L'aumône est une clef qui ouvre facilement la porte du pauvre au consolateur envoyé par Dieu même. Combien n'est-il pas plus difficile à l'homme apostolique de deviner la souffrance du riche et de forcer l'entrée de la maison opulente où nul n'a songé à l'appeler? En prenant possession de la direction de cette paroisse, M. Le Rebours fut saisi de cette réalité douloureuse, et il imagina des industries pleines de sagesse pour découvrir les malades, pour se faire apporter les noms et les adresses de ceux qui étaient aux prises avec la mort, afin de tenter d'arriver jusqu'à eux et de leur offrir les consolations et le pardon de Dieu.

En même temps qu'il se préoccupait ainsi du sort des malades, il révélait ici son amour de prédilection pour les catéchismes ; il les dirigeait lui-même, avec cette grâce, cette sollicitude, cette expérience qui lui attiraient la confiance d'un si grand nombre de familles. Il aimait à retrouver sur les bancs les enfants et même les petits enfants de ceux et de celles qu'il avait catéchisés, aux jours de sa jeunesse sacerdotale, et il n'abandonna ce ministère que quelques jours avant sa mort.

Il fut donc un parfait curé. On s'est souvent étonné qu'il n'ait pas été quelque chose de plus. Lorsqu'il reçut l'onction sacerdotale, tous s'attendaient à lui voir imposer de bonne heure le fardeau de l'épiscopat. N'avait-il pas sa place marquée d'avance parmi ces prélats qui ont honoré l'Église de France en ce siècle et dont plusieurs furent ses contemporains et ses condisciples? Sous le second Empire, la politique pouvait expliquer le retard apporté à son élévation. Mais quand, après nos malheurs, le pouvoir passa, pour un temps, aux mains d'hommes parmi lesquels M. Le Rebours comptait beaucoup d'amis, son mérite, mûri par l'âge et l'expérience, le désignait trop impérieusement aux premières dignités de l'Église pour qu'elles ne lui fussent pas offertes. Ces offres lui furent faites à maintes reprises, non seulement par le Gouvernement d'il y a vingt ans, mais à une époque plus rapprochée, lorsque déjà l'influence politique s'était déplacée. A toutes ces propositions, dont plusieurs furent très pressantes, il opposa un refus obstiné. Jamais il ne put se résoudre à perdre le contact immédiat des âmes pour les sollici-

tudes plus vastes, mais moins consolantes, du gouvernement d'un diocèse. La seule pensée qu'il ne ferait plus le catéchisme aurait suffi à l'éloigner de l'épiscopat.

Pour achever de faire connaître son ministère, je devrais parler encore de ce qu'il fut comme directeur des âmes. Réservé, discret, il n'allait jamais au-devant de la confiance ; il la méritait d'autant plus. Étranger à toute préoccupation personnelle, il était le premier à pousser vers d'autres conseillers les personnes que son apparente froideur empêchait de s'ouvrir. Mais celles-là même étaient assurées de retrouver auprès de lui l'accueil des anciens jours, lorsqu'elles revenaient lui demander des lumières. Et combien d'autres ne rencontraient qu'en lui l'appui solide d'un dévouement désintéressé autant que fidèle ! Combien de familles lui confiaient leurs secrets, leurs douleurs, et cherchaient auprès de lui la solution de ces poignants problèmes que soulève la destinée humaine ! A tous ces clients que lui attirait sa connaissance du monde, il faisait l'aumône de son expérience, comme il faisait celle de sa fortune aux pauvres innombrables, aux déshérités, aux déchus, aux œuvres catholiques, aux communautés nécessiteuses, aux prêtres persécutés des pays étrangers, à toutes les détresses dont le cri arrivait sans cesse jusqu'à lui.

Telle fut, mes frères, cette vie de prêtre. C'est moins une histoire à raconter qu'un tableau à peindre, car les événements y tiennent peu de place. En fuyant les honneurs, il a volontairement enfermé son existence dans

la monotonie des mêmes devoirs. Mais, pour achever ce portrait, il faudrait faire revivre, sous les actes du prêtre, le caractère de l'homme.

Tout d'abord on devrait distinguer nettement les apparences de la réalité. Chez M. Le Rebours, les dehors, sans doute, s'imposaient au respect, mais ils n'attiraient pas au même degré la sympathie de tous. Une physionomie quelque peu altière, froide en tout cas, exprimait d'une façon fort infidèle la simplicité, la bonté, la timidité même qui se cachaient au fond. Oui, cet homme intimidant était surtout timide, et son enveloppe le dissimulait plus qu'elle ne le trahissait. Trop souvent, après une première rencontre, on s'en tenait à cette impression déconcertante et la confiance ne venait jamais. Mais si l'on se décidait à franchir cette barrière imaginaire, on était assuré de trouver, par derrière, l'homme le plus simple, le plus accueillant et le plus modeste ; et, lorsqu'on avait pénétré enfin dans son intimité, on n'y découvrait pas seulement les qualités et les vertus qui recommandent l'homme et le prêtre, une parfaite droiture, une foi profonde, une piété tendre, une régularité austère ; on s'étonnait encore de rencontrer tant de simplicité, de bonhomie, des affections si fidèles, une familiarité si pleine de condescendance et de grâce.

J'en puis parler, mes frères, j'en puis parler par expérience, et ce m'est un bonheur de lui rendre ici ce témoignage et de dire ce que son commerce réservait d'aimables surprises à ceux qui osaient l'aborder d'assez près.

Sa vie extérieure offrait encore un autre contraste : il aimait les belles choses, il aimait les curiosités historiques et artistiques, mais, en même temps, il s'inspirait, dans ses habitudes personnelles, de l'esprit de pauvreté et d'austérité ecclésiastique. Dans cet appartement du presbytère de la Madeleine, sans doute, les tables étaient chargées d'objets d'art de toute espèce ; mais comme le mobilier était simple et pauvre ! et, si l'on pénétrait dans sa chambre à coucher, que trouvait-on pour tout meuble ?... un lit de camp !

C'est bien ainsi que vous l'avez connu, n'est-ce pas, mes frères, et c'est à cause de cela que vous l'avez tous aimé et respecté, parce que vous étiez sûrs, en l'approchant, de parler à un vrai prêtre de Dieu et de trouver les enseignements de l'Évangile sur ses lèvres et l'esprit de Jésus-Christ dans son âme.

J'aurais voulu que la louange, ou, du moins, l'hommage de reconnaissance et d'affection que j'apporte ici en votre nom, fût moins indigne de cette pieuse et vénérée mémoire. Du moins, mes frères, j'ai voulu vous dire ce qu'il y avait dans mon cœur pour celui qu'ensemble nous pleurons.

Après les leçons de sa vie, vous avez recueilli les enseignements de sa mort. Ah ! comme ils furent admirables ! Vous l'aviez vu, pendant tout le dernier Carême, assidu à ses devoirs, étonnant tout le monde par sa persévérante jeunesse ; et moi-même, il m'avait été donné, le lundi de Pâques, d'avoir avec lui, dans la sacristie voisine, un entretien qui devait, hélas ! être le dernier, entretien plein de familiarité et de charme, au

sortir duquel je m'étonnais de le trouver si jeune encore malgré ses soixante-douze ans. Hélas ! huit jours après, il nous était ravi ! Jamais la mort eut-elle de plus soudaines surprises ?

Eh bien ! mes frères, il ne fut pas surpris. Du premier jour, il sentit la gravité de son état. Il vit que Dieu l'amenait brusquement au seuil de l'éternité, et il n'en fut pas même troublé. Avec un parfait sang-froid, il régla longuement ses affaires temporelles et spirituelles, puis il reçut les sacrements des mains de M. le Premier Vicaire de la paroisse, et, après cette cérémonie, il harangua ses Vicaires, il leur fit ses dernières recommandations ; déjà face à face avec les choses éternelles, il leur parla le langage de Dieu. Et ce calme, cette sérénité qui ne le quittaient jamais, l'accompagnèrent dans l'accomplissement de ce ministère suprême. Après cela, il reçut la bénédiction de son Archevêque, serra la main à ses amis, donna à sa famille tendrement aimée les derniers témoignages d'une affection fidèle. Puis, se détournant de ce monde et se tournant vers l'éternité, il alla joyeusement au-devant de son Dieu. Cette mort, qui n'étonna pas ceux qui le connaissaient bien, le révéla à plusieurs. Elle fit voir jusqu'où allait, dans cette âme de prêtre, le détachement des choses d'ici-bas. C'était en lui le trait de vertu qui m'avait toujours le plus frappé : quand je sortais de mes entretiens avec lui, je me disais : « Cet homme ne tient à rien de ce qui est en ce monde. » Et il l'a bien montré par la facilité avec laquelle, surpris par une mort inattendue, il a tout quitté sans trouble et sans étonnement.

Et maintenant, mes frères, que nous reste-t-il, sinon de nous instruire à son école et de recueillir pieusement ce suprême enseignement de sa vie et de sa mort, suivant le conseil que nous donnent les saints Livres : « Souvenez-vous de ceux qui ont été préposés à votre garde et qui vous ont adressé la parole de Dieu. Regardez comment ils ont fini et imitez leur foi » : *Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum Dei; quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.* La foi, mes frères, la piété, la vie chrétienne, la grâce de Dieu, tout ce que les saintes Écritures comprennent sous le nom générique de sagesse, voilà bien, en effet, selon les paroles de mon texte, le grand trésor des hommes : *infinitus thesaurus hominibus.* Ce fut le trésor du prêtre que nous pleurons, et ce doit être le nôtre, d'autant plus, remarquez-le bien, que nous vivons dans un temps où tous les autres sont menacés, où nul n'est plus assuré de les retenir entre ses mains. Où sont-ils, je vous en prie, les trésors de la terre ?... Est-ce la richesse ? Est-ce la puissance ? Est-ce la paix au dehors? Est-ce la sécurité au dedans? Mais tout cela est à la merci d'un accident : nous vivons sur un volcan, et chaque jour peut nous apporter la surprise d'une guerre déchaînant les unes contre les autres toutes les nations de l'Europe, ou celle d'une commotion intérieure armant l'une contre l'autre les deux moitiés d'un peuple ! Et, sans même aller jusqu'à ces prévisions sinistres, à ne considérer que la marche des idées, la transformation fatale des conditions qui président à la vie privée comme à la vie publique, qui donc, aujourd'hui, peut

seule de conserver ce qu'il possède, qu'il s'a-
[illegible] amassée ou de sa position con-
[illegible] est instable, tout est précaire, et une seule
[illegible] une seule chose est à l'abri des
[illegible] ce trésor nous appartient de telle
[illegible] personne ne puisse nous le ravir : et, s'il est
[illegible] nous pouvons le perdre, c'est
[illegible] nous sommes capables d'une défail-
[illegible] et nous serait abandonner nous-mêmes. Non,
[illegible] des hommes ne peut rien pour nous enlever
[illegible] trésors de vérité, car le dernier excès où pourraient
[illegible] nos persécuteurs serait de nous ôter la vie et,
[illegible] nous serait ravie, ils nous confirmeraient dans la
[illegible] des biens éternels. « Ne craignez pas, dit le
[illegible] qui peuvent tuer votre corps et qui,
[illegible] ne peuvent rien de plus contre vous. »

C'est là, Messieurs, le grand enseignement de la foi,
[illegible] que nous donnent la vie et la mort des saints
[illegible] que nous pleurons, et c'est ainsi que nous
[illegible] recueillir en nous souvenant de lui.

Laissez-moi, en finissant, remercier votre nouveau pasteur de vous remercier en votre nom, pour avoir donné à notre piété filiale l'occasion de se produire par de publics hommages et par de communes prières ; je veux le remercier en mon nom personnel, pour m'avoir convié à venir payer ici un tribut de respect et de regret à celui en qui, durant quarante-deux ans, j'ai vénéré, j'ai aimé d'abord le maître qui instruisait mon enfance des choses de Dieu, puis le premier confident de ma vocation, le prêtre assistant de ma première

messe, enfin, jusqu'à sa mort, l'ami toujours bienveillant dont l'intérêt affectueux m'a suivi dans toute ma carrière sacerdotale, effaçant entre nous les distances et créant cette égalité voulue qui est le chef-d'œuvre de la condescendance.

O père, ô ami, tous ceux que vous avez aimés sont réunis ici par votre souvenir. Souvenez-vous d'eux à votre tour. Attirez-les sur vos traces, instruisez-les par vos exemples, soutenez-les dans les combats de la vie et dans la suprême épreuve de la mort! Et si, comme nous en avons la confiance, vous êtes déjà dans le sein de Dieu où vous ont porté les mérites de votre vie et les suffrages de l'Église, oh! empruntez alors, empruntez la prière que le Sauveur Jésus, prêt à quitter les siens, adressait à son Père, et dites, à votre tour : « Père, ceux que vous m'avez donnés, faites que, là où je suis, ils soient un jour avec moi » : *Quos dedisti mihi, ut ubi sum ego, et illi sint mecum.* Amen !

SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

PRONONCÉ EN L'ÉGLISE SAINT-THOMAS-D'AQUIN

le 29 janvier 1867.

Vos estis lux mundi. Vos estis sal terræ.

(MATTH., v, 13, 14.)

Mes frères, j'essayais, il y a quelques jours, en présence du sacrement qui nous donne la plénitude de Jésus-Christ, de vous montrer en lui la vraie lumière de vos esprits et la véritable vie de vos âmes. Il semble que ce soit là l'incommunicable privilège de Dieu et de son Christ et que nul autre ne puisse dire : Je suis la vérité, je suis la vie. Mais ce que le cœur de l'homme n'eût pas rêvé, Dieu l'a osé pour lui ; et c'est après avoir ouvert pour la première fois ici-bas les sources de la parole lumineuse et vivante, c'est à l'heure du sermon sur la montagne que Jésus-Christ a dit à ses disciples qu'ils seraient à leur tour, avec une puissance dérivée sans doute mais divinement féconde, des principes de lumière et de vie pour l'humanité tout entière. *Vos estis lux mundi. Vos estis sal terræ.*

Qui donc a compris cette parole de Jésus-Christ, sinon

les saints ? Et que sont les saints, sinon les hommes en qui a resplendi la lumière du Christ, en qui ne s'est point affadi le sel conservateur de sa charité ? Des remèdes vivants qu'il ne cesse d'opposer, à travers les âges, à l'irrésistible envahissement de l'erreur et du mal ? Par eux il répand sa vérité, par eux il entretient son amour.

A l'heure des grands maux de l'Église, alors que l'hérésie l'ébranle, que le schisme la déchire, ou que le scandale la déshonore, Dieu n'a jamais manqué de lui susciter des saints et de paraître en eux avec tant d'éclat que chacun pût reconnaître en leur personne celui qui a promis d'être avec les siens jusqu'à la fin des âges.

Quelle époque eut un besoin plus pressant de ces divins remèdes que celle qui ferma le siècle de Luther et ouvrit celui de Louis XIV ? L'hérésie avait eu le temps de multiplier ses ravages, alors que commençait à peine dans l'Église l'œuvre de la régénération véritable ; la fausse réforme avait mûri ses fruits de mort et prévenu presque partout la réforme de vie. A cette heure critique, Dieu se souvint de son Église, et au moment où s'éteignait cette grande lumière qui s'appelle Charles Borrommée, cette grande âme du concile de Trente, ce grand instigateur de la Renaissance catholique, Dieu épancha avec une incroyable largesse les trésors de sa grâce ; il suscita des saints dans tous les royaumes, des héros pour tous les combats ; et pour ouvrir la marche à cette phalange, il nomma François de Sales.

N'attendez pas de moi, mes frères, un tableau raccourci de sa vie si bien écrite, je le sais, dans votre mémoire et dans vos cœurs. Cherchons plutôt ensemble

à recevoir de sa plénitude. Et, puisque les dons merveilleux qu'il tenait du ciel répondaient pour son temps à un double besoin de vérité et d'amour; puisqu'ils partagèrent sa vie en deux carrières, celle de l'apôtre et celle du pasteur; suivons, s'il vous plaît, dans l'ordre des idées, cette indication de l'histoire, et considérons en saint François de Sales l'apôtre de la foi catholique et le maître de la vraie dévotion.

I

La foi ! C'est ici-bas la lumière vraie, *lux vera*, parce que c'est la lumière de Dieu. La raison est une première illumination de l'intelligence, une première participation de la vérité ; mais, restreinte dans le domaine héréditaire de notre nature, il est des régions qu'elle n'atteint pas, et c'est pourtant vers ces régions que mon cœur aspire. Et comment cela ? Le cœur peut-il donc désirer plus qu'il ne sait et franchir dans ses élans les frontières de la connaissance? Oui, mes frères, et c'est là le mystère de notre origine. Nous portons en nous le sentiment invincible de nos destinées immortelles. Nous sentons que Dieu nous a faits pour quelque chose qui nous dépasse, que notre œil n'a point vu, que notre esprit ne sait pas découvrir ; et ce divin secret, c'est la vie même de Dieu, communiquée à la créature dans le mystère ineffable de la vision béatifique; c'est notre fin surnaturelle révélée au premier homme, perdue par le premier péché, restaurée par la première promesse; c'est la grande espérance du genre humain s'obscur-

cissant peu à peu parmi les ténèbres du péché, s'effaçant presque entièrement des esprits pour n'y plus laisser que le vide de l'ignorance ou le tourment du doute, mais ne périssant jamais dans les cœurs, où le désir du bonheur et le besoin de Dieu lui ont créé un inviolable asile. Et pourtant ce vague instinct, ce sentiment de l'inconnu ne suffit pas, même ici-bas; il nous faut une lumière d'en haut qui vienne luire au sein de nos ténèbres, pour nous guider jusqu'à son foyer; une parole qui vienne redire, dans la région de la mort, un écho de la vie à venir et nous en apprendre le chemin.

Telle est la foi, mes frères, et je ne m'étonne pas que l'Église, en son lumineux langage, l'ait appelée la racine et le principe de la vie surnaturelle : car la foi, c'est ici-bas la révélation de Dieu, c'est la forme sous laquelle il nous dispense sa lumière; c'est, sous le voile du mystère, et sans violer les lois de notre condition terrestre, la communication intime de la vérité divine qui doit se consommer un jour au plein midi de la gloire.

Vous donc qui cherchez Dieu par le cœur, demandez-lui la foi ou renoncez à le trouver. Votre âme s'élève sans voir, elle aspire vers l'Infini, elle appelle la Beauté, la Bonté souveraine : j'admire cet effort et j'applaudis à cet élan. Mais prenez garde que l'orgueil ne le rende stérile. Dieu n'a pas fait de ces vagues désirs la loi de notre élévation vers lui. Il a fait luire dans l'humanité les splendeurs de son Verbe et son Verbe fait chair est venu habiter parmi nous. Mais un seul siècle et un seul peuple ont pu contempler en lui les traits de la vérité vivante. Un nouvel ouvrage de sa sagesse va le montrer

à tous les peuples et le nommer à tous les âges : c'est l'Église, dépositaire de sa doctrine, organe de sa parole, dispensatrice de ses dons; l'Église qui est sur la terre le reflet de Jésus-Christ, comme le Verbe est dans l'éternité le reflet consubstantiel du Père?

Ne me demandez pas compte de ce dessein ; il est écrit à chaque page de l'Évangile et de l'histoire ; partout j'y vois que Dieu parle par les hommes, et que, présent à tous, au dedans par sa grâce, il veut les atteindre au dehors par l'organe de ses ministres. Dès lors je me soumets, je n'élève point d'objection contre les conseils de la Sagesse éternelle; et bien qu'il fût aisé de découvrir, en l'économie de cette dispensation, des merveilles d'harmonie et des horizons de lumière, il me suffit d'embrasser, en l'adorant, le moyen de salut qui m'est offert, sans lui demander d'autre garant de sa valeur que la main divine qui me le présente.

Ceci, mes frères, est le langage du bon sens, avant d'être celui de la soumission chrétienne. Oui, le bon sens nous crie que, si Dieu détermine un moyen pour nous communiquer sa lumière et sa grâce, c'est à cette source qu'il faut aller demander l'une et l'autre. Et pourtant, c'est contre une telle évidence que protestait dans son orgueil l'hérésie du XVI^e^ siècle. Le principe de la réforme allait jusqu'à réformer l'œuvre même de Jésus-Christ, à détruire ses institutions au nom du respect dû à sa parole, comme si Jésus-Christ n'eût été qu'un rhéteur ou un philosophe, comme s'il n'eût légué au monde que des discours ou des maximes; comme s'il eût livré sa doctrine à la merci de toutes les igno-

rances et au caprice de tous les interprètes; comme s'il n'eût pas destiné sa lumière à toutes les intelligences, comme s'il eût exclu de sa révélation le pauvre qui ne sait pas lire, l'enfant qui ne sait pas raisonner; comme s'il eût consenti à n'occuper dans le monde, au delà de sa vie mortelle, que la place d'un livre dans les rayons d'une bibliothèque. Non, telle ne fut pas l'œuvre confiée par le Père au Fils de ses complaisances : *opus quod dedisti mihi ut faciam.* Jésus-Christ a fait ici-bas une œuvre vivante ; une première fois, il a caché sous les traits de l'homme la personne et la grandeur de Dieu; c'est le mystère de son Incarnation. Puis, ayant pris cette habitude, il s'est résolu plus que jamais d'atteindre l'homme par l'homme, d'humilier l'orgueil humain sous l'autorité divine lui parlant par son semblable : c'est le mystère de son Église.

Aussi, quand le Sauveur prit en pitié l'erreur dont nous venons de rappeler les excès, il n'y apporta pas d'autre remède que celui qui, une première fois, avait sauvé l'esprit humain de lui-même : il envoya des apôtres pour prêcher, pour faire retentir aux oreilles la doctrine de la foi, *fides ex auditu.* Et la vivante énergie de la parole triompha encore une fois des artifices du raisonnement et de tout l'appareil de la science.

Tel fut, mes frères, le premier apostolat de François de Sales. Voyez ce jeune héros qui sent bouillonner dans son cœur le sang des chevaliers et le sang des martyrs. Il a vu l'hérésie envahir sa patrie ; la catholique Savoie n'a pas su échapper à la contagion de l'Allemagne; et la Suisse, cette noble terre de l'indé-

pendance, habituée à voir échouer, dans les défilés de ses montagnes, les efforts de ses ambitieux voisins, n'a pas rougi de devenir la tributaire d'une hérésie étrangère. Genève, assise sur les eaux, s'est élevée contre Rome, comme une fille contre sa mère; elle a fermé les temples catholiques, chassé les prêtres, violé les asiles de la pénitence et de la prière; et son vieux pontife, exilé de ses murs, ne porte plus qu'en pleurant le titre qui le rattache à son épouse infidèle. Et pourtant, il ne peut se résoudre à l'abandonner dans son ingratitude : où trouvera-t-il un apôtre pour aller chercher, au péril de ses jours, tant de brebis perdues? Il faudrait une âme jeune dans un corps jeune, un zèle plus fort que tous les obstacles, une constance invincible à toutes les fatigues, un courage supérieur à tous les périls.

Un jeune prêtre s'est rencontré, préparé de longue main par la prédestination de la grâce aux labeurs de l'apostolat. L'amour de Jésus-Christ le consume. Pour lui, à l'exemple de saint Paul, il a tout méprisé comme la boue : et la splendeur de sa naissance, et l'illustration de son nom et les promesses de son avenir : *Omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam.* Le zèle de la foi le dévore; pour se mettre en état de la répandre, il s'est refusé tous les plaisirs, il a consacré sa jeunesse à de longs et pénibles travaux. Et maintenant il est prêt. Rien ne pourra l'arrêter, ni les sollicitations de la tendresse, ni les séductions de l'amitié, ni les difficultés de l'entreprise, ni les fureurs de ses ennemis. Il part, et Dieu est avec

lui. On le voit errant de village en village; la croix est dans sa main, l'esprit de Dieu est sur ses lèvres. Les paysans, séduits d'abord par une doctrine commode, apprennent bientôt à rougir de leurs égarements; les calomnies insensées, prodiguées au culte ancien par le culte nouveau, tombent devant la simple exposition de nos mystères. Les docteurs de l'erreur ont tremblé dans leurs chaires usurpées; vingt fois défiés dans un noble combat par l'apôtre de la croyance antique, vingt fois ils ont senti défaillir leur courage et décliné le périlleux honneur de se mesurer avec lui. La haine humiliée devient furieuse; elle arme le bras des vaincus de la parole; mais il n'est menace au monde qui fasse taire un apôtre; il n'est glaive qui ne s'émousse contre l'envoyé de Dieu.

Je pourrais, mes frères, esquisser à vos yeux tous les traits de cet admirable tableau; vous montrer en détail les industries du zèle, et l'inépuisable fécondité de l'apostolat; faire voir le Chablais transformé, la croix partout relevée avec honneur, les saints Mystères célébrés de nouveau dans leur splendeur; les conversions se multipliant sous les pas de l'apôtre, jusqu'au nombre prodigieux de soixante-dix mille; enfin Genève elle-même, tremblante sur son trône d'erreur et contrainte en frémissant de souffrir, à ses portes, le culte qu'elle avait voulu proscrire partout où s'étendait sa puissance. Mais j'ai hâte de demander à cette histoire le secret de ses merveilles.

Y a-t-il donc dans l'apostolat une force inconnue dont Dieu, à certaines heures, investit certains hommes

pour opérer par eux la conquête des âmes? Sans doute, mais cette force, si inconnue qu'elle soit aux infidèles, est connue de tout chrétien, parce que, dans une certaine mesure, tout chrétien la possède; c'est la force même de la foi. Quand la foi est vive dans une âme, quand elle y est active et féconde, elle y produit deux choses qui sont tout le secret de l'apostolat : une grande estime de la vérité divine et un ardent désir de la voir devenir l'apanage du genre humain.

L'estime d'abord. On peut se dévouer pour un homme dont la bassesse a découragé notre estime ; l'amour fait de ces prodiges-là. Demandez à une mère de n'aimer plus l'enfant qu'elle ne peut plus estimer, vous lui demanderez un renoncement plus dur et plus impossible que tous les excès du dévouement. Et pourquoi? Ah ! c'est que le lien qui l'unit à son fils, ce n'est pas seulement, ce n'est pas surtout le lien de l'esprit, c'est le lien du cœur et le lien du sang; dès lors, elle ne raisonne plus, elle se donne, et en se donnant quand même, elle obéit à la loi sublime de sa nature.

En est-il ainsi de cette passion divine qui enflamme l'homme pour une idée? Non, car l'idée n'atteint en lui que l'intelligence, et si l'intelligence n'est pas contente, elle n'imposera pas à la volonté un dévouement inexplicable. Aussi je ne vois pas que jamais idée mesquine ou vulgaire ait passionné le cœur de l'homme et fait jaillir en lui l'étincelle du dévouement. Je parcours l'histoire: je vois des individus ou des peuples se sacrifier pour la gloire de la Patrie, pour l'indé-

pendance du foyer, pour la conquête d'un droit ou l'accomplissement d'un devoir, pour le triomphe d'une grande cause qui honore l'humanité; mais où est l'homme qui s'est dévoué pour le mensonge, pour l'indifférence, pour l'ignominie? Ah! il y a là une impossibilité de l'ordre moral. Au moment de faire sur lui-même cet effort sublime, qui s'appelle le sacrifice, le cœur demanderait compte à la raison de cette dure loi; et la raison, impuissante à répondre, n'aurait plus qu'à rougir d'elle-même et à se prendre en pitié.

Vous donc qui avez connu tous les secrets de l'héroïsme, hommes prodigieux dont le dévouement a étonné le vieux monde et fait la gloire du nouveau, apôtres de Jésus-Christ, pourquoi vous êtes-vous sacrifiés à la vérité divine? Et vous, entre tous, aimable François de Sales, dont l'univers salua la douceur, mais en qui j'aime encore plus à saluer, avec sainte Chantal, l'âme la plus vaillante qui fût jamais, dites, pourquoi vous êtes-vous sacrifié si ardemment à la vérité catholique? Ah! je le sais bien; c'est, avant toutes choses, parce que vous l'avez estimée le premier bien de l'homme ici-bas. Autrement, je ne découvre plus le sens de votre héroïsme, et ce que tout le monde admire devient, à mes yeux, fanatisme et folie. Vous auriez pu laisser les peuples du Chablais dans la tranquille possession de l'erreur; ils auraient vécu sur ces restes de vérité chrétienne que l'hérésie leur avait laissés; ils auraient servi Dieu suivant leurs lumières; ils auraient suivi cette religion du cœur, ce sentiment de Dieu qui se retrouve dans tous les cultes et qui est,

s'il en faut croire nos modernes apôtres, le seul encens dont le Seigneur se plaise à respirer les parfums. Mais vous n'avez pas cru que ce fût chose indifférente d'écouter Dieu ou de s'écouter soi-même ; vous pensiez que, quand le Verbe fait chair nous fait entendre sa parole, il est de quelque importance de savoir précisément ce qu'il dit ; que, si l'Eucharistie nous donne la réalité de Jésus-Christ, c'est trop peu de n'y vénérer que son image ; si les œuvres sont nécessaires au salut, il n'est pas indifférent de se contenter de la foi seule ; si le Sacrement de Pénitence est un gage divin de la rémission des péchés, il n'est pas hors de propos d'ouvrir aux âmes cette source de salut ; en un mot, que Jésus-Christ n'a pu enseigner aux hommes deux vérités : l'une douteuse, incomplète et changeante ; l'autre certaine, complète et immuable. L'une consignée dans une lettre morte et livrée sans défense à toutes les altérations de l'erreur, l'autre commentée par l'organe vivant de l'Église et préservée de tout changement par l'effet des divines promesses ; l'une n'atteignant que les esprits par l'illumination intérieure et l'action isolée de la parole, l'autre abreuvant les âmes des eaux vives de la grâce qui se puisent abondantes aux sources sacramentelles.

Si donc deux doctrines si différentes se trouvent en présence, elles ne peuvent se réclamer à la fois du nom de Jésus-Christ, et si la véritable est celle qui offre aux intelligences plus de garanties, aux volontés plus de secours ; qui donne à la foi plus de lumière et plus de force, à l'espérance un gage plus assuré, des re-

mèdes plus puissants aux défaillances de l'amour; on ne saurait, à aucun titre, égaler à ceux qui la possèdent les héritiers de l'erreur. C'est un bien, c'est le plus grand des biens de la posséder tout entière; et, si grande que soit la bonne foi, si involontaire que soit l'illusion, ces âmes sont à plaindre, à qui l'hérésie a ravi la plénitude de la vérité catholique.

L'estime de la vérité divine entraîne le désir de la répandre. Je ne sais que les cœurs étroits, les âmes égoïstes qui puissent payer à une idée le tribut de leur estime et lui refuser, dans la mesure que comporte leur condition, le concours de leur dévouement. Mais quand cette idée vient de Dieu, quand c'est un rayon des clartés éternelles qui vient tomber brûlant et fécond sur l'esprit et sur le cœur d'un homme, oh! alors, que ne voit-on pas? Demandez à saint Paul ce qui le presse de parcourir la terre, d'annoncer l'Évangile à toute créature; ce qui charge son âme du pesant fardeau de toutes les Églises; ce qui fait contrepoids au violent élan de son cœur vers le ciel et le met à la torture dans le douloureux conflit de ses désirs; une seule chose, mes frères, c'est la passion de l'apostolat. Passion divine, je le répète, dont la nouveauté a déconcerté l'héroïsme de l'antiquité païenne; passion vivace qui brûle depuis dix-huit siècles au cœur de l'Église, et qu'aucun découragement n'a pu éteindre en elle; passion ingénieuse qui a revêtu toutes les formes et surpris tous les secrets du dévouement, qui a paru en son plus vif éclat dans tous les hommes appelés de Dieu, comme François de Sales, à l'honneur de porter au

loin sa reconnaissance et son amour ; mais qui vit et se cache aussi dans le cœur de tout vrai fidèle, et le transforme, si inconnu soit-il, en un actif et véritable apôtre.

Oui, mes frères, et c'est ici le grand enseignement qui ressort pour nous de cette fête : sans doute, j'exalte aujourd'hui le patron du clergé ; et prêtre, parlant à des prêtres de celui qu'ils ont pris pour leur modèle, je pourrais les exhorter et m'exhorter moi-même à dérober au cœur de notre saint quelque étincelle de sa flamme. Mais c'est envers vous surtout, mes frères, que je me sens débiteur de la parole. Eh bien ! laissez-moi vous le dire, vous aussi, soyez des apôtres. Croyez d'abord, et que votre foi ne ressemble pas à ces lueurs vacillantes qui folâtrent sur les eaux pour égarer le voyageur. Non ; car votre foi s'éclaire au flambeau des clartés éternelles ; elle recèle, dans l'ombre de ses mystères, des trésors de vérité et des flots de lumière. Croyez donc, et pour mériter de croire, car c'est un don, faites grand cas de la vérité divine. Ne pensez pas, ne dites pas que, quand Dieu parle, on peut passer à côté sans s'informer de sa parole ; fuyez l'indifférence qui, d'abîme en abîme, vous conduirait jusqu'au mépris. Estimez la vérité divine, et montrez-vous jaloux de la posséder tout entière ; ne mettez pas toute la religion dans une émotion du cœur, dans un fait isolé de votre vie morale, alors que Dieu vous la présente comme une doctrine solide et une institution sociale. Ne croyez pas pouvoir vous passer de l'Église, alors que Jésus-Christ lui-même traite de païen celui qui ne l'écoute plus.

Souvenez-vous que la foi sincère et soumise fait partie de ce joug du Sauveur qu'il faut porter pour lui appartenir. Et quand cette foi aura saisi votre âme, alors répandez, semez autour de vous la lumière. Que votre main soit douce, quand elle passe sur la plaie d'une autre âme égarée; mais qu'elle ne soit jamais lâche, alors qu'il faut frapper pour guérir, et que pour ramener un esprit au vrai, il faut avoir le courage de lui dire qu'il se trompe.

Saint François de Sales avait éminemment le secret de ce zèle ardent et doux, ennemi juré de l'erreur et plein de tendresse pour ceux qui s'égarent. Il nous en apprendra les ingénieuses ressources. Ah! nous ne croyons pas assez à l'influence des saints sur les âmes! La puissance de leur intercession est une vérité de la foi catholique; mais, si leur prière est efficace, n'est-ce pas surtout quand nous demandons par leur moyen quelque participation à leur esprit? De nos jours, une association s'est formée pour la défense de la foi dans nos contrées; pour assurer le succès de son apostolat, elle s'est placée sous l'invocation de saint François de Sales. Eh bien! nous pouvons dire que sa confiance n'a pas été trompée. L'apôtre du Chablais est réellement vivant dans cette œuvre, il y a fait passer son esprit, l'ardeur de son zèle, l'onction de sa douceur; et Dieu, qui seul fait croître ce que les hommes sèment et arrosent, s'est ici montré prodigue de la bénédiction qui féconde.

Et vous aussi, mes frères, si la foi est chancelante en vous ou autour de vous, invoquez François de Sales;

priez Dieu de reproduire en vous sa chère image, d'éclairer vos esprits des mêmes lumières, d'embraser vos cœurs des mêmes ardeurs. Grand Saint, vaillant athlète de la foi, prenez pitié de ce siècle timide ; vous n'avez pas eu peur de l'erreur pour la combattre, nous avons peur de la vérité pour l'embrasser. Obtenez-nous la vigueur de la foi, l'amour du vrai, le courage de le reconnaître et le zèle de le répandre. Faites que, parmi les luttes acharnées du présent et les menaces de l'avenir, nous égalions du moins à l'audace des impies la fermeté des croyants et la générosité des apôtres !

II

Vous venez de voir en saint François de Sales l'effe de cette promesse qui fait des hommes apostoliques la lumière du monde : *Vos estis lux mundi.* Il me resterait à vous montrer en lui l'accomplissement de cette seconde promesse : vous êtes le sel de la terre, *Vos estis sal terræ.* Mais l'heure m'oblige d'indiquer seulement en quelques mots ce qui demanderait de longs discours. Aussi bien ce sujet vous est plus connu ; vous êtes habitués à vénérer dans notre saint le maître de la vraie dévotion et le grand directeur des âmes. Il a fait connaître la vie dévote et il y a fait marcher ses enfants. Rappelons brièvement la solidité de sa doctrine et la sagesse de sa conduite.

Un préjugé assez commun fait de la douceur le caractère principal de la dévotion, telle que l'a prêchée ce grand maître. Il semble que Dieu l'ait envoyé sur la

terre aux confins du moyen âge et des temps modernes, pour ôter à la croix ses clous, à la vertu ses épines, pour substituer à la dure loi du renoncement et de la mort l'onction d'une suavité céleste, et pour accommoder le joug de l'Évangile à des mœurs moins capables d'en supporter le poids, Or, mes frères, il n'y a pas seulement là un péril pour les âmes, il y a un outrage pour sa mémoire, un démenti donné à sa parole et à sa vie tout entière; et c'est au nom de la justice et des faits que nous devons protester contre une altération funeste.

Non, le trait distinctif de la doctrine spirituelle de saint François de Sales n'est pas la douceur *quand même*, la douceur à tout prix; *c'est la vérité*. Saint François de Sales n'a pas cherché la loi la plus douce, mais la plus vraie. Il n'était pas de ces dépositaires infidèles de la parole de vie, qui croient pouvoir l'altérer à leur gré, pour s'en faire un instrument de popularité auprès des hommes : *Adulterantes verbum Dei*. Il ne croyait pas pouvoir sanctifier les âmes par un autre moyen que celui qui nous a procuré le salut, ni poser de sa main mortelle un autre fondement à l'édifice que celui que Dieu même a établi pour y asseoir son œuvre : *Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est*. Et certes sa bouche ne trahissait pas son cœur, quand il saluait dans la croix du Maître, communiquée aux disciples, l'unique espérance du genre humain : *O crux, ave, spes unica*.

Qu'a-t-il donc fait, et quel peut être dans son enseignement le prétexte d'une erreur aussi commune que

pernicieuse? Mes frères, je vais essayer de vous le dire.

L'Évangile est une loi vivante, qui met au cœur le principe actif de l'amour et le traduit au dehors dans les mœurs. La société barbare en avait accepté lentement, mais sincèrement, la vitale influence. L'Évangile était devenu, par le travail de plusieurs siècles, le véritable éducateur du moyen âge; il avait inoculé son esprit dans les cœurs et marqué dans la vie des peuples l'empreinte visible de sa loi. Puis, comme toujours, quand le don de Dieu est en contact avec l'infirmité de l'homme, il s'était produit une dégénérescence; la nature corrompue avait réclamé ses droits; l'égoïsme sous toutes ses formes avait reconquis une partie de son empire, en se cachant sous l'appareil des vertus qu'il venait supplanter. Les mœurs, les institutions, les pratiques extérieures gardaient encore partout l'empreinte de la croix, quand la vertu cachée s'en était déjà retirée; et le scandale de ce mensonge était devenu, dans la main des novateurs du XVI^e^ siècle, un puissant instrument de leur réforme sacrilège. On voyait des religieux plus confiants dans la régularité de leur jeûne que dans la garde de leurs cœurs; plus attentifs à maintenir la clôture des murailles qu'à chasser de l'intérieur du cloître l'esprit et les désordres du monde; des chrétiens croyant acheter, par l'éclatante libéralité de leurs aumônes, le droit de violer dans leur cœur ou sur leurs lèvres le divin précepte de la charité; de prétendus dévots cherchant, dans la longueur des formules de prière, une compensation à la sécheresse de leurs

cœurs, ou dans l'austérité qui châtie le corps, une dispense imaginaire de cette loi plus austère qui captive l'homme intérieur sous le joug d'une mortification universelle.

Qu'a fait saint François de Sales ? Ce qu'avaient fait avant lui un saint Ignace, une sainte Thérèse, un saint Jean de la Croix : il a protesté hautement contre l'hypocrisie, il a dissipé l'illusion, il a écarté les vains palliatifs, il a porté la hache à la racine, il a ramené la vérité dans la dévotion, et il a dit : Ce que Dieu vous demande, c'est votre cœur; la dévotion, c'est le dévouement. Servir Dieu, c'est marcher dans la voie de ses commandements; être dévot, c'est y courir, c'est y voler avec les ailes de l'amour, avec l'allégresse du sacrifice. Dès lors, la dévotion n'est plus une vaine apparence, elle est une vivante réalité; elle n'est plus le privilège de certaines conditions, mais la haute inspiration de toute vie qui veut appartenir à Dieu. Elle a son siège au cœur; tout homme qui sait aimer peut aspirer à cette hauteur. Écoutons-le parler lui-même : « C'est pourquoi, Philo-« thée, dit-il, j'ai voulu, avant toutes choses, graver et « inscrire dans votre cœur ce mot saint et sacré : vive « Jésus; assuré que je suis qu'après cela votre vie, « laquelle vient de votre cœur, comme l'amandier « vient de son noyau, produira toutes ses actions « écrites et gravées du même mot de salut [1]. »

Vous avez entendu, mes frères, de la bouche même du saint, le principe fondamental qu'il donne à la dé-

1. *Introduction à la vie dévote*, livre III, ch. XXIII.

votion : c'est la vérité. Une parole est vraie, quand elle part du cœur; telle doit être aussi la dévotion, pour répondre à l'idée qu'il s'en fait. Cette idée une fois conçue et mise à l'abri des fausses notions qui l'altèrent, saint François de Sales veut qu'on la réalise dans toute sa vie, avec un double caractère de générosité et de douceur.

Je mets au premier rang la générosité, car c'est elle qui donne à l'âme son essor; la douceur vient ensuite pour en régler le mouvement. Oui, la Philothée qu'il nous représente est avant tout une âme généreuse, car c'est une âme aimante; et l'amour, c'est le don de soi-même, don absolu et sans réserve, qui emporte d'avance l'acceptation de tous les sacrifices. Telle était l'âme du bienheureux évêque de Genève. Entendez-le qui s'écrie dans l'épanchement d'une lettre intime : « Si je connaissais une seule fibre de mon cœur qui « ne fût pas toute détrempée de l'amour de mon Dieu, « je l'arracherais à l'instant. » Ah! mes frères, est-ce là le langage d'une âme pusillanime, que le sacrifice effraie, que la pénitence rebute, que la moindre fatigue abat? N'est-ce pas plutôt le cri du plus mâle et du plus généreux amour, qui porte en soi, dans une seule de ses aspirations vers Dieu, tout l'héroïsme des martyrs? Quand je vois François de Sales, parcourant seul à pied, par un froid rigoureux, les âpres montagnes du Chablais, pour arracher quelques âmes aux séductions de l'erreur; quand je suis ses pas sur la glace à la trace de son sang, ou quand je le considère parmi les travaux excessifs de sa charge pastorale, supportant

pendant de longues heures l'importunité des pauvres, les obsessions des riches ou les injures des méchants ; en toutes ces situations, j'admire l'éclat de ses vertus et la grandeur de son courage ; mais j'entrevois derrière ces œuvres une générosité plus grande encore ; la foi me fait assister à cet holocauste intérieur qui consume en lui, dans le feu jaloux de l'amour divin, tous les sentiments imparfaits, tous les restes de l'amour-propre, tous les désirs du bien-être, toutes les complaisances de l'orgueil, toutes les attaches du cœur aux objets les plus innocents, même à son œuvre bien-aimée, à sa chère Visitation, qu'il sacrifierait tout entière à son Dieu sur une indication de son bon plaisir. Ah ! mes frères, c'est ici la véritable épreuve de l'amour : qui n'est pas prêt à se dépouiller à toute heure pour celui qu'il aime, celui-là peut donner des marques sensibles de sa tendresse, il n'en donnera jamais de véritables. Il est comme l'enfant dont parle notre saint, qui pleure tendrement, parce qu'il voit frapper sa mère ; mais si, au même instant, sa mère lui demande la pomme qu'il tient en la main, « il ne la voudra nullement lâcher. « Hélas ! Philothée, continue-t-il, c'est bien fait de « pleurer sur la mort et Passion de notre Père et « Rédempteur ; mais pourquoi donc ne lui donnons-« nous pas tout de bon notre cœur, cette unique pomme « d'amour que ce cher Sauveur requiert de nous? » Hélas ! mes frères, vous dirai-je à mon tour, pourquoi en est-il ainsi de nous ? Beaucoup font profession de piété, ils accourent aux offices de l'Église, ils se pressent au banquet sacré ; mais que Dieu leur demande un

petit sacrifice, qu'il faille, pour le servir, renoncer à une vanité, s'écarter d'une mode, se priver d'un plaisir, blesser une de ces convenances qui ne reposent que sur le mensonge ; c'est fini, la loi est trop dure, le maître est trop sévère, il faut changer de confesseur ou renoncer à la dévotion. « Ah ! vous dirai-je avec saint « François de Sales, ce sont amitiés de petits enfants « que cela, tendres, mais faibles, mais fantasques, mais « sans effet. » Vous qui ne connaissez pas d'autre dévotion, cessez, je vous en prie, d'invoquer le nom de François de Sales ; je craindrais pour vous qu'il ne vînt ici, pour votre honte, donner un solennel démenti à une prétention qui l'outrage, et ravir à la lâcheté l'appui que vainement elle voudrait trouver dans l'apôtre du généreux amour.

Un mot, mes frères, et je termine ; car il faut bien nommer ici cette vertu dont le nom rappelle celui de notre saint. La douceur ! Oui, elle fut le trait saillant de sa vie, la conquête laborieuse de sa vertu, le charme de son commerce, l'auxiliaire de son zèle, le secret de sa puissance, le parfum de sa doctrine et de ses œuvres. Mais, bien loin de remplacer en lui la vigueur de l'âme et l'austère amour de la croix, elle fut, dans son âme crucifiée, le fruit précieux de cette mort qui donne la vie. Impitoyable pour lui-même, il fit à sa nature une guerre sans relâche, jusqu'au jour où il put régner en maître, je ne dis pas sur les saillies extérieures de ses passions, mais jusque sur ces mouvements spontanés qui, d'ordinaire, échappent à l'empire de la volonté et trahissent l'effort de la vertu la plus éprouvée. Et puis,

quand, sur les ruines de l'amour-propre, il eût élevé un trône à la charité divine, quand il eût traîné captifs aux pieds de son vainqueur tous les désirs déréglés ou imparfaits de sa nature, ah ! c'est alors que la tendresse d'un amour immaculé remplaça dans son cœur toutes les âpretés de l'égoïsme ; c'est alors que la charité inonda de sa douceur toutes les puissances de son âme. C'est alors que, chérissant en tous les hommes les créatures de son Dieu, les frères et les membres de son Christ, il sut les embrasser tous dans l'étendue d'un amour grand comme le monde, fort comme la mort, tendre comme est l'amour d'une mère, parce que Jésus-Christ même lui avait prêté son cœur.

C'est ainsi qu'il fut doux, c'est ainsi qu'il nous apprit à l'être. C'est à ce prix que nous pourrons lui ressembler. Je me tais, mes frères, et je vous laisse en présence de ce modèle.

Saint François de Sales, bénissez mes faibles paroles. Impuissant à vous louer, j'ai tâché de vous faire connaître. Mais il faut que vous vous révéliez vous-même à ceux qui vous invoquent. Voyez l'infirmité de nos volontés au moins égale à l'infirmité de notre foi ! Nous croyons timidement, nous aimons plus timidement encore. La croix nous fait peur autant et plus que la vérité. Il est temps que, à votre exemple, nous embrassions l'une et l'autre. Non, tout espoir n'est pas perdu. Est-ce que la science humaine ne s'agite pas plus que jamais dans la poursuite de ses découvertes ? Est-ce que les passions bonnes ou mauvaises qui remuent le monde n'ont pas, à leur manière, le courage du sacri-

fice ? Lumière de la foi, venez diriger tant de forces qui s'égarent ! Croix de mon Sauveur, où l'infidèle ne voit que folie et scandale, soyez encore pour nous la vertu et la sagesse de Dieu ; et renouvelez dans ce siècle, avec l'esprit des saints, la fermeté de leurs croyances et l'héroïsme de leur amour.

SERMON

POUR LA NEUVAINE DE SAINTE GENEVIÈVE

PRONONCÉ EN L'ÉGLISE DE SAINTE-GENEVIÈVE

AU PANTHÉON

le 5 janvier 1873.

Quis scit si convertatur et ignoscat Deus; et revertatur a furore iræ suæ et non peribimus?

« Qui sait si Dieu ne se laissera pas toucher jusqu'au pardon : et si, revenant de son courroux, il ne révoquera pas l'arrêt de notre perte? »

(JON., II, 9.)

C'est sous cette forme dubitative et timide que le monarque de Ninive la coupable, en invitant son peuple au repentir, le conviait à l'espérance. Et certes, il était permis a ceux qui n'avaient expérimenté que le péché, de se poser, en tremblant, la question de la miséricorde : *Quis scit si convertatur et ignoscat Deus?* « Qui sait si Dieu ne se laisse pas toucher jusqu'au pardon? »

Question mystérieuse en effet, et qu'il n'appartient pas à l'humanité de résoudre, mais que le Sauveur a tranchée sur la croix, quand il a dit à son Père que c'était l'heure de pardonner : *Pater, ignosce illis.*

Et nous, mes frères, que dirons-nous? Nous savons que Dieu se désarme et qu'il pardonne; mais savons-nous assez le besoin que nous avons de le fléchir, et les conditions qu'il met à l'exercice de sa clémence? Si je regarde ce temple, cet auditoire, cette prière publique, cette supplication universelle, cette cité pénitente, cette nation prosternée, je me dis avec confiance: Oui, nous avons retrouvé le sens chrétien des vieux âges, et sainte Geneviève a reconnu son peuple. Mais hélas! Paris n'est pas tout entier dans cette enceinte; et si je regarde au dehors, j'aperçois la foule indifférente qui ne croit pas à son mal, la foule endurcie qui ne veut pas du remède. A cette vue, je me trouble à mon tour, j'interroge avec anxiété les secrets de la grâce. Qui sait si cet endurcissement aura un terme? Qui sait si ces fronts superbes sauront s'incliner, si ces genoux raidis sauront fléchir et si Dieu pourra satisfaire, à l'égard d'un peuple rebelle, les désirs ardents de sa miséricorde? *Quis scit si convertatur et ignoscat Deus?*

Mais le ministre de la parole sainte a autre chose à faire que de jeter à la curiosité des hommes ce redoutable problème; il doit procurer de toutes ses forces ce qui en peut rendre la solution favorable.

Or, mes frères, vous ne l'ignorez pas, cette solution dépend de ceux qu'elle intéresse. La part de Dieu est assurée d'avance; ni sa puissance n'est douteuse, ni son amour n'est incertain. Ce qui reste à gagner, c'est notre esprit superbe; ce qui reste à fixer, c'est notre cœur inconstant. Et puis, quand il s'agit du salut d'un peuple, la prière de quelques-uns ne suffit pas; il faut

la prière de tous. Ainsi la prière, condition de salut pour chacun de vous; la prière, instrument de salut pour notre patrie : telles sont les deux pensées que je voudrais méditer avec vous, sous le regard et sous la bénédiction de celle que Dieu vous a donnée pour patronne.

I

C'est un grand mystère, mes frères, et qui a exercé les penseurs de tous les âges, que celui du rapport qui relie la créature à son principe. Car la créature raisonnable obéit à une loi de son être, quand elle cherche son principe. Elle sait qu'elle n'était pas hier; elle se demande pourquoi elle est aujourd'hui ; elle reconnaît qu'une force a dû intervenir dans ce mystérieux passage qui l'a conduite à l'existence : force antérieure à tout ce qui change, puisqu'elle doit expliquer l'origine des choses changeantes ; force, par conséquent, qui ne tombe pas sous l'expérience, mais qui se révèle à la raison par la réalité de ses effets. Alors l'homme cherche dans son langage un nom à part, et qu'il ne prononcera plus qu'en tremblant; c'est le nom de celui dont il ne peut jamais dire ni qu'il le connaît ni qu'il l'ignore: tant est obscur le mystère qui le voile, tant est inévitable la clarté qui le désigne ! Mais ce Dieu qu'il vient de nommer, qu'est-il? L'homme n'en sait encore qu'une seule chose, c'est qu'il lui doit son être. Dieu ne se montre d'abord à nous qu'à travers cette relation d'origine ; si cette relation est mal comprise, le vrai Dieu

disparaît et l'esprit abusé n'a plus devant les yeux qu'une idole.

L'histoire intellectuelle du genre humain, qui n'est trop souvent que l'histoire de ses erreurs, est là pour prouver ce que j'avance. La raison, livrée à elle-même, s'est égarée dans son propre domaine : trompée par les analogies du monde sensible, où tout paraît obéir à des lois inéluctables, elle a voulu établir entre l'homme et son principe un rapport de nécessité. L'homme viendrait de Dieu, comme le rayon sort du foyer, comme le ruisseau de sa source, comme le rameau de sa tige. Dès lors, l'homme apparaît comme le complément de Dieu; il pénètre dans la vie de Dieu, pour y apporter un perfectionnement qui la déshonore ; il y fait entrer toutes ses imperfections et toutes ses faiblesses; Dieu n'est plus éternel, puisque l'homme a commencé et qu'il n'était pas complet sans l'homme; Dieu n'est plus immuable, puisque l'homme a introduit dans l'unité de l'acte divin la misérable variété de ses vicissitudes; Dieu n'est plus saint, pur, ennemi du mal, puisque l'homme peut lui faire porter l'humiliante imputation de ses vices : voilà ce que devient la vie de Dieu envahie par l'imperfection humaine. Mais, à son tour, Dieu envahit l'homme et l'absorbe; toute liberté disparaît, toute responsabilité s'efface, toute moralité périt, le crime même est placé sous la consécration du divin vouloir, et la pensée succombe sous le poids de l'erreur, et le cœur sous le poids du scandale, parce qu'on a méconnu, à l'origine des choses, la souveraine liberté du Créateur.

Et si nous voulions demander compte à l'humanité, sur ce grave sujet, de toutes ses erreurs, nous ne pourrions nous arrêter là : il faudrait descendre plus bas encore. C'est, en effet, le propre de l'orgueil de dégrader jusqu'aux abîmes ceux qu'il prétend exalter jusqu'aux cieux. Lucifer le sait bien, lui qui a dit : *Ascendam...*, et qui a vu l'enfer se creuser pour l'engloutir. Mais l'homme à son tour a fait une semblable expérience. Il lui déplaisait de tenir l'existence à titre gratuit de la bienveillance du Père céleste ; il a voulu être lui aussi, à sa manière, un être nécessaire ; alors il a cherché autour de lui ce qui lui semblait présenter ce caractère : il a cru le rencontrer dans les lois du mouvement qui régit la matière, et il s'est dit : voilà mon origine. Je suis un des produits qu'engendre, dans ses caprices, l'éternel tourbillon des atomes. Pensée, sentiment, liberté, immortalité, autant d'expressions vieillies, qui ne désignent après tout qu'une phase inévitable de l'évolution de la matière. Ah ! mes frères, vous connaissez cette erreur, ou plutôt ce blasphème ; vous l'avez rencontré dans les écrits des vieux sages qui n'avaient pas vu l'étoile de Bethléem, et il vous a fait pitié ; vous l'avez retrouvé, de nos jours, sur les lèvres des apostats, et il vous a fait horreur ; et ce retour volontaire à la barbarie de l'intelligence vous a jeté dans la stupeur, et vous vous êtes demandé par quelle inexplicable démence l'homme pouvait prendre, au service de son orgueil, la formule du désespoir, et répéter, avec des airs de triomphe, le cri de Job sur son fumier : « J'ai dit à la pourriture :

vous êtes ma mère : j'ai dit aux vers de la terre : vous êtes mes frères et mes sœurs. »

Et si, en dehors de cette école abjecte, vous cherchiez quelque autre expression de la pensée humaine en révolte contre la parole de Dieu, que trouveriez-vous encore? De nouvelles et non moins lamentables folies. Vous verriez des penseurs qui retournent le problème des origines et l'appliquent à Dieu, au lieu de l'appliquer à l'homme. Comment l'homme existe, c'est ce qu'ils négligent de rechercher : il leur semble tout naturel qu'il trouve en lui-même la raison de son être; mais c'est à Dieu qu'ils cherchent une origine, et où la trouvent-ils? Dans la pensée de l'homme. Dieu n'est pas le principe des choses, il en est l'idée, la forme supérieure, qui se dégage par la réflexion du spectacle que fournit à l'homme la face changeante de l'univers. Étrange Dieu que celui-là, qui attend votre pensée pour commencer d'être et que, cependant, vous déclarez éternel; qui s'achève sans cesse par le progrès de votre science, et que, néanmoins, vous déclarez immuable! Dieu parfait, qui ne serait rien, sans votre intelligence imparfaite; Dieu infini, qui manque toujours de quelque chose et ne cesse de demander à l'indigence de la créature le complément toujours ajourné de son être impossible. Ah! puisque c'est vous qui le faites, travaillez à votre aise; donnez-lui tous les attributs qu'il vous plaira; il n'y en a qu'un qui lui convienne, et celui-là annule tous les autres : votre Dieu est chimérique!

Et, maintenant, mes frères, si vous me demandez quels sont ceux qui ne prient pas en ce monde, je vous

dirai : les voilà ! Ce sont tous ceux qui ont défiguré l'histoire de nos origines ; tous ceux qui ont perdu de vue par ignorance, ou méconnu par orgueil, le vrai caractère du rapport qui rattache l'homme à son principe : *la libéralité divine*. On ne prie pas la nature ; on ne prie pas la matière ; on ne prie pas sa propre pensée ; mais on prie celui qui, pouvant vivre sans vous, vous a donné de vivre et qui, ayant mis un bienfait à l'origine de votre être, se présente à votre cœur avec le titre inaliénable qui vous constitue pour jamais débiteur de sa bonté.

Dès lors, la loi de la prière m'apparaît comme la révélation la plus parfaite que Dieu fasse de lui-même ici-bas. Le jour où il a dit à l'homme de le prier, le jour où il a mis en son cœur cette confiance et ce besoin, ce jour-là, il s'est fait connaître, et jamais plus il n'a été ignoré en ce monde que de ceux qui ont oublié la prière.

Voyez l'homme qui prie. Que fait-il ? Il fait le contraire de ce qui a causé l'égarement de l'impie. Celui-ci voulait s'élever tout d'abord ; il répétait : *Ascendam* ; mais, en montant ces échelons de l'orgueil, il perdait la trace du vrai Dieu ; il s'égarait dans la vanité de ses rêves et ne trouvait, au bout de ses voies ambitieuses, que la dégradation et l'infamie. L'homme qui prie commence par s'abaisser. Voyez : ses genoux fléchissent, sa tête s'incline ; tout son être se recueille : il est en présence de l'Infini. O homme, ne crains pas de descendre : te voilà à ta place, et ton Dieu t'apparaît alors dans l'immensité de son être, dans l'indépendance de sa vie, dans la souveraineté de sa force, dans la suprême

liberté de son divin vouloir. Quelle vision sublime! L'absolu vivant, le parfait réalisé, concret, éternel! Ouvre tes ailes, ô mon âme; va chercher, à toutes les extrémités de ta pensée, des conceptions de grandeur; fais appel à toutes les images: bande, l'un après l'autre tous les ressorts de tes puissances: rassemble en une seule idée tout ce que tu as jamais rêvé de beauté, de lumière, d'énergie, d'amour; puis, jetant cette idée au delà des limites où tu la pourrais suivre, pousse-la par un suprême effort dans l'océan de l'Infini: voilà ton Dieu, et tu es devant lui!

Jusqu'ici la créature s'est abaissée. Et maintenant que va-t-il arriver? Ah! sans doute, elle n'aura plus besoin de s'abaisser elle-même; c'est le contraste qui l'abaisse, c'est l'infini qui l'écrase, c'est son Dieu qui l'anéantit! Écoutez, voici la merveille : au lieu d'un excès d'abaissement, vous allez assister à des prodiges d'élévation. Tandis que la créature s'humiliait, le Tout-Puissant se taisait; maintenant, il va parler, et que dira-t-il? *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam* : « Écoute, ma fille, et regarde, et incline ton cœur. » Grand Dieu! quelle surprise! Vous n'avez dit qu'un mot encore, un mot de préparation et d'appel, et déjà le mystère se dévoile. Ce rien, cette pauvre créature qui, tout à l'heure, se prosternait jusqu'au néant, vous l'appelez votre fille? Mais, Seigneur, y pensez-vous? Ne savez-vous plus quelle est la force de vos paroles? Elles ne ressemblent pas au vain langage des hommes, qui peuvent s'égarer dans le vide et dans le mensonge. Tout ce que vous dites est vrai, tout ce que vous nom-

mez est réel, tout ce que vous exprimez se produit. Vous l'avez appelée votre fille, cette pauvre âme, et maintenant, il faut qu'elle le soit. Voilà à quoi votre parole vous engage.

Et Dieu ne se repent pas de son discours. Regarde, dit-il, regarde bien cette âme; tu y trouveras mon image : esprit comme moi, capable comme moi de connaître et d'aimer. Regarde encore; et si c'est trop peu de mon image, je vais t'y montrer ma ressemblance : quelque chose de plus divin que sa nature première; une relation mystérieuse qui l'unit à ma vie, qui associe sa destinée à la mienne et lui ouvre en perspective les horizons de ma propre éternité. Image de Dieu par sa nature, ressemblance de Dieu par le mystère de la grâce, pourquoi donc ne serait-elle pas appelée sa fille? Mais si elle est fille, elle n'est plus condamnée à trembler et à se taire; elle peut oser, elle peut parler, elle peut s'adresser à son père, et si elle hésitait encore, elle pourrait, du moins, lui demander humblement la formule de la prière : *Domine, doce nos orare*, « Seigneur, enseignez-nous à prier. » Et voici la réponse du Seigneur : *Sic ergo vos orabitis : Pater noster, qui es in cælis.* « C'est ainsi que vous devez prier : Notre Père, qui êtes aux Cieux. »

O homme, toi qui craignais de fléchir le genou, toi qui cherchais dans ton orgueil la sauvegarde de ta grandeur, regarde ton frère, celui qui a su se prosterner et prier. Voici que le ciel s'ouvre devant lui ; Dieu l'appelle, l'attire, l'exalte et le fait asseoir à sa droite, le proclamant par cela même Seigneur et maître de la

création : *Dixit Dominus Domino meo : sede a dextris meis.* Il fait plus : il lui ouvre ses bras, il lui ouvre son cœur, l'appelle son fils, et lui déclare qu'au jour de sa prière il l'a engendré dans l'amour : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.*

Mais qu'entends-je ? La voix de Dieu s'altère : elle prend les accents de la colère : ce fils qu'il comblait d'honneur, voici que le Père le repousse : *Discedite a me, omnes qui operamini iniquitatem*, « Arrière, loin de moi, artisans d'iniquité ! » Ah ! je comprends ! Le péché a passé par là. A la provocation d'amour l'homme a opposé une réponse d'ingratitude. C'en est fait : le fils d'adoption est précipité de son trône, le ciel se ferme au-dessus de lui et, comme une voûte d'airain, désormais ne laissera plus passer ses supplications et ses soupirs. Pendant quarante siècles, l'homme prie et n'obtient, pour toute réponse, que cette inexorable sentence : *Deus peccatores non audit.*

Mais où s'arrêtera cet enchaînement de malheurs? Dieu n'écoute plus l'homme, parce qu'il est pécheur; et l'homme reste pécheur, parce que Dieu ne l'écoute plus. Pour sortir de son péché, il lui faudrait un rayon de grâce; et ce rayon, comment le provoquer du sein des ténèbres?

Le Seigneur a résolu de rompre enfin le cercle fatal. Écoutez cette voix qui monte du temps et s'élève vers l'éternité. J'y reconnais les accents de l'humanité; mais j'y découvre quelque chose qui n'est plus de l'homme ; elle donne à Dieu le nom de Père; donc elle n'est pas la voix d'un pécheur ; elle parle à ce Père avec confiance

et presque avec autorité. Père, dit-elle, *holocautomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : ecce venio.* Et je sais que j'ai en moi de quoi contenter vos désirs : *ut faciam, Deus, voluntatem tuam.*

Et le Père a reconnu la voix de son Fils : non plus de ce fils étranger qu'il avait adopté dans les condescendances de son amour; mais de ce Fils égal à lui-même qu'il a engendré de sa substance avant l'aurore des siècles : *Ex utero ante luciferum genui te.* C'est le vrai Fils de Dieu, mais c'est aussi le vrai Fils de l'homme ; il porte l'apparence et la réalité de notre nature ; il se rend solidaire de nos douleurs et de nos faiblesses, pour nous rendre solidaires de son crédit et de sa grandeur. C'en est fait : la prière de l'homme a retrouvé le chemin des cieux : elle peut monter libre et confiante, elle peut arracher à Dieu ses foudres, elle peut ouvrir sur la terre desséchée les cataractes de la grâce et les fontaines de la vie. Et pour opérer ces merveilles, il lui suffira désormais de se placer sous le couvert de la médiation rédemptrice.

Est-ce assez ? non, c'est trop peu encore. Car enfin le pauvre exilé de la terre ne connaît pas l'usage des trésors des cieux. Il est redevenu fils de Dieu, mais il n'ose pas croire à sa grandeur. Il a entre les mains la toute-puissance de la prière, mais il ignore l'art de la manier. Et plût à Dieu que ce fût seulement de sa part ignorance ou timidité ! Mais la négligence s'en mêle, mais la frivolité reprend le dessus, mais les misérables soucis de ce monde viennent disputer son cœur aux familiarités divines, mais l'égoïsme lui inspire des

craintes pusillanimes et le met en défiance contre des libéralités qui provoqueraient de sa part un généreux retour. Pauvre humanité, tu es trop petite pour les destinées que Dieu t'a faites ! Elles te déconcertent, elles t'accablent : que vas-tu devenir ?

Il y a longtemps, mes frères, que saint Paul avait prévu et formulé l'objection. Pour nous, s'écriait-il, nous ne savons ni prier comme il faut, ni demander ce qu'il faut : *quid oremus, sicut oportet, nescimus*[1]. Oui, mais voici la solution divine. L'Esprit de Dieu accourt pour secourir notre faiblesse : *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram.* Et maintenant admirez l'économie de la miséricorde. Le Père écoute, le Fils intercède ; et l'Esprit de Dieu forme lui-même en nous les mystérieux soupirs de la prière : *Ipse spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Ne craignez plus que la prière soit imparfaite ; c'est l'Esprit-Saint qui la compose : *Spiritus postulat.* Ne craignez plus qu'elle soit tiède et languissante ; l'Esprit-Saint lui donne tous les accents d'une ineffable angoisse : *gemitibus inenarrabilibus.* Ne craignez pas qu'elle s'égare sur des objets indignes : l'Esprit-Saint ne formule que des demandes selon Dieu : *secundum Deum postulat pro sanctis.* Ne craignez pas enfin qu'elle échappe à l'oreille attentive du Père ; car Celui qui sonde les cœurs saura bien reconnaître, parmi l'imperfection des sentiments humains, la pureté des désirs formés par son Esprit : *Qui autem scrutatur corda, scit quid desiderat Spiritus.*

1. Rom., VIII, 26.

O Jésus, maître et révélateur de la prière, permettez-moi, je vous en conjure, d'emprunter une parole de vos lèvres, et, s'il se pouvait aussi, un tressaillement de votre cœur, pour m'écrier à mon tour : *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ*, « Je vous bénis, mon Père, Seigneur de la terre et du ciel » ; Je vous bénis, parce que vous avez caché ce mystère aux orgueilleux qui se croient sages, et que vous l'avez révélé aux simples et aux petits : *et revelasti ea parvulis*. Oui, je pense en ce moment au secret de la prière, et je dis : c'est le secret des humbles.

La prière, nous l'avons vu, révèle Dieu tout entier : Dieu dans sa nature, Dieu dans son action, Dieu dans sa grandeur, dans sa liberté, mais surtout dans son amour ; le vrai Dieu qu'ont cherché les sages et qu'ils n'ont pas trouvé, le Dieu parfait, le Dieu indépendant, le Dieu qui se suffit, et, à cause de cela, le Dieu libéral, le Dieu qui se donne, le Père, le maître, l'ami, le frère, le Dieu de la Bible et de l'Évangile, le Dieu du Calvaire et de l'Eucharistie. Ce Dieu-là, c'est le vrai, c'est le Dieu de mon cœur : *Deus cordis mei*. Et pour trouver son nom, je n'ai pas besoin de franchir les abîmes de la pensée, de m'élever aux cimes de la science, de donner en échange les trésors de la terre. Ah ! s'il fallait tout cela, quel homme donc trouverait son Dieu? Mais, non, tout cela est inutile, et tout cela est impuissant. Il s'agit d'un secret que Dieu a révélé aux humbles : *et revelasti ea parvulis*. O homme, qui que tu sois, tombe à genoux, fais silence, et puis regarde : Dieu est là !

II

Jusqu'ici, mes frères, nous ne sommes pas sortis de l'homme individuel, et, ne considérant que les nécessités de sa nature morale, nous avons dit : il lui faut Dieu, et la prière seule lui donne son Dieu.

Mais je ne puis oublier en quel lieu, en quel temps ni devant qui je parle. Non, ce ne sont point des prières isolées que celles qui montent vers ces voûtes. Non, ce ne sont point des rencontres de hasard qui forment, pendant neuf jours, autour de ces deux sanctuaires une affluence qui tient du prodige. J'en atteste ces reliques sacrées : la dévotion dont elles sont le centre n'est pas une dévotion particulière : c'est une dévotion nationale. Appelé à l'honneur de servir aujourd'hui d'interprète à tous les cœurs que la grâce attire en ces lieux, je n'aurais accompli que la moitié de ma tâche si, vous parlant de la prière, je ne vous disais rien de son rôle social et de sa part dans la vie d'un peuple.

A vrai dire, sa part y est la même que dans la vie d'un homme. Comme les individus, les peuples ont besoin de la prière, parce qu'ils ont besoin de Dieu et que la prière leur donne Dieu.

Ah ! mes frères, n'est-ce point une étrange nécessité que celle où nous nous trouvons, d'aborder une telle démonstration ? On dirait vraiment qu'un peuple est tout autre chose que les hommes qui le composent. On accordera que l'individu ne peut, sans déchoir, abdiquer ses titres à une vie supérieure ; que toute sa fin en

ce monde n'est pas le bien-être, que la destinée de l'homme est une destinée morale. Et de là, si l'on ne veut briser toute logique, on est amené à conclure à une destinée religieuse : Dieu apparaît et réclame sa place, la seule qui lui convienne, la première, dans l'esprit, dans le cœur, dans la vie de son enfant.

Et maintenant, voici l'humanité collective, répartie en groupes naturels : la famille, la société, la nation. Cette association n'est pas l'œuvre du caprice, elle n'est même pas l'effort du génie, elle est le résultat spontané de l'analogie des besoins, de la mutualité des services, de l'influence des milieux. Il a fallu toute la bizarrerie dont l'esprit humain est capable, quand il résiste à la vérité, pour attribuer à cette inévitable tendance une origine artificielle ou arbitraire. Eh bien! quelle va être la destinée de cet homme social ? Il se trouvera des gens pour déclarer qu'elle n'a rien de commun avec celle de l'homme individuel. Tout à l'heure Dieu était nécessaire ; ici Dieu devient inutile. Tout à l'heure il fallait quelque chose au-dessus de la jouissance, au-dessus du repos, au-dessus de l'égoïsme : il fallait une vie supérieure, une moralité réglant nos destinées présentes et préparant nos destinées à venir. Maintenant il ne faut plus rien de semblable : l'homme ne s'unit à l'homme que pour des intérêts d'un jour ; tout ce qui dépasse les exigences de son bien-être, excède les limites de sa destinée sociale.

Mes frères, j'essaie de formuler ce monstrueux système, mais je ne puis achever : j'entends se soulever de toutes parts un concert de protestations indignées.

C'est l'histoire qui se révolte au nom de ses grands hommes ; ce sont les arts qui réclament au nom de leurs grandes œuvres ; c'est la société humaine tout entière qui se plaint d'être avilie, calomniée et dépossédée injustement de ses destinées glorieuses.

Mais alors pourquoi s'arrêter en chemin ? Si la fin de la société humaine n'est pas purement matérielle, pourquoi ne serait-elle pas divine ? Si elle tient à l'ordre moral, pourquoi Dieu n'y trouverait-il pas sa place ? Vainement le sophisme s'agite et se retourne pour échapper à une conclusion inévitable ; vainement il imagine des distinctions subtiles pour limiter les droits de Dieu ; comme si l'individu pouvait accepter la souveraineté de Dieu et la société s'y soustraire ; comme si l'existence sociale de l'homme n'était pas au premier chef la création de Dieu même, ou comme si c'était un titre de suprématie contestable que celui de l'ouvrier sur son ouvrage.

J'ai honte, mes frères, d'insister sur ces vérités qui devraient sembler vulgaires; mais puis-je oublier qu'elles semblent aujourd'hui nouvelles et presque audacieuses ? Qu'a fait notre siècle ? Il a essayé d'accomplir ce divorce entre Dieu et la société. Il a laissé à l'individu sa foi et son culte, parce qu'il est un autel qu'on ne renverse pas : c'est celui que l'homme élève à son Dieu dans le sanctuaire de sa conscience. Mais il a entrepris de le chasser de partout ailleurs, de ses lois, de ses institutions, de sa vie publique, de ses mœurs sociales ; oui, il a tenté cette entreprise et en cela, disons-le-lui sans détour, il a fait œuvre de barbarie.

Quand nos pères ont pénétré sur ce sol que nous habitons, ils étaient barbares : Dieu et son Christ sont entrés dans leur vie nationale, et l'aurore de la civilisation a lui pour notre France. Que veulent donc ceux qui prétendent nous refaire des destinés nouvelles où Dieu n'ait plus sa part? Ont-ils résolu de nous ramener à la barbarie ?

Je sais qu'une telle entreprise ne réussit pas du premier coup : il y a, grâce à Dieu, dans une nation baptisée, une grande force de résistance morale à l'œuvre de sa perversion ; il y a dans les entrailles d'un peuple un attachement profond aux croyances qui ont ennobli son berceau, aux traditions qui ont honoré sa jeunesse, aux souvenirs qui ont embelli ses jours prospères, aux espérances qui ont consolé ses douleurs. Et voilà pourquoi, en dépit des efforts contraires, une salutaire inconséquence laisse voir, à tous les degrés de notre vie sociale, la trace manifeste d'une influence chrétienne qui sauve la civilisation du naufrage. Mais qu'on y prenne garde : le flot monte et la résistance du navire ne sera pas éternelle ; à moins que l'équipage, convaincu de son impuissance, n'appelle à son bord le pilote divin qui seul peut commander à l'orage.

Mes frères, vous l'avez compris : nous périrons ou nous redeviendrons chrétiens ; chrétiens en masse, chrétiens dans notre vie sociale, dans nos institutions, dans nos mœurs. Mais quelle puissance opérera ce prodige ? Laissez-moi espérer que ce sera la prière. Ah! si la prière pouvait devenir universelle ! Si elle pouvait remplacer le blasphème sur les lèvres de ces malheu-

reux qui accusent le ciel de leurs misères, au lieu d'en invoquer le soulagement ! Si le jour réservé pour la prière pouvait apporter son repos rafraîchissant à tous ceux qui acceptent ou qui subissent cette nouvelle forme de l'esclavage qui s'appelle le travail incessant ! Si l'espérance, qui fait le fond de la prière, pouvait ramener un rayon de joie dans ces pauvres âmes flétries par le désespoir ! Si la douce image du Père céleste, que nous invoquons dans la prière, pouvait porter à ces cœurs empoisonnés par la haine la révélation de l'amour ! Si l'on voyait le riche, prosterné dans la prière, puiser, dans ce commerce avec le cœur humble et doux du Sauveur, l'humilité qui rassure le pauvre et la charité qui le console ! Et si le pauvre à son tour, laissant sa peine à la porte du temple, venait apprendre ici que Jésus a de quoi justifier par les effusions de sa grâce son étonnante maxime de la béatitude des larmes ! Et si la France enfin, visitée par cet esprit de grâce et de prière que promettait le prophète à Jérusalem coupable : *Effundam super habitatores Jerusalem spiritum gratiæ et precum*[1] ; si la France touchée tombait à genoux devant le Christ ; si, confessant son mal, elle répétait avec le lépreux de l'Évangile : *Domine, si vis, potes me mundare ;* ah ! croyez-vous, mes frères, que Jésus se ferait adresser deux fois cette invitation à la miséricorde ? Croyez-vous qu'il ne se souviendrait pas de sa fille préférée, de sa fidélité antique, de ses gestes glorieux, de ses vertus, de sa charité, de ses douleurs ?

1. Zach., xii, 10.

Croyez-vous qu'il ne se hâterait pas de prononcer cette parole brève et puissante comme la parole créatrice : *Volo, mundare*, « Je le veux, soyez guérie » ? *Et statim mundata est lepra ejus :* et le mal qui nous ronge disparaîtrait sans retour.

Quel rêve, mes frères ! Mais que manque-t-il donc, pour qu'il devienne sous nos yeux ravis une vivante réalité ? Une seule chose : on ne prie pas assez. Il s'agirait de généraliser la prière ; de la placer sur toutes les bouches, même sur celles qui jusqu'ici la rejettent. Eh bien ! le moyen d'y parvenir, c'est de multiplier sous le regard des peuples les exemples publics et solennels de la prière. Il y a, croyez-le bien, une contagion des saintes choses. Ce qui retient les hommes de prier, c'est quelquefois l'orgueil ou l'impiété ; c'est plus souvent l'indifférence ou le respect humain. Mais au fond de tous les cœurs il y a des trésors de désirs et de douleurs, de besoins et d'espérances, qui n'attendent pour s'épancher au dehors que les salutaires excitations de l'exemple.

Soyez donc bénis, vous qui avez compris ces choses, et qui êtes venus ici, en rangs pressés, rendre un public hommage à la douce loi de la prière. Ah ! vous apportez à cet autel et à ce tombeau vos propres nécessités, vos propres souffrances et les vœux ardents de vos cœurs. C'est votre droit. Mais vous faites plus encore. Vous paraissez ici comme les députés d'une nation en deuil, qui sent que la prière lui manque et qui s'efforce à en retrouver le secret. Vous venez prier pour ceux qui ne prient plus. C'est votre devoir, et, si

vous l'accomplissez jusqu'au bout, ce sera votre récompense.

Douce Patronne de Paris, n'étiez-vous pas, vous aussi, vous surtout, de ces simples et de ces petits, auxquels le Père céleste avait révélé le secret de la prière ? *Et revelasti ea parvulis.* Oui, vous avez entre les mains cette arme divine, et votre puissance, ô sainte enfant, a couvert Paris menacé de ruine et fait reculer la barbarie. Et maintenant, vous le voyez, pareil danger menace encore votre ville. Le fer et le feu ont passé dans ses murs sans la détruire ; mais une barbarie plus étrange l'assiège : la barbarie des âmes. Dieu semble de trop dans son enceinte ; on ne veut plus du Christ ; la croix devient un signe incommode ; l'apostasie est partout et l'on nous annonce des jours où elle irait prendre le nouveau-né à son berceau pour lui faire une enfance sans foi, une jeunesse sans pudeur, une vie sans vertu, une mort sans espérance. Il est vrai, ô sainte patronne ; mais voyez comme ils sont nombreux ceux qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. Voyez ces multitudes accourues à votre appel. Voyez cette gloire rajeunie dont ils entourent votre tombeau. Dites à Jésus, votre Époux, que Paris se ressouvient de la prière et que votre peuple n'attend plus qu'une nouvelle effusion de la grâce, pour retrouver sous votre houlette le chemin de ses destinées immortelles.

SERMON

POUR LE 2e JOUR DU TRIDUUM

EN L'HONNEUR

DU BIENHEUREUX PIERRE LEFÈVRE

PRONONCÉ EN L'ÉGLISE DE GESÙ A PARIS

le 26 mai 1873.

Un jour Notre-Seigneur parlait aux siens de son royaume : *Simile est regnum cælorum fermento quod acceptum mulier abscondit in farinæ satis tribus, donec fermentatum est totum.*

Ces paroles mystérieuses reçoivent de l'histoire de l'Église un magnifique et lumineux commentaire. Le royaume des cieux, c'est toute l'économie surnaturelle. L'homme est fait pour entrer en part de la royauté de Dieu. Dès le jour de sa création première, cette consécration royale est venue relever ses destinées et lui ouvrir les horizons du monde surnaturel.

Le péché a renversé ce premier dessein du Créateur. Mais on ne déconcerte pas l'amour de Dieu. Il a à son service une sagesse que rien ne saurait déjouer, une puissance que rien n'arrête. Il s'est remis à l'œuvre, il a conçu un dessein nouveau, un plan merveilleux autant qu'inattendu : c'est le conseil de la Rédemption, conseil caché durant de longs siècles dans le secret de sa pen-

sée, mais manifesté enfin au milieu des temps et apparaissant tout à coup comme le point culminant de l'histoire et le sommet radieux des œuvres du Tout-Puissant.

Alors on a vu se dérouler l'ensemble magnifique des moyens préparés pour sauver l'homme et lui refaire ces destinées royales d'où il était tristement déchu. Le premier, le plus sublime, le plus nécessaire de ces moyens, c'est l'Incarnation.

Le Verbe de Dieu prend une nature d'homme, la saisit, la consacre, se l'approprie ; il revendique le domaine et la propriété de tous ses actes, et voici qu'en la personne du Christ l'humanité déifiée s'élève à des hauteurs inconnues et s'associe à la vie de Dieu même. Mais ce n'est là que le premier acte de la régénération. Ce que le Verbe incarné a fait pour son humanité, il faut maintenant qu'il le répande sur toute la race d'Adam. Il faut que, Adam nouveau, il se fasse une famille, un peuple qui lui soit semblable ; famille sainte, peuple royal, initié à toutes les gloires du sacerdoce nouveau : *gens sancta*, *populus acquisitionis*, *regale sacerdotium*. L'humanité du Christ va devenir la tête d'un grand corps qui couvrira le monde ; et de ce chef sacré la vie ira se propageant et se ramifiant par mille canaux jusqu'aux extrémités des membres. C'est la magnifique doctrine de saint Paul : *Caput Christus*, « le chef, c'est le Christ » ; et le corps, qui reçoit de lui les distributions de la vie, croît et se développe à la gloire de Dieu : *ex quo totum corpus, per nexus et conjunctiones subministratum, crescit in augmentum Dei* [1].

1. Coloss., II, 19.

Ne me demandez donc plus où est le royaume des cieux. Le royaume des cieux est partout; il embrasse tous les horizons, ceux du temps et ceux de l'éternité, il envahit la vie présente et la dépasse, il pénètre la vie future et la remplit. Le royaume de Dieu, c'est l'économie de ses desseins d'amour, c'est la dispensation surnaturelle qui change de nom suivant l'état de ceux qui la reçoivent, qui s'appelle la grâce ici-bas parmi les ombres de la foi, qui s'appelle la gloire là-haut parmi les clartés de la vision, mais qui donne à tous la substance des mêmes biens, *sperandarum substantia rerum*, la possession de la même vie, cette vie de Dieu devenue la nôtre : *vitam æternam quæ erat apud Patrem et apparuit nobis*.

Or, mes frères, comment cette vie divine, comment ce règne de Dieu va-t-il se répandre? Vous connaissez le procédé divin : il a reçu un nom qui force le respect du monde : il s'appelle l'apostolat. Le Sauveur Jésus pouvait tout faire par lui-même... perpétuer sa présence visible, la multiplier comme il a fait sa présence invisible dans l'Eucharistie. Le Christ alors, source de vie divine, en eût été en même temps l'unique dispensateur. Mais il a préféré un autre dessein. Il a voulu employer des hommes à cette œuvre surhumaine. Sa vie voyagère n'est qu'un passage, il la resserre dans un coin étroit et obscur de l'espace et du temps. Et le peu qu'il donne à son ministère public, il l'emploie à préparer les ouvriers de sa vigne, les messagers de sa parole. C'est eux qu'il entretient de son œuvre, de son royaume, *colloquens de regno Dei*. Il les forme à l'apos-

tolat, puis il leur en confère la mission, et il disparaît.

Les apôtres sont-ils prêts? Non; il semble cependant qu'ils aient tout de l'apostolat ; oui tout, excepté ce qui en est l'âme, excepté la sainteté, c'est-à-dire l'esprit de Dieu.

L'Esprit descend et nous assistons aux merveilles que vous savez.

Je me rappelle alors la mystérieuse parabole. Voilà bien ce ferment nouveau, petit, chétif en apparence et caché (*abscondit*) dans les profondeurs de la pâte, dans cette masse inerte et molle. Et le ferment opère, et la masse se soulève, et une vie nouvelle a germé, qui va sans retard révéler sa puissance.

Ainsi, mes frères, si nous voulons connaître le secret de la diffusion du royaume de Dieu, deux mots l'expriment : la prédication et la sainteté : c'est le corps et l'âme de l'apostolat. C'est ce qu'exprimaient les premiers apôtres, quand ils disaient : *Nos autem orationi et ministerio verbi instantes erimus.* L'oraison nourrit la sainteté : le ministère de la parole en épanche les trésors.

Or, mes frères, ce que Jésus-Christ a voulu une première fois, il le veut toujours. L'apostolat est une institution permanente, et les procédés de l'apostolat demeurent conformes à la divine pensée qui les a conçus. Une première fois l'apostolat a fait ses preuves, en opérant la conquête du monde civilisé, du monde romain, qui opposait la résistance de ses vices, et l'apostolat a fait triompher la parole par la vertu de la sainteté : *in ostensione spiritus et virtutis* [1].

1. I Cor., II, 4.

Puis il s'est vu aux prises avec d'autres tâches : conquête du monde barbare, lutte contre l'hérésie, contre les empiètements de la puissance temporelle ; enfin lutte contre la prospérité et contre les abus qu'elle engendre.

Dans toutes ces phases, l'apostolat se voit tour à tour en face d'une double mission : tantôt il conquiert un terrain nouveau, tantôt il reconquiert un terrain perdu. La seconde tâche est la plus rude : *Quod si sal infatuatum fuerit, in quo salietur ?* Il n'y a que le sel de la sainteté. Aussi voyons-nous qu'aucune réforme n'a été accomplie dans l'Église que par la sainteté. La science voit la nécessité de la réforme, la vertu commune la désire, la sainteté seule l'opère. Et si la sainteté n'arrive à temps, d'autres réformateurs se présentent. Ainsi en fut-il au commencement du XVI^e^ siècle.

Mais le bon Pasteur ne désespère pas de son Église. Il donne le signal de la grande réforme catholique qui devait s'accomplir à Trente, et il la prépare par une large effusion de l'esprit de sainteté.

Quel siècle infernal que celui qui vit Luther, Calvin, Bucer, Zwingle, Henri VIII ! Mais quel siècle béni que celui qui, de son aurore à son déclin, a enfanté des légions de saints ; le siècle qui commence avec Ignace et Xavier, qui se continue par Charles Borromée, Philippe de Néri, François de Borgia, et s'achève par sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, saint Pierre d'Alcantara, saint François de Sales !

Et cependant ces deux siècles sont renfermés dans les mêmes limites de la durée : ils coexistent, ils se com-

pénètrent, ils se combattent; l'un est le remède divin préparé pour réparer les ravages de l'autre.

Votre Bienheureux, mes pères et mes frères, appartient à cette incomparable époque. Il appartient à ce qu'on pourrait appeler la pléiade d'Ignace. Les grands saints, les fondateurs sont des astres, ils ont leurs satellites dont chacun est un grand saint. Mais autour d'Ignace la pléiade semble plus brillante encore — un Xavier! — Or Pierre Lefèvre tient une place d'honneur dans cette société des saints : pas seulement disciple, mais maître aussi, maître d'Ignace dans les sciences humaines, maître de Xavier dans les sciences divines. O Paris, *qui occidis prophetas*, que je voudrais retrouver dans tes murs cette pauvre chambre où s'échangèrent de tels colloques!

Je ne vous raconterai pas la vie de Lefèvre; je veux que vous la lisiez. Elle fut celle d'un apôtre, uniforme et variée comme celle de saint Paul; variée, car il passe de l'humiliation à la gloire, de l'épreuve à la consolation, mais la croix domine...

Uniforme; car c'est toujours la même œuvre: propager le règne de Jésus-Christ. *Væ mihi, si non evangelizavero!*

La fécondité s'attache à tous ses travaux. Il cherche les petits, et les grands viennent à lui. A Parme, à Worms, à Spire, à Mayence, à Cologne, en Espagne, partout même succès, même enthousiasme des peuples. Ah! ils ont l'instinct de la sainteté!

La vertu commune des pasteurs peut suffire aux peuples de foi. Elle ne suffit plus aux peuples apostats,

Ils refusent d'y croire. Mais montrez-leur la sainteté, ils ne s'y tromperont pas; ils retrouveront en eux-mêmes le *testimonium animæ naturaliter christianæ*. Ils suivront la sainteté à l'odeur inimitable de ses parfums.

Conclusion : Nous, ministres de Dieu, enfants des saints, soyons des saints. Et vous, mes frères, demandez des saints. Il en faut à notre société malade. Ne voyez-vous pas qu'elle s'affaisse, parce qu'elle a perdu son ferment? Que faudrait-il pour la soulever encore ? Quelques saints de plus. Il fait bon les demander en ce jour et en ce lieu.

Saints martyrs dont nous révérons ici la tombe à jamais sacrée, martyrs lointains du Japon que l'Église nous permet d'honorer d'un culte public, martyrs prochains de Paris, dont l'Église ne nous défend pas de chérir et d'honorer la mémoire, et entre les uns et les autres, vous aussi, bienheureux compagnons d'Ignace, du sein de votre richesse voyez notre indigence, obtenez-nous des saints, envoyez-nous des saints et qu'il ne soit pas dit que notre pauvre société doit périr, faute de voir s'élever du milieu d'elle des imitateurs de vos vertus.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT DENYS

PRONONCÉ DANS LA BASILIQUE ABBATIALE DE SAINT-DENYS

le 14 octobre 1877.

Surge, qui dormis, et exsurge a mortuis, et illuminabit te Christus.

(Eph., v, 14.)

MES FRÈRES,

Vous êtes venus ici pour vénérer un tombeau. Cette église n'est pas autre chose, et cette destination suffit à sa gloire. Ah ! c'est que la sépulture qu'elle abrite est bien moins un trophée de la mort qu'une apparition de l'immortelle vie. Je ne parle pas de ces tombes superbes, mais désolées, qui recouvraient autrefois la cendre de nos rois et qui n'enferment plus que leur souvenir. Je parle de ce sépulcre sacré qu'une piété vigilante a pu soustraire aux fureurs de la barbarie et qui, rendu à nos regards, nous apparaît aujourd'hui, suspendu entre le ciel et la terre, comme pour recueillir les hommages des hommes et servir aux manifestations de Dieu.

C'est là, mes frères, ce que je veux considérer avec vous dans cette fête. Ailleurs nous avons médité la vie

de l'apôtre des Gaules; ici nous nous prosternerons devant sa tombe. Ailleurs nous avons demandé à saint Denys des exemples ; ici nous implorerons une protection et nous la trouverons devant ce sépulcre qui garde vraiment ce que nous avons de plus cher au monde, ces deux choses qui font l'âme de la patrie française : je veux dire notre foi chrétienne et notre honneur national.

MONSEIGNEUR,

Vous avez travaillé à rendre à ce tombeau sa gloire. C'est pour vous obéir que je dois essayer de la publier devant vous. Si la tâche dépasse mes forces, votre bénédiction m'aidera à la remplir. J'attends de vous ce secours avec la protection de Marie. *Ave.*

I

Le tombeau de saint Denys est le gardien de notre foi.

Ce n'est pas là une exception dans l'histoire des peuples chrétiens. C'est la justification, partout reproduite, de cet oracle du Sauveur : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert*[1].

Quand Jésus-Christ annonce aux apôtres leur mission, il les avertit de leur destinée : *Ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos.* Au bout de l'apostolat nous voyons

1. JOAN., XII, 24.

partout le martyre; mais le martyre ne termine pas l'apostolat, il le transforme et le perpétue. La rage des bourreaux a des limites : *Ne terreamini ab his qui occidunt corpus et post hæc non habent amplius quid faciant* [1].

Le témoignage rendu par les martyrs à Jésus-Christ ne connaît pas d'obstacles. Vivants, ils annonçaient Jésus; mourants, ils le glorifiaient; morts et ensevelis, ils le font connaître encore, ils appellent toutes les générations au bénéfice de leur témoignage, ils le prolongent à travers les temps, et le lieu même où dorment leurs restes sacrés empruntera dans la langue de l'Église le nom qui exprimait déjà leur apostolat et leur martyre : il s'appellera la confession. Qu'a fait saint Pierre en sa vie? Il a dit à Jésus-Christ : *Tu es Christus Filius Dei vivi.* — Qu'a-t-il fait en sa mort? Il a scellé son témoignage et reçu celui de Jésus-Christ : *qui me confessus fuerit.* — Est-ce tout? Non, mes frères; regardez. Sur la colline vaticane qui a bu son sang, voyez-vous se dresser l'édifice triomphal qui porte jusqu'au ciel le trophée de la victoire du Christ? Pénétrons dans l'auguste Basilique : au-dessous de l'altière coupole, voici le baldaquin superbe que supportent les colonnes tourmentées comme la flamme; au-dessous, la crypte mystérieuse cache la dépouille du Prince des Apôtres. Et le pèlerin tombe à genoux devant la confession de saint Pierre.

Oh! que ce nom est bien trouvé! Si j'eusse été là, ô grand apôtre, quand vous tiriez de votre cœur cette

1. Luc., xii, 4.

parole inspirée : *Tu es Christus*, peut-être j'aurais douté. Mais devant ce tombeau je n'hésite plus. Car dix-huit siècles ont passé sur ce témoignage et ne l'ont pas fait vieillir ; et quand je m'agenouille à mon tour là où tant de générations se sont prosternées, c'est la foi de ces dix-huit siècles qui vient à mon secours pour tirer de mon cœur, plus éclatante et plus sûre d'elle-même, la confession de ma foi.

Mais c'est trop peu de constater ce fait étrange : les tombeaux des saints continuent leur témoignage : il faut aller au fond de ce mystère, il faut en interroger les raisons surnaturelles.

Aux yeux de la foi, qu'est-ce que le tombeau? C'est la prison où la chair de l'homme, captive de la mort, attend la délivrance de la résurrection. Les destinées du tombeau sont donc liées aux destinées de la chair et pour comprendre les premières, il faut faire l'histoire des secondes.

L'homme est un être double, un abrégé des deux mondes.

Création...

Péché — dégradation. *Non permanebit spiritus meus in homine quia caro est.*

Rédemption. — *Verbum caro factum est.*

Cette chair divine n'a pas d'autre raison d'être que sa qualité de victime... Comme toute victime, elle est d'abord séparée (sein de Marie), offerte (au Temple), immolée (au Calvaire), consommée (Ascension), — et elle reçoit une glorification suprême, l'Eucharistie : la chair devient capable de sanctifier l'esprit.

Et maintenant ce qui s'est passé dans le chef doit se reproduire dans les membres.

Le baptême sépare.

L'éducation chrétienne, c'est l'oblation.

La mortification immole.

O chair des saints, livrez-nous le secret de ces luttes glorieuses où l'âme qui vous anima fit prévaloir la souveraineté de Dieu sur l'esprit, et celle de l'esprit sur les sens !

Au récit de ces combats, la nature frémit, l'homme animal se scandalise, mais l'homme spirituel applaudit, car il a appris de saint Paul qu'il fallait ce complément à la Passion de Jésus-Christ. O Jésus ! permettez-moi de le dire, si vous aviez été seul à embrasser la souffrance, votre gloire était imparfaite parce que votre victoire était trop facile. Soumettre une chair innocente, faire accepter la loi du sacrifice à cette humanité docile qui ne connaissait pas les résistances de la nature perverse, c'était trop peu pour établir la divine vertu de votre grâce. Les saints l'ont compris, et, noblement jaloux de glorifier vos dons, ils vous ont livré ce qu'il y avait en eux de plus infirme et de plus mauvais, pour y ménager à votre action souveraine des triomphes inattendus et de surprenantes victoires.

Dans cette profession d'immolation volontaire, ils ont cherché autre chose encore que l'expiation de leurs fautes ou la garantie de leur vertu. S'oubliant eux-mêmes, c'est vous qu'ils ont aimé dans la souffrance. Et voilà pourquoi dans ce chemin les âmes innocentes ont souvent précédé les âmes pénitentes ; voilà pourquoi

vos Vierges, ô divin Époux, ont tressé d'épines et non pas de roses la couronne de leurs fiançailles. Voilà pourquoi vos martyrs, ô Roi triomphant, ont appelé de leurs vœux et salué de leur sourire cette heure sanglante où leurs membres déchirés multipliaient par le nombre de leurs plaies la confession de leur foi et le témoignage de leur amour.

Mais l'immolation n'achève pas le sacrifice : il faut que la consommation survienne, qu'elle fasse entrer la victime dans un état nouveau, dans une vie supérieure.

Quand l'animal voué au sacrifice avait été immolé sur l'autel de l'ancienne alliance, le prêtre et le fidèle mangeaient sa chair et l'élevaient du même coup en introduisant l'élément inférieur dans le courant de la vie humaine. Pâle et imparfaite image de cette communion sublime qui introduit l'humanité de Jésus dans la gloire de son Père, dans les honneurs de la divinité.

Et nous, et nous maintenant victimes immolées avec Jésus-Christ, ne serons-nous point consommés avec lui ? Attendez ! L'heure s'approche. Job s'est soulevé sur sa couche d'opprobre et de douleurs, et à travers le lointain des âges il l'a vue lentement venir : *In novissimo die de terrâ surrecturus sum et in carne meâ videbo Deum meum.* Oui, un jour viendra où l'Esprit de Dieu soufflera sur la cendre et où la mort, dont l'aiguillon déjà s'est émoussé sur nos âmes, verra lui échapper jusqu'à notre dépouille, dernier reste de sa domination vaincue. Mais ce jour est le dernier des jours : *in novissimo die.* Et en attendant, il nous faut des arrhes de la victoire promise. Cendres des saints, tressaillez dans vos sépulcres !

Voici votre rôle qui commence ! C'est à vous qu'il appartient d'anticiper sur l'heure de la résurrection. A travers les murailles qui vous enserrent, le souffle de Dieu vous a visitées, et vous a fait entrer dans une condition nouvelle qui participe, comme la chair de Jésus, des qualités de l'Esprit. Sortez donc de vos froides prisons, ô dépouilles sacrées! Quittez la demeure des morts pour monter sur les autels. Paraissez enchâssées dans l'or et les pierreries, enveloppées dans la pourpre et la soie. Tandis que la terre vous prodigue ses chétifs trésors, le ciel vous communique des vertus vivifiantes et tire de vos poussières les mystérieuses énergies du miracle.

On voit alors, autour de ces sépulcres transfigurés, se former comme des courants impétueux de vie surnaturelle : le désir de la guérison sert d'un premier appât pour attirer les faibles; mais devant le miracle espéré, la foi s'exalte, la prière s'enflamme, l'âme terrestre monte au-dessus d'elle-même et la merveille de sa transformation spirituelle fait pâlir l'éclat des plus étonnants prodiges.

O saint Denys, notre père, laissez-nous chanter la gloire de votre tombeau! Il a gardé la foi de la France. Non, jamais votre bouche éloquente n'eût pu porter si loin le témoignage que vous rendez à Jésus-Christ par votre dépouille, depuis qu'elle dort dans ce sépulcre! Un jour, au ciel, vos enfants verront votre gloire ; mais ici déjà ils l'ont sentie passer sur votre cendre; ils ont retrouvé à vos pieds la foi humble et sereine qui s'incline sous la parole de Dieu et reçoit, en

retour de sa soumission, le don de pénétrer l'invisible.

Prosternés devant votre confession, ils vous demandent le secret d'imiter votre témoignage. Ah! il me semble que j'entends votre réponse : « Levez-vous, enfants de ma tendresse et de mes larmes! Du lieu de ma sépulture, retournez au lieu de mon martyre. Sur cette colline qui a bu mon sang, la France pénitente élève un monument à l'amour rédempteur. Allez porter au Cœur de Jésus la confession de cette foi dont le flambeau s'est rallumé sur ma tombe et lui demander en échange une étincelle de son amour! »

II

La foi, mes frères, n'a pas de patrie sur la terre; mais les croyants en ont une, et leur foi, comme le cri de leur cœur, leur dit qu'il faut l'aimer.

O France chrétienne, fille de saint Denys, de saint Remy, de saint Louis, quel est celui de tes vrais fils qui pourrait séparer ton amour de l'amour de ton Dieu? Comment peut-il t'aimer, France chère au Christ, celui qui n'aime pas ton divin ami? Ah! pour t'aimer ainsi, il faudrait t'aimer sans la gloire, car ton honneur héréditaire est d'essence chrétienne et ton histoire nationale est l'histoire des bienfaits du Christ.

A ce titre déjà, mes frères, le tombeau de saint Denys, gardien de la foi des Français, mériterait par là même d'être appelé le gardien de l'honneur de la France. Mais, pour trouver de cette vérité une démonstration plus particulière et plus frappante, il suf-

fit, en face de ce tombeau, de rappeler nos souvenirs.

Oui, l'honneur d'un peuple, ce sont ses souvenirs. L'honneur anoblit, et toute noblesse est héréditaire. Et je défie qu'une nation prenne conscience de sa grandeur autrement qu'en regardant ses aïeux. Ah! je sais que telle n'est pas la doctrine de l'école audacieuse qui voudrait, depuis quatre-vingts ans, s'imposer à notre pays. Pour elle, la gloire d'un peuple, c'est de dater d'hier et d'abjurer ses ancêtres; la gloire d'un peuple, c'est de faire table rase de tout ce qui l'a illustré durant des siècles, pour emprunter tout d'un coup à des conceptions abstraites tous les principes qui régleront sa vie. A les en croire, la France devrait rougir d'être l'œuvre des âges, enfantée dans la patience et dans la lutte, et se vanter d'être éclose dans le cerveau de quelques rêveurs. Ah! devant ces folies de l'orgueil en délire, je comprends le passé et ses horreurs! Je comprends que vous ayez gêné le calcul de ces insensés, basilique vénérable, et que votre séculaire majesté ait attiré la fureur de leurs sacrilèges profanations!

Mais aujourd'hui vous voilà devant nous, relevée de vos ruines, parée d'une jeunesse nouvelle et d'une renaissante beauté. En vous voyant, nous revoyons nos saints, nos grands hommes, nos évêques, nos moines, nos rois. Monument de l'honneur de la France, livrez-nous vos souvenirs!

Ah! messieurs, pour répondre à ce vœu de vos cœurs, il faudrait une autre voix que la mienne et d'autres loisirs que les vôtres en cette solennité; car il s'agit d'une

longue histoire, et je ne puis que prononcer en passant les noms illustres qui la décorent.

Les premiers que je rencontre au lendemain même du martyre de saint Denys sont ceux de Lisbius et de Catulla : Lisbius, la première conquête de l'apôtre et qui deviendra la souche de cette lignée fameuse des Montmorency ; Catulla, dont une des rues de cette cité garde le nom et qui fut la première à rendre au corps du martyr les honneurs de la sépulture.

Trois siècles se passent ; l'Église, pacifiée par Constantin, s'empresse de toutes parts à honorer la tombe de ses martyrs, mais saint Denys attend encore un sépulcre digne de sa gloire. Qui donc va payer enfin cette dette arriérée de la reconnaissance d'un peuple Ah ! mes frères, ne craignez pas : la cause est en bonnes mains. Voici Geneviève... Elle aussi, l'humble vierge, présidera un jour aux destinées de la patrie. Elle aussi verra sa dépouille abritée sous un mausolée superbe, orgueil et protection de la première cité du monde. — Rôle de Geneviève. — Attila, — le mal des ardents. Il était dit que le nom de cette vierge serait mêlé à tout ce qui est grand dans notre histoire. Voilà pourquoi c'est à elle qu'a été réservé l'honneur de donner pour la première fois à saint Denys une sépulture digne de la France.

Le temps poursuit son œuvre de destruction. Deux siècles après Geneviève, il faut encore relever des ruines. Cette fois, deux hommes prendront en main la tâche : un roi et un saint. La nouvelle basilique sera l'œuvre des trésors de Dagobert et de l'art de saint Éloi.

Mais au tombeau qui rallie autour de lui toutes nos gloires, il faut une garde permanente. — Paraissez, fils de Benoît, race puissante, lignée féconde de saints, de docteurs et d'artistes. Vous êtes prêts pour l'honneur de ce ministère, car entre toutes les familles monastiques vous ne brillez pas seulement par la primauté d'origine, vous vous distinguez encore dans toutes vos œuvres par un caractère de grandeur.

Sous votre impulsion tout ici grandit et s'élève (Légion d'honneur).

Suger.

Saint Léon IX.

Saint Louis.

Sépulture des rois.

Voilà les souvenirs.

Ce sont aussi nos espérances.

Péroraison : *Surge qui dormis.*

Application successive à (saint Denis)
(et à nous).

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINTE THÉRÈSE

PRONONCÉ AU CARMEL DE L'AVENUE DE MESSINE

le 15 octobre 1877.

Exaudi nos, Deus, salutaris noster, ut sicut de Beatæ Theresiæ Virginis tuæ festivitate gaudemus, ita cælestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur et piæ devotionis erudiamur affectu.

(Oraison de l'Église.)

C'est ici qu'il faut venir pour trouver le plein accomplissement de ce vœu de l'Église.

La prière citée comprend trois choses : une déclaration et deux demandes.

1° L'Église déclare qu'elle se réjouit en la fête de sainte Thérèse, vierge de Dieu.

2° Elle demande au Seigneur que ses enfants trouvent dans la doctrine de cette vierge illustre une nourriture céleste, et dans la tendresse de sa dévotion un salutaire enseignement.

Ici, mes sœurs et mes frères, tous les mots portent; car cette oraison, composée d'abord pour toutes les vierges que la Liturgie honore, l'Église l'a retouchée avec un soin particulier pour l'adapter à la louange de

celle qui réunit sur son front, avec la couronne des vierges, la couronne des Docteurs.

Je ne viens pas ici, avec la solennité d'un panégyriste, vous raconter la vie de sainte Thérèse ni analyser ses œuvres. Non, mes sœurs ; ce n'est pas à vous qu'il faut enseigner ces choses, c'est près de vous qu'on vient les apprendre. Je veux simplement chercher, avec vous et avec ce pieux auditoire, l'édification contenue pour nous dans la prière que l'Église met sur nos lèvres en cette solennité.

Commençons, après avoir invoqué Celle qui est notre mère à tous, mais qu'une adoption, dont vous connaissez l'histoire, a faite plus particulièrement la mère de sainte Thérèse. *Ave, Maria.*

I

L'Église déclare d'abord que la fête de sainte Thérèse la met en joie. Pourquoi, mes frères? Ah! pour s'en étonner, il ne faut rien savoir de la mission de l'Église, il ne faut rien connaître de son cœur. La mission de l'Église, c'est d'étendre et de dilater le Christ. Voyez le peu qu'il a fait par lui-même... Il n'a pas été jaloux, que dis-je? Il s'est plu à réserver à son Église la part principale de son œuvre. « Celui qui croit en moi, dit-il (et cette expression générale désigne l'universalité des croyants, c'est-à-dire l'Église), fera les œuvres que je fais, et en fera de plus grandes, parce que, moi, je retourne à mon Père » : *Qui credit in me, opera quæ ego facio et ipse faciet, et majora horum faciet, quia ego ad Patrem*

vado [1]. Et ceci est tout à fait conforme au plan général de la Rédemption. Dieu pouvait pardonner de loin, laisser tomber de haut la miséricorde; il ne l'a pas fait. Il a voulu descendre et il a fait de l'Incarnation la condition de notre délivrance : *descendit de cælis et incarnatus est.* Dans ce premier acte du dessein rédempteur, il a déjà dessaisi la divinité d'une partie de ses droits en faveur de l'humanité. Ce que Dieu pouvait faire seul, il le fait pour l'humanité de son Christ; et, chose surprenante, il le fait plus parfaitement... La miséricorde eût été seule satisfaite... la justice l'est aussi... la puissance est vengée, et la sagesse triomphe.

Dès lors, faut-il s'étonner que, satisfait à ce point du concours de l'humanité dans son ouvrage, le Seigneur ne s'arrête pas en si beau chemin? Le Verbe s'est incarné, et il a vu son œuvre grandir; le Verbe incarné va se répandre hors de lui-même, et son œuvre grandira d'autant. Le Christ est une tête, mais le corps c'est l'Église : *Et ipse est caput corporis Ecclesiæ.* Et ce corps étendra ses membres dans l'espace, et il couvrira le monde; il les étendra dans le temps et il remplira les siècles; et le Christ sera partout et toujours par l'universalité et la perpétuité de son Église.

Quelle est, dans cette mission de l'Église, le rôle des saints? Il y a trois classes d'hommes qui entrent en rapport avec l'œuvre de Jésus-Christ : ceux qui la détruisent; ceux qui l'administrent; ceux qui la font croître et prospérer pour la gloire de Dieu.

Voilà la mission de l'Église, mes frères. Et mainte-

1. JOAN., XIV, 12.

nant vous voulez connaître son cœur? J'aurai tout dit par ces deux mots : c'est un cœur d'épouse et de mère. Le Christ a formé lui-même le cœur de son épouse; il l'a fait pur, tendre et fidèle. Tous ses désirs sont pour la gloire de son époux. *Sanctificetur nomen tuum. Adveniat regnum tuum.* Le Christ a formé le cœur de cette mère; il l'a fait à l'image du cœur de sa propre mère *Marie*, généreux, ardent, dévoué jusqu'au sacrifice, ne voulant qu'une chose ici-bas, mais la voulant passionnément: donner à Jésus-Christ des enfants dignes de lui. *Quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis.*

Elle s'en va donc à travers les temps, cette épouse et cette mère. Elle s'assied, comme dit l'Écriture, au carrefour des chemins et à l'entrée des villes : *In mediis semitis stans, juxta portas civitatis*[1]. Elle appelle les générations au partage des divins trésors. *O viri, ad vos clamito.* Venez, leur dit-elle, venez glorifier mon époux, et vous recevrez en retour des biens inestimables. Car j'enrichis ceux qui me confient leur amour, et je comble tous leurs désirs : *ut ditem diligentes me et thesauros eorum repleam.*

Voilà le cri de l'Église, le cri de son cœur. Mais quelle est la réponse des hommes?

Mystère accablant! Tous ne veulent pas de la vie. *Quis est homo qui vult vitam?* Beaucoup répondent qu'ils n'en veulent pas. *Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem.*

Et l'Église s'arrête déconcertée. Car elle a appris d'Isaïe que la parole de son époux ne doit pas retourner

1. Prov., VIII, 2, 3.

à vide vers celui qui l'a prononcée : *verbum meum non revertetur ad me vacuum ;* Mais qu'il doit atteindre tout son effet, *sed faciet quæcumque volui*, et conduire jusqu'au plein succès toutes les entreprises de Dieu : *et prosperabitur in his ad quæ misi illud*[1]. Eh quoi ! s'écrie-t-elle, ô mon divin époux, m'auriez-vous trompée ? Voilà votre parole, la parole de vie, elle est dans mes mains ; je l'ai offerte aux hommes, que dis-je ? je les ai pressés de la recevoir, j'ai prodigué les instances, ils n'en ont point voulu. Et vous dites, Seigneur, que cette parole rejetée des hommes ne doit pas retourner à vide jusqu'à vous ? Le Christ a vu les angoisses de son épouse ; et que répond-il ? Il lui montre les saints ! Les saints, mes frères, grand mystère, mystère de joie. Les saints, ressource suprême de la sagesse de Dieu, pour justifier son œuvre, pour rétablir l'équilibre moral du monde, et pour venger du reproche de stérilité la grâce féconde qui s'échappe du Calvaire ! Ah ! ne savez-vous pas ce qu'un saint vaut devant Dieu ? Ignorez-vous qu'il pèse plus dans les balances divines que des milliers de pécheurs ? qu'il donne à Dieu plus de gloire que ne lui en retire la multitude des ingrats et des insensés ? Que l'humanité pécheresse retombe vers son péché, il n'y a pas de quoi nous surprendre. Mais que, soulevée par une grâce de choix, elle monte jusqu'à ces sommets de la sainteté où le regard humain ne peut plus la suivre, voilà ce qui est pour ravir la terre et le ciel d'une surnaturelle admiration.

1. Is., LV, 11.

Voyez le contraste : l'humanité vit d'égoïsme; la sainteté vit de dévouement. L'humanité ne rencontre dans la nature que des pièges partout tendus et qui la font tomber, que des idoles qui la séduisent et l'entraînent dans l'apostasie. La sainteté trouve partout matière à sacrifice, exercice d'amour et occasion de victoires. L'humanité dit à la terre : tu es ma patrie; la sainteté lui dit : tu es mon exil. L'humanité dit à la souffrance : *je te déteste;* et à la mort : *je te fuis.* La sainteté ne peut vivre sans l'une ou l'autre, et s'écrie avec Thérèse : *Ou souffrir ou mourir.* Grand Dieu! quelle merveille! Et que vous aviez raison! Non, votre parole ne retourne pas à vide vers votre trône; car, en dépit des stupides mépris des âmes vulgaires, elle a fait toute son œuvre et conquis toute sa gloire, quand elle a fait les saints : *et prosperabitur in his ad quæ misi illud.*

O Église de Jésus, maintenant je comprends votre joie en ce jour,

Vous avez trouvé une sainte : Thérèse, vierge de Dieu, *Theresiæ virginis tuæ.* Thérèse qui appartient à Jésus de telle sorte qu'elle n'aura plus d'autre nom parmi les hommes ; elle sera pour tous les siècles : Thérèse de Jésus.

Thérèse, dont le cœur est assez grand pour embrasser dans ses désirs apostoliques toute l'étendue de la terre, dont la prière est assez puissante pour égaler les conquêtes de l'apôtre des Indes, dont la parole est assez efficace pour enfanter des légions de saintes qui garderont, à travers les âges, l'héritage de sa pureté, de sa pénitence et de son amour.

Oui, l'Église de Jésus a le droit de se réjouir. Mais ce qu'elle cherche aujourd'hui, ce sont des âmes qui veuillent être les compagnes de sa joie. Ah ! je sais bien qu'elle les trouve ici ! Je sais bien que l'austérité de ce cloître livre aujourd'hui passage à des torrents d'allégresse ! Je sais bien que les filles de sainte Thérèse n'ont pas besoin qu'on les exhorte à moissonner aujourd'hui, dans les délices de la consolation, ce qu'elles ont lentement semé dans une année entière de larmes et de sacrifices ! Mais ce que je voudrais, mes frères, ce serait de vous faire partager cette joie ; d'appeler, de fixer un moment sur cet objet votre attention disputée par tant de soucis terrestres et d'assombrissants spectacles ; de vous faire trouver, à vous aussi, dans la contemplation d'une âme sainte, la source d'une consolation puissante et le remède aux maux qui vous affligent. C'est la grâce qui vous sera faite, si les deux souhaits de l'Église s'accomplissent en votre faveur. Nous allons maintenant les méditer ensemble.

II

L'Église, qui s'est réjouie en la fête de Thérèse, vierge de Dieu, formule un double vœu : que ses enfants trouvent, dans la doctrine de cette sainte, un aliment céleste : *cælestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur*, et dans sa tendre dévotion un enseignement : *et piæ devotionis eruditamur affectu.*

Tout d'abord, sujet d'étonnement dans l'ordre des demandes. La doctrine de Thérèse nous est présentée

comme un aliment céleste; sa dévotion, comme un enseignement. Ne semblait-il pas plus naturel de renverser cet ordre, de nous faire chercher l'instruction dans la doctrine et la nourriture céleste dans la piété? Et pourtant, mes frères, l'Église a bien parlé, et nous ferons bien de la suivre dans ses demandes.

La première porte sur la doctrine et c'est justice; sans doctrine, pas de piété véritable. Car la piété n'est pas un sentiment capricieux qui s'épanche où il veut. — Notion de la piété. — Elle tient à tout l'ensemble du dogme chrétien. Si bien que toute erreur dogmatique a son retentissement dans la piété. Protestantisme, Eucharistie, Vierge ; Jansénisme, abandon des sacrements ; Quiétisme, négligence des vertus. La vraie piété, c'est le fleuve qui coule de la source pure d'une saine doctrine.

Que sainte Thérèse le savait bien, elle qui tenait en grande estime les théologiens, elle qui demandait avant tout aux directeurs spirituels d'être éclairés! Mais le Seigneur, qui lui avait donné cette grande soif de la doctrine, s'est chargé de l'étancher. Et il a fait de cette âme altérée une fontaine féconde, où viennent boire les simples et s'abreuver les sages.

Oui, la doctrine de Thérèse a été bien caractérisée par l'Église : ce n'est pas seulement une lumière, c'est une nourriture. Celui qui se met à son école n'est pas seulement plus éclairé, il est plus fort. Et pourquoi? Parce que cette doctrine est pleine de toute la substance du christianisme. Elle a, pour fruit propre, une large et filiale confiance de l'âme envers Dieu. Lisez,

par exemple, sa vie écrite par elle-même. Que se propose-t-elle à travers les résistances de son humilité? Faire connaître les grâces que Dieu lui a faites, pour entraîner les autres à sa suite dans ce chemin de générosité qui conduit à l'amour. Et dans ces descriptions admirables des états surnaturels, que veut-elle encore? Ah! sans doute, elle veut préserver de l'illusion ceux qui suivent ces chemins ardus. Mais elle veut surtout leur montrer que l'intimité avec Dieu est un trésor offert à tous ceux qui le désirent : *omnes sitientes, venite ad aquas.* Elle s'approprie les paroles de Salomon. Voici, dit-elle, le secret de Dieu : je l'ai appris sans feinte, je le communique sans jalousie: *quam sine fictione didici et sine invidia communico;* je ne veux cacher à personne les beautés qu'il recèle : *et honestatem illius non abscondo*[1].

O mes sœurs, vous êtes heureuses d'être assises tous les jours au festin qu'une telle mère vous a servi. C'est là sans doute le principe de cette vigueur qui, depuis trois siècles, a maintenu sans défaillance l'œuvre de la réformatrice du Carmel. Mais c'est aussi l'explication de cette virilité qui caractérise la piété dans votre ordre; la doctrine de Thérèse vous suffit, et vous êtes préservées par là des altérations qui énervent et des innovations qui rapetissent aujourd'hui la dévotion de tant d'âmes.

Mais vous, mes frères, ne prendrez-vous pas votre part de cette nourriture? N'apprendrez-vous pas, à

1. Sap., VII, 13.

l'école de Thérèse, à servir Dieu largement, sans sécheresse et sans égoïsme, sans crainte mesquine de passer pour mystiques, sans crainte pusillanime d'être entraînés trop loin dans les voies du divin amour. Ah! mes frères, que redoutez-vous? Vous avez peur de votre fidélité! Vous tremblez que Jésus ne réponde à un premier effort de votre bonne volonté par des grâces nouvelles, qui vous porteraient plus avant et multiplieraient les exigences de Dieu? Hélas! oui. C'est notre folie à tous. Nous n'avons pas peur de nos ingratitudes, de nos résistances... Mais s'il y a en nous un bon mouvement, un acte un peu plus généreux, voilà ce qui nous effraie. Ah! cette crainte est bien peu honorable. On pourrait l'excuser pourtant, si elle était raisonnable! Mais non; elle est insensée. *Si bene portas Crucem, portabit te.* Demandez à Thérèse et à tous les saints.

Nourris de la doctrine de Thérèse, il nous reste, pour accomplir les vœux de l'Église, à nous instruire au spectacle de sa dévotion.

Eh bien! mes frères, c'est là que nous trouverons l'encouragement dont nous avons besoin, pour obéir aux suggestions de sa généreuse doctrine : *piæ devotionis erudiamur affectu.* Cette âme, abreuvée de souffrance, a été un miracle de tendresse. Dix-huit années d'épreuves et d'aridité spirituelle n'ont pas découragé la constance de ses désirs; et l'Époux qu'elle avait aimé à travers tant de larmes, pour prix de sa persévérance, a fait jaillir enfin de son cœur transpercé une source d'ineffables consolations et de ravissante cha-

rité. Grande et salutaire leçon pour nous tous, mes sœurs et mes frères : *piæ devotionis erudiamur affectu.* Apprenons ici que le service de Dieu n'est pas l'œuvre d'un jour, que l'éternité mérite d'être payée, que le Seigneur est un débiteur fidèle, à qui nous pouvons confier sans crainte le crédit de nos espérances. Donnons, donnons, en attendant qu'il réponde; donnons de notre foi, quand il se cache dans l'obscurité; donnons de nos désirs, quand il se dérobe dans une apparente indifférence ; donnons de nos prières, quand il semble sourd à nos cris; donnons de notre pénitence, quand il se montre irrité de nos fautes; donnons de notre soumission, quand il dispose en maître des événements et brise sur son passage nos desseins les plus chers. Ames éprouvées, âmes généreuses, ne voyez-vous pas qu'en donnant toujours de la sorte, vous recevez plus encore? que votre vertu s'aguerrit, que vos liens se rompent, que votre amour se fortifie en se déprenant de la terre? L'heure vient, elle est proche, où le visage de l'ami, de l'Époux va paraître à découvert et vous payer en une seule fois de tous vos sacrifices. Alors vous retrouverez la douceur de la piété; mais ce ne sera plus le lait que l'indulgence de Dieu ménageait autrefois à l'infirmité de votre enfance spirituelle; ce sera la suavité qui découle d'une confiance éprouvée et d'un amour fort comme la mort. Alors vous comprendrez la signification de vos douleurs et vous tirerez avec David cette conclusion suprême : s'attacher à Dieu quand même; voila le bon parti; il n'y a de solide espérance que celle qui repose en lui :

Mihi autem adhærere Deo bonum est, ponere in Domino Deo spem meam[1].

Mes sœurs et mes frères, recueillons cet enseignement que nous donne la piété de Thérèse. Alors nous serons capables de nous réjouir dignement avec l'Église en cette fête. Nous comprendrons le mystère de cette allégresse qui dilate son cœur, à la vue de cette merveille spirituelle; et noblement jaloux de ménager à Jésus de pareils triomphes, nous livrerons nos âmes aux transformations de sa grâce et aux aspirations de la sainteté. C'est le secret de la paix sur la terre; c'est le prix de la gloire au Ciel!

1. Ps. 72.

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA TRANSLATION

DU CORPS DE SAINT VINCENT DE PAUL

PRONONCÉ EN L'ÉGLISE DE LA MISSION

le 19 avril 1887 [1].

Deus caritas est; et qui manet in caritate, in Deo manet et Deus in eo.

(I JOAN., IV, 16.)

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

MES FRÈRES,

Il y a cinquante-cinq ans, une pompe solennelle et religieuse se déployait dans Paris. Le corps de saint Vincent de Paul, soustrait par des soins pieux, quarante ans auparavant, aux profanations révolutionnaires, retrouvé et reconnu en 1816, et confié depuis lors, dans une humble chapelle, à la garde des Filles de la Charité, recevait enfin des honneurs dignes de celui dont le nom est une gloire de l'Église, de la France et de l'hu-

1. Mgr d'Hulst a rédigé ce sermon après coup dans sa plus grande partie.

manité. L'illustre archevêque de Paris, Mgr de Quélen, avait voulu présider lui-même à la solennité de la translation. Enfermés dans une châsse précieuse, hommage de l'art à la sainteté, les ossements de votre père, Messieurs, attendaient, sous les voûtes de Notre-Dame, l'heure désirée du retour au milieu de ses fils. Une procession magnifique les conduisit jusqu'à ce sanctuaire, nouvel asile ouvert à votre société. Portée par les mains des lévites, l'arche sainte fut élevée sur ce trône d'honneur où, depuis plus d'un demi-siècle, tant de générations sont venues chercher les inspirations de la charité.

La piété des Parisiens aime à célébrer cet anniversaire, et ce serait assez de ce grand souvenir pour justifier l'éclat de la fête présente. Mais, ô Vincent, voici que, au déclin de ce siècle, une nouvelle glorification vous était réservée ! Nous assistons à un duel formidable entre deux religions : la religion de Dieu et la religion de l'homme. L'une enseigne la charité, l'autre l'égoïsme. Et la société tremble sur ses bases, parce que c'est la seconde qui menace de prévaloir. Devant un tel péril, la conscience chrétienne s'est émue. Pareils à des soldats un moment déconcertés, les représentants de la charité évangélique se sont tournés vers le vicaire de Jésus-Christ : Père, se sont-ils écriés, donnez-nous un étendard ! Léon XIII a prêté l'oreille à ce cri parti de la France, et il a proclamé Vincent de Paul patron de toutes les œuvres de charité françaises. Mais le nom de Vincent est un nom d'apôtre, un de ces noms qu'aucune frontière n'arrête, qui débordent toutes les bar-

rières des peuples : *In omnem terram exivit sonus eorum.* Et de toutes parts les pasteurs ont réclamé auprès du Pasteur suprême ; trois cent quatre-vingt-treize évêques ont demandé l'extension au monde entier du bienfait de ce patronage. Humble prêtre, avide d'obscurité, vous qui avez fui la gloire comme d'autres la poursuivent ; vous qui, au soir d'une vie chargée de mérites, ne trouviez pour vous désigner vous-même que des paroles de pitié ; voici que tout l'univers envie à la France le reflet que prête aux œuvres chrétiennes l'éclat de vos actions immortelles ! Paris, cette Babylone qui versait l'ivresse de l'erreur et du vice à tous les peuples de la terre, élève maintenant un signe d'honneur et de paix au milieu des nations ; et ce signe, c'est votre douce et radieuse figure, ô Vincent, vous que l'Église acclame aujourd'hui, que le Chef de l'Église proclamera demain le protecteur des œuvres charitables dans le monde entier !

Comment ferai-je, Messieurs et mes frères, pour traduire vos sentiments en face d'un tel spectacle ? Reprendrai-je devant vous un récit cent fois renouvelé et plus présent que jamais à vos mémoires ? Raconterai-je une fois de plus la vie de saint Vincent de Paul ? Je craindrais, en le faisant, de ne pas répondre, comme il convient, à l'attente de vos âmes. C'est un secours actuel et opportun que Rome nous envoie, en nous donnant Vincent de Paul pour chef dans les combats de la charité. C'est de cette actualité même que je veux vous entretenir. Et pour cela, reprenant la pensée que j'exprimais tout à l'heure, j'essaierai de vous montrer dans notre patron le guide qui doit nous conduire à la

victoire, en confondant le culte de l'homme, en exaltant le culte de Dieu.

I

Le culte de l'homme! C'est bien là la religion du temps présent, la forme moderne de l'idolâtrie ! L'ancienne idolâtrie cherchait les faux Dieux dans la nature, elle se trompait par ignorance et par faiblesse. Être chétif et dépendant, l'homme se sentait menacé et dominé de toutes parts; derrière ces manifestations de force qui sont partout dans l'univers, il plaçait autant de puissances ennemies qu'il fallait fléchir ou se concilier. L'erreur ici n'était que partielle; l'adoration n'allait pas assez loin, elle s'arrêtait trop tôt, elle ne remontait pas à la cause unique qui soutient toutes les causes. Le tort de cette idolâtrie était de mettre un Dieu dans le soleil, un Dieu dans chaque étoile, un Dieu dans la tempête et dans la foudre, un Dieu dans les forêts et dans les eaux. Mais en disant à l'homme de s'incliner, elle ne le trompait pas.

L'impie moderne ne s'incline plus. Il a reconnu que les puissances de la nature sont inconscientes, qu'on perd son temps à les invoquer; qu'elles obéissent, non à des génies capricieux, mais à des lois fatales. Et ces lois, qui les connaît? Les êtres qu'elles régissent? Non. C'est l'homme seul qui les découvre. Ainsi l'intelligible est partout dans l'univers, mais nulle part il n'est compris. De savantes dispositions président, depuis des milliers de siècles, au développement des choses; mais toute cette science s'ignore elle-même jusqu'au jour où, par

un progrès nouveau, apparaît enfin sur la scène du monde ce tard-venu de l'existence, capable d'offrir à l'idéal, dans un cerveau humain, un asile intelligent. Alors le chaos s'illumine, la loi se dégage, l'univers se mire dans la pensée de l'homme devenu la conscience des choses.

Ah ! s'il en est ainsi, l'homme fait bien de s'adorer ; il est vraiment le Dieu de ce monde ! A moins que sa raison ne soit elle-même un simple reflet ! A moins qu'avant l'apparition des êtres inconscients, il n'y ait eu un pensant éternel, dont la sagesse aurait semé partout les traces d'ordre prévoyant que la nature nous présente ! L'esprit de l'homme serait alors un humble flambeau allumé au foyer des clartés infinies, et le vrai Dieu serait celui qui a écrit son nom dans les choses et qui a mis dans l'homme le pouvoir d'en épeler les caractères.

Mais quoi ? C'est là une conception vieillie. On ne veut plus d'un Dieu antérieur au monde. Et comme dans le monde lui-même, il n'y a plus qu'une intelligence, celle de l'homme, la conclusion est inévitable : il n'y a plus d'autre Dieu que l'homme.

Mais c'est l'orgueil de Satan qu'une telle doctrine ? — Oui, et peut-être quelque chose de pis. Avant d'être Satan, Lucifer avait vu le vrai Dieu, il l'avait vu face à face, il ne pouvait pas dire : Dieu n'est pas. Tout l'effort de son ambition sacrilège était de s'égaler au Très-Haut, d'échanger la condition de serviteur contre celle de rival : *ascendam... et similis ero Altissimo*[1]. L'homme va

1. Isaie, xiv, 14.

plus loin. Il dit : je serai seul Dieu, je détrônerai le Créateur et je me ferai adorer à sa place. La science sera l'instrument de ma domination sur l'univers. Avant moi il n'y avait que le hasard. Par moi l'intelligence est entrée dans le monde. La nature trouve en moi la pensée qui l'exprime. Je suis le vrai Dieu [1].

Conséquences multiples de cette hérésie formidable. La plus hideuse, c'est la déification des passions ; que devient la morale, si l'homme est Dieu ? En Dieu tout est bon. — Pourquoi distinguer entre appétits et appétits ?

La plus redoutable pour la société, c'est la consécration de l'égoïsme.

On nous parle de philanthropie. Il faut aimer l'humanité dans les autres. Soit. Mais au moins autant en moi-même. On me dit : les deux amours sont harmoniques. Peut-être en spéculation. Mais pratiquement ils sont antagonistes. Pourquoi sacrifierais-je mon bien-être à celui d'autrui ? — C'est vrai, disent les modernes docteurs. Il ne faut jamais se sacrifier. Doctrine du sacrifice est antiscientifique, préjugé théologique. Il faut mettre le pied sur la tête des autres pour monter au bonheur, sauf à les encourager ensuite à y monter à leur tour. — Mais s'ils sont trop pressés ? S'ils ne savent pas attendre l'heure scientifique de leur élévation ? Oh ! alors, c'est le conflit sanglant, c'est la ruine ; le progrès est retardé d'un siècle, la société se débat dans la barbarie.

1. Ici la rédaction de Mgr d'Hulst s'arrête ; nous recourons au manuscrit du canevas.

O religion de l'homme, que tu es dure à l'homme ? Tu lui jettes en pâture une glorification dérisoire et tu n'as pour ses misères, ni un regard d'amour, ni une larme de pitié, ni un élan de dévouement. Adorateurs de l'humanité, vous êtes les pharisiens modernes !

Vos autem dicitis : Quicumque dixerit patri vel matri : munus quodcumque est ex me, tibi proderit, et non honorificabit patrem suum aut matrem suam... Hypocritæ[1] *!*

II

Il est temps de revenir à une doctrine meilleure. La religion de l'homme fait le malheur de l'homme. Pourquoi ? Parce qu'elle manque de pitié. Qui donc aura la vraie pitié ? Celui qui ne peut pas être égoïste, parce qu'il n'a besoin de rien : le vrai Dieu.

Misereor super turbam. La pitié divine s'est écoulée dans le cœur de Jésus-Christ, le cœur le plus ouvert à la compassion qu'ait vu la terre.

Videns turbas, misertus est eis. Infremuit spiritu et turbavit semetipsum. Ecce quomodo amabat eum.

Jésus tient école de charité.

Il nous fournit le *motif* et le *moyen* d'aimer les hommes, et la *force* d'employer ce moyen.

a) le motif : c'est Dieu : *Deus caritas est.* Ah ! quand on n'aime les hommes que pour eux-mêmes, comme l'amour rencontre vite ses bornes !

Mais Dieu ! motif immense, universel, infini, supé-

1. Matt., xv, 5, 6, 7.

rieur à tous les obstacles que l'ingratitude ou l'imperfection de la créature oppose à l'amour.

b) moyen. Le sacrifice. ***Dilexit me et tradidit semetipsum pro me. Majorem dilectionem nemo habet.***

c) force. ***Ego sum vitis vos palmites. Sicut palmes non potest ferre fructum a semelipso, sic nec vos nisi in me manseritis.***

Voilà ce que Jésus offre aux hommes, pour les rendre capables d'aimer leurs frères. Et quels sont ceux qui usent de ces divines ressources?

Hélas! *non omnes!* Les vrais chrétiens sont rares, et seuls les vrais chrétiens en usent un peu. Et seuls les saints, plus rares encore, en usent parfaitement.

Regardez Vincent de Paul.

a) Comme il a bien compris le *motif de la charité*. On a voulu quelquefois faire de lui un philanthrope. Et, de fait, il avait reçu de la nature toutes les délicatesses du cœur, toutes les inclinations bienfaisantes. Mais s'il n'avait pas eu d'autre impulsion que celle-là, où donc l'aurait-elle conduit? à une charité limitée, facile à lasser, s'arrêtant devant l'extrême difficulté et rencontrant souvent la limite de l'impossible.

Telle n'est pas la charité divine, celle qu'a chantée saint Paul, celle qu'a pratiquée Vincent de Paul : *nunquam excidit, omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet.* C'est qu'elle prend son motif plus haut que les hommes.

Vincent de Paul fut avant tout l'homme de Dieu. Religion profonde : « Que voilà un prêtre qui dit bien la messe! » — Foi vive, intègre (Jansénistes). — Charité

spirituelle avant tout (missions, exercices des ordinands, retraites spirituelles).

b) Comme il a bien connu le moyen de la charité! Sacrifice. Vie pénitente, vie dure, immolée au prochain. Sacrifice de soi plus complet, quand il s'est substitué à un forçat.

c) Comme il a bien su puiser la charité à sa source, dans le cœur de Jésus-Christ! Piété tendre. (Mot du P. Étienne : « Votre machine sera bien construite, mais il y manquera la vapeur. »)

Voilà pourquoi la charité de Vincent de Paul a été grande comme le monde (missions lointaines). Imitant la Providence de Dieu qui embrasse ce qui est loin et ce qui est près. Au loin il a évangélisé : autour de lui, il a réformé, consolé.

Docile aux procédés de la sagesse évangélique, il a fui les grands desseins, les conceptions ambitieuses et il n'a fait que de grandes choses. Les confréries de la charité, la congrégation de la Mission, les filles de la Charité. Il a semé partout des grains de sénevé. Il a été l'initiateur de tout ce qui s'est fait depuis, pour assister l'humanité misérable. Ce qu'il n'a pas fondé par son action, il l'a préparé par son exemple. Deux siècles après sa mort, quand les hommes du XIX^e^ siècle ont voulu demander à la charité chrétienne un moyen de venir en aide aux maux causés par l'égoïsme, ils n'ont pas trouvé mieux à faire que d'appeler sur leur entreprise le patronage de saint Vincent de Paul. Ozanam, Gossin, Leprévost, vous n'avez pas voulu laisser vos noms à la société qui vous doit sa naissance. Vous lui avez assuré un plus

riche héritage dans le nom glorieux de saint Vincent de Paul.

Et voici qu'aujourd'hui le vicaire de Jésus-Christ vous donne raison. Il vous dit que vous avez bien choisi votre modèle et votre guide, et que pour sauver cette société malade d'égoïsme, il faut regarder du côté de Jésus-Christ et de ses saints, parce que, si l'égoïsme est un fruit vénéneux de l'impiété, la charité est le fruit de vie qui ne peut mûrir que sur la tige de la foi.

A l'œuvre donc, chrétiens! Aux heures de péril pour la patrie, tout citoyen est soldat; aux heures de péril pour la religion, tout chrétien est apôtre. Aux apôtres Jésus a donné le don des langues. Pour vous faire comprendre de ce siècle orgueilleux qui n'estime plus que l'homme, il n'y a qu'un seul langage à parler, celui de la charité. *Si linguis hominum loquar et angelorum, caritatem autem non habuero, nihil sum.* Tous, vous voulez, n'est-il pas vrai, apprendre et parler ce langage? Rapprenez d'abord celui de la foi. Comme saint Vincent de Paul, soyez les hommes de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Alors seulement vous serez les hommes de vos frères. Alors, alors vous n'irez pas à eux les mains vides, vous aurez à leur offrir autre chose qu'une compassion stérile, un échange de doléances sur vos communes misères. Vous leur apporterez le secret de la vie présente qui est d'aimer le bien qu'on espère, le secret de la vie future qui est de posséder le bien qu'on aime.

DISCOURS ET ALLOCUTIONS

DE CIRCONSTANCE

DISCOURS

A LA SOCIÉTÉ DE SAINT-ÉLOI

(PATRONS ET OUVRIERS)

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE SAINT-AMBROISE A PARIS

le 5 décembre 1869.

MESSIEURS,

En cette religieuse assemblée où s'agitent au fond des cœurs tant de nobles sentiments, tout le devoir de celui qui vous parle est de vous servir d'interprète. Traduire la pensée qui vous anime, donner une expression sensible au secret langage de vos cœurs, c'est répondre, je pense, à votre attente et rendre hommage au but élevé de cette solennité. Mais si par là ma tâche est plus que jamais honorable, je sens qu'elle est aussi plus facile ; car, à regarder autour de nous, les questions se posent d'elles-mêmes, et sous l'inspiration de sentiments qui nous sont communs, les solutions ne sauraient être douteuses.

Supposons un instant qu'un homme pénètre dans cette enceinte, ignorant la nature et le but de votre réunion : à vous voir nombreux, recueillis, tout à l'heure inclinés devant cet autel, maintenant attentifs au pied de cette

chaire, il se demanderait aussitôt qui vous êtes, quel est celui qui vous parle, et quel objet vous réunit. C'est à ces questions mêmes que je voudrais répondre, et je n'estimerais pas avoir perdu mon temps, si je réussissais à éclaircir dans l'esprit de tous ceux qui m'écoutent des notions que tous possèdent, mais qu'enveloppent encore pour un grand nombre de fâcheuses obscurités.

I

Qui vous êtes, Messieurs, c'est ce que je demanderai d'abord. Que cette question ne vous semble pas superflue; l'homme a souvent besoin de s'interroger lui-même, car le plus souvent il s'ignore. Demandez à la plupart de ceux que vous voyez s'agiter à la poursuite d'un but incertain, s'enflammer pour des mots sonores, s'atteler au char de tout imposteur qui sait l'art de les flatter pour les séduire, demandez-leur qui ils sont et ce qu'ils veulent, je les mets au défi de vous répondre; ils n'y ont jamais réfléchi. Le pauvre s'emporte contre le riche, mais il ne s'est jamais rendu compte de ce qui crée les inégalités sociales; le parvenu méprise la plainte de celui qui partageait hier sa misère, mais il n'a rien qui l'élève au-dessus de celui qu'il qu'il dédaigne, pas une idée, pas un sentiment, pas un mérite, rien qu'un sac d'or, don du hasard ou fruit peut-être de l'improbité. Dans ce conflit d'intérêts contraires, dans ce chaos où les courants des passions opposées roulent en tous sens leurs flots tumultueux

je vois le triste résultat de l'ignorance qui se plaît dans ses propres ténèbres. Et à ce spectacle, mon cœur se serre, je me souviens de ces paroles de mon Maître: *Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem*, « Les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière. » Mais je me souviens aussi que Dieu est la lumière et qu'il a chargé son prêtre de la faire briller aux yeux des hommes; et voilà pourquoi je viens de sa part vous mettre en demeure de vous demander qui vous êtes.

Qui vous êtes, je puis vous le dire en trois mots: vous êtes hommes, vous êtes hommes de travail, vous êtes chrétiens.

Hommes, vous l'êtes, sachez en être fiers; car la dignité en est grande. Il en est à qui cette dignité pèse; ils sentent le besoin de l'alléger. C'est trop pour eux de porter dans un corps formé des mains de Dieu une âme faite à son image; car si l'âme a cette origine et cette noblesse, il ne lui est plus permis de se traîner dans les jouissances d'en bas et d'aller chercher son bonheur et sa fin dans des choses qui sont au-dessous d'elle. Si l'âme vient de Dieu, il faut qu'elle y retourne; donc, par delà l'horizon borné de cette vie, elle doit pressentir et préparer une existence supérieure; au-dessus du ciel nuageux qui nous enveloppe, elle doit entrevoir un ciel plus pur, séjour d'immortalité, patrie spirituelle où chacun doit conquérir sa place par l'effort et le sacrifice. Si l'âme ressemble à Dieu dans son être, il faut qu'elle lui ressemble dans sa vie, qu'elle retrace sa pureté, imite sa bienfaisance et rappelle sa grandeur. Mais c'est là, n'est-il pas vrai,

mettre l'existence présente à des conditions difficiles?

La nature inférieure réclame, elle se plaint de la lutte, elle tire en bas la volonté défaillante; que va devenir l'homme en ce conflit où l'esprit revendique ses droits à la grandeur, la chair ses droits à la bassesse? N'est-il pas plus commode d'éviter le combat, en supprimant l'un des combattants? L'âme nous gêne, elle est trop exigeante; disons qu'il n'y a plus d'âme, que la chair est tout l'homme, que la pensée est une fonction du corps, qu'elle s'élabore dans le cerveau et périt avec lui par la pourriture; établissons sur ce fondement abject la tranquillité de nos vies; mangeons, buvons, demain nous ne serons plus.

Messieurs, ce matérialisme vous fait horreur; vous vous sentez blessés dans ce que vous avez de plus cher, la dignité humaine, qui est notre commun patrimoine; et ceux même qui laissent passer le blasphème qui s'adresse à Dieu, s'indignent à ce blasphème dirigé contre l'homme. Mais ce n'est pas assez d'en condamner l'expression, il faut en rejeter le sens; il faut s'affirmer à soi-même qu'on tient à garder tout entière la dignité de sa nature. Quel est celui d'entre nous, Messieurs, qui n'a pas là-dessus quelque reproche à s'adresser dans le fond de sa conscience? Quel est celui qui, à une certaine heure de sa vie, ne s'est pas pris à regretter d'avoir une âme faite pour Dieu et la vertu, une âme dont la grandeur répugnait à certaines bassesses; une âme dont les droits supérieurs réclamaient contre des compromis humiliants ou de honteuses faiblesses? Qui sait? A cette heure de trouble et de vertige, peut-être

le doute est-il venu servir la passion et, pour un instant, ébranler votre foi en la noblesse de votre origine, de votre condition et de vos destinées? Ah! Messieurs, s'il en est ainsi, j'avais donc raison de vous demander qui vous êtes, pour vous forcer à regarder en face le mystère glorieux de votre nature qui, sous l'enveloppe d'un corps grossier, cache une âme immortelle. Non, ce n'est pas moi qui vous le dis, c'est la grande voix de la conscience humaine qu'on ne fait pas taire à son gré, qui, en dépit des négations intéressées de la cupidité ou du plaisir, fait retentir bien haut au fond de vos cœurs l'affirmation de votre grandeur : *Ego dixi : dii estis et filii Excelsi omnes*[1].

Vous êtes hommes, mais quels hommes êtes-vous? Disons-le d'abord à votre honneur : Tous, vous êtes les hommes du travail. Ce n'est pas dans vos rangs qu'il faut chercher les oisifs, membres inutiles d'une société qu'ils ne servent pas. Chacun ici accomplit, à sa manière, la grande loi du travail qui, d'un bout à l'autre de l'échelle des êtres, préside au développement de la vie et en assure la fécondité. Le travail qui vous occupe est celui qui s'exerce sur la matière; et je n'ai garde de le rabaisser, car je sais que l'art et la puissance d'asservir la matière, de la plier à ses desseins, de la soumettre à son usage, n'est pas dans la main de l'homme son moindre titre à la royauté de ce monde. Dieu, en créant l'univers, a voulu révéler au dehors les trésors de sa divine richesse : il a fait d'abord l'ange, esprit

1. Ps. 81.

pour ressemblance la plus parfaite du Créateur; puis la nature inférieure, pâle image, reflet éloigné de sa grandeur; enfin, entre ces deux mondes, et pour en être le lien, l'homme chef-d'œuvre de sa sagesse et abrégé de ses merveilles, confinant par son âme impérissable aux régions angéliques, pénétrant par les organes de son corps jusqu'aux dernières profondeurs du monde physique, seigneur et roi de l'univers, libre lui-même, ignorant l'esclavage, mais soumis par amour à son Père qui est au Ciel. Telle est, Messieurs, votre dignité d'homme, telle je l'admire en vous, quand vous travaillez la matière; vous exercez sur elle un droit royal, vous lui commandez en maître; et, pour la contraindre à l'obéissance, vous employez deux ministres l'intelligence et le labeur: l'un médite, l'autre exécute, l'un trace la loi, l'autre applique la force; séparer l'un de l'autre, c'est vouloir ou la pensée stérile, ou l'effort aveugle; dans l'un et l'autre cas, c'est aboutir au néant. Et de nos jours, Messieurs, la liaison est plus intime que jamais : ces puissantes machines qui domptent la matière, que sont-elles autre chose que la force brutale assujettie aux lois de l'intelligence? Le calcul a présidé à leur invention; ces robustes instruments du labeur sont nés des méditations patientes d'un homme dont la main blanche n'a jamais manié l'outil, mais dont l'intelligence a surpris les secrets de la nature. Et ce que le calcul a trouvé, le calcul l'applique. Entrons ensemble dans cet atelier où mille bruits retentissent, où brûlent mille feux, où la force, partie d'un foyer unique, se distribue sous mille formes et par mille organes pour

produire les effets les plus divers. Là, dans ce tumulte plein d'ordre, dans cette agitation pleine de mesure, je vois se dépenser haletante l'énergie de l'ouvrier. Mais pénétrons plus avant; dans ce cabinet retiré, par delà le bruit et le mouvement des machines, voici l'ingénieur assis à une table: son front soucieux porte l'empreinte de ses veilles, son regard attentif interroge les nombres, sa main docile et légère esquisse les formes; c'en est fait, le modèle est tracé. L'ouvrier entre, chapeau bas, dans le sanctuaire de la science; il regarde, il écoute; deux mots l'instruisent de sa tâche; une feuille à la main, il rentre dans la fournaise du travail, pour apprendre à ses compagnons comment le fer et l'airain vont devenir les serviteurs de l'homme. Ainsi le travail intellectuel est devenu plus que jamais l'instrument du travail matériel, et celui-ci est à son tour tributaire de l'intelligence; tandis que l'ouvrier sert l'homme de science, l'homme de science est véritablement au service de l'ouvrier.

Mais ces deux éléments, la pensée qui combine, la main qui exécute, ne suffisent pas encore à produire les merveilles de l'industrie humaine; il y a une troisième force dont le concours est nécessaire, c'est la richesse. Vous le savez, Messieurs, ni la science d'un Newton, ni la force d'un Hercule ne suffiraient à construire la plus simple de nos machines; il faut le capital. Loin de vous, Messieurs, les utopies et les chimères! Que sert de rêver une égalité contre nature? S'il est une loi sacrée, écrite dans la conscience de celui qui travaille, c'est qu'il a droit au fruit de son labeur. Arrachez donc à

l'ouvrier l'œuvre de ses mains, ou contraignez-le de l'abandonner sans compensation, il vous répondra par le cri de la justice offensée qui réclame contre la spoliation et la violence. Et ce qu'il a produit, lui ôterez-vous le droit de l'échanger? Ce qu'il a gagné, lui refuserez-vous de le transmettre au fils de sa tendresse? Ne pourra-t-il conquérir pour son enfant des loisirs qu'il n'a pas connus, une aisance qui vient trop tard, pour qu'il en puisse goûter les charmes? Faudra-t-il, à chaque génération, ravir au travail sa couronne, à la probité sa conquête, détruire l'œuvre du mérite et confondre l'oisiveté et l'effort, l'incapacité et le génie, le vice et la vertu sous la loi d'une égalité, dont le vrai nom sera l'iniquité? Le bon sens de notre nation a depuis longtemps fait justice de ces chimères.

Mais si la propriété tient aux droits les plus sacrés de la nature humaine, si elle est la conquête du travail, l'aiguillon de l'activité, l'espoir de l'amour paternel, la garantie de la paix sociale, il est nécessaire qu'elle soit respectée dans toutes ses transformations, alors même qu'une série de chances heureuses crée, au profit de quelques-uns, une inégalité qui fait soupirer les autres. Ce riche que l'ouvrier regarde avec des yeux qui ne sont pas toujours ceux d'un frère, représente, par le capital dont il dispose, les mérites accumulés des générations qui l'ont précédé. Ce que je respecte en lui, à défaut d'autre mérite, c'est le droit qu'ont eu ses pères de lui transmettre ce qu'ils avaient noblement acquis. Mais là ne se bornent pas ses titres à mon respect; une admirable nécessité l'oblige, fût-il oisif, à nous rendre

service à tous. Ce capital, pour en jouir, il a besoin de le faire fructifier; pour cela, il faut qu'il le mette à la disposition des travailleurs; grâce à lui, la matière va sortir précieuse, abondante des mines qui la recèlent; grâce à lui, le labeur journalier recevra sa récompense, et l'activité de mille bras va faire subir à cette matière les transformations commandées par la science. Ainsi, par une loi irrésistible, le capital est, à son tour, le serviteur de la pensée et le serviteur de la force, et je ne vois plus qu'harmonie là où des hommes aveugles ou méchants prétendaient me montrer la contradiction et la guerre.

Qu'il me soit permis, Messieurs, de saluer dans vos rangs plus d'un exemple de cette alliance que je préconise! Est-il donc inouï, est-il rare que celui que sa naissance avait placé parmi les travailleurs, s'élève par degrés jusqu'à la science, pour passer ensuite, par une juste récompense, dans les rangs de ceux qui possèdent et qui commandent? Qui de nous n'a connu, qui de nous n'a pu admirer, dans sa vie, cette chose glorieuse qui s'appelle l'ouvrier de génie, l'ouvrier enrichi, l'ouvrier devenu maître? Est-ce que ces hommes ne siègent pas dans nos assemblées publiques? est-ce qu'ils ne sont pas les plus ardents défenseurs des droits de l'industrie et des intérêts du peuple? Est-ce qu'ils ne portent pas avec une noble simplicité la couronne d'honneur qu'ont posée sur leur tête les mains entrelacées du travail, du génie et de la probité? Qui donc oserait maintenant opposer ces deux noms: le patron et l'ouvrier? Ils vivent l'un pour l'autre, et ce qui fait la supériorité de l'un assure à l'autre le

nécessaire, tout en ouvrant devant lui la carrière d'une noble et légitime ambition. Je sais que sur la terre tout mérite n'est pas assuré de trouver sa récompense. Tel a vu la fortune lui sourire; tel autre, avec non moins de génie, de vertu et d'effort, n'a pu soulever le poids qui le retenait captif sous la loi d'un dur labeur. Mais qu'en veut-on conclure contre le bonheur du premier? Croit-on trouver dans des conceptions arbitraires le secret d'enchaîner le sort et de régler ses caprices? Ceux qui font de semblables promesses sont des insensés ou des imposteurs. Courageux travailleur, garde-toi de leurs mensonges. Je te salue, vieillard malheureux, toi qui as vu monter sous tes yeux les favoris de la fortune, hier tes compagnons de labeur, aujourd'hui les égaux de tes maîtres; je te salue dans l'honneur de ta vie austère et fidèle, dans la majesté de tes revers, dans la droiture de ton inflexible conscience, je t'admire et je te conjure de ne pas déshonorer tes cheveux blancs par la jalousie et la haine! La terre n'a pas eu pour toi de couronnes; lève les yeux au ciel: là règne une équité qui n'oublie personne. Ton Dieu a compté tes pas, il a recueilli tes sueurs et tes larmes: au jour de ses justices, il étonnera le monde par l'éclat de ta récompense!

Ainsi Messieurs, entre vous tous, l'alliance est étroite, la fraternité visible; soit que vous prépariez le travail par la science, soit que vous l'exécutiez par vos bras, soit que vous lui fournissiez par le capital son objet et son salaire; patrons et ouvriers, vous êtes des hommes de travail, et cette nouvelle dignité, qui vous associe

dans un commun labeur, s'ajoute à votre dignité d'homme pour commander autour de vous le respect. Je n'ai plus qu'un mot à dire pour achever d'exprimer ce que vous êtes. Vous êtes encore des chrétiens.

Oui, je parle à une réunion d'hommes qui portent, sur la substance de leur âme, le caractère ineffaçable du baptême. Si, tout à l'heure, je tenais à saluer en vous, sous l'enveloppe de vos corps, vos âmes immortelles, je m'estime plus heureux encore de reconnaître dans ces âmes l'empreinte du Dieu Sauveur. Un jour... tout enfants... portés à l'église... régénération... nouvelle naissance... adoption divine... destination céleste... Un autre jour... plus grands... instruits des mystères de la foi... banquet eucharistique. C'en est fait; nul ne peut vous ravir ces choses. L'incrédulité railleuse pourra ternir de son souffle la pureté de vos croyances; le respect humain tyrannique, le tourbillon des plaisirs, les soucis des affaires vous distraire... Mais rien ne pourra vous ôter ces deux choses qui sont, de par Dieu, votre patrimoine: dans le passé, le souvenir des prévenances de votre Dieu; dans l'avenir, l'espérance d'une vie meilleure, le sentiment de vos destinées immortelles. Oui, vous êtes chrétiens, vous qui priez dans ce temple; chrétiens, vous qui tenez à ce que vos enfants n'entrent dans la vie que par la porte du sanctuaire; chrétiens, vous qui aimez à voir la fidélité de vos épouses placée sous la garantie des pratiques religieuses. Que dis-je? Ils sont chrétiens encore et malgré eux, ceux qui outragent ce que nous adorons, qui sentent le besoin de s'armer contre Dieu, parce que Dieu les poursuit; ceux

qui cherchent, dans le blasphème, une diversion aux remords d'une conscience d'où ils n'ont pu bannir la protestation du baptême et le reproche de leur première communion. Et quand je dis qu'ils sont chrétiens, je ne prétends pas qu'ils soient ce qu'ils doivent être : non ! Le devoir serait alors à trop bas prix : porter en soi la marque de Dieu et en rougir, être Fils du Très Haut et vouloir abdiquer ce titre, c'est tout ensemble un crime, une honte et une folie; mais Dieu se venge, en ne permettant pas que le fils ingrat parvienne à l'oublier. L'impie essaie de mépriser Jésus, de n'en plus tenir compte, de faire comme s'il n'était pas : vaine tentative. Jésus est toujours sur son chemin; à chaque pas, la libre pensée rencontre un dogme qui s'affirme, le cœur licencieux une loi qui réclame, le regard dédaigneux un fait lumineux et vivant qui défie l'indifférence; et la religion de Jésus dont, tant de fois, on a prédit la fin, continue d'assister, de siècle en siècle, aux funérailles des erreurs qui se flattaient de se partager sa dépouille.

Eh bien ! Messieurs, puisqu'on est toujours plus chrétien qu'on ne pense, pourquoi ne pas l'être jusqu'au bout ? Puisque le baptême a cette vertu de faire de nous d'autres hommes, pourquoi n'en pas porter fièrement le caractère ? Je vous le demande, qu'ont gagné ceux qui vous entourent à rejeter l'héritage des siècles chrétiens ? Ont-ils trouvé plus de lumière ? Mais le doute universel a remplacé dans leurs esprits les clartés de la révélation. Ils ne savent plus ni ce qu'ils sont, ni d'où ils viennent, ni où ils vont. Chaque connaissance nouvelle apporte une nouvelle incertitude, et celui qui sait

plus que tout autre, arrive à n'être plus sûr de rien. Ont-ils trouvé plus de bonheur? Non; car, avec des conditions de vie matériellement plus prospères, ils ont moins de paix au dedans, moins de sécurité au dehors; la famille a perdu le charme de son foyer, et la société alarmée tremble sur ses fondements. Et voyez maintenant ceux qui parmi vous (le nombre en est grand) ne rougissent pas de Jésus-Christ devant le siècle; ceux qui n'ont pas peur de trahir la cause de l'homme, en soutenant la cause de Dieu; ceux qui, pour prendre part aux avantages d'une civilisation humaine, ne se croient pas obligés de renoncer aux bienfaits d'une filiation divine; voyez-les: que leur manque-t-il pour mériter votre respect? Que leur manque-t-il, pour se dire à leur tour les enfants du XIX^e^ siècle? Leur esprit est-il obscurci, parce que leur pensée se meut dans la région des clartés éternelles? Sont-ils moins aptes à pénétrer les mystères de la nature, parce qu'ils en connaissent mieux l'auteur? Ont-ils moins de zèle à concourir au bien-être de leurs semblables, parce qu'ils sont les héritiers de ceux dont les païens disaient avec surprise: Voyez comme ils s'aiment? Seront-ils moins ardents ou moins habiles au travail, parce qu'en accordant à leur corps le repos nécessaire, ils auront donné à leurs âmes, après six jours de dépendance, une heure d'affranchissement et de libre essor? Mériteront-ils moins votre confiance, parce que les obligations de justice, de probité, de bienfaisance seront placées pour eux non plus seulement sous la garde de l'intérêt ou sous la protection d'une conscience sujette à faiblir,

mais sous la surveillance mille fois plus sévère d'un Dieu qui fait pénétrer, jusqu'aux plus secrètes profondeurs de l'être moral, l'incorruptible lumière de sa vérité, l'inexorable réclamation de sa justice? Ah! Messieurs, en face de ces réflexions simples et fécondes, convenez qu'on vous trompe, quand on prétend opposer ces deux choses: le progrès et l'Évangile. Convenez que l'œuvre de Dieu est bonne pour tous les temps, que le ciel est toujours bien placé au-dessus de la terre, que la foi ne gêne que les amis des ténèbres, comme le saint fardeau de la grâce et de l'amitié de Dieu n'est à charge qu'à ceux qu'entraîne dans la révolte le poids de chaînes plus dures et d'un plus honteux esclavage.

II

J'ai dit, Messieurs, ce que vous êtes. Mais par là même j'ai déjà montré qui nous sommes. L'heure me presse, il ne faut ajouter qu'un mot. Qui nous sommes, nous, prêtres catholiques, qui montons à l'autel pour vous bénir, et dans cette chaire pour vous parler: là, pour attirer sur vous la grâce qui coule du ciel avec le sang de l'Agneau; ici, pour distiller sur vous la vérité que Jésus-Christ est venu apporter au monde: qui nous sommes? Mais nous sommes d'abord des hommes comme vous. C'est là une grande nouvelle qu'il faudrait apprendre à tous ceux qu'un préjugé, aussi puéril qu'aveugle, porte à nous redouter et à nous fuir comme des êtres suspects et mystérieux. Nous sommes des hommes comme vous, partageant votre nature, vos

besoins, vos sentiments, vos vertus, et, pourquoi ne le dirai-je pas ? vos faiblesses. Oui, vos faiblesses ; si le mot est dur, je n'en redoute pas le scandale; car, si parmi tant d'accusations qui nous poursuivent, je dégage la petite part de vérité que la calomnie recouvre, j'y vois, et c'est la consolation de ma foi, j'y vois l'intervention visible de Dieu dans l'œuvre qu'il a confiée à nos mains; lui seul peut garantir et sauver ce qu'à nous seuls nous pourrions perdre. Il n'y a qu'une œuvre divine qui puisse traverser les siècles, portée entre des mains humaines !

Eh bien ! si nous sommes vos frères, jugez-nous donc sans faveur, pourvu que ce soit sans injustice ; rendez justice à Dieu qui, pour nous avoir faits ses témoins et ses ministres, n'est pas responsable de nos défaillances ; rendez-nous justice à nous-mêmes, car pour n'être pas impeccables, nous ne méritons pas d'être mis très bas dans votre estime ; avec la franchise d'une conscience honnête, avec le sentiment de ce que nous avons sacrifié et de ce que nous embrassons pour Dieu et pour vous, nous ne craignons pas de vous dire : Hommes droits et justes qui êtes nos frères, voyez nos vies, elles vous appartiennent : jugez entre nous et ceux qui nous calomnient !

Hommes, nous le sommes donc et nous en sommes fiers. Hommes de travail, nous le sommes aussi autant que vous : car nous travaillons par la pensée à approfondir les mystères de Dieu, à chercher en lui la raison des choses, le mot de la grande énigme de ce monde que tous cherchent et que Dieu seul explique ; car nous

travaillons avec notre cœur, avec nos voix, avec nos efforts de tout genre à dissiper les ténèbres des intelligences, à y faire pénétrer la lumière de la doctrine qui vient de Dieu, à porter dans les consciences et la connaissance et l'amour du devoir : car, dispensateurs des mystères de Dieu, de ses sacrements, de ses grâces, nous devons y préparer les âmes, écarter les obstacles, frayer la voie à l'Évangile ; et cela ne se fait pas sans effort. Ni l'enfance ignorante, obstinée, légère, ingrate, n'est catéchisée sans labeur, et parfois sans dégoût ; ni l'adolescence bouillante, emportée, n'est retenue sans peine sur la pente glissante où le monde veut l'entraîner ; ni l'âge mûr n'entend volontiers la voix qui le rappelle, du tourbillon des affaires, aux exigences importunes de la religion et de la morale ; ni la vieillesse ne prête aisément l'oreille à l'austère voix qui lui annonce la proximité d'un redoutable passage ; ni le malade n'accepte sans répugnance le ministère de celui qui, en lui apportant les consolations du ciel, l'oblige à s'avouer qu'il faut dire adieu à cette terre à laquelle il est rivé par un attachement idolâtrique. Et le prêtre, tiré en tous sens par tant d'obligations diverses, toujours aux prises avec l'ignorance et avec le péché, avec le préjugé et avec la faiblesse, avec le mépris et avec la passion, avec le monde et avec Satan, sans pour cela cesser d'être aux prises avec lui-même, le prêtre, s'il comprend son ministère, ignore en cette vie le repos ; car il est ici-bas le ministre de Dieu contre le mal, et entre Dieu et le mal, tant que durera le monde, la lutte est à jamais !

III

Oui, Messieurs, voilà ce que nous sommes; et quand je me souviens qui vous êtes, je ne m'étonne plus que nous nous soyons rencontrés. Car c'est ici la maison du Père dont nous sommes tous les enfants. Hommes, vous êtes venus dans ce temple pour adorer votre Créateur; prêtres, nous y étions avant vous, pour recueillir vos hommages et les porter jusqu'à Dieu mêlés aux adorations de son Fils, Jésus-Christ. Hommes de travail, patrons et ouvriers, vous êtes venus consacrer à Dieu votre labeur; prêtres, nous étions là de sa part pour le bénir. Chrétiens, enfin, vous vous êtes souvenus de votre céleste origine, de vos destinées immortelles, des liens qui vous unissent à Jésus, votre rédempteur; prêtres, nous avons répondu de sa part à cet acte de foi qui vous amène à ses pieds; nous avons renouvelé en votre faveur le sacrifice qu'il perpétue sur cet autel pour votre amour; et puis, du haut de cette chaire, nous vous avons rappelé qu'il veut être à jamais votre bienfaiteur. Oui, croyez-le, Messieurs, si vous lui ouvrez vos cœurs, il sera pour vous toute chose: ici-bas, la lumière de vos yeux, le guide de votre voyage, le soutien de votre faiblesse, le médecin de vos misères, le consolateur de vos peines, le sûr garant de vos espérances; un jour au ciel, le prix de votre fidélité, la couronne de vos mérites, l'éternel objet de votre félicité. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

PRONONCÉE A LA SÉANCE SOLENNELLE DE RENTRÉE

DU CERCLE CATHOLIQUE DU LUXEMBOURG

le 1er février 1872

MONSEIGNEUR [1],

MESSIEURS,

C'est d'ordinaire un jour de fête que le jour où des amis se retrouvent après de longs mois d'absence.

Jusqu'ici la séance de rentrée de votre Cercle avait toujours eu ce caractère, et nul ne supposait qu'elle pût jamais en avoir un autre.

Vous savez si les événements se sont chargés de démentir, sur ce point comme sur tant d'autres, notre joyeuse confiance.

Et pourtant, si nous n'avions qu'à pleurer ensemble sur les malheurs de la patrie, la douleur qui nous est commune, ne nous empêcherait pas de saluer avec joie l'heure désirée qui nous réunit.

Il est si doux de se revoir quand on a souffert, de

1. Mgr Guibert, archevêque de Paris depuis la fin de l'année 1871. Il entendait pour la première fois l'abbé d'Hulst, alors vicaire à Saint-Ambroise. Il l'appela, peu de temps après, à l'Archevêché.

sentir de nouveau dans sa main frémir la main d'un ami, son cœur battre près de notre cœur!

Mais, hélas! Messieurs, quand on arrive de tous les points de l'horizon, comment se revoir sans se compter? Et ce compte qu'il faut faire, n'est-il pas cette fois plus que jamais douloureux?

La mort ne s'est pas contentée de son œuvre ordinaire : elle a frappé des coups étranges, et nous laisse confondus devant les vides qu'elle a faits.

Vous aviez ici, Messieurs, des frères et des pères.

Si beaucoup manquent aujourd'hui à l'appel qui vous rassemble, c'est qu'ils ont répondu noblement à un autre appel qui les conviait au sacrifice.

Vos frères sont tombés au champ d'honneur; et vos pères, Messieurs?

Ils sont tombés sur cet autel toujours dressé où, depuis dix-huit siècles, l'Agneau sans cesse immolé mêle à son propre sang celui de ses martyrs.

Le sang de saint Denys n'est pas seulement une semence de chrétiens, il est une semence de victimes.

Chacune des grandes Églises de notre France peut se vanter d'avoir fleuri sur la souche d'un évêque martyr; vous, Monseigneur, quand vous regardez en arrière, ce n'est pas seulement dans l'histoire lointaine, c'est dans l'histoire d'hier que vous retrouvez ce titre de noblesse de votre Église, écrit en caractères nouveaux avec le sang de trois pontifes.

Votre présence ici ravive notre douleur et la console; elle nous rappelle que le ciel nous a pris un père, elle nous montre que le ciel nous l'a rendu, et que les

dons de Dieu ne meurent pas plus que son amour.

Et vous, noble fils de saint Dominique, dont les échos de cette salle rediront longtemps la voix sympathique ; dont le doux et pénétrant regard a laissé sur nos âmes une ineffaçable empreinte ; ami des jeunes gens, cher Père Captier, êtes-vous donc muet pour toujours ? Non, car du silence même de votre tombe part encore ce cri d'exhortation et de confiance que vous jetiez en mourant aux compagnons de votre martyre, mais que vous permettrez à vos enfants de recueillir pour en faire leur devise : *Allons, mes amis, pour le bon Dieu !*

N'est-ce pas un père aussi que ce vaillant fils de saint Ignace, dont la joie en face du supplice faisait l'admiration de ses bourreaux ; celui dont une voix éloquente a pu dire qu'il regardait le trépas avec la sérénité d'une âme depuis longtemps engagée dans la mort ? Que d'autres louent sa dernière heure : pour nous, pour toute cette jeunesse chrétienne que son cœur d'apôtre, à travers mille angoisses, enfantait à l'amour du Christ, le nom du Père Olivaint rappelle avant tout la plénitude d'une vie livrée d'avance à la plus rigoureuse mais à la plus féconde des morts.

Tant de pertes, accumulées en un seul jour, semblaient devoir combler la mesure de nos épreuves. Le ciel pourtant nous en réservait une autre et qui n'est pas la moins sensible. Où est-il, Messieurs, ce prélat vénéré dont la douce sympathie encouragea tant de fois vos travaux ; dont la longue carrière, commencée, non loin de cette demeure, dans la culture assidue des jeunes

âmes, se poursuivit à travers des sollicitudes plus pesantes, sans rien retirer à la jeunesse de l'affection qu'il lui avait vouée ; dont l'esprit élevé et tolérant savait ménager les faibles, encourager les forts et gagner les uns et les autres à l'amour de Jésus-Christ ? Naguère encore nous l'avons vu debout, calme et serein pendant l'orage ; seul représentant de l'autorité pastorale dans ce Paris qui avait emprisonné ses pasteurs. L'âge et la maladie auraient dû, ce semble, épargner celui qu'avait respecté la fureur des méchants. Mais non : Mgr Buquet n'est plus, et ce nom vénéré doit s'ajouter encore à tous ceux qu'il n'est plus permis de prononcer qu'avec larmes.

Il fallait, Messieurs, donner cette satisfaction à notre douleur, cette expression à notre reconnaissance. Mais nous n'avons pas le droit de nous arrêter à des plaintes. Les larmes des enfants de Dieu ne sont jamais sans espérance ; leurs regrets ne sont pas stériles. Ces tombes à peine fermées ne nous disent pas : restez ici et pleurez ; elles nous disent : levez-vous et marchez.

Marcher, c'est le lot de la jeunesse ; Dieu l'a faite active ; mais s'il lui est naturel de se mouvoir, il lui est malaisé d'orienter et de régler son mouvement.

Pour éclairer sa marche, il lui faut un rayon des cieux.

Quand Dieu a voulu formuler en deux mots toute la loi de l'être moral, il a mis sur les lèvres de son prophète cette paternelle invitation et cette ravissante promesse : *Convertimini ad me et convertar ad vos* [1].

1. Zach., I, 3.

« Tournez-vous vers moi et je me tournerai vers vous. » C'est tout l'horizon de nos destinées, c'est tout l'abrégé de nos devoirs.

Tournez-vous vers moi. Qui dit cela? C'est le Seigneur: *Dicit Dominus.* Il est de l'essence de Dieu d'être seul à se suffire et de fournir à toute vie créée un complément nécessaire. Je suis, dit-il, l'A et l'Ω, le principe et le terme; tout ce qui est vient de moi, et tout ce qui vient de moi doit retourner vers moi.

Considérez le Créateur qui s'apprête à former une âme: comme au sixième jour du monde, il se recueille: il contemple dans son Verbe le modèle de son ouvrage, l'original du portrait qu'il va peindre; il emprunte à son Esprit le souffle de vie; il dit: *Faciamus hominem;* et voilà une force nouvelle lancée dans l'existence, avec l'impulsion première d'un mouvement qui part de Dieu et qui doit la conduire à Dieu. A cette parole créatrice l'âme doit une réponse: le premier éveil de sa raison devra marquer l'heure de sa première prière, de sa première adoration. Mais son bienfaiteur, sans lui laisser le temps de le reconnaître, l'a déjà comblée par avance d'une longue série de faveurs, qui la constitue pour toujours débitrice insolvable de son Père et de son Dieu. Dès lors toute la loi morale se résumera pour elle dans la fidélité de l'aveu qui proclame sa dépendance, dans la fidélité de l'offrande qui tourne vers Dieu tout l'élan de son activité.

La loi de l'intelligence sera de confesser l'existence de Celui qui se révèle dans ses ouvrages, qui a écrit son nom dans la conscience humaine, et qui s'est fait con-

naître, suivant une économie surnaturelle, par les manifestations successives dont le dernier terme est l'Incarnation du Verbe. La loi du cœur sera de subordonner tout amour créé à l'amour de l'objet incréé dont la beauté passe toute splendeur; de faire céder tout désir devant l'ambition sublime à laquelle l'adoption divine nous permet, nous oblige d'élever nos espérances. La loi de la sensibilité sera de dominer l'âpre désir de jouir par où l'homme se rapproche de la brute, pour maintenir ou rétablir, au besoin par la violence, l'équilibre des facultés tristement rompu par le péché, en soumettant l'appétit à la volonté, la volonté à la raison, la raison à Dieu. Ainsi Dieu est partout le terme de nos tendances légitimes, comme il est le principe qui les met en jeu : il est à la racine de l'acte comme le premier moteur, au sommet de l'intention comme la fin dernière, et tout ce qui nous fait avancer dans le développement de notre vie morale est un nouveau pas dans cette marche incessante qui nous rapproche de Dieu.

Et ce qui est vrai de l'individu est vrai de ces groupes divers qui constituent les familles, les sociétés et les peuples. Pas plus que l'homme isolé, l'homme collectif n'échappe à cette loi supérieure qui le place à tout instant sous la main du Créateur et l'oblige à se tourner vers lui. Si le hasard n'est pas le maître de ce monde, si les effets ont une cause et les mouvements un terme, Dieu est la cause de ces grands effets qui s'appellent les révolutions des empires, Dieu est le terme de ces mouvements qui portent un peuple à l'apogée de sa gloire ou le conduisent au dernier degré de sa décadence; à

travers les conflits des intérêts privés, sous les efforts divergents des volontés individuelles, parmi les complications infinies des ambitions, des travaux, des calculs qui préparent le succès; des fautes, des légèretés, des défaillances qui amènent la ruine, l'œil du sage distingue après coup une direction supérieure que rien ne domine, une marche constante que rien n'arrête, une conception infaillible que le regard du génie au cours de l'action n'avait point surprise, et que la puissance du vainqueur servait à son insu au plus fort de ses triomphes. Si vous perdez de vue ce gouvernement souverain de l'histoire, les annales de l'humanité n'offrent plus qu'un chaos monstrueux de crimes heureux, de violences impunies, d'iniquités triomphantes; l'esprit succombe au vertige et le cœur succombe au dégoût devant les obscurités et devant le scandale des destinées de notre race.

Or, Messieurs, qu'est-il arrivé ? Laissons de côté les générations ensevelies, pour interroger et juger la nôtre. En présence de cette grande loi qui nous criait de placer Dieu au fondement et au sommet de notre vie individuelle et sociale, quelle fut notre réponse ? Hélas ! hélas ! Si vous cherchez la note qui domine pardessus les voix isolées, vous trouverez que cette réponse se formule par l'apostasie : *Convertimini ad me*, « Tournez-vous vers moi », disait le Seigneur à cette intelligence humaine qu'il avait faite si riche en dons naturels, si pénétrante pour l'analyse, si vaste pour la synthèse, qu'il avait dotée de l'héritage des plus grands génies ; à laquelle il avait inspiré, avec le culte de l'his-

toire, l'art merveilleux de lui dérober ses secrets; avec l'amour de la nature, la méthode la mieux faite pour lui révéler l'harmonie de ses lois. Mais non, il en coûtait trop à cette raison superbe de confesser d'où lui venait sa lumière. Je monterai, s'est-elle dit, et je serai semblable au Très-Haut : *Ascendam... et similis ero Altissimo.* Un Infini qui contraste avec mon néant; un Créateur qui ne me laisse qu'une existence d'emprunt; un maître dont la loi me gêne, un Père dont les bienfaits m'obligent, un Juge dont le regard m'effraie, quel joug insupportable! Eh bien, je vais le briser d'un seul coup! Je dirai que tout cela n'est qu'un rêve d'enfance; je me ferai des pensées nouvelles et des conceptions inexplorées. A la place de l'Infini qui m'écrase, je mettrai quelque chose de vague et d'impersonnel, je ne sais quel être idéal qui n'est peut-être rien hors de moi, et quand je penserai à cet être, je pourrai me dire avec orgueil que je viens de créer mon Dieu. A la place de ce Créateur, dont le nom seul me rappelle ma dépendance, je vais mettre une force aveugle dont ma vie serait le produit, et ma conscience l'expression; et s'il faut expliquer comment l'effet peut dépasser la cause, entre mon principe et moi, j'imaginerai assez d'intermédiaires pour faire oublier l'absurdité qui sépare les deux termes d'une production impossible à concevoir.

Et la pensée contemporaine s'est ainsi égarée dans l'orgueil de ses rêves. Et croyant innover pour sa gloire, elle s'est traînée pour sa honte dans l'ornière du panthéisme antique; elle a perdu par sa faute le fil conducteur que la Révélation avait remis aux mains de la

philosophie, pour faire cesser ses tâtonnements stériles et la faire marcher enfin d'un pas sûr vers la possession des principes qui composent ici-bas le patrimoine intellectuel de l'humanité. Sous le nom de vérités nouvelles, on a exhumé de vieux mensonges, des erreurs surannées dont la résurrection périodique, aux différents âges de l'histoire, a toujours marqué une défaillance des esprits et un abaissement des cœurs. On n'a échappé aux spéculations nuageuses que pour tomber dans un positivisme bas et grossier ; on n'a quitté le pays des chimères que pour se renfermer dans le culte de la matière. La raison s'est appliquée à se nier elle-même, la pensée s'est vantée d'être le produit d'une membrane, et cette intelligence, qui avait refusé de faire à Dieu sa part, s'est vue à son tour traitée d'inutile ; l'esprit humilié a dû abdiquer devant la chair.

Convertimini ad me, « Tournez-vous vers moi », disait le Seigneur à cette volonté humaine qu'il avait faite si vaillante en ses entreprises et si persévérante en ses desseins ; qu'il avait affranchie de toute contrainte, hors celle qu'exerce l'amour, et qu'il avait rendue capable de défier tous les esclavages, hors celui qu'elle-même se serait choisi. Tournez-vous vers moi ; car vous trouverez en moi le soutien de votre force et l'aliment de votre activité ; car le terme que je propose est placé plus haut que tous vos désirs ; car le bonheur que je promets est plus ravissant que toutes vos espérances ; car la liberté que je donne est plus affranchie que tous vos caprices ; car l'amour que je verse à flots est plus enivrant que tous vos amours. Tournez-vous vers moi,

fille du néant, et je vous appellerai ma fille; et dans les trésors de mon cœur, je trouverai pour vous les sentiments d'un père; c'est sous ce nom que vous m'invoquerez dans la joie et dans la douleur, aux jours de paix et aux jours d'orage, dans la plénitude et dans la détresse; c'est le nom que vous me donnerez, en m'adressant le salut matinal qui proclame mes droits et formule vos désirs : *Notre Père, qui êtes aux cieux.*

Mais peut-être n'est-ce pas assez de ce nom de père? Pour vous qui n'étiez rien, c'est trop peu de l'adoption divine qui vous ouvre ma maison et vous fait asseoir à ma table? Il y a dans la paternité quelque chose qui me relève au-dessus de vous, il y a une majesté qui vous éloigne, une autorité qui vous abaisse? Eh bien, soit! Je ferai plus encore, dit le Seigneur, je vais créer du nouveau sur la terre. *Creavit Dominus novum super terram.* Écoutez cette voix qui murmure de douces paroles : c'est la voix de l'Époux qui appelle son épouse à la joie du festin des noces. « Viens, lui dit-il, ô ma bien-aimée, ma sœur, mon épouse, viens, tu seras couronnée » : *Veni, amica mea, soror mea, sponsa; veni, coronaberis.* Ne parlons plus d'autorité ni d'empire; je n'en veux point d'autre que l'empire de l'amour. Viens, je ferai de toi mon égale; tu t'assoiras à ma droite, tu porteras mon diadème, tu connaîtras tous mes secrets. O mystère ineffable! Cet époux, c'est le grand Dieu des éternités, et la chétive créature qui, tout à l'heure, s'appelait sa fille, c'est elle que maintenant il appelle son épouse. Oui, et tel est le mystère de la grâce; c'est le mariage de l'âme avec son Dieu. Ne croyez pas que ce

soit là une faveur d'exception et de privilège : elle sera telle en réalité par la faute de ceux qui la dédaignent et la rejettent ; mais, dans la pensée de Dieu, c'est une économie générale, c'est la loi du monde surnaturel. Le royaume du Ciel, c'est-à-dire tout l'ordre de la grâce, consiste en ceci : que Dieu a voulu célébrer les noces de son Fils avec l'humanité : *Simile factum est regnum cælorum homini regi qui fecit nuptias Filio suo.* Et les invités du festin, c'est nous tous ; pauvres ou riches, bons ou mauvais, nous sommes tous appelés à l'honneur, à la joie de ces noces. Là, dans un banquet merveilleux, il nous donne sa chair à manger, son sang à boire ! Là, dans le mystère d'un ineffable hymen, il nous donne son cœur et nous demande le nôtre ; il ne veut plus nous appeler ses serviteurs, *jam non dicam vos servos*, mais ses amis, il nous révèle tous ses secrets ; il nous dit tout ce qu'il a vu au sein du Père : *quia omnia quæcumque audivi a Patre meo nota feci vobis ;* il met sa puissance à nos ordres, et fait de l'âme son Épouse, une reine ornée de gloire, digne de s'asseoir à sa droite : *adstitit regina a dextris tuis circumdata varietate.*

Voilà les offres de Dieu, voilà ses dons, voilà ses titres, quand il nous presse de nous tourner vers Lui : *Convertimini ad me.* Ame, fille de Dieu, âme, épouse de Dieu, parle : est-ce assez pour te séduire ?

Non, a répondu l'âme pécheresse ; ce n'est pas assez ou c'est trop. Ce n'est pas assez, car cette gloire, je ne la vois pas de mes yeux, car ce bonheur échappe à mes sens, car cet amour n'a rien qui réponde à mes

passions grossières; car la possession de tous ces biens est mystérieuse, et la claire vue en est différée jusqu'à une vie future où je ne puis entrer sans quitter cette vie terrestre que j'aime et qui me contente. C'est trop, car la tendresse de ce Père est exigeante, elle n'admet pas l'ingratitude, elle s'offense de l'indifférence ou du mépris; car l'amour de cet Époux est pur, et moi je ne le suis pas; car cet amour est jaloux, et je suis infidèle; car il est vigilant et je suis endormie; car il demande le sacrifice comme la preuve du dévouement, et j'ai l'horreur du sacrifice et la peur du dévouement! Oh! qui me fera des destinées plus basses, une alliance moins noble et moins coûteuse? Je sais ce que je ferai : je m'allierai avec la matière, j'épouserai le plaisir et je profanerai le nom d'amour en le prodiguant aux plus frivoles caprices, aux plus grossières faiblesses. Je me choisirai des objets indignes de ma nature, pour être sûr de les dominer sans effort; ou si je sens qu'à leur contact je me dégrade et que je perds sur eux mon avantage, je me consolerai de mon avilissement dans l'ivresse qui l'aura causé.

Et pour achever d'assurer son repos, l'âme qui n'a plus de Dieu, plus de père, plus d'époux, sent le besoin d'affirmer qu'elle n'a plus de juge. Au bout des tristes destinées qu'elle s'est faites, elle cherche à placer le néant, suprême consolation et suprême désespoir. Dans l'abîme où elle s'est jetée, l'effort le plus violent, le plus persévérant, le plus rarement heureux, est celui qui s'attaque au dernier reste de ses croyances, pour lui persuader enfin qu'elle n'a plus rien à craindre

de cette justice qu'elle nie, de cet amour qu'elle blasphème!

Mais peut-être l'appel du Seigneur recevra-t-il ailleurs une plus digne réponse. Peut-être l'excès d'ingratitude et de démence que nous venons de peindre, sans toutefois en exagérer l'horreur, constituera-t-il une exception lamentable au sein d'une société qui n'a pas perdu tout souci de sa dignité et de sa grandeur. Hélas! mes frères, craignons de nous rassurer trop tôt. Sans doute, la corruption comme l'erreur a ses degrés; mais là même où le mal n'a pas déduit toutes les conséquences du principe qui le produit, le péril subsiste, et nous devons craindre tout ce qui le cache à nos regards. Or, le principe du mal, c'est l'oubli de Dieu, c'est la résistance à cette voix qui nous crie de nous tourner vers Dieu, c'est la tendance malheureuse à déifier l'homme et à réduire sans cesse la part de Dieu. Or, cette tendance, elle est partout. Elle est l'inspiratrice de cette philosophie informe qui voudrait, par pudeur ou par intérêt, maintenir l'intégrité de la morale, et qui récuse néanmoins le fondement divin qui peut seul appuyer l'édifice. Elle est au cœur de ces amis du bien-être, pour qui les préceptes du Décalogue sont d'utiles auxiliaires de la paix et de la prospérité dont ils jouissent, et qui refusent d'en faire honneur au Maître divin qui les a dictés. La tendance athée dont je parle perce dans les discours de ces prédicateurs infirmes qui, pour leur propre utilité, voudraient persuader au peuple de respecter l'ordre et la justice, en même temps qu'ils se plaisent à arracher

du cœur du peuple la croyance à Dieu, raison de l'ordre et vivante expression de la justice. Seule, cette fatale tendance peut expliquer, par sa diffusion effrayante, l'indifférence générale des *honnêtes gens* pour ce qui ne touche qu'aux droits de Dieu; on se pique de probité, on est sensible au point d'honneur, on fait montre de bienfaisance, et la philanthropie, sentiment noble et pur, dégénère, dans beaucoup d'esprits égarés, en une véritable adoration de l'homme; mais, parmi tant de préoccupations morales dont on s'honore, on oublie de faire une place pour la religion qui s'adresse à Dieu. La religion est un fait individuel, dont la société se désintéresse et ne demande de compte à personne. Qu'un homme manque à la probité, on l'enferme; qu'il manque à l'honneur, on l'évite; qu'il manque à la bienfaisance, on le méprise; qu'il soit sans Dieu et sans culte, nul ne songe à s'en étonner, ni à faire entrer cette absence monstrueuse dans les éléments du jugement qu'on portera sur lui.

Jeunes gens chrétiens, ces sentiments ne sont pas dans votre cœur; mais prenez garde, il se peut qu'à votre insu ils soient à la porte. L'oubli de Dieu a des formes bien diverses : il s'insinue par toutes les portes; il dissimule son venin; il cache, sous les dehors de la modération et de la tolérance, les négations qu'il renferme et les excès qu'il autorise. Que dis-je ? Il pénètre jusque dans la vie chrétienne, pour tout fausser et tout amoindrir. Voyez autour de vous ceux qui se disent et se croient fidèles à Jésus-Christ. Ils ont la foi, je le suppose, ils ont les œuvres, je l'accorde; mais

leur foi et leurs œuvres sont infectées de ce préjugé funeste qui fait passer Dieu après toutes choses. Il semble, à les entendre, que la religion soit le culte de l'homme. La prière voit chaque jour son domaine restreint par l'étude de la nature. Un Dieu qui intervient dans les affaires de ce monde semble une menace pour la sécurité de notre égoïsme ; des lois abstraites sont moins gênantes. Prier pour la santé est superflu ; on a les médecins ; prier pour la victoire ou pour la délivrance est suranné : n'a-t-on pas des généraux, des canons, du courage? L'amour de Dieu est devenu un sujet mystique dont à peine ose-t-on parler aux chrétiens ordinaires : il semble que ce soit un luxe de perfection réservé aux oisifs de l'ascétisme. Aimer Dieu pour lui-même, prendre ses intérêts, s'occuper de son honneur et se consacrer à son culte, c'est un raffinement qu'on s'interdit pour rester sage. Le Sauveur, cependant, en avait fait le premier des préceptes ; mais on a renversé l'ordre ; et désormais, c'est l'amour des hommes qui doit être placé en tête du Décalogue. A quoi servent la pénitence, la vie contemplative, toutes ces choses qui ne soulagent pas une misère visible? Ce sont des préjugés d'un autre âge. Vincent de Paul, qui faisait tout pour Dieu, reçoit les hommages égarés de chrétiens qui le louent d'avoir fait tout pour l'homme. Fermant les yeux sur la foi qui l'inspire, sur l'amour divin qui seul l'anime, on exalte la sœur de charité qui panse les plaies du pauvre et du malade, et l'on n'a que du mépris ou de l'indifférence pour l'humble carmélite qui, dans le secret de ses veilles, panse, à force d'amour

les plaies du cœur de Jésus-Christ. Hélas! nous avons perdu le sens de Dieu; et à cause de cela, Dieu s'est retiré de nous.

Pour vous, messieurs, que telle ne soit pas votre erreur. Vous croyez, n'est-ce pas? la foi est votre trésor. et, pour mieux le défendre, vous l'avez mis en commun, vous l'avez placé sous la garde de l'union fraternelle. Dieu soit loué! Vous n'êtes pas seulement deux ou trois ensemble, vous êtes trois cents réunis au nom du Christ. Le Christ est avec vous. *Ibi sum in medio eorum.* Mais alors, messieurs, allez jusqu'au bout. Si votre vie est tournée vers Dieu, qu'elle y soit tournée tout entière. Ne craignez pas d'en trop faire. Vous ne préviendrez pas le Seigneur; il a sur vous l'avance éternelle d'un éternel amour. Livrez-lui votre esprit tout entier par une foi franche; une foi timide ne vous donnerait ni repos ni lumière. Livrez à Dieu votre cœur tout entier par un généreux amour: le devoir est austère; le chemin est semé d'obstacles; vous ne les franchirez jamais, croyez-le, si vous ne les abordez avec l'élan de l'amour. Livrez à Dieu votre vie par les bonnes œuvres, par la charité active, par le travail persévérant; ce sont les fruits que le maître du champ vous demandera au jour de la moisson. Les hommes sont exigeants et injustes; ils demandent le succès; Dieu n'impose et ne récompense que l'effort; mais il veut que cet effort soit tourné vers lui. Faites cela, et, je vous le déclare, à son tour il se tournera vers vous. Il ouvrira devant vos yeux de ravissantes perspectives; il versera dans vos cœurs des flots de paix. Il vous mettra au large pour

la recherche de toutes les vérités, pour l'accomplissement de tous les devoirs. Où sont-ils donc ceux qui disaient que la foi entrave l'essor de l'intelligence? Pauvres penseurs dévoyés, quel est celui d'entre vous qui, dans la licence d'un esprit sans frein, a su conserver une raison assez forte pour suivre, même de loin, les conceptions sublimes où se jouait l'esprit d'un Thomas d'Aquin? Où sont-ils ceux qui disaient que la loi chrétienne resserre le cœur? Quand on les a laissés faire, ceux-là, ils ont détruit toutes les affections, depuis le dévouement sublime de la charité jusqu'à cette naturelle tendresse qui fait le lien de la famille; et le temps approche où il faudra chercher les chrétiens pour trouver des fils, des époux, des pères : c'est le temps prédit par saint Paul : une race se prépare qui ne saura plus rien aimer, *sine affectione*, parce qu'elle aura désappris à aimer Dieu. Où sont-ils ceux qui disaient que l'Église est l'ennemie du progrès? Le temps approche où l'Église restera seule debout sur les ruines que ces hommes auront faites; et l'humanité la suppliera à genoux de la tirer encore une fois de la barbarie.

Alors, Messieurs, on cherchera dans le monde les instruments de la régénération ; on trouvera, parmi les débris des idoles renversées, le petit troupeau de ceux qui n'ont jamais fléchi le genou devant Baal; on vous trouvera, vous, et l'Église, vous employant à l'œuvre du salut, se glorifiera devant le monde et devant Dieu de la fidélité de ses enfants.

ALLOCUTION

POUR LE 600e ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE S. THOMAS D'AQUIN

PRONONCÉE A L'ÉCOLE ALBERT-LE-GRAND
A ARCUEIL

le 7 mars 1874.

MESSIEURS,

Vous célébrez aujourd'hui un anniversaire. Vous êtes-vous quelquefois demandé ce que c'est qu'un anniversaire ? Voilà un fait, grand ou petit, public ou privé, heureux ou malheureux, attendu ou redouté ; peu importe ce qu'il a été pour nous, quand il appartenait encore à l'avenir. L'instant est venu où il a touché sous nos yeux à ce point imperceptible, insaisissable qui s'appelle le présent ; puis, pour le regarder encore, il a fallu tourner la tête en arrière : le passé l'avait entraîné.

Et maintenant qu'il n'est plus, je puis le contempler encore ; ma mémoire a cette puissance de lui rendre une réalité d'emprunt qui me permette de le revoir ; mais comme toute puissance humaine, celle-ci est mêlée de faiblesse. Le souvenir est un effort, et tout effort est inconstant. La succession des réalités actuelles dis-

pute sans cesse ma pensée à ce passé qui la fuit et qu'elle voudrait retenir. Il y a là une menace d'oubli qui l'inquiète et contre laquelle elle cherche une protection ; elle la trouve dans la loi de périodicité qui lui sert à mesurer le temps. La nature même semble se prêter à ce légitime désir, l'uniformité de ses mouvements ramène tour à tour sous nos yeux les mêmes évolutions de la vie. Chaque retour d'une même période ravive nos souvenirs.

C'était le printemps, quand j'éprouvai cette joie, quand je subis cette peine, quand je vis disparaître cet ami si cher; c'est encore le printemps aujourd'hui; n'est-ce pas le même ? Est-ce que toutes les saisons intermédiaires ne s'effacent pas ? Est-ce que le jour passé ne vient pas reprendre sa place dans cette actualité factice que lui confère pour un instant la vivacité de mes regrets ?

Ainsi en va-t-il, pour chacun de nous, de ces souvenirs que nous aimons pour leur douceur ou pour leur amertume.

Mais il est d'autres anniversaires qui n'intéressent pas un homme, mais une nation, mais l'humanité tout entière. Il ne s'agit plus alors d'arracher à l'oubli des faits, des noms, des figures que leur grandeur bienfaisante rendra présents à tous les siècles. Il s'agit de fixer sur ces immortels objets l'attention, la reconnaissance des générations qui passent et de les inviter à prendre leur part des biens que cette contemplation leur réserve.

L'anniversaire que nous célébrons ici participe de

ces deux caractères. C'est un souvenir de famille pour vous, nobles fils de saint Dominique ; car les années ne peuvent rien contre ces liens que l'amour de Dieu consacre, et six siècles écoulés n'ont pu vous rendre indifférente la mémoire de votre frère aîné.

Mais votre affection, mes Pères, fût-elle ardente jusqu'à la jalousie, ne pourrait confisquer cette grande mémoire qui appartient à l'Église, à la France, à notre vieille Université de Paris, c'est-à-dire, jeunes gens, à tout ce qui vous est cher : la patrie de la terre et la patrie du ciel.

Donc, Messieurs, il y a six cents ans, un homme jeune encore (il n'avait pas cinquante ans), mais portant sur son visage la trace austère que laisse après soi la double macération du travail et de la pénitence, quittait la ville de Naples et s'acheminait à pied sur la route de Campanie. Où va-t-il ce grave pèlerin ? Si vous l'interrogez, il vous dira qu'il se rend à Lyon. C'est là que l'obéissance l'appelle, c'est là que l'Église entière, assemblée dans ses grandes assises, réclame sa présence. Et de fait, comment les juges d'Israël se passeraient-ils d'une telle lumière ? Il s'agit de ramener l'Orient et de réformer l'Occident ; de réunir l'Église grecque, de défendre l'Église latine contre les excès mêmes de sa prospérité. Grégoire X, qui a conçu ce grand dessein, croirait trahir l'Église, s'il n'appelait dans ses conseils le génie de Thomas d'Aquin.

Mais si vous pouviez interroger le Maître des destinées humaines sur le terme de ce voyage, il vous répondrait en vous montrant le ciel.

Pourquoi prolonger l'épreuve? Ce vaillant athlète n'a-t-il pas assez combattu pour le Christ? Déjà la couronne descend du Ciel, elle s'abaisse, elle va toucher son front. Voici ses forces qui défaillent, il faut s'arrêter après quelques journées de marche. Un monastère est là tout proche, les fils de saint Benoît accueillent avec joie le fils de saint Dominique; ils l'entourent de respect et de tendresse. Thomas se sent mourir, mais avant de renoncer à servir l'Église de la terre, il va tirer de son cœur et de son génie un trésor suprême. Des mains pieuses tracent avec émotion le commentaire que dicte sa voix mourante sur le Cantique des Cantiques.

Un jour, le Christ, apparaissant à Thomas au milieu de l'extase, lui avait dit : *Bene scripsisti de me : quam mercedem accipies?* Et il avaitrépondu : *Non aliam, Domine, nisi teipsum.* Et Dieu maintenant la lui présente, cette récompense suprême : *Ego ero merces tua magna nimis.*

Six siècles ont passé. L'histoire humaine s'est chargée de noms et de souvenirs qui s'effacent les uns les autres et se poussent mutuellement dans l'abîme de l'oubli. Le nom de Thomas d'Aquin n'a rien perdu de son éclat. Il a vu grandir sa mémoire, il a obtenu dans le souvenir des siècles chrétiens un rang vraiment royal; de nos jours même, après les froideurs d'un âge apostat, il voit revenir à lui l'estime et l'admiration des esprits les plus forts et les plus indépendants.

Quel est le secret de cette vitalité puissante? La sainteté de sa vie ne suffit pas à l'expliquer. D'autres ont comme lui méprisé le monde, maté la chair, donné

l'exemple des plus douces et des plus mâles vertus, et leur nom n'a pas franchi le cercle intime des âmes initiées aux mêmes mystères de la vie surnaturelle.

Je ne crains pas de le dire, le cachet particulier de sa gloire, ce qui en détermine le caractère, ce qui en mesure l'étendue, ce qui en fait la splendeur, c'est le rapport étroit qui unit son nom à celui de la science sacrée.

Il en fut le disciple, — l'apôtre.

Il en est la personnification.

1° *Le disciple*. Suivons-le à Paris et à Cologne. Dieu a mis sur son chemin un grand maître. Saluons le nom d'Albert le Grand. Mais ce maître à son tour a rencontré un grand disciple. Il a ce trait saillant des grands génies : l'attention et la patience. *Bos.*

Écoutez la réponse du Maître : « Ses mugissements se feront entendre par toute la terre. » Prophétie qui me rappelle celle du Psalmiste touchant les apôtres : *In omnem terram exivit sonus eorum.*

2° *L'apôtre.* Et en effet, le doctorat est une des formes de l'apostolat : *Posuit quosdam apostolos, alios vero doctores.*

Il faut des apôtres pour aller porter aux ignorants la grande formule de la foi. Mais il faut des docteurs pour aller baptiser la science. Eh quoi ! la science resterait-elle en dehors de l'Évangile? La Rédemption aurait tout refait dans l'homme, et la science, cette grande œuvre humaine, lui échapperait? Absurdité, calomnie.

Écoutez le grand Docteur revendiquer pour la théologie le nom de science. *Utrum sacra doctrina sit scientia ?*

Et il répond à cette première question de la *Somme*, en définissant admirablement le rôle de la science humaine travaillant sur les données de la révélation.

3° *Enfin la personnification*. Il a fait la *Somme*, monument unique que le Concile de Trente a placé sur un autel à côté de la Bible. Il a inspiré à tous les ennemis de la vérité une haine inspirée par la crainte. *Tolle Thomam*, disait l'hérésiarque, *et dissipabo Ecclesiam*.

Mais Thomas est resté. Que serait devenue l'Église, si Dieu n'eût point fait saint Thomas? Je réponds : Dieu eût fait un autre homme qui aurait fait l'œuvre de saint Thomas, car il fallait que cette place fût occupée; il fallait à la Révélation cette prise de possession de la philosophie.

Et, Messieurs, ce qui était nécessaire dans le passé ne l'est pas moins de nos jours. Vous assistez à un grand spectacle. Vous voyez l'esprit humain pousser toujours plus loin ses conquêtes partielles ; mais à mesure qu'il s'étend par l'analyse, un vague instinct l'avertit de se recueillir par la synthèse...

ALLOCUTION

POUR L'OUVERTURE

DES CONFÉRENCES DE JEUNES GENS

PRONONCÉE A SAINT-PHILIPPE DU ROULE

le 22 novembre 1874.

Vous venez chercher ici la parole de Dieu. C'est l'aliment des âmes. *Non in solo pane vivit homo.* — Dieu a mis cette faim dans le cœur de l'homme en le créant : cette faim survit à la grâce après le péché ; mais alors l'affamé se trompe d'aliment... et il faut dire comme le prodigue : *Ego autem hic fame pereo.*

Fait expérimental. La philosophie, la science n'ont jamais suffi à personne. Ceux qui veulent substituer cette religion de l'homme à la religion de Dieu nous promettent sans doute qu'un jour viendra où elle suffira — surprendre le secret de la vie. — Mais enfin jusqu'ici elle n'a jamais suffi, et l'humanité ne peut pas attendre.

Ce n'est pas que la parole de l'homme manque d'élévation, de profondeur, d'étendue; non; elle est profonde comme une énigme. Mais il lui manque le mot de l'énigme. Ce mot, c'est la parole de Dieu.

Nous pouvons comprendre la raison de cette obscu-

rité, nous à qui Dieu a dit le *mot*. Partons des données de la révélation, et voyons ce qui doit arriver.

Dieu est seul... Il fait le monde : avant qu'il le commence, c'est son secret... Il le réalise en commençant par en bas. (Je laisse de côté le monde angélique, je ne parle que du monde humain.) Échelle ascendante de la nature. — Il y dépose l'empreinte de sa sagesse, la marque de l'ouvrier. — Mais l'ouvrage s'ignore lui-même. — Alors il fait l'homme : il le destine à *comprendre* le monde... Pour cela il met en lui la ressemblance de son être, c'est-à-dire l'intelligence; et il le met en rapport avec la nature par deux révélations, l'une naturelle, l'autre surnaturelle...

Alors l'homme peut comprendre, parce qu'il est initié à la science de Dieu.

Mais le péché survient : il interrompt la relation entre l'initiateur et l'initié. L'homme ne garde plus qu'un souvenir confus de la révélation : et il est là en face du monde et de soi-même, comme devant une page chiffrée dont on a perdu la clef.

Dieu prend pitié de cette ignorance. Il envoie son *Verbe*. D'abord il prépare sa venue : *Multifariam* — puis il le donne : *novissime locutus est in Filio*.

Voilà la relation rétablie, et même sur des bases plus hautes. *Omnia quæcumque audivi nota feci vobis*.

La révélation nous dit toute l'œuvre de Dieu : la raison du monde et de nous-mêmes, la raison du bien et du mal, du bonheur et de la souffrance; et elle nous dit tout cela par *le dedans* : car elle vient de celui qui

a conçu le dessein de tout : *Nobis enim revelavit Deus per Spiritum suum* [1].....

Ah ! je ne m'étonne plus de la différence qui se remarque entre la parole des ministres de Dieu et celle des maîtres humains. Le maître humain, c'est un étranger qui se charge de vous guider dans un vaste domaine qu'il ne connaît guère mieux que vous. L'apôtre, c'est l'intendant du Père de famille qui vous conduit à coup sûr dans le domaine de son maître. Aussi le docteur humain parle en son nom. — L'apôtre, que dis-je? Jésus-Christ même dit : *Mea doctrina non est mea.*

Ce n'est pas que la parole de Dieu doive ici-bas vous tenir lieu de toute autre parole. Il reste un vaste champ pour l'étude, et l'Église est la première à vous dire de le cultiver ; mais la parole de Dieu est la lumière à la clarté de laquelle vous devrez travailler. *Qui sequitur me non ambulat in tenebris.*

Et en même temps qu'elle éclairera vos études profanes, elle sera au dedans de vous autre chose encore qu'une clarté, elle sera une vie : *habebit lumen vitæ.* Écoutez la description qu'en fait saint Paul : *Vivus sermo Dei.* Quand Notre-Seigneur parlait, quand il disait à Simon et à André : *Venite post me*, c'était une parole créatrice, comme quand il a dit : *Fiat lux*, ou : *Crescite et multiplicamini*, ou : *Hoc est corpus meum*, ou : *Tu es Petrus.*

Or, cette divine parole n'a rien perdu de sa vitalité efficace : *Vivus sermo Dei et efficax* — mais il faut que ce

[1] I. Cor., II, 9-12.

soit le cœur qui l'entende. Et le cœur parfois s'y refuse, car elle y pénètre comme un glaive : *et penetrabilior omni gladio ancipiti;* et elle va droit à des séparations nécessaires mais douloureuses, *et pertingens*... Ah ! Messieurs, là est le secret de toutes les révoltes de l'esprit de l'homme contre la parole de Dieu. La parole de Dieu élève sans doute, mais d'abord elle humilie. Elle béatifie, mais d'abord elle immole. Elle donne la vie, mais au prix de la mort. Et l'homme rejette ces conditions divines. Et il forme alors le dessein de se passer de la parole de Dieu. Et parce qu'il se sent trop faible pour se suffire, il va demander à ses semblables de liguer leur infirmité avec la sienne, de conspirer ensemble contre la parole de Dieu. — De là ces haines aveugles, ces partis-pris de l'impiété ; ce *postulatum* étrange de la raison en révolte, qui est forcée de convenir qu'elle n'a encore le secret de rien, mais qui s'offre pourtant à tout expliquer, pourvu que nous consentions d'abord à renier notre guide, à éteindre notre flambeau. — De là ce cri de guerre poussé avec unanimité : plus de religions positives ! Malheureux ! avant de détruire, bâtissez donc... A côté de l'édifice majestueux de nos dogmes, faites-en donc un autre, un temple de la philosophie et de la science, assez vaste pour abriter toutes les intelligences, illustré de clartés nouvelles pour nous faire oublier celles que nous trouvions dans la révélation !

Mais non, Messieurs, ce que nous leur demandons là (et certes c'est une juste exigence), ils ne le feront jamais : notre foi, c'est la lumière luisant dans les ténèbres. La science séparée, ce sont les ténèbres pures. Il

y a des hommes qui aiment mieux les ténèbres que la lumière : *dilexerunt homines magis tenebras quam lucem.* Vous savez la raison de ce choix étrange : *erant enim eorum mala opera.*

Donc, Messieurs, purifiez vos cœurs et vous aimerez la lumière, et après l'avoir suivie comme un guide à travers les obscurités de ce monde, ce qui est déjà un commencement de béatitude, vous recevrez un jour la récompense promise aux cœurs purs, dans cette béatitude consommée qui s'appelle la vision de Dieu : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

ALLOCUTION

PRONONCÉE A LA SÉANCE SOLENNELLE DE RENTRÉE
DU CERCLE CATHOLIQUE DU LUXEMBOURG

le 29 novembre 1879.

MESSIEURS,

Nous voici donc au printemps! Vous ne vous en êtes peut-être pas aperçus en traversant Paris pour venir ici. Où sont les tièdes haleines du zéphyr, l'imperceptible bruissement du feuillage naissant, l'aimable épanouissement des fleurs et tout ce délicieux ensemble qui s'appelle le réveil de la nature? Vous n'avez pas trouvé tout cela au Luxembourg aujourd'hui : ni moi non plus. Mais c'est ce soir, c'est en ce lieu que nous attendait ce spectacle. Cette reprise de vos travaux, de vos communs délassements, de vos relations fraternelles, cette activité joyeuse, faite de courage et d'espérance, qui donne à toute une année de labeurs l'impulsion motrice et comme les premiers battements de la vie, voilà le printemps que je découvre ici. Et je pardonne volontiers aux frimas de novembre leur précoce rigueur; que dis-je? Je leur sais bon gré d'étaler à nos yeux, avec leur blanc linceul, les images du sommeil de mort où s'endort le monde physique, à

l'heure où la pensée étend ses ailes, où la volonté bande ses ressorts, où le travail fécond enfante le succès, où l'amitié resserre les nœuds de son doux commerce où la charité multiplie au profit du pauvre les industries de sa tendresse, où la religion nous attire à Dieu par le charme de ses plus doux mystères. Oui, vraiment, ce contraste est fait pour nous réjouir : c'est le triomphe de l'esprit sur la matière, et voilà pourquoi j'interprète vos sentiments à tous en saluant, dans cette fête qui vous rassemble, un réveil des âmes et comme un renouveau de la vie morale.

De quoi se remplira, mes amis, cette année qui recommence pour vous? Il semble qu'il ne soit pas très difficile de le prédire; car si la destinée humaine est fertile en surprises, ce n'est pas qu'il y ait grande variété, encore moins grande nouveauté dans les éléments qui la composent. Quelques types épuisent la diversité des existences ici-bas et forment comme les lots d'une loterie où chacun tire au sort son avenir terrestre. Que sera-ce donc si, au lieu d'embrasser tous les âges, toutes les conditions de la vie, on considère une seule catégorie d'existences, enfermée dans les **mêmes frontières** de l'espace et de la durée, par exemple une réunion de jeunes hommes poursuivant ensemble les mêmes études? Que les uns s'en prennent aux *Pandectes*, les autres à Galien, ce n'est pas ce qui empêchera leurs journées de se ressembler. Et cependant, Messieurs, je prétends qu'il y a plus d'une manière pour vous de passer l'année qui commence. J'ajoute qu'entre toutes ces manières votre

choix est fait, et j'en ai pour preuve votre présence en ce lieu.

Il s'agit, n'est-ce pas, de fournir une carrière de travail. Or, le travail suppose un but, il implique un effort, il appelle une récompense. S'il y a plusieurs façons pour l'homme de se comporter à l'égard du but, de l'effort, de la récompense, il y a plusieurs façons de comprendre le travail.

Le but, d'abord. N'est-ce pas la première condition de tout mouvement? Ce qui se meut tend vers un but, aperçu ou non par l'être qui marche; mais si le mobile est aveugle, il y a un moteur qui voit pour lui et l'oriente vers son terme. L'homme appartiendra-t-il à cette catégorie inférieure des mobiles inertes, qui sont poussés sans connaître où la force les conduit? Mais non, la conscience proteste, je sens que c'est moi qui me meus, et d'avance j'interroge les fins diverses qui peuvent solliciter mon action : je les compare, je prononce entre elles un jugement de préférence et je tourne enfin vers l'objet de mon choix l'élan de ma volonté. Voilà le travail humain; travail d'autant plus digne de l'élévation de ma nature que j'ai plus clairement aperçu le terme où je m'achemine.

Eh bien ! Messieurs, pour être sûrs de bien remplir cette première condition du travail, qu'avez-vous fait? Vous êtes venus chercher ici, au Cercle Catholique, un asile pour votre foi chrétienne. La foi ! voilà l'orientation véritable de la vie humaine, parce que c'est Dieu qui assigne à notre vie son but, et que la foi nous révèle la pensée de Dieu. Regardez les, ces jeunes

hommes qui ont comme vous de l'intelligence, qui ont de l'ardeur, de la noblesse comme vous, mais à qui le vent du siècle a ravi la foi. Ils veulent travailler; mais le but est pour eux une énigme; la plupart du temps les solutions se dérobent, et celles qu'ils ont cru trouver ne les contentent pas longtemps. Aujourd'hui ils travaillent pour la fortune, demain pour la gloire; mais la fortune est lente à venir, la gloire se cache, et tandis qu'ils s'épuisent en vain, que voient-ils au-dessus d'eux? Ceux qui, plus heureux, on atteint à la fortune, à la gloire et qui cherchent encore? Ce qu'ils ont trouvé n'était donc pas le but? Alors peut-être il n'y a pas de but? Mais si cela est ainsi, le travail est une folie : endormons-nous dans le plaisir!

Ce n'est pas là votre langage, jeunes gens chrétiens; mais pourquoi? Ah! c'est que votre but n'est pas à trouver. Vous ne faites pas fi de ces fins immédiates qui offrent à votre activité son plus prochain objet : un diplôme à gagner, une carrière à inaugurer, une fortune à commencer, une famille à fonder. Mais, par delà ces conquêtes d'un jour qui peuvent tromper vos espérances, vous apercevez le but immuable, la raison de votre existence, de vos facultés, de vos désirs, Dieu auteur de votre être et terme de vos destinées, Dieu dont la ressemblance fait en vous toute votre grandeur, Dieu dont la possession doit faire un jour vos éternelles délices. Ce but-là, on ne le manque pas par hasard : la chance n'est pour rien dans le malheur de ceux qui le perdent. La route qui y conduit est toujours ouverte, c'est la route du devoir, et chaque phase

du travail accompli marque une étape nouvelle de ce voyage. Non, je n'ai pas peur que, pendant cette année, la claire vue du but fasse défaut à votre activité, car la foi vous apprend que Dieu est votre but et que le devoir de chaque jour est plein de Dieu.

Voir où l'on va n'est pas tout; il faut vouloir y marcher. Et quand l'obstacle se dresse, quand la fatigue se fait sentir, il faut que l'énergie du vouloir grandisse avec l'obstacle pour le franchir, avec la fatigue pour la surmonter. Cette volonté toujours prête à s'élever jusqu'au niveau du devoir, vous connaissez son nom : elle s'appelle le courage. Ici encore, jeunes gens chrétiens, vous êtes à la bonne source. Je sais qu'il y a du courage hors de nos rangs; et je ne veux pas rechercher en ce moment si ce courage purement humain embrasse sans exception toute la série des devoirs : si le héros qu'on acclame ne trouverait pas bien indiscret celui qui demanderait à sa vie privée la preuve d'une résistance universelle à toutes les formes de la défaillance. Mais laissons les héros : il n'est pas question de ces hommes qu'on ne rencontre guère. Parlons de la masse, et demandons-lui ce qu'est pour elle le courage. Affaire de tempérament et d'instinct : un tel s'est montré vaillant à la poursuite de la science, de l'estime, de la renommée : il n'a pas plié devant l'épreuve, devant l'injustice ou la calomnie : c'est une forte nature. Tel autre s'est rebuté au premier obstacle, il a dissipé dans des essais stériles les dons d'une intelligence heureuse et les charmes d'une personnalité sympathique : que voulez-vous? s'écrie-t-on. La nature

lui a refusé l'énergie. Et voilà les physiologistes à l'œuvre pour donner raison à cette explication fataliste et justifier par l'inspection des organes les diversités qui séparent le courage de la lâcheté. Poursuivez, poursuivez, apologistes de l'infirmité morale! quand vous aurez fini votre œuvre, vous reviendrez nous dire ce qu'il reste de la liberté de l'homme, de sa responsabilité, de sa grandeur!

Ah! Messieurs, voilà une doctrine qui ne s'acclimatera jamais parmi nous, n'est-ce pas? Pourquoi? parce que nous sommes chrétiens. La morale chrétienne fait du courage une loi, mais une loi pour tous. Aussi le courage qu'elle impose n'est-il pas un courage de sang ou de nerfs, c'est un courage de volonté. Le chrétien connaît la peur, et il est brave; il connaît la paresse, et il est laborieux; il connaît le frémissement des sens, et il est chaste; il connaît les fumées de l'orgueil, et il est humble; il connaît les calculs de l'égoïsme, et il est prodigue de lui-même. Il se sent pétri de boue, mais le Dieu qu'il adore souffle sur ce limon une haleine de vie divine, et voilà l'homme régénéré qui grandit et s'élève à la hauteur d'une destinée sublime.

Pour travailler comme il faut, est-ce assez de la foi et du courage? Cela devrait suffire, Messieurs, si nous n'étions qu'intelligence et volonté. Mais nous sommes cœur aussi, et le cœur, Messieurs, a besoin de deux aliments : l'espérance et l'amour.

C'est par là que s'achève en nous la divine ressemblance. Avec la foi, je participe à la pensée de Dieu en

attendant que la claire vision m'y associe de plus près; l'espérance me fait atteindre à son bonheur; mais l'amour m'unit seul à son essentielle bonté.

Regardez maintenant cette humanité fière d'elle-même, qui s'est déshéritée de l'Évangile! Elle n'a pu arracher de ses entrailles le besoin d'espérer et le besoin d'aimer. Mais qu'a-t-elle à offrir à ces impérissables réclamations d'une nature déiforme? En fait de bonheur, vous savez ce que la terre peut donner; vous savez ce que cela vaut, vous savez ce que cela dure, et combien il y a d'hommes qui y parviennent. S'il s'agit d'amour, la terre est un peu moins pauvre; mais ici encore les sources sont avares, et surtout, trop souvent, les eaux sont troublées. L'amour humain est un fils de noble race, mais exilé en pays d'esclave; sans cesse l'impossibilité le décourage, l'inconstance le surprend, la trahison le désespère, parfois la corruption l'envahit et le déshonore. Ah! Messieurs, montons plus haut! plus haut nos espérances, afin que, si notre travail est mal payé par les joies de ce monde, il lui reste la compensation du salaire éternel; plus haut notre amour, afin que notre cœur, s'il a connu ici-bas les tourments du vide et de la faim, trouve ailleurs l'infinie satiété et la divine plénitude!

Jeunes gens, l'éducation chrétienne vous a ouvert ces perspectives; au Cercle Catholique, l'amitié chrétienne vous préservera du malheur d'en détourner vos regards. Il ne vous faut pas moins que ce réconfort, à cette heure généreuse de votre vie où, les yeux en avant, vous mettez la main à la charrue. Serez-vous

nombreux à tracer votre sillon ? Serez-vous favorisés ? Serez-vous applaudis ? Dieu seul le sait, mais qu'importe ? Ce que je sais bien, c'est que dans ce sillon la moisson grandira sous le soleil de Dieu et que les fruits en seront éternels.

SERMON

POUR LA SOLENNITÉ DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

FÊTE PATRONALE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE DES CARMES

le 5 décembre 1880.

Dominus possedit me in initio viarum suarum.

« Le Seigneur a pris possession de moi à l'origine de ses desseins. »

(*Prov.*, VIII, 22.)

Qui parle ainsi, Messieurs? Qui donc ose s'attribuer cette part prise dès l'origine à toutes les œuvres du Créateur?

Ouvrez le livre des Proverbes : vous y verrez que c'est la Sagesse éternelle, le verbe substantiel de Dieu, et vous ne vous étonnerez pas alors de l'entendre énumérer les merveilles où sa marque est empreinte à côté de celle qui révèle la puissance. Oui, la sagesse de Dieu a précédé les mondes; oui, c'est elle qui a pesé les globes et tracé les orbites; c'est elle qui a creusé les mers et fait jaillir les eaux. Le pouvoir créateur n'a rien fait que par ses conseils et son génie fécond se joue dans l'univers : *Quando præparabat cælos aderam, quando*

certa lege et gyro vallabat abyssos... cum eo eram cuncta componens... ludens coram eo omni tempore.

Et maintenant, Messieurs, ouvrez le livre de la prière de l'Église; cherchez la page qui correspond au jour où nous sommes. Vous y retrouverez les mêmes paroles : « Le Seigneur m'a placée au principe de ses desseins, j'étais avec lui quand il enfantait ses chefs-d'œuvre. Le monde n'était pas que déjà j'étais conçue : *Nondum erant abyssi et ego jam concepta eram.* »

Et sur quelles lèvres la liturgie catholique place-t-elle ce langage? Écoutez-le bien : c'est sur les lèvres de Marie.

Marie, une femme, une fille de notre race! Est-ce possible, Messieurs?

Le Verbe de Dieu peut-il partager sa prérogative? Peut-il surtout communiquer son éternité? Peut-il faire qu'une créature, née au milieu du cours des siècles, ait précédé l'aurore des âges et qu'elle ait assisté aux délibérations du Conseil créateur? Évidemment il y a ici ou une absurdité blasphématoire, ou un mystère rempli pour nous de secrètes et sublimes leçons.

Ah! entre ces deux hypothèses, l'hésitation n'est pas permise. C'est l'Église qui parle, c'est l'Épouse du Christ, fidèle gardienne de l'honneur de son Époux; elle ne peut rien dire qui l'outrage. C'est notre Mère aussi; elle ne peut rien enseigner qui nous égare. Que reste-t-il, Messieurs, sinon que nous interrogions le mystère, que nous frappions humblement à la porte jusqu'à ce que la Vérité vienne nous ouvrir et nous introduire dans l'intelligence des secrets divins?

Or, Messieurs, la nécessité de cette recherche vous apporte déjà une première clarté. Vous saviez bien qu'aujourd'hui l'Église est en fête pour célébrer le privilège qui a préservé Marie de la contagion commune : votre piété filiale n'avait pas attendu à cette heure pour se réjouir de l'honneur fait à votre Mère. Mais peut-être vous étiez-vous demandé quel lien particulier pouvait rattacher à ce doux mystère de la Vierge Immaculée l'entreprise qui est la nôtre, celle du haut enseignement chrétien. Peut-être vous avait-il semblé qu'on eût pu réserver ce gracieux patronage aux œuvres qui protègent la pureté de l'enfance ou qui défendent l'honneur de la virginité chrétienne, et choisir dans les objets de notre culte quelque autre symbole pour signifier l'alliance austère de la raison et de la foi.

Mais voilà que, du premier coup, l'Église va au-devant de vos incertitudes, et, pour chanter la Vierge sans tache, emprunte aux Livres Saints les paroles qui semblent le mieux faites pour tracer à la science chrétienne sa route et sa loi. Évidemment, Messieurs, l'Église approuve le choix que nous avons fait de notre patronne, et j'aurai peu de chose à faire pour le légitimer à vos yeux.

Une grande œuvre, Messieurs, se justifie par les nécessités qui la motivent, par les procédés qui la caractérisent, par les bienfaits dont elle est la source. Si je vous montre le mystère que nous honorons mêlé à toutes ces choses : aux nécessités qui appellent notre œuvre, aux procédés qu'elle emploie, aux fruits qu'elle porte, n'aurai-je pas répondu à votre attente, et n'est-ce

pas d'un cœur plus joyeux que nous saluerons, dans Marie Immaculée, la patronne bien-aimée de notre Institut? Mais, pour parcourir cette carrière, il nous faut, ô Mère, votre assistance. Nous l'implorons à genoux. *Ave, Maria.*

I

L'œuvre du haut enseignement chrétien répond-elle, Messieurs, à une nécessité véritable? Avant toute démonstration, on peut l'affirmer. Il suffit de voir quelles difficultés elle rencontre, quels efforts elle impose, quels sacrifices elle demande, quelle opposition elle soulève, pour conclure qu'une haute nécessité morale a pu seule déterminer nos évêques à l'entreprendre, les familles chrétiennes à la soutenir, vous enfin, vous surtout, Messieurs, à lui confier votre avenir. Quelle est-elle donc cette nécessité supérieure qui a su se faire obéir à tout prix? C'est la nécessité d'assurer aux âmes, sous une forme qui convienne à notre temps, ce qui est le premier besoin de l'âme humaine dans tous les temps : la vérité.

Non in solo pane vivit homo.

Que lui faut-il de plus? Le pain de l'âme, la vérité.

Mais la vérité n'est vivante et nourrissante que quand elle porte son vrai nom, *la parole de Dieu : sed in omni verbo Dei.*

Or c'est ce que le péché avait ôté à l'humanité.

Il ne lui a pas ôté le besoin de connaître; mais il l'a livrée à elle-même dans cette recherche.

De là un double mal :

Mal d'ignorance d'abord.

L'homme naît ignorant.

Capable d'apprendre, c'est sa force; — mais ayant besoin d'être enseigné, c'est sa faiblesse.

Dieu avait pourvu à ce besoin. Il avait été le premier maître de l'homme.

Au jardin de l'innocence, il lui avait appris son Créateur, le monde et lui-même.

Adam apprenait à connaître Dieu, comme nous apprenons à connaître nos parents, nos amis, dans de familiers colloques : *Sicut solet loqui homo ad amicum suum* [1].

Le livre du monde lui était expliqué par son Auteur, et vous n'avez pas oublié cette admirable scène de la Genèse, qui nous montre le Créateur présentant au premier homme tous les animaux de la terre pour recevoir de lui leur nom : *adduxit ea ad Adam, ut videret quid vocaret ea* [2].

Enfin nos premiers parents apprenaient de Dieu, avec le secret de leur origine, la loi de leur destinée; et leur vie terrestre, ainsi éclairée à ses deux termes extrêmes, n'avait plus pour eux d'obscurité.

Le péché est survenu.

Les hommes ont continué de naître dans l'ignorance.

Mais le Maître divin n'était plus là pour les instruire.

De là perte des connaissances qui prenaient uniquement leur source dans la révélation divine; en particulier de celles qui avaient pour objet la destinée surna-

1. Exode, XXXIII, 2.
2. Gen., II, 19.

turelle. Et cependant la destinée demeure avec les tendances qui y répondent.

On voit alors cette anomalie étrange : des âmes faites pour une fin qu'elles ignorent, qu'elles ne peuvent plus atteindre, et dont le vague souvenir suffit à les précipiter, d'abord impétueuses et avides, à la poursuite de toutes les apparences de bonheur, pour les replier bientôt sur elles-mêmes dans le sentiment douloureux de leurs espérances trompées et de leurs désirs inassouvis.

Est-ce tout? Non, au mal d'ignorance un autre vient s'ajouter : le mal d'incertitude.

L'homme déchu n'ignore pas toutes choses. Le savoir ouvre encore à son esprit de vastes domaines. Le travail et la patience, ces deux formes du génie, suffisent à l'y introduire. Et cependant, chose mystérieuse, l'homme hésite à y pénétrer. Ah! quand il ne s'agit que de pousser plus avant dans la connaissance du monde visible, il trouve dans ses besoins physiques le stimulant de ses investigations heureuses. Mais s'agit-il d'explorer le monde intérieur, où la raison et la conscience peuvent seuls lui servir de guides? L'homme, laissé à lui-même, perd confiance en lui-même; et, s'il interroge ses semblables, il ne sait échanger avec eux que des aveux d'incertitude.

Ah! Messieurs, sur ces problèmes supérieurs qui dominent la vie humaine, Dieu, l'âme, la liberté, la vie future, l'immortalité, questionnez, je vous prie, tous les penseurs que n'éclaire pas le flambeau de la foi; faites comparaître les anciens sages et joignez-y les sages nouveaux, ceux qui font abstraction de l'Évangile.

Adjurez Platon ou Pythagore, Aristote ou Épicure, Hegel ou Comte, Mill ou Spencer, de vous apporter des solutions. Qu'obtiendrez-vous? des doutes. Doutes savants, je le veux; doutes éloquents, doutes émus et sincères, mais doutes toujours. Comme si l'humanité pouvait attendre! Comme s'il s'agissait là de ces découvertes que notre âge a vues éclore, qui embellissent notre vie du dehors, mais dont les siècles antérieurs ont supporté la privation sans souffrance! Mais non, Messieurs, il n'est pas, il ne peut pas être indifférent à notre race de savoir d'où elle vient et où elle va. Et cependant on dirait qu'elle l'ignore. L'esprit humain a des facultés, et il s'en défie; des puissances, et il ne les exerce pas tout entières; un domaine qui lui appartient, et il n'en prend pas possession. C'est le second effet de la chute originelle. Dépouillée des connaissances supérieures que la révélation lui apportait, l'intelligence de l'homme pécheur n'a même plus l'énergie nécessaire pour occuper son propre patrimoine. Les obscurités des sciences morales la découragent; elle ne sait plus distinguer entre les contradictions et les difficultés; entre l'absurde qu'il faut rejeter et le mystère qu'il faut éclaircir. Faute de fermeté pour écarter les ombres, elle se laisse accabler sous leur poids imaginaire et va demander au scepticisme le plus triste et le moins sûr des asiles.

Le péril est-il assez grand, Messieurs, et n'est-il pas pas temps qu'à un double mal l'enseignement chrétien apporte un double remède? au mal d'ignorance et d'incertitude un remède de science et de foi? Nous verrons

tout à l'heure comment s'opère cette merveille : il fallait d'abord vous la montrer nécessaire, avant de vous la faire voir accomplie. Mais cette nécessité même nous ramène aux pieds de Marie Immaculée. La Vierge sans tache n'a pas connu le mal d'ignorance, parce qu'elle n'a pas connu le péché ; elle n'a pas souffert du mal d'incertitude, parce qu'elle n'a jamais rompu l'alliance qui l'unissait à la Vérité. Miroir fidèle des splendeurs de Dieu, elle a mérité de transmettre à la terre le rayon émané du foyer éternel et qui s'est reposé dans son sein pour de là rejaillir et éclairer le monde. Le prophète l'a vue : elle était revêtue du soleil : *mulier amicta sole;* elle ressemblait à la lune qui emprunte à l'astre royal sa clarté : *pulchra ut luna;* elle s'élevait comme l'aurore blanchissante dont la lueur joyeuse annonce le retour du jour : *Quæ est ista quæ ascendit sicut aurora consurgens?* Et l'Église qui a les secrets de Dieu, quand elle veut faire rayonner sur ses enfants des illuminations nouvelles, commence par appeler sur eux les bénédictions de celle qu'elle salue de ces noms sublimes : Trône de la sagesse et Mère du savoir : *Sedes sapientiæ*, *Mater agnitionis.*

II

Pour guérir à la fois l'ignorance et le doute, que va faire, Messieurs, l'enseignement chrétien ? Il va prendre le contre-pied du péché ! Le péché avait isolé la pensée de l'homme de la pensée de Dieu. L'enseignement chrétien va rapprocher l'une de l'autre. Par là il rendra

à la raison toute sa force, et il ajoutera aux légitimes conquêtes du savoir humain les confidences inespérées du savoir divin.

Tout d'abord l'enseignement chrétien affermit la raison. Si vous jugiez de ses procédés par les calomnies de ses adversaires, vous seriez portés à supposer qu'il réserve à l'esprit humain plus d'humiliations que de grandeurs, plus de servitude que d'affranchissement. Mais que valent contre les faits de gratuites imputations? Voulez-vous connaître le procédé de l'enseignement chrétien? Voyez-le à l'œuvre.

Qui donc, Messieurs, a décrié les facultés humaines? Est-ce le dogme chrétien? Non. Ce sont les philosophes. Qui donc a dénié à la raison le droit de sortir d'elle-même et d'atteindre un objet réel qui fût autre chose qu'une forme de sa pensée? Qui a contesté l'autorité du verdict que la conscience rend, au dedans de nous-mêmes, sur la moralité de nos actions? Qui a réduit les axiomes de la morale au rang de simples habitudes, régissant dans leur exercice des instincts comparables à ceux des animaux? Qui a mis en question jusqu'à la véracité de nos sens, défiant l'homme de se garantir à lui-même l'existence des réalités visibles qui l'environnent? Des philosophes, toujours des philosophes. Leurs noms sont sur vos lèvres; il est superflu de les citer. Les chrétiens, même quand ils se sont trompés, ne sont jamais allés si loin.

La première moitié de ce siècle a vu naître et mourir une école de croyants qui diminuaient, au profit de l'élément traditionnel, la force native de la raison.

Certes, il y avait loin de là aux théories désespérantes que je rappelais tout à l'heure. Et cependant le traditionalisme a disparu, docilement désavoué par ses propres auteurs. Qui l'a frappé? L'Église, interprète de la vérité chrétienne. L'Église proclame que l'usage de la raison précède la foi. L'Église veut qu'on reconnaisse à l'esprit humain la puissance de découvrir et de démontrer par lui-même l'existence du Dieu personnel, antérieur au monde, auteur du monde, distinct du monde. L'Église veut qu'on attribue à la conscience humaine la force d'établir sa propre liberté et d'élever sur ce fondement la croyance naturelle à la vie future et aux rémunérations d'outre-tombe. Relisez, Messieurs, la première définition dogmatique du Concile du Vatican. Dans la Constitution *Dei Filius*, vous trouverez la plus ferme revendication des droits de la raison, la plus vigoureuse affirmation de la légitimité de ses sentences et de la réalité de son domaine.

Et maintenant paraissez, il est temps, révélation sublime qui nous apportez les secrets de Dieu! Oui, car Dieu a des secrets. L'homme en a bien! Dans le sanctuaire de sa conscience l'homme est inviolable : nul ne sait ce qu'il médite, hormis ceux qu'il lui plaît d'initier par sa parole au mystère de sa pensée Ainsi en est-il de Dieu. *Quis enim hominum scit quæ sunt hominis, nisi spiritus hominis qui in ipso est? Ita et quæ Dei sunt, nemo cognovit nisi spiritus Dei*[1].

Quel est-il, ce secret de Dieu? Ah! c'est surtout le se-

1. I. Cor., II, 10, 11.

cret de sa vie. Échange mystérieux qui s'opère entre les trois personnes. Oui, ce secret-là est bien à Dieu. Il ne transpire pas dans ses ouvrages. Regardez, tant que vous voudrez, la créature. Elle vous dira la puissance, la sagesse, la bonté de Dieu, en quelque sorte la face extérieure du Créateur. Qui donc pénétrera au dedans? Il n'y a que l'Esprit divin. *Spiritus omnia scrutatur etiam profunda Dei.* Eh bien! l'esprit divin est chargé de nous communiquer ce secret : *Nobis autem revelavit Deus per spiritum suum.* Mais pourquoi nous révéler sa vie, s'il veut la garder pour lui? Pourquoi allumer en nous des désirs inconnus, s'il ne veut pas les satisfaire? Ah! Dieu n'est pas cruel. Son secret, il ne le révèle pas seulement, il le donne. Et c'est là toute la religion. — Alliance — primitive — réparée — *gratia et veritas per Jesum Christum facta est.*

Voilà, Messieurs, ce que nous apprend l'enseignement chrétien. C'est ainsi qu'il affermit la raison dans son domaine. C'est ainsi qu'il l'exalte au-dessus d'elle-même et l'introduit dans ces régions supérieures où la pensée de Dieu lui est communiquée.

Mais j'entends le murmure de l'impiété orgueilleuse. Elle veut prendre en faute l'enseignement donné au nom de Dieu... Ce sont là de beaux rêves, dit-elle.

Le rôle du maître chrétien est alors de venger la révélation, d'en affermir les bases, d'en justifier les données, de les soumettre hardiment au contrôle de la science. Mais ce n'est pas là l'œuvre d'un homme, c'est l'entreprise de tout un peuple fidèle qui veut se faire honneur de sa croyance. On voit alors naître et grandir des

créations inattendues : à la parole des pasteurs, sous l'inspiration de leur zèle, par l'effort combiné de ces trois puissances, la foi, la liberté, le sacrifice, des maisons se fondent, des chaires s'élèvent, la jeunesse accourt, la parole de vérité retentit de toutes parts, non plus isolée et timide, ou confinée dans les humbles régions du savoir, mais ferme et sûre d'elle-même et partant des sommets. Là toutes les parties de la science humaine se soutiennent et se fécondent par l'échange incessant de leurs ressources et de leurs conquêtes : là l'étude de la nature apporte à la philosophie le tribut de ses découvertes ; là l'histoire étaie de ses vivantes leçons les préceptes abstraits de la morale ; là les connaissances positives approfondies dans tous les ordres élargissent les horizons de la pensée, et alimentent de vérité les vastes synthèses que la littérature recouvre de la beauté de ses formes. Là surtout la Théologie, élaborant avec les facultés de l'homme les formules qu'elle tient de Dieu, achève d'édifier sur la base de toutes les sciences, unies et cimentées ensemble, la fière pyramide dont la cime atteint jusqu'aux cieux.

Quel sera ici, Messieurs, le rôle de Marie? Ah ! ne voyez-vous pas en elle le type de cette science chrétienne qui réconcilie la pensée humaine avec la pensée de Dieu ? Marie, dépositaire des pensées de l'homme, car elle est notre sœur, reçoit la première la communication du grand secret de Dieu. Un ange vient. Elle se trouble d'abord, car l'humanité avait perdu l'habitude de ce commerce avec son Créateur : *Turbata est in sermone ejus...* Mais l'ange la rassure : *Ne timeas, Maria; invenisti*

enim gratiam apud Dominum. Ah! voici l'explication. Marie est immaculée, elle est pleine de grâce. Dès lors elle n'a plus sujet de craindre les confidences de Dieu. La confiance, interrompue par le péché, renaît entre le Créateur et la créature. Le colloque se poursuit; le grand dessein de la Rédemption est annoncé : *ecce concipies in utero;* il est soumis au consentement de Marie. Elle accepte et le monde est sauvé.

Ainsi Dieu a fait entrer Marie dans son conseil, il l'a mise de moitié dans la préparation de son œuvre par excellence, de cette œuvre dont la Création n'est qu'une ébauche. Par là se trouvent justifiées ces étonnantes paroles du livre des Proverbes : *Dominus possedit me... Cum eo eram cuncta componens.* De toute éternité Dieu a pensé à son ouvrage, et toujours il a résolu d'en partager avec Marie l'honneur et le labeur. D'avance il a fait Marie telle qu'il la voulait trouver pour l'heure de cette action ; il l'a contemplée, avant tous les siècles, dans la pureté qu'il lui destinait, comme la dot de son divin mariage, dans l'éclat du privilège qui devait la préserver de toute souillure et préparer en elle l'épouse du Père et la mère du Fils.

III

Messieurs, l'enseignement chrétien nous a laissé voir et la nécessité de son rôle et l'excellence de ses procédés. Il nous resterait à rechercher quels sont ses fruits. Mais l'heure nous presse. Il faut conclure ce discours. Aussi bien, si je le laisse inachevé, c'est à

vous, Messieurs, de le compléter par vos œuvres. Maîtres et disciples, tous enfants de Marie et de l'Église, c'est dans vos vies qu'on doit pouvoir montrer les fruits de l'enseignement que les uns distribuent, que les autres reçoivent, que tous vont puiser aux sources très pures de la raison et de la croyance. Ces fruits, Messieurs, portent deux noms : ils s'appellent la vérité et la vertu. La vérité, vous la demanderez aux investigations de la science ; mais vous placerez vos conquêtes sous la sauvegarde de la foi. La vertu, vous la cultiverez par l'énergie de la volonté ; mais vous ouvrirez sur vos âmes, prêtes à défaillir, ces sources de courage et de force que la prière fait jaillir et que distribuent les canaux sacramentels.

Mais la vérité et la grâce, qu'est-ce donc, Messieurs, si ce n'est Jésus-Christ? La loi a pu être notifiée avant la Rédemption. *Lex per Moysen data est.* Mais il fallait Jésus-Christ, pour éclairer la Loi et la vivifier par l'amour : *Gratia et veritas per Jesum Christum facta est.* Et Jésus-Christ, à son tour, qui nous le donne ? Ah! Messieurs, c'est sa mère. En nous le donnant, elle devient la nôtre. Dans ce fruit béni de ses entrailles, elle nous prépare tous les fruits réunis de la vérité et de la vertu. Et c'est pour cela, Messieurs, qu'elle est immaculée. Saint Paul, après avoir exalté les magnificences du sacerdoce de Jésus-Christ, s'écriait : Voilà comme il nous fallait un Pontife [1]. *Talis decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus et excelsior cælis*

1. Heb., VII, 21.

factus, qui non habet necessitatem quotidie prius pro suis delictis hostias offerre.

O Jésus, c'est ainsi pareillement qu'il vous fallait une mère : sainte, innocente, immaculée, séparée des pécheurs.

Et c'est ainsi, Messieurs, qu'il nous en fallait une à nous-mêmes : sainte, pour enfanter la sainteté ; innocente, pour plaider avec autorité la cause des coupables ; immaculée, pour charmer le regard d'un Dieu qu'irrite sans cesse la vue de nos souillures ; séparée des pécheurs par un privilège unique, pour devenir ensuite, par une miséricorde égale à sa pureté, leur patronne, leur avocate et leur refuge.

O Marie, regardez cette œuvre, bénissez ces ouvriers. L'œuvre est vôtre et les ouvriers sont vos enfants. Ce que nous cherchons, c'est la vérité qui délivre ; ce que nous demandons, c'est la grâce qui purifie. Nous avons lu dans l'Évangile de votre Fils : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* Vous êtes, ô Marie, la vivante démonstration de cette béatitude. Nulle créature n'a été pure comme vous : aucune n'a vu Dieu de si près, et le Dieu anéanti dans la chair, car il reposait dans vos bras ; et le Verbe fait chair glorifié dans les cieux, car il vous fait asseoir à côté de son trône. Obtenez-nous d'imiter de loin par la pénitence la pureté qui vous décore, pour entrer un jour en partage de la vision qui vous béatifie. *Amen.*

SERMON

POUR LA MÊME SOLENNITÉ

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE DES CARMES

le 9 décembre 1883.

Signum magnum apparuit in cœlo : mulier amicta sole.

(Apoc., XII, 1.)

MESSIEURS,

La fête présente nous apporte la réalité de cette prophétie. Un grand spectacle nous est montré : une femme, une fille d'Adam, non pas, comme les autres, héritière de l'anathème et compromise avant de naître dans l'universelle contamination du péché, mais pure et radieuse d'une beauté divine qui l'enveloppe comme un manteau de lumière : *mulier amicta sole.*

Et l'Esprit Saint nous avertit que ce spectacle n'est pas fait seulement pour nous charmer. C'est un signe, c'est-à-dire une leçon cachée qu'il faut découvrir, un symbole qu'il faut interpréter. Dieu ne produit pas au hasard une merveille à la fois si éclatante et si pleine de mystère. Il veut forcer notre attention et provoquer nos recherches. Il met dans son signe assez de splendeur pour attirer nos yeux, assez d'obscurité pour nous

contraindre à l'approfondir. Rendons-nous, Messieurs, à cette invitation divine. D'avance, un secret instinct nous avertit que la découverte sera joyeuse. Car le nom de notre Mère est mêlé à ce mystère et ce nom est un messager d'espérance.

Entrons, sans préambule, dans cette religieuse étude.

De tous les besoins qui sollicitent l'humanité et qui la tourmentent, le plus profond comme le plus noble est le besoin d'atteindre à l'idéal. Mais il semble que la contradiction se rencontre dans l'énoncé même du problème. S'il s'agit de l'idéal vrai, celui qui contente et dépasse tous les rêves, plus on le conçoit parfait, moins on le trouve accessible. Et si, pour l'amener à la portée de nos prises, on le fait descendre de cette hauteur qui nous en sépare, ce que nous atteignons alors n'est plus l'idéal.

Cette apparente contradiction se retrouve dans toute la variété de nos désirs; mais nulle part elle ne se fait sentir plus manifeste et plus désespérante que dans cette partie, la meilleure de nous-mêmes, qui poursuit l'idéal moral.

Eh bien, Messieurs, il est une solution satisfaisante de cette énigme. Pour la trouver, ne regardez pas en vous-mêmes, n'interrogez pas l'histoire humaine : vous verriez l'ombre s'épaissir et vous désespéreriez de la clarté. Regardez au ciel : là est le signe. *Signum magnum apparuit in cœlo.* Interrogez le dessein de Dieu, le dessein rédempteur, qui s'ébauche en Marie et s'achève dans le Christ, sans qu'on puisse séparer par le regard celle

qui donne le Verbe au monde et celui qui donne à Marie sa beauté : *mulier amicta sole.*

Deux pensées, Messieurs, nous aideront à préciser cet enseignement plein de promesses :

Il nous faut un idéal moral très parfait et très réel.

Marie Immaculée nous le montre et nous le donne.

I

La conception de l'idéal est la loi de notre raison ; elle est plus encore la loi de notre cœur.

Il faut que cette loi soit bien impérieuse pour résister aux apparents démentis que lui donne l'expérience.

S'agit-il de l'idéal que rêve notre esprit ? Mais où donc est-il réalisé ? Est-ce dans les œuvres de nos mains ? Demandez aux artistes. Ce qui les fait grands entre les hommes est aussi ce qui les fait malheureux. Ils n'arrivent jamais à montrer ce qu'ils ont vu, et l'on peut douter qu'ils arrivent même à le bien voir. L'idéal passe devant leurs yeux comme un éclair, et dès que le regard veut s'y fixer, l'apparition a fui. Où chercher ailleurs la réalité de l'idéal ? Dans la nature ? Oh ! sans doute elle est belle d'une beauté plus qu'humaine et que nous n'aurions pas trouvée. Mais elle n'est elle-même qu'un symbole. Elle attire et elle ne retient pas la pensée. Elle l'envoie par delà dans ce monde mystérieux où s'élaborent les lois et d'où l'ordre descend sur le monde pour le régir et le conserver.

S'agit-il de l'idéal que rêve notre cœur ? Oh ! c'est ici surtout que l'expérience est cruelle. Où le trouver,

sinon dans le seul monde moral ouvert à nos constatations, le monde humain? Or dans le monde humain l'idéal moral se laisse à peine entrevoir. Divinité cachée et comme endormie, il s'éveille par instants au contact des réalités grossières. Devant les étroitesses de l'égoïsme, les indignités de la trahison, les duretés de l'avarice ou les bassesses du plaisir, quelque chose se redresse en nous, et proteste, et crie au fond de nos entrailles: je vaux mieux que cela. J'irai au bien, au devoir, à l'héroïsme à travers la peine, la privation, la douleur; s'il le faut, à travers le sacrifice. A cette voix, la conscience humaine tressaille d'une joie intime et fière, elle croit avoir découvert en elle-même le type de la beauté morale. Hélas! l'émotion tombe, l'ardeur s'éteint, la vie vulgaire reprend son cours et le héros d'hier recommence à éprouver d'incroyables complaisances pour ces faiblesses dont il se croyait le vainqueur.

Voilà, Messieurs, le témoignage de l'expérience. Et maintenant, que disent les sages, les penseurs, ceux du moins qui parlent le plus haut et qui prétendent nous apporter le dernier mot de la philosophie ?

Ah! ils donnent raison à l'expérience. Ils construisent une théorie qui consacre à jamais l'incompatibilité de l'idéal et du réel. Rien de ce qui existe n'est parfait; rien de ce qui est parfait n'existe. Mais Dieu, qu'en faites-vous? Ce que vous voudrez : il faut choisir. Si vous le voulez parfait, rien ne s'y oppose; mais alors ajoutez qu'il n'est nulle part ; non, pas même avant le monde pour l'expliquer et le produire, pas même au-

dessus du monde pour le dominer et le mouvoir; pas même au-dessous du monde pour le porter et le maintenir; tout au plus pourrez-vous le chercher en avant des choses, comme le terme vers lequel elles tendent, mais terme inconsistant, image flottante et qui s'ignore elle-même, jusqu'à ce qu'elle soit réfléchie dans quelque cerveau né d'hier et qui, en la réalisant, la défigure.

Et si ce Dieu vaporeux ne peut vous suffire, eh bien! venez avec nous : portez vos hommages à la matière. Réservez votre encens à cette divinité palpable qui gagne en réalité ce qu'elle perd en idéal.

Ainsi parlent les nouveaux maîtres que l'esprit humain s'est donnés. Et s'ils traitent ainsi la perfection métaphysique, pourquoi feraient-ils un meilleur sort à la perfection morale? Là aussi, là surtout c'est chimère, à les entendre, de chercher dans les faits ce qu'ils ne peuvent contenir. Faites de la morale en artistes, sans vous préoccuper de la pratique; montrez aux hommes des héros de théâtre, sans défaillances et sans hésitations; ou, si vous prétendez régler la conduite, accommodez-vous aux exigences des faits; donnez raison aux appétits; identifiez la loi et l'instinct.

Eh bien! Messieurs, cette solution ne nous satisfait pas. Elle n'est qu'un jeu d'esprit, si elle n'est pas un misérable calcul. Non, ce n'est pas là ce que l'humanité réclame. O homme! toi si petit, si pauvre, si impuissant, si facile aux entraînements du mal, tu as raison pourtant de t'obstiner dans la foi au bien, d'en appeler de tout ce qui provoque et trompe ton espoir à une réa-

lité invisible qui le justifie. Tu as raison ; mais pour t'en donner l'assurance, il faut que l'Invisible se révèle, il faut que l'idéal s'incline, il faut que l'Infini s'approche de toi, et que, sur la terre même de ton exil, parmi les ombres qui t'environnent, tu puisses expérimenter quelque part la rencontre désirée de ces deux choses : la réalité qui te nourrit et l'idéal qui te charme.

II

La philosophie chrétienne répond à ce besoin de nos cœurs. Elle tient tout entière dans cette formule : l'accord de l'idéal et du réel. Le Dieu des chrétiens est le Dieu parfait et le Dieu vivant. Et de peur que l'humanité n'en doute, et ne le prenne pour un fantôme : *putaverunt phantasma esse*, il s'approche d'elle et lui dit, comme aux rameurs de Tibériade : *Confidite*, *Ego sum*[1].

L'incarnation ! *Verus Deus et verus homo*. Vérité de Dieu dans la perfection de ses vertus, dans la sublimité de sa doctrine, dans la puissance de ses œuvres, surtout dans l'infinité de son amour. — La Crèche, la Croix, l'Eucharistie. — Ah ! avoir inventé cela, ce serait déjà être Dieu.

Vérité de l'homme — souffrances, mort — qui rendent Dieu palpable : *non est alia natio tam grandis*.

Eh bien ! cet idéal réalisé en Jésus-Christ, il faut qu'il se réalise en nous. Jésus n'est que la *tête*. Nous sommes les membres. Comment pourra se faire cette communication de la perfection de Dieu à la créature ?

1. Marc. vi. 49, 50.

Paraissez maintenant, ô signe divin, ô femme revêtue du soleil, ô Marie Immaculée! Votre sainteté n'est pas infinie, mais elle est parfaite. *Tota pulchra es.*

Pas de souillure. Plénitude de grâce. C'est assez pour que le dessein de Dieu ne soit pas frustré. *Verbum meum non revertetur ad me vacuum, sed faciet quæcumque volui et prosperabitur in his ad quæ misi illud*[1].

Douleur amère que fait ressentir aux âmes sincères la vue des défaillances humaines mêlées aux plus saintes choses. Scandale des faibles, désolation des fervents. Ah! voici la consolation.

Regardons Marie — et, au-dessous d'elle, regardons les Saints. Les Saints de la terre : *luna sub pedibus ejus.* — Les Saints du ciel : *in capite ejus corona stellarum.* Voici la revanche de l'idéal. Marie est l'abrégé de l'Église. Seule elle réalise parfaitement ce dessein du Christ qu'a décrit saint Paul : *Ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta et immaculata*[2].

Mais elle nous provoque à le réaliser pour notre part. Elle nous encourage par son exemple et par son assistance maternelle. Influence du souvenir de Marie sur la conservation de la vertu. — A l'heure où l'idéal tend à disparaître de l'horizon de l'âme, prononcez le nom de Marie. — Les saints désirs renaissent, la tentation s'éloigne. — O Marie! qu'elle est belle, qu'elle est nombreuse, la phalange des âmes vierges que vous conduisez au pied du trône de l'Agneau!

1. Is., LV, 11.
2. Eph., V, 27.

O Mère, voici une nouvelle troupe qui s'est rangée sous votre bannière! Ce sont de jeunes hommes avides de science et qui n'ont pas désespéré de la vertu. A leur tête, des maîtres éprouvés, qui ont su concilier dans leurs âmes le culte du savoir et la simplicité de la foi. Tous ont conçu un noble dessein : servir la vérité par le travail, la défendre par le témoignage, l'honorer par la valeur de leurs œuvres et par le rayonnement de leurs vertus.

O Marie! ce dessein est fait pour vous plaire. Et dès l'origine il vous fut dédié. Cette œuvre de science chrétienne n'a pas vécu un seul jour, sans être placée sous le patronage de votre pureté sans tache. O vous qui avez béni le berceau de notre œuvre, bénissez ses progrès! Soutenez-la dans ses combats, fortifiez-la dans ses épreuves, faites-la connaître, faites-la aimer; donnez foi en elle, puisqu'elle a foi en vous! Après huit ans de fécond labeur, nous vous la consacrons de nouveau et nous attendons de votre secours la force qui fera de nous les défenseurs vaillants, les soldats heureux de la plus sainte des causes!

ALLOCUTION

POUR LA CONSÉCRATION DU DIOCÈSE DE PARIS

A SAINT JOSEPH

PRONONCÉE A NOTRE-DAME

le 19 mars 1892

Gubernabat creditam sibi domum.

« Il gouvernait la maison qui lui avait été confiée. »

(*Gen.*, XXXIX, 4.)

ÉMINENCE,

En appelant tous vos fils spirituels à cet acte solennel de piété envers saint Joseph, vous avez obéi tout ensemble et aux inspirations de votre cœur et à l'Esprit qui anime et conduit l'Église.

Je n'ai pas à dire ici comment il a été répondu à votre appel. Il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir, et c'est un admirable spectacle. Ce matin, les femmes chrétiennes et les vierges chrétiennes, celles à qui appartient la mission sacrée d'enfanter et de former des disciples de l'Évangile, se pressaient dans l'enceinte de cette basilique. Ce soir, c'est la virilité, c'est l'ardeur de la jeunesse, c'est l'autorité de l'âge mûr, c'est la force de l'association, ce sont tous les éléments

dont se compose la vigueur d'un peuple, que je vois réunis sous les voûtes vénérables de ce temple.

Et de quoi s'agit-il? Il s'agit de ratifier par le concours de toutes ces volontés l'engagement que vous avez pris, en leur nom, de consacrer le diocèse de Paris au chef de la Sainte Famille.

Qu'elle est puissante, Messieurs, cette action cachée qui gouverne par le dedans la vie de l'Église et des âmes, développant, selon le besoin des temps, les dévotions qui fleurissent sur la tige de la doctrine! Au XVI^e^ siècle, sainte Thérèse popularise le culte de saint Joseph. Trois siècles après, cette dévotion a pris dans la piété catholique une telle place que Pie IX, de chère et vénérée mémoire, n'hésite pas à proclamer saint Joseph patron de l'Église universelle. Léon XIII continue l'œuvre qui ne semblait plus pouvoir grandir. En instituant le mois du Rosaire, il associe le nom de Joseph aux supplications qui s'adressent à Marie, et veut que, chaque jour de ce mois, les fidèles adressent à l'Époux de la Vierge-Mère une prière dont le Pape lui-même est l'auteur.

Tout cela, Messieurs, n'arrive pas au hasard, et pour traduire la pensée qui justifie et motive la solennité présente, je dois vous dire en quelques mots ce que l'Église attend de vous.

Vous devez honorer Joseph comme Jésus l'a honoré;

Demander à Joseph ce que Jésus a reçu de lui;

Apprendre de Joseph ce que Jésus vous enseigne par lui.

I

D'abord, il faut honorer Joseph. Pourquoi? Parce que Jésus l'a honoré. Si c'est là la raison du culte, c'en doit être aussi la mesure. Et je n'ai pas besoin d'une autre réponse, pour faire taire les censeurs chagrins qui trouveraient quelque excès dans nos hommages. Certes, ce serait une impiété d'exalter une créature aux dépens de Dieu. Mais tant qu'on se borne à imiter Dieu, tant qu'on règle les honneurs rendus à cette créature sur ceux que lui a rendus Dieu lui-même, on est assuré de rester dans le devoir, et l'on demeurerait au-dessous du devoir, si l'on n'allait pas jusque-là. C'est ce que nous répondons aux protestants, quand ils nous reprochent la part excessive que nous faisons à Marie dans notre culte.

Le reproche atteint Dieu avant de nous toucher. Pourquoi le Seigneur a-t-il associé Marie de si près au plus grand de ses desseins? Pourquoi a-t-il fait d'elle la Mère de son Fils, la condition de l'Incarnation, le canal de la grâce rédemptrice, l'auxiliaire inséparable des œuvres de son amour?

Mais après Marie, nul ne s'est approché d'aussi près que Joseph de la source du salut. Au-dessous de la Trinité divine, je vois, dans l'humble maison de Nazareth, une triade humaine : le Dieu fait homme, la Mère de Dieu, l'Époux de la Vierge-Mère. Chose surprenante et qui déconcerte le sens humain, la préséance entre ces trois personnes s'établit en renversant l'ordre des di-

gnités. Marie est plus que Joseph : elle lui obéira comme à son époux. Jésus est plus que Marie : il lui obéira comme à sa mère ; il obéira à Joseph, comme s'il était son père : *erat subditus illis*. Le dernier en excellence sera le premier en autorité. C'est à Joseph, ce n'est pas à Marie, que l'ange apparaîtra, pour l'avertir des dangers qui menacent le divin Enfant : « Prenez l'enfant et sa mère et fuyez en Égypte. »

Après de tels exemples, Messieurs, pourrions-nous craindre d'excéder dans le culte que nous rendons au patriarche de la Sainte Famille? Joseph, fils de Jacob, gouvernait la maison de son maître : *gubernabat creditam sibi domum*, et tous les trésors qui étaient placés sous sa garde : *et universa quæ ei tradita fuerant*. Le Père céleste a témoigné au nouveau Joseph une confiance d'autant supérieure à celle de l'Égyptien que plus précieux étaient les trésors remis à sa vigilance. Dieu n'aime rien tant que son Fils. En le confiant à Joseph, il nous a donné la mesure que doivent remplir nos hommages.

II

Mais si le culte commence par la louange, il se continue par la supplication. C'est le privilège de notre misère de joindre toujours la prière aux témoignages de la vénération. Nous pouvons donc, nous devons donc prier saint Joseph.

Ici encore, la piété catholique, pareille au torrent qui descend de la montagne, s'est creusé un lit, je veux dire : a pris une direction particulière. Sans

exclure les grâces spirituelles, et en mettant au premier rang la grâce suprême de la bonne mort dont saint Joseph reste le patron, la confiance des fidèles a, de tout temps, demandé au saint patriarche une protection temporelle. Faut-il voir là un abus, une dégénérescence de la prière? Non, Messieurs; car le Maître de la prière nous a lui-même appris, dans le *Pater*, à demander notre pain quotidien. Non encore, car le même Maître a voulu devoir à Joseph cette protection que nous invoquons. Serons-nous répréhensibles, si nous attendons de notre aimable patron ce que Jésus lui-même en a reçu?

Dieu est la richesse par excellence. « Les yeux de toute créature sont tournés vers lui, dit le Psalmiste; c'est lui qui les nourrit à l'heure du besoin, il ouvre sa main royale et il épanche sur tout être vivant les effusions de sa bonté [1]. » Oui, mais ce Dieu opulent s'est fait pauvre en se faisant homme; et dans sa pauvreté, il a voulu dépendre d'une providence visible, d'une sollicitude paternelle, attentive à ses besoins. A Joseph est échue cette glorieuse mission. Il a joué, auprès de Celui qu'il appelait son fils et qu'il adorait comme son Dieu, le rôle de nourricier et de protecteur. Il a pourvu par son travail aux nécessités de l'Enfant-Dieu. Lui aussi, il a ouvert sa main et il en a laissé échapper le bienfait.

Aujourd'hui, Jésus est dans la gloire, et sa sainte humanité est au-dessus du besoin; mais Joseph n'a pas

1. Ps. 144.

perdu l'inclination de son cœur. Il cherche sur la terre les héritiers de la pauvreté du Sauveur. C'est sur ceux-là, sur ceux qui espèrent en lui, qu'il épanche avec amour les effets de sa bonté. Ah! Messieurs, n'oublions pas sans doute qu'il faut chercher avant tout le règne de Dieu et sa justice, mais ensuite et comme par surcroît, demandons à Joseph de nous faire sentir dans nos détresses, dans nos angoisses, dans le renversement de nos espérances terrestres, la puissance de son patronage. Par là, nous plairons à Jésus, car nous l'imiterons encore dans la confiance qu'il témoignait au protecteur de son infirmité.

III

Après avoir reçu, il faut rendre. En retour de ses bienfaits, Dieu attend l'offrande de nos vertus. La dévotion à saint Joseph ne sera donc pas pour nous seulement une source de grâces, elle sera une école de sainteté. Nous apprendrons de Joseph ce que Jésus nous enseigne par lui.

Cette leçon est la plus nécessaire de celles qui puissent régir la vie humaine : c'est la leçon du travail chrétien.

Le travail a traversé trois phases dans l'histoire de l'humanité.

Dans l'état d'innocence, le travail était une imitation glorieuse de l'activité créatrice. L'homme avait été placé dans le jardin des délices, pour en être le gardien

et le colon : *ut operaretur et custodiret illum* [1]. Labeur volontaire, labeur aisé, labeur fécond, se rapprochant par ces qualités de celui du Créateur.

Le péché survient. Le travail reste ce qu'il était; il devient ce qu'il n'était pas : un châtiment. De volontaire il devient contraint; d'aisé, pénible; sa fécondité s'amoindrit. La terre n'est plus la servante empressée qui allait au-devant des besoins de l'homme; elle est solidaire de l'expiation. D'elle-même, elle ne produira plus que des ronces et des épines; l'homme lui arrachera, à la sueur de son front, son pain de chaque jour.

Enfin, voici la Rédemption. Les desseins de Dieu se superposent, ils ne se détruisent pas. La condamnation subsiste; mais, cette fois, c'est l'Innocent, le Saint, qui se présente pour la subir. Lui qui ne doit rien au péché, se fait débiteur de la peine; en la prenant sur Lui, il la transforme, il en fait la rançon de notre délivrance. Avant le Christ, le châtiment n'affranchissait pas sa victime; celle-ci demeurait insolvable sous le poids des vengeances célestes. Jésus acquitte la dette et nous fait capabels de l'acquitter avec lui. C'est ainsi qu'il a touché à toutes les conditions pénales de l'existence humaine, la pauvreté, la souffrance, l'humiliation, la mort même; il n'a rien détruit, il a tout changé. On souffre, on gémit, on meurt encore après la Rédemption; mais si l'on veut s'en approprier le bienfait, on ne souffre plus en vain, on ne gémit plus sans consolation, on ne meurt plus sans espérance.

1. Gen., II, 15.

Ainsi en est-il du travail. Jésus l'a pareillement transformé par son contact. De toutes les formes du travail humain, la plus pénible, la moins honorée, mais aussi la plus universelle et la plus inévitable, c'était le travail des mains. C'est cette forme-là qu'il a choisie par une libre préférence, c'est à cet humble et obscur labeur qu'il a consacré trente années sur les trente-trois de sa vie mortelle. Et dans ce stage mystérieux, il a eu Joseph pour maître et pour patron. C'est dans les bornes étroites de l'existence d'un artisan qu'il a enfermé la destinée de celui qu'il aimait et honorait comme un père. Joseph a trouvé bon le lot qui lui était échu. S'il a partagé avec Jésus l'humilité et la peine de sa condition ouvrière, il ne l'a pas suivi à l'honneur de sa mission, dans les travaux glorieux de sa vie publique. L'horizon terrestre de ce privilégié n'a jamais dépassé l'enceinte de l'atelier d'un charpentier.

Quelle leçon, Messieurs! Et comment après cela se trouverait-il des chrétiens pour mépriser le travail manuel? Ah! je sais que, de nos jours, ceux qui détiennent entre leurs robustes mains cette grande source de la richesse, emploient volontiers d'autres moyens pour obtenir le respect du riche : ils s'efforcent de se faire craindre, et ils y réussissent. Procédé mauvais et funeste, qui ne prépare que des ruines! L'ouvrier sera la première victime des haines qu'il attise ou qu'il sert. La vraie solution n'est pas là : elle est dans l'Évangile. Elle consiste à rendre volontaire par l'amour ce qui était contraint et imposé. Que le riche aille au-devant

du pauvre, honorant en lui la dignité humaine, l'image de Dieu, le prix du sang rédempteur! Que le pauvre aille au-devant du riche, honorant en lui la vivante représentation de la Providence! Que tous travaillent pour obéir à Dieu et que ceux-là travaillent davantage que n'étreint pas la nécessité physique; car il est plus beau de s'incliner devant la loi que de se courber devant la force! Que l'idée de paternité impliquée dans dans le beau nom de patron donne aux rapports du capital et du travail leur véritable caractère! Que l'esprit d'amour, répandu dans la Sainte Famille, déborde de plus en plus dans la grande famille humaine et resserre, entre tous ceux que l'inégalité des conditions sépare, les liens de la seule fraternité véritable, celle dont le baptême est la source! Alors, alors seulement, il n'y aura plus de question sociale.

Ah! Messieurs, vous qui comprenez ces choses, vous qui êtes ici pour les traduire dans un acte solennel de consécration à saint Joseph, que n'êtes-vous Paris tout entier, que n'êtes-vous la France, que n'êtes-vous le monde? Le règne de la paix serait assuré sur la terre. O glorieux protecteur des enfants de Dieu, suscitez en tout lieu des imitateurs de vos vertus! Que par leur nombre, par leur zèle, par leurs exemples, croisse et s'étende l'influence régénératrice du travail chrétien, du foyer chrétien! C'est la grâce décisive que nous attendons de votre patronage. *Amen*.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA CATHÉDRALE DE CHARTRES

AU PÈLERINAGE DE LA JEUNESSE CATHOLIQUE

le 29 mai 1892.

Similis est homini patrifamilias qui profert de thesauro suo nova et vetera.

« L'Église ressemble à un père de famille qui tire de son trésor des richesses anciennes et des richesses nouvelles. »

(Matth., xiii, 52.)

Monseigneur,

Mes chers Amis,

C'est en vous voyant pénétrer nombreux, empressés, recueillis, dans l'enceinte de ce temple vénérable; c'est en voyant votre jeunesse abritée pour un moment sous ces voûtes antiques; en entendant vos pas alertes retentir au-dessus de ces cryptes séculaires qui gardent le secret des origines chrétiennes de notre France; c'est en présence de ces émouvants contrastes que m'est revenu à la mémoire ce texte évangélique, dans lequel le Sauveur cache sous le voile de la parabole des enseignements destinés à tous les temps.

Je pourrais, l'histoire à la main, vous montrer dans l'Église catholique une mère prévoyante, à l'envi du père qu'a loué l'Évangile ; gardant avec une fidélité inviolable le trésor ancien, je veux dire l'intégrité du dogme, le nerf de la discipline, la fécondité de l'apostolat; mais habile à révéler, suivant les besoins changeants des sociétés qui se transforment, les trésors nouveaux qu'elle seule sait ouvrir pour soulager les grandes détresses sociales.

Mais l'heure n'est pas aux longs discours; et c'est à vous seuls, jeunes gens, que je dois penser.

Je viens donc vous dire en deux mots comment ce pèlerinage vous offre le moyen d'accomplir en vous-mêmes cette merveille qui se renouvelle depuis dix-huit siècles dans l'Église catholique.

Vous faites partie, jeunes gens, du trésor nouveau de l'Église ; ou, pour mieux dire, vous êtes la partie nouvelle de ce trésor. Vous apportez ici votre ardeur, peut-être vos illusions, certainement vos espérances. On a vu cela dans tous les temps et ce n'est pas cette nouveauté un peu vieillie que je veux signaler. Mais de même que l'antiquité de ce temple a vu passer toutes les transformations des choses humaines, de même il se prépare actuellement une évolution dont vous serez les témoins, les acteurs et, selon que vous saurez en prendre votre part, les bénéficiaires ou les victimes.

On vous le disait ce matin avec la double autorité du caractère et de l'éloquence, toutes les phases de notre histoire ont laissé leurs traces sur ces vieux murs. Que de choses ont changé dans les sociétés humaines, de-

puis les vieux Druides jusqu'à la conquête romaine, et de là jusqu'à la conquête chrétienne !

Quelle variété dans les rapports des individus et des classes, au moyen âge, quand la main de Fulbert jetait les fondements sur lesquels devait s'élever un jour le monument qui nous abrite : puis à l'époque de la Renaissance, quand la civilisation se détournait de la tradition chrétienne et que l'hérésie livrait notre pays aux horreurs de la guerre civile ; plus tard, sous le règne éclatant qui vit l'apothéose de la monarchie française ; et, si tôt après, dans cette grande commotion qui a creusé un abîme entre le passé et notre âge ! L'influence de la religion et de l'Église s'est fait sentir à travers cette diversité des temps. Elle se fera sentir encore dans les changements qui s'annoncent.

Le grand changement que je prévois est de ceux dont peut s'effrayer l'égoïsme ou la mollesse, mais qui n'a rien d'alarmant pour des âmes chrétiennes ; car il promet de nous ramener par une nécessité heureuse à l'accomplissement plus universel d'une loi divine, celle-là même que Dieu a promulguée sur le berceau de notre race et dès le lendemain du premier péché : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

De tout temps la richesse a été le fruit du travail ; mais le travail accumulé a produit des réserves qui ont permis à la jouissance de survivre à l'effort. A côté des travailleurs de toutes sortes, ouvriers de la pensée ou manieurs de l'outil, il y a eu place pour les oisifs, dont la vie stérile s'engraissait du labeur d'autrui, sans racheter par des services le privilège dont les avait inves-

tis la naissance; véritables frelons, nourris du miel qu'ils n'avaient pas su produire. Certes la morale chrétienne les a toujours condamnés. Mais des jours approchent, si je ne me trompe, où la force des choses viendra au secours de la morale ; où l'appauvrissement du sol, l'abaissement du taux de l'intérêt, l'élévation de la main-d'œuvre, tout un ensemble de circonstances économiques augmentant la dépense, amoindrissant le revenu, viendront peser sur la richesse oisive jusqu'à l'accabler ; où le propriétaire ne pourra plus vivre de son champ, s'il ne le cultive lui-même ; où l'industriel devra fournir à son industrie, non plus seulement son capital, mais son savoir, sa vigilance et son labeur personnel. En même temps, nous verrons s'atténuer chaque jour, presque jusqu'à s'effacer, cette ligne de démarcation qui séparait jusqu'ici les deux formes de l'activité humaine, celle de la pensée et celle de la main. L'ouvrier de la main aura de plus en plus besoin de s'initier à la science, qui est l'œil du travail ; l'ouvrier de la pensée devra de plus en plus se mêler au monde du travail manuel, interroger ses besoins et se dévouer à y pourvoir. Ainsi s'opérera sans secousse, sans trouble, et dans la mesure où elle est possible et profitable, cette fusion des classes que des agitateurs imprudents ou malhonnêtes voudraient décréter d'office et imposer par la violence.

Voilà le grand changement que j'entrevois. Malheur à ceux qu'il surprendra dans le sommeil de la paresse et de l'égoïsme ! Seuls les vrais chrétiens sont assurés de n'être pas pris au dépourvu par un mouvement qui

leur fait de la pratique des vertus évangéliques une nécessité d'existence. Sobriété, modération dans les désirs, amour du travail, esprit de fraternité et de dévouement, ce sont là les conditions qu'une réunion d'hommes doit remplir pour s'accommoder des exigences qui s'annoncent. Et c'est ici qu'apparaît le lien nécessaire des choses nouvelles aux choses anciennes. Seule la vieille foi chrétienne, celle qui a bâti les cathédrales, est capable d'inspirer les vertus dont l'avenir a besoin. On a essayé de se passer d'elle ; on a prétendu la reléguer parmi les choses mortes, qui n'ont plus droit qu'au souvenir. Mais les doctrines qu'on lui a substituées ont duré quelques années à peine; les voici déjà épuisées, vieillies, convaincues d'impuissance. On se retourne d'instinct vers l'antique croyance, et ceux-là mêmes qui n'ont pas encore le courage de lui soumettre leur esprit viennent réchauffer leur cœur à son foyer et lui redemander l'espérance.

Que conclure de là, mes amis, sinon que l'avenir est à vous, précisément parce que vous avez gardé les trésors anciens ? Serrez-vous donc autour des traditions et des principes que représente le glorieux passé de l'Église et que symbolise à cette heure, devant vos yeux ravis, cette merveille d'art et de religion qui s'appelle Notre-Dame de Chartres ! Tout à l'heure vous allez pénétrer, en longues files chantantes et priantes, dans ces cryptes vénérables où le culte de la Vierge-Mère a précédé, dit-on, l'Évangile lui-même : touchante croyance, que la froide critique peut contester, mais que la piété accueille avec amour, et que favorisent les

analogies du dogme. Oui, nous savons que Marie a été mêlée, de toute éternité, dans la pensée de Dieu au dessein rédempteur : *Dominus possedit me ab initio viarum suarum ;* nous disons avec saint Bernard que Dieu, nous ayant donné son Fils par Marie, a voulu pour toujours que tout nous vînt par elle : *Deus nos totum voluit habere per Mariam.* Et dès lors, trouvant dans notre histoire les preuves multipliées, éclatantes de la prédilection de Dieu pour la France, *ce royaume de Marie*, nous ne nous étonnons pas que Dieu ait voulu voir la Vierge honorée d'avance sur notre sol, et qu'il ait fait de ce culte anticipé de Marie la pierre d'attente du christianisme dans les Gaules.

Sur ce fondement s'est élevé, assise par assise, l'édifice de la civilisation chrétienne ; comme on a vu, de siècle en siècle, s'élever sur les cryptes de *Notre-Dame de Sous-Terre* les murs, les piliers, les voûtes altières de cette basilique.

Venez donc, jeunes gens, saluez dans l'église souterraine le mystère de la foi obscure ; saluez dans l'église aérienne les clartés de la foi lumineuse qui rayonne dans ce temple, comme les feux du soleil à travers les verrières embrasées ! Venez, regardez, écoutez, laissez-vous envahir par les longs souvenirs : laissez-vous gagner aux émotions douces et fortes de la confiance, de la tendresse et des généreux désirs. Invoquez Marie, redites son nom, contemplez son image, rappelez ses bienfaits, livrez-vous à l'aimable fascination de sa bonté. Puis de ce radieux objet reportez vos regards sur cet avenir laborieux, difficile que je vous montrais tout à l'heure.

Voulez-vous, jeunes gens, être à la hauteur des âpres devoirs qui vous attendent? Soyez plus que jamais les clients de Marie et ses imitateurs. C'est l'orgueil qui égare notre temps; pour garder votre raison, soyez humbles comme votre mère. La corruption nous envahit; soyez purs comme Marie. L'esprit de défection souffle dans les âmes et livre à l'abandon les plus saintes causes; comme Marie soyez fidèles. L'égoïsme envenime les plaies de la société, avive les haines de classes et aggrave les conflits menaçants; montrez-vous les dignes fils de la Vierge aimante, qui a poussé l'amour jusqu'aux extrêmes frontières du sacrifice; qui, debout au pied de la croix, a consenti à l'immolation de son Fils adoré, acceptant la sentence qui le substituait aux coupables, acceptant l'échange qui donnait pour enfants à la mère de Jésus ceux pour qui Jésus est mort!

Tels seront pour vous, mes amis, les fruits de ce pèlerinage. Les ayant goûtés une fois, vous voudrez les savourer encore et les partager avec vos frères. Vous reviendrez donc ici, amenant avec vous vos conquêtes, mêlant comme aujourd'hui dans vos rangs les deux formes du travail; vous remplirez cette vaste enceinte, vous renouvellerez les beaux jours de Notre-Dame de Chartres, vous égalerez la gloire des trésors nouveaux à la richesse des trésors anciens; et Marie, en bénissant votre jeunesse, déposera dans vos cœurs la semence des vertus qui doivent faire l'ornement de votre patrie de la terre et vous ouvrir à vous-mêmes la patrie du Ciel. Ainsi soit-il!

ALLOCUTION

PRONONCÉE A LA SÉANCE SOLENNELLE DE CLOTURE DE LA CONFÉRENCE OLIVAINT

le 15 juin 1892.

MES CHERS AMIS,

Il arrive assez souvent à ceux qui entendent la lecture d'un rapport de suivre d'un œil inquiet, entre les mains du lecteur, le mouvement des feuilles qui se détachent et qui s'entassent sur la table. On regarde si le cahier maigrit et l'on trouve qu'il ne s'use pas assez vite.

Moi aussi, pendant l'attachante lecture que nous venons d'entendre, j'ai cédé à cette tentation, mais c'était dans un esprit bien différent : je trouvais que les feuilles s'envolaient trop vite; j'aurais voulu les retenir au passage, ralentir la parole de M. Monteil et prolonger le plaisir que nous trouvions, vous et moi, à voir passer ainsi sous nos yeux le vivant tableau de l'activité intellectuelle qui se développe au sein de la Conférence Olivaint. Je faisais au rapporteur un reproche qu'on ne fait pas souvent à ses pareils : je le trouvais trop court; et, quand il nous a annoncé sa péroraison par le classique : *J'ai fini, Messieurs*, c'est presque un sentiment de

déception que j'ai partagé avec vous. (*Applaudissements.*)

Comme il était intéressant, ce procès-verbal de vos réunions, mes amis! Comme il faisait agréablement revivre la physionomie des séances, le mouvement des discussions, le caractère de ceux qui en ont fait les frais! Comme on se plaisait à voir à l'œuvre cette ruche industrieuse de jeunes esprits, butinant le miel de la pensée sur les fleurs les plus diverses! Avec quel art le rapporteur disposait en groupes harmoniques les sujets disparates qui ont occupé vos séances! Quelle idée avantageuse il nous donnait de l'emploi de vos studieux loisirs!

Pour tous ces motifs, je regrettais de voir s'approcher l'instant qui mettrait fin à cet agréable passe-temps. Mais j'avais une raison personnelle de redouter ce moment.

Depuis douze ans, j'avais pris la douce habitude d'assister en auditeur désintéressé à cette séance. Il y avait là, en face de la place que j'occupe aujourd'hui, un grand fauteuil de vieux style, garni en tapisserie, où le directeur aimé de votre réunion me faisait asseoir. Je vous assure qu'on y était fort bien. On écoutait des choses charmantes et l'on n'avait pas, en les entendant, le souci des paroles à prononcer l'instant d'après. Tout au plus quelques mots de remerciement, pour finir, à l'adresse des orateurs et du rapporteur; le cœur fournissait sans effort l'expression de la reconnaissance, et l'on s'allait coucher. Décidément, c'était le bon temps.

Cette année, le P. Le Tallec en a décidé autrement. Il est venu — de votre part, à ce qu'il assure — me presser

d'accepter à mon tour le rôle de président de votre séance annuelle. J'ai fait une belle résistance; j'ai été vaincu. Eh bien, je persiste à croire que j'avais raison de résister. Et si votre cher directeur osait encore prétendre qu'il était à court de personnages à inviter, j aurais beau jeu, ce soir, pour le confondre. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur ce premier rang, où siègent les éminents patrons de votre Société, pour y trouver des hommes dont l'autorité et le talent eussent fait le plus grand honneur à la présidence qui m'a été imposée; et si l'on éprouvait quelque embarras, ce ne pourrait être que l'embarras du choix. (*Applaudissements.*)

Enfin, c'est fait; j'ai quitté mon bon fauteuil et me voici au bureau. Il faut que je parle : l'usage le commande et je ne puis me dérober.

Or c'est une terrible affaire de parler, quand on n'a rien à dire. Et je n'ai rien à dire, parce que j'ai tout dit. Dans des circonstances différentes, mais analogues, devant des auditoires sensiblement identiques à celui-ci et dans ce lieu même, j'ai eu mainte occasion d'exprimer tout ce que j'ai dans l'esprit touchant la Conférence Olivaint, son rôle, sa mission; touchant les liens qui l'unissent à notre Institut; touchant les devoirs que créent à la jeunesse catholique et le beau nom qu'elle porte, et les circonstances difficiles au milieu desquelles elle fait son entrée dans la vie.

Non seulement j'ai déjà dit tout cela devant ceux qui m'écoutent, mais, chose plus grave, je l'ai imprimé. J'ai fait pis encore : ces discours épars, je les ai réunis en volumes. Je pourrais vous dire le nom de mon éditeur,

si je ne craignais que demain la *Libre Parole* ne m'accusât d'avoir reçu un pot-de-vin. (*Rires.*)

Ah! le tourment d'un malheureux à qui l'on vient de dire : faites-nous un discours, et qui ne trouve plus de sujet!

On croit le tirer d'embarras en lui disant : parlez-nous de n'importe quoi! Comme si ce n'était pas cent fois plus difficile de parler de n'importe quoi que de parler de quelque chose! Cela me rappelle l'embarras où je me trouve tous les jours, en face de solliciteurs qui viennent me demander de leur procurer un emploi. — Lequel, mon cher monsieur? — Oh! disent-ils, n'importe lequel! Mais c'est là ce qui est malaisé!

Forcé de vous parler et ne sachant que dire, je me décide à vous apporter une parole de confiance.

Eh quoi! de confiance? Mais le présent a-t-il jamais été plus sombre et le lendemain plus énigmatique? Non, jamais. Et cependant, au travers de ces obscurités, il me semble discerner d'heureux présages.

En dehors de nos rangs, à nous catholiques, j'aperçois deux groupes : les hommes de bonne foi et les hommes de mauvaise foi.

Or je remarque que les hommes du premier groupe espèrent en nous et que les hommes du second groupe nous craignent.

Cette espérance des uns, cette crainte des autres, ce sont là deux bons signes.

I

Est-il vrai, d'abord, que les hommes de bonne foi qui n'ont pas la foi commencent à mettre en nous leur espérance?

Il me serait facile de vous le prouver. Mais je ne veux pas — le ciel m'en préserve! — refaire devant vous la cent unième conférence de l'année sur le mouvement néo-chrétien. Je ne m'amuserai pas à découvrir l'Amérique en vous nommant Melchior de Vogüé, Édouard Rod et Paul Desjardins. Vous savez par cœur, je n'en doute pas, et le *Sens de la vie*, et le *Devoir présent*, et le *Testament de Silvanus*, sans parler des *Cigognes*. Non seulement vous avez lu ces livres, mais vous connaissez à fond toute la littérature critique à laquelle ils ont donné lieu. Si quelques-uns d'entre vous l'ignoraient encore, je leur dirais de quitter cette salle, de rentrer vite se coucher et, sans mettre le feu à leurs rideaux, de dévorer, avant de s'endormir, le magistral écrit de M^gr^ Baunard, ou le ravissant opuscule de l'abbé Félix Klein.

Je suppose donc tout cela connu et j'ai seulement à tirer une conclusion.

C'est que les hommes de bonne foi, qui avaient mis toute leur confiance dans le développement scientifique de l'esprit humain, accusent aujourd'hui la faillite morale de la science et appellent ardemment une renaissance de la foi.

Mais cette foi qu'ils appellent, ils ne la trouvent pas

en eux-mêmes. Ils la cherchent où elle est, c'est-à-dire en vous. Ils vous adjurent de la leur communiquer; et pour cela il faut d'abord que vous fassiez en vous-mêmes la preuve de sa puissance et de sa fécondité, que vous teniez la promesse que formulait l'apôtre saint Jacques au nom des premiers chrétiens : « Je vais vous montrer ma foi vivante dans mes œuvres », *Ostendam tibi ex operibus fidem meam* [1].

Il n'y a plus aujourd'hui que cette démonstration qui tienne. J'en fais l'aveu, non sans tristesse, moi qui ai gardé dans mon cœur le culte démodé de la métaphysique. Je constate que cette vieille Muse ne séduit plus, surtout qu'elle ne convainc plus personne. C'est peut-être parce qu'on a affiné outre mesure ce merveilleux instrument de la pensée qui s'appelle l'analyse rationnelle. On a jonglé avec toutes les combinaisons des idées, et le public, spectateur de ces tours de force, y a perdu le sentiment de la réalité. Il en est des raisonnements métaphysiques comme de ceux des géomètres. Autrefois, on prenait pour base de la géométrie abstraite l'espace réel, avec les lois que l'expérience révèle, avec les trois dimensions auxquelles sont soumis tous les corps qui tombent sous nos sens. Aujourd'hui, les géomètres s'affranchissent de ces conditions vulgaires; ils supposent des espaces différents, à quatre, cinq, six dimensions ou davantage: ils appliquent à ces hypothèses fantastiques l'analyse mathématique, et les voilà partis, dans un monde ima-

1. Jacob., II, 18.

ginaire, à la poursuite de conclusions très logiquement déduites, mais devant lesquelles l'esprit se perd. Puis, quand ils reviennent à ce vieil espace traditionnel au sein duquel nous habitons, ils prétendent que ses lois n'ont pas, devant la raison, plus de valeur que les espaces étranges où la somme des angles d'un triangle est inférieure ou supérieure à deux droits, où une ligne courbe peut servir de parallèle à une ligne droite. Le résultat de cette débauche d'analyse, c'est le scepticisme mathématique. Pareille disgrâce atteint la raison dans l'ordre de ces démonstrations métaphysiques sur lesquelles nous pensions, nous philosophes du vieux jeu, asseoir solidement l'existence de Dieu et les principes de la morale. On nous écoute comme on écoute les inventeurs des plus étourdissants systèmes, et l'on nous renvoie dos à dos, en nous refusant pareillement la confiance.

Il est vrai. Mais, si l'on creuse plus avant dans la nature humaine, par delà la raison abstraite, on rencontre une couche plus profonde, celle qui contient l'élément moral. Et là, on se trouve en face de quelque chose de vivant, qui ne se laisse pas nier ni détruire par l'analyse. Ah ! il est facile de disséquer un cadavre ! Mais l'être vivant résiste et se débat contre le scalpel. Vainement on essaie de démontrer à la conscience humaine qu'elle se trompe, qu'elle est le jouet d'une illusion ou l'esclave d'un préjugé, quand elle s'obstine à maintenir ces distinctions vieillies entre la droiture et la perfidie, entre le désintéressement et l'avarice, entre la lâcheté et le courage, entre l'égoïsme et le

dévouement. La conscience regimbe, elle rompt ses liens, renverse son bourreau et souvent l'entraîne à sa suite, sur le chemin du sacrifice, à la recherche d'un idéal qui n'est plus un jeu d'esprit, mais qui prouve sa réalité par la domination qu'il exerce et qui nous tient attachés à sa substance par le fond de nos entrailles. (*Applaudissements.*)

Eh bien ! cette irréductible besoin de l'homme intérieur appelle une satisfaction. Qui la lui donnera? Il n'y a pas à s'y tromper : le Christianisme, et le Christianisme seul. Nos pères, il y a cent ans, s'étaient flattés de se passer du dogme chrétien. De la religion de Jésus on aurait retenu le sermon sur la Montagne, on aurait laissé la doctrine et les mystères. L'expérience a condamné cette chimère. Mesurez l'espace parcouru depuis la profession de foi du Vicaire Savoyard. Au point de départ, c'est une morale qui coïncide exactement avec la morale chrétienne; au point d'arrivée, c'est un déterminisme grossier, un mécanisme sans entrailles, une apothéose scientifique des appétits. Et pourtant plus que jamais, plus vivement, plus douloureusement, plus sincèrement que jamais, on sent le besoin de la *vraie morale*. Alors il faut revenir au Maître; il faut reconnaître qu'on s'est trompé en croyant pouvoir faire sans lui ; il faut redire avec Simon Pierre : « A qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle ! » Mais ce retour est difficile; et, pour y entraîner les âmes hésitantes, ce n'est pas trop de cette force cachée dans la foi vivante et féconde des croyants qui font honneur de leurs vertus à la

doctrine dont ils sont les répondants devant leur siècle. (*Applaudissements.*)

II

Voilà pourquoi, mes amis, les hommes de bonne foi espèrent en vous. Sans partager encore vos convictions, ils en sont déjà venus à souhaiter sincèrement que le monde se mette à votre école.

Mais les autres ? Les hommes de mauvaise foi ? Ceux-là redoutent ce que les premiers espèrent. Ils ne veulent pas que l'humanité vous suive, et ils s'alarment quand il leur paraît que vous êtes en passe de la conquérir.

C'est surtout le monde du travail qu'ils entendent vous disputer. Il y a bien aussi le monde de la science, qu'ils prétendent accaparer au service de l'impiété. Mais de ce côté malheureusement nous ne leur faisons pas encore assez peur. Si je vous disais sur ce sujet tout ce que je pense, je retomberais dans les redites que j'ai promis d'éviter. Laissons donc pour une autre fois cette grande question de l'influence scientifique et revenons à l'autre problème, qui n'est pas plus important, mais dont l'importance est mieux comprise du grand nombre : le problème social.

Ici, comme partout, les solutions vraies, les solutions libératrices sont entre les mains des chrétiens ; mais trop longtemps ils s'en sont désintéressés. Depuis un siècle, le progrès des sciences physiques et leurs applications à l'industrie ont amené une transforma-

tion radicale des rapports entre le capital et le travail. Devant cette révolution économique qui a son côté moral, les croyants sont demeurés d'abord spectateurs passifs et inertes. Le mouvement s'est opéré sans eux, par conséquent il s'est fait contre eux. A cette multitude d'hommes dont la condition se modifiait si profondément, il fallait des chefs. Les disciples de l'Évangile avaient là leur place marquée; ils ont tardé à la prendre; d'autres l'ont occupée avant eux. Et qu'étaient-ils, ces nouveaux guides? C'étaient des hommes sans foi. Ils ont compris que la masse populaire appartient à qui promet de la servir. Les promesses ne leur ont pas coûté; mais ils n'avaient pas en eux l'inspiration du vrai dévouement. Un égoïsme hypocrite leur dictait les paroles flatteuses, par où ils se sont emparés de la confiance du travailleur et l'ont enchaîné à leur programme de revendications violentes. En étalant des programmes séduisants, mais chimériques, ils ont enchaîné le peuple à leur fortune, et pour tromper sa faim au jour de l'échéance, ils lui ont jeté périodiquement un prêtre ou un moine à dévorer; ils ont enseigné à leurs dupes la haine de l'Église; ils leur ont montré en elle la conseillère de l'oppression et la complice-née des oppresseurs.

L'illusion a duré longtemps; elle commence à se dissiper.

D'une part, l'ouvrier s'aperçoit qu'à manger du prêtre il ne s'engraisse pas, et que le fanatisme impie est une nourriture creuse et amère.

D'un autre côté, les chrétiens ont ouvert les yeux sur

le péril social. Ils sont entrés dans la lice. Faudra-t il redire ici des noms qui viennent d'eux-mêmes sur les lèvres? Rappelons seulement les œuvres de ces initiateurs à qui revient l'honneur d'avoir baptisé dans la foi et dans l'amour cette science longtemps tributaire de l'égoïsme et qui s'appelle l'économie politique. Les cercles catholiques d'ouvriers, les unions de la paix sociale, les institutions corporatives, les tentatives généreuses et fécondes destinées à remplacer l'antagonisme par l'harmonie dans les rapports des classes, voilà leurs titres à la confiance de ceux qui formaient jusqu'ici là clientèle obligée des sectaires impies. Et plus haut encore, au-dessus du patronat converti à son devoir social, une voix a retenti : c'est la voix qui parle au nom du Christ, la voix du successeur de Pierre. Chaque année de son glorieux pontificat est marquée par quelque solennel enseignement. D'abord, il nous fait voir l'élément primordial de toute société humaine dans le mariage tel que Dieu l'a fait, tel que Jésus-Christ l'a refait; puis c'est le pouvoir politique dont il précise les droits et le caractère, en nous montrant l'autorité, divine dans sa source, humaine dans sa détermination; c'est la civilisation chrétienne tout entière dont il développe l'économie dans l'Encyclique *Immortale Dei;* c'est le problème du conflit séculaire entre l'autorité et la liberté, entre le pouvoir spirituel et le temporel dont il indique la solution dans l'Encyclique *Libertas;* c'est la société de Satan, l'Anti-Église des francs-maçons dont il dénonce les complots dans l'Encyclique *Humanum genus;* enfin c'est la question

ouvrière elle-même qu'il aborde et qu'il traite en maître dans l'Encyclique *Rerum novarum*. (*Applaudissements.*)

Devant de tels enseignements du Père, devant de tels actes des fils, comment oser dire encore que l'Église a déserté la cause du peuple? Comment méconnaître, dans les paroles et dans les œuvres des catholiques, l'écho de cette parole d'amour qui a retenti, il y a dix-huit siècles, sur la multitude des déshérités: *Misereor super turbam?*

Eh bien! c'est cela que les hommes de mauvaise foi ne peuvent souffrir. Pensez-y donc? Si le monopole de la confiance populaire allait leur échapper! S'ils allaient perdre le crédit que leur donnaient la calomnie, l'injure, versées à flots sur l'Église! Si le peuple allait découvrir de quel côté sont ceux qui le servent, de quel côté ceux qui l'exploitent! Tout serait perdu pour les démagogues; et ce n'est pas avec leurs vertus, n'est-ce pas? ce n'est pas avec leur désintéressement, avec leur capacité, avec leur dévouement, qu'ils répareraient leurs pertes.

C'est donc, de la part des catholiques, une prétention intolérable que celles qu'ils annoncent et qu'ils traduisent déjà dans leurs œuvres. On le leur fera bien voir. Déjà la campagne est commencée. Ceux qui en doutent auraient bien fait d'assister avant-hier à cette triste et honteuse séance de la Chambre des députés où, durant quatre heures, il nous a fallu entendre des paroles de haine alternant avec de ridicules commérages. — Figurez-vous que les patrons catholiques du

Nord se sont syndiqués! — Mais c'est leur droit. — Oui, mais ils ne s'occupent pas seulement de l'industrie textile dans ces syndicats, ils s'occupent du bien-être matériel et du bien moral de leurs ouvriers! — Quelle horreur! — Ils leur font faire des retraites! — Mais ils ne forcent personne. — Oh! ils doivent forcer, c'est bien probable. — La preuve? — La preuve, c'est qu'il y a des Jésuites dans l'affaire; la preuve encore, c'est que dans ces retraites on suit les exercices de saint Ignace. — Cela devient grave. — Et, tenez, dit M. Moreau, voici le règlement de ces retraites : lever à six heures! — Oh! — Méditation à six heures et demie! — Oh! quelle tyrannie. — Déjeuner à huit heures. — Ici on ne trouve rien à dire. Et l'orateur continue de détailler ainsi les heures de la journée, comme s'il décrivait un supplice. Au reste, les supplices ne manquent pas : il y a des *caveaux* dans la maison de retraite; pourquoi des caveaux, sinon pour y enfermer les *ouvriers récalcitrants* et les mettre au pain et à l'eau? (*Rires.*)

Vous croyez que la majorité a rougi de ces niaiseries? Point du tout. Elle a affecté une indignation et un effroi proportionnés à la grandeur du péril. Et ce n'est que bien tard, à la fin de la séance, après quatre discours accusateurs, que la défense a pu se faire entendre par la bouche éloquente d'un député catholique. Deux mots, deux chiffres, lui ont suffi pour mettre à néant cet échafaudage de calomnies : sur 215 usines que comptent les villes de Tourcoing et de Roubaix, 20 seulement possèdent les institutions

catholiques qu'on incrimine ; et sur les 5.000 ouvriers qu'occupent ces 20 usines, 1.600 seulement font partie de ces œuvres. Donc la liberté reste entière. Ici les propagateurs de cancans se sont vus réduits au silence. Mais déjà le garde des sceaux, courant au-devant de l'obéissance, avait annoncé des mesures de répression et d'arbitraire : fermeture de chapelles, poursuites correctionnelles contre les patrons chrétiens, expulsion des Jésuites. En l'entendant, la majorité a respiré : la patrie était sauvée.

Eh bien ! mes amis, il faut que ces fureurs vous instruisent. Les hommes de mauvaise foi veulent vous barrer le chemin qui conduit au peuple : forcez la barrière. Donnez raison aux craintes que vous inspirez. Rien n'est pire que d'être craint, quand on ne se rend pas redoutable. Allez au peuple, le cœur ouvert, la la main ouverte ; emparez-vous de son âme, non pour l'asservir, mais pour l'affranchir.

Seulement — et ce dernier mot me ramène aux travaux de votre Conférence — si l'amour a le principal rôle de cette conquête, il ne suffit pas seul. Pour être à même de servir le peuple, de le rendre plus heureux et meilleur, il faut que vous soyez en mesure d'aborder et de résoudre les problèmes de toute sorte que soulève la question sociale : problèmes scientifiques, problèmes économiques, problèmes moraux. Étudiez donc, travaillez, devenez forts : forts par l'intelligence, par le savoir ; forts par la volonté, par le caractère ; forts par le désintéressement, la tempérance, l'austérité de la vie, le dédain de cette existence facile et brillante

qui séduit, égare et corrompt tant de jeunes hommes de votre âge. Il y a deux choses qui tiennent trop de place dans la vie de la jeunesse : la première porte un nom anglais, l'autre se désigne par un mot emprunté à l'argot. Vous me pardonnerez de nommer ici l'une et l'autre ; c'est le *sport* et la *gomme*. Le sport aurait du bon, s'il se bornait à développer les muscles sans amoindrir l'esprit. La gomme est aussi bête que malfaisante; elle est mauvaise en tout point. Pour finir, j'emprunterai, en le retouchant quelque peu, l'éloge que, dans son récit de la bataille de Rocroi, Bossuet a fait du *valeureux comte de Fontaine*. L'adversaire de Condé, « porté dans sa chaise et malgré ses infirmités, savait montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime ». Laissons de côté, n'est-ce pas, quand il s'agit de vous, jeunes gens, la chaise et les infirmités. Mais disons qu'une âme chrétienne est maîtresse du corps qu'elle anime; disons surtout qu'une jeunesse chrétienne est l'âme que Dieu réserve au corps social, pour le dominer en lui rendant la vie. (*Applaudissements prolongés.*)

DISCOURS

PRONONCÉ EN L'ÉGLISE DES CARMES

POUR LE CENTENAIRE DES MASSACRES DE SEPTEMBRE

le 4 septembre 1892.

Considera, Israël, super his qui mortui sunt, super excelsa tua vulnerati.

« Regarde, peuple de Dieu ; considère ceux qui sont morts, immolés sur les hauteurs. »

(*II Reg.*, I, 18.)

ÉMINENCE [1],

MONSEIGNEUR [2],

MES FRÈRES,

On l'a dit, à maintes reprises depuis le commencement de ce *Triduum*, mais il importe de le redire une dernière fois : nous ne sommes pas ici pour accuser des coupables, mais pour honorer des victimes. Ce que nous demandons au souvenir des lugubres journées, dont un siècle nous sépare, ce n'est pas d'aviver des ressentiments, mais de ranimer en nous cette fidélité à Dieu

1. S. E. le cardinal RICHARD, archevêque de Paris.
2. Mgr KEANE, recteur de l'Université Catholique de Washington.

qui doit aller, s'il le faut, jusqu'à la mort. Prêtres et laïques, si nous venons aujourd'hui nous agenouiller sur des tombes, c'est pour apprendre de ceux dont elles enferment la cendre, à aimer Dieu et l'Église plus que la vie.

Mais que puis-je ajouter aux paroles que vous avez entendues ? Avec la double autorité de l'éloquence et du caractère, avec le prestige de la dignité et celui du savoir, elles ont fait revivre devant vos yeux les scènes à la fois atroces et sublimes dont ces lieux furent, il y a cent ans, le théâtre. L'hommage qu'elles ont rendu à nos martyrs ne peut que perdre à passer de nouveau par mes lèvres. Je ne puis éviter de vous fatiguer par des redites, et tout me conseillerait le silence si l'obéissance ne me faisait un devoir de le rompre.

Éminence, successeur de ces Pontifes qui, dans des temps en apparence moins troublés, ont néanmoins, sur le siège de saint Denys, rendu à Jésus-Christ le témoignage du sang, vous êtes l'inspirateur de ces pieuses solennités ; et vous avez pensé qu'il convenait d'y faire intervenir ceux que vous avez chargés de veiller sur ces lieux vénérés. C'est donc au nom de l'Université Catholique de Paris, gardienne de ce sanctuaire, c'est au nom des prêtres qui, chaque jour, avec moi, célèbrent les saints mystères près des ossements de leurs héroïques aînés, que je viens, sur votre ordre, payer à la mémoire de nos pères et de nos frères, un tribut d'admiration et de reconnaissance. L'histoire de leur mort a été racontée : je voudrais dégager la leçon qu'elle contient et m'exhorter moi-même, avec tous ceux qui

m'écoutent, à marcher, au besoin, sur leurs traces. Ils sont morts, comme ceux que pleurait David, et dans un sens plus vrai encore, sur les hauts lieux, sur les hauteurs de l'immolation volontaire. Arrêtons encore une fois sur eux nos regards. *Considera, Israël, super his qui mortui sunt, super excelsa tua vulnerati.*

Dans le souvenir que nous honorons, trois choses me frappent et m'apparaissent pleines d'enseignements: la préparation du sacrifice, sa consommation, ses suites. Allons puiser à ces trois sources les pensées et les résolutions qui doivent nous rendre meilleurs et plus fidèles.

I

La préparation du sacrifice! C'est bien, en effet, d'un sacrifice qu'il s'agit. Quels sont ces hommes que nous voyons réunis dans la prison de la Force et dans les monastères convertis en cachots, l'Abbaye, le couvent des Carmes, le séminaire de Saint-Firmin? J'aperçois, il est vrai, parmi eux des laïques, des Suisses, des gardes du corps, échappés au massacre du 10 août, des hommes soupçonnés d'une opposition irréductible au régime inauguré par la Révolution. Mais notre attention se concentre sur les ministres des autels, sur ces évêques et ces prêtres qui, au nombre de deux cent cinquante environ, ont été égorgés en divers lieux durant ces trois jours. Ceux-là ont dû leur captivité à leur caractère sacré; ils ont dû leur immolation à la constance avec laquelle ils ont refusé un serment schisma-

tique. Victimes volontaires, victimes immolées au plus religieux des devoirs, je me demande comment ils s'étaient préparés à ce sacrifice.

Ne parlons pas de la préparation prochaine. On vous l'a décrite hier de manière à décourager l'imitation. Vous avez assisté à ces sublimes veillées du martyre, dont le temple où nous sommes fut le théâtre; vous entendez encore l'écho de ces prières des agonisants récitées en chœur par des hommes valides qu'un mot pouvait sauver et qui, faute de le prononcer, allaient courir au-devant de la mort. Cette tribune, d'où montent aujourd'hui des chants sacrés, a retenti des chants sacrilèges par où de lâches insulteurs préludaient au massacre en parodiant la liturgie funèbre. C'est sur ce marbre que les assassins ont aiguisé leurs sabres; c'est par cette porte que sont sortis un à un les réfractaires de l'apostasie, répondant à l'appel des bourreaux. Oui, encore une fois, dans cette préparation immédiate, tout est digne des Actes des martyrs.

Mais que fut, pour ceux que nous honorons, la préparation lointaine, celle qui a rempli les années écoulées avant l'explosion révolutionnaire? Pour plusieurs, elle fut conforme à la préparation prochaine. Il y avait des saints dans cette assemblée de prêtres et de religieux que le hasard de la persécution avait réunis dans les prisons de Paris; il y avait des saints comme l'archevêque d'Arles, comme l'évêque de Saintes, comme le vénérable abbé Royer, ce curé de Saint-Jean-en-Grève, passant une partie de sa nuit à relever par ses bons mots le courage de ses compagnons attristés,

l'autre moitié à fortifier son âme dans l'oraison. Ceux-là sont morts comme ils avaient vécu. Mais d'autres sont morts mieux qu'ils n'avaient vécu. Si nous voulons connaître d'une façon générale ce que furent, pour tous ceux qui sont tombés ici, les antécédents du martyre, c'est à l'histoire du clergé français pendant le XVIII^e^ siècle qu'il nous faut le demander.

Eh bien, je ne crains pas de l'avouer : tout n'est pas édification dans cette histoire. Deux courants malsains la traversent : l'un descend du passé, gros des abus sans nombre qu'une longue prospérité apporte avec soi ; l'autre sort du milieu ambiant : c'est l'influence délétère exercée sur une partie de la milice sacrée par les fausses doctrines.

L'ordre monastique était mortellement atteint par le fléau de la commende. Vous savez quel désordre se cachait sous ce mot. Abusant du droit de patronage qui était, à l'origine, la récompense de ses services, la puissance séculière disposait des abbayes en faveur d'ecclésiastiques à peine engagés dans la cléricature, étrangers, non seulement à la communauté qu'ils devaient régir, mais même aux ordres sacrés. Pour l'abbé commendataire, souvent aussi séculier d'habit que de mœurs, les deux tiers du revenu ; pour tous les moines ensemble, l'autre tiers. Plus de discipline, plus d'autorité ; les saintes pratiques du cloître tombent en désuétude ; la vie monastique, comme un sel affadi, a perdu la saveur qui attirait les âmes généreuses ; elle n'est plus qu'une forme de l'oisiveté besogneuse et blasée. Aussi, les sources de la vocation religieuse ne tardent-

elles pas à se tarir. Il est douloureux de le constater : avant même que des lois iniques vinssent disperser leurs habitants, les couvents se dépeuplaient d'eux-mêmes par le défaut de recrutement.

L'épiscopat souffrait d'un autre mal : l'absentéisme, le défaut de résidence. Les avantages temporels attachés à la possession des hautes dignités de l'Église avaient fait perdre à plus d'un de leurs titulaires le souci du devoir pastoral. La Cour les attirait, et ils achevaient d'y aliéner ce qui avait pu survivre en eux de l'esprit de leur charge.

Le clergé secondaire se ressentait également du relâchement général. Un contraste choquant opposait à l'existence oisive de certains gros bénéficiers la condition laborieuse et misérable des vicaires réduits à la *portion congrue*. Les mécontentements, les jalousies que suscitaient de tels abus, préparaient dans le cœur de plusieurs, avec le désir du changement, une périlleuse complaisance pour les conceptions des novateurs. Quand viendra l'heure du schisme, la défection des prêtres jureurs ne fera que révéler l'étendue d'un mal qui avait longtemps couvé avant d'éclater.

Ce sont là les maladies qui naissent de la prospérité. L'Église a toujours eu à s'en défendre, et Dieu s'est souvent servi du feu de la persécution pour l'en purifier. Il y a d'autres principes d'affaiblissement qui ont été importés du dehors : le Jansénisme, triste legs du XVII^e^ siècle; le naturalisme, qui fut la grande erreur du XVIII^e^.

Le clergé français, pris en masse, avait échappé à

l'hérésie janséniste; il l'avait même combattue avec une fidélité méritoire, qui plus d'une fois avait attiré sur lui les rigueurs des Parlements; car ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit les hommes les plus étrangers à la hiérarchie de l'Église se faire juges de sa doctrine et de sa discipline. Toutefois, c'est le trait distinctif de cette erreur hypocrite et perfide, d'avoir su pénétrer de son influence ceux-là mêmes qui lui résistaient en face. Comment nier que, dans leur façon d'appliquer la morale chrétienne, d'administrer les sacrements, de concevoir le gouvernement de l'Église, la plupart de ces hommes admirables, qu'on a vus si forts au jour de l'épreuve, empruntassent quelque chose aux préjugés et aux tendances du Jansénisme? C'était un grand malheur pour leurs ouailles, qu'une sévérité outrée acheminait lentement, par la désertion des pratiques religieuses, à la perte de la foi. C'était un grand péril pour eux-mêmes, à cause de l'analogie qui devait rapprocher bientôt les articles d'une constitution schismatique de l'idéal de gouvernement ecclésiastique longtemps caressé par la secte. Au sein de la Constituante, plus tard sur les bancs de la Convention, tous ceux qui se sont faits les initiateurs des grandes destructions dont nous souffrons encore, appartenaient ouvertement à la pire tradition du parlementarisme janséniste. Des impies déclarés, comme ces assemblées n'en comptaient que trop, n'auraient eu par eux-mêmes ni la compétence nécessaire pour élaborer de tels projets, ni l'autorité requise pour en recommander l'adoption. Et les sectaires à leur tour n'auraient pas eu si facilement raison

de la résistance des chrétiens fidèles, si le venin de l'erreur n'eût dès longtemps altéré chez plusieurs de ceux-ci la parfaite pureté de l'esprit catholique.

Le Jansénisme était une hérésie théologique ; l'hérésie philosophique du siècle de Rousseau fut le naturalisme. On sourit aujourd'hui des déclarations dont est remplie la littérature de ce temps sur la bonté essentielle de la nature humaine, sur la puissance bienfaisante d'une liberté sans frein, sur l'origine purement contractuelle du pouvoir dans la société. Les droits de Dieu passés sous silence pour ne laisser apparaître que les droits de l'homme, la volonté générale suffisant à créer le juste, la générosité des âmes sensibles assurant par elle-même la fraternité entre les hommes, voilà quelques-unes des utopies que l'école des philosophes accréditait dans l'opinion et que la masse de la nation acceptait avec une frivole confiance. Le clergé voyait le péril des applications, il ne s'attaquait pas assez fortement aux faux principes. Dans ce renouvellement prodigieux de la pensée humaine, au lieu de prendre la direction du progrès en se mettant à la tête de la science, il se contentait de suivre le mouvement en s'efforçant de le ralentir. Réduit ainsi au rôle ingrat qui déconsidère les partis rétrogrades, il n'avait même pas la force de mériter jusqu'au bout ce reproche ; et, sans déserter la vraie doctrine, mais aussi sans savoir la défendre avec des armes nouvelles, il se laissait imprégner à son insu de l'esprit des erreurs dont il redoutait à bon droit les conséquences.

Et voilà dans quel milieu étrange, dans quelle atmo-

sphère mêlée avaient grandi et vécu ces hommes d'église à qui un avenir prochain réservait de si terribles épreuves! Ah! mes frères, quand on pense à cela, savez-vous ce qui étonne? Ce n'est pas que çà et là quelques transfuges aient passé à l'ennemi; c'est que le gros de l'armée soit demeuré fidèle; c'est que ces amollis aient donné l'exemple d'une sereine intrépidité devant la mort, d'une patience inaltérable dans les souffrances de l'exil, dans les privations de la pauvreté; c'est que, sur les pontons de l'île de Ré, sur les plages inhospitalières de la Guyane, comme en face de la guillotine partout dressée, les condamnés de la Terreur, les proscrits de Fructidor, se soient montrés les dignes émules des victimes de Septembre. Et que dire de ces prêtres si nombreux que la proscription avait également visés, mais qu'elle n'a pu atteindre, et qui, refusant de quitter le sol, pour eux cependant inhabitable, de la patrie, n'ont pas cessé un seul jour de jouer leur tête, afin d'assurer le bienfait d'un ministère légitime à de généreux chrétiens, trop fidèles pour accepter les sacrements de la main des schismatiques? N'est-ce pas leur histoire que l'apôtre racontait à l'avance, quand il exaltait la constance des anciens prophètes? « L'héroïsme de leur foi a triomphé de la puissance des hommes; ils ont servi la justice...; pour eux l'opprobre, les coups, les chaînes et les cachots; les uns ont été lapidés, les autres sciés, d'autres immolés par le glaive; on les a vus errants, couverts de haillons, dénués de tout, accablés d'afflictions et d'angoisses, fuyant dans les lieux déserts, réduits à se cacher dans les cavernes; vraiment le monde

n'était pas digne d'eux [1]. » Ah ! c'est que Dieu a des grâces de choix pour ceux qu'il éprouve. C'est que, aux heures de paix, l'austérité de l'Évangile peut rebuter les âmes qui ont donné accès en elles à l'esprit du monde ; mais, aux heures de crise, il faut bien reconnaître que le salut n'est que dans la Croix. C'est encore que, sous la protection d'un pouvoir humain qui vend ses faveurs au prix de la liberté de l'Église, les pasteurs eux-mêmes peuvent se laisser séduire aux maximes suspectes qui transfèrent à l'État une partie des prérogatives réservées à l'Épouse du Christ ; mais, quand l'impiété se démasque et déclare enfin la guerre aux consciences, où trouver ailleurs que dans une étroite union avec le Vicaire de Jésus-Christ la force de résister à l'oppression et de sauver le dépôt ?

Telle fut, dans l'épreuve, la fidélité de ce clergé que la prospérité y avait si mal préparé. Mais n'eût-elle pas été plus admirable encore, et surtout plus générale, si, comprenant à temps les menaces prochaines, ces hommes avaient eu le courage de se réformer eux-mêmes en pleine paix, selon l'esprit de la sainte Église ? Alors on n'eût pas vu une seule défection : le schisme, qui a misérablement échoué, n'aurait pas pu naître ; et qui sait si la société elle-même, travaillée d'un désir de renouvellement légitime, mais maintenue dans les vrais principes par le crédit encore intact de ses guides spirituels, n'eût pas évité les écueils sanglants sur lesquels on l'a vue se jeter au risque d'y périr ?

1. Hebr., xi, 33-38.

II

Je ne voulais vous parler, mes frères, que des évêques et des prêtres qui ont trouvé la mort dans les sanglantes journées dont nous célébrons le centenaire. Mais voici que, en vous parlant de la préparation de leur sacrifice, j'ai vu la scène s'élargir sous mes yeux : c'est tout le clergé de France, pendant toute la période révolutionnaire, qui s'est présenté à ma vue. Aussi bien, les antécédents de la crise furent les mêmes pour tous : pareille aussi est la leçon qui ressort pour nous de leurs exemples. Toutefois je ne dois point oublier l'objet précis de la solennité qui nous rassemble. Je reviens donc aux victimes de Septembre, ces prémices des martyrs que l'ordre ecclésiastique a fournis à l'Église de France, pendant les neuf années écoulées entre les massacres des Carmes et la conclusion du Concordat. Après la préparation du sacrifice, il faut en considérer la consommation.

Mais ici encore et surtout, je me sens vaincu d'avance par le souvenir des paroles que vous avez entendues; et, pour éviter de les affaiblir, je renonce à vous peindre à mon tour ces scènes de meurtre; je veux me borner à méditer avec vous les enseignements dont elles sont pleines.

Voici donc l'heure suprême où les ministres de Dieu, déjà privés de la liberté et condamnés au bannissement pour avoir refusé de trahir l'Église, sont mis en demeure d'opter entre la mort et l'apostasie. En préférant la

mort, ils nous ont appris à mourir. C'est la grande science de la vie; et nous aurons tiré de ces souvenirs le principal enseignement qu'ils contiennent, si nous savons, en face de tels exemples, nous préparer nous-mêmes à mourir comme il faut.

Qu'est-ce que la mort dans la destinée humaine? Considérée du point de vue physique, c'est le dénouement vulgaire et inévitable de la vie organique. Par ce côté, elle ne mérite guère d'attirer l'attention des hommes, puisqu'elle leur est commune avec les animaux. Mais la mort a un aspect moral; elle touche par un côté à cette existence supérieure qui relève de nos facultés spirituelles. Elle est la fin violente, le brusque arrêt de ce drame où se déploie, durant quelques années, le conflit des passions avec la liberté humaine.

A ce titre, elle n'est pour le païen qu'un accident fatal dont il faut retarder l'heure, tant qu'on trouve du profit à prolonger le jeu. L'homme de plaisir voudra vivre à tout prix, tant que la vie lui paraîtra plus douce que son contraire; l'homme d'argent, tant qu'il n'aura pas perdu l'espoir d'acquérir ou de ressaisir la fortune; l'homme d'honneur, qui n'est pas en même temps un homme de devoir, tant qu'il ne verra pas de honte à vivre. Ainsi les raisons d'estimer ou de dédaigner l'existence, de craindre ou de mépriser le trépas, varieront pour chacun au gré de son caprice ou de ses convoitises. Mais, quel que soit le jugement qu'il porte sur l'opportunité de vivre ou de mourir, il ne s'inquiétera pas de ce que la mort lui prépare, il ne verra que ce

qu'elle lui enlève : c'est cette perte qu'il déclarera regrettable ou désirable.

Pour le chrétien, la mort est tout autre chose : elle est la clef de la vie, le mot de l'énigme, l'instant qui donne à l'existence écoulée sa valeur définitive, en fixant le caractère de cette existence ultérieure où elle introduit pour toujours ses victimes. Ce qui rend la mort bonne ou mauvaise, ce n'est donc pas ce qu'elle me ravit dans le passé, c'est ce qu'elle me réserve dans l'avenir. La mort est une amie, si elle m'ouvre l'accès de l'éternel bonheur ; elle est ma pire ennemie, si elle me jette dans l'irréparable misère. Et il dépend de moi de lui conférer l'un ou l'autre caractère. J'avais donc raison de le dire tout à l'heure : la vraie science de la vie, c'est de savoir mourir.

Qui m'enseignera cette science ? L'homme ne la découvre pas de lui-même. Faut-il s'en étonner ? Il n'était point fait pour la mort, qu'un désordre a fait entrer dans sa destinée. Une réparation partie de plus haut que lui-même pourra seule le rendre capable d'asservir la mort à l'œuvre de sa régénération.

Et voilà pourquoi un Dieu s'est fait homme. Il nous a emprunté notre vie pour devenir comme nous sujet de la mort, mais sujet volontaire. En passant à son tour par ce sombre chemin, il nous montre l'issue qui s'ouvre sur l'éternelle vie. *Notas mihi fecisti vias vitæ* [1].

Un jour les Juifs, auditeurs émerveillés des discours du Sauveur, s'écrièrent : « Jamais homme n'a parlé comme

1. Ps. 15.

cet homme », *Numquam locutus est homo sicut hic homo*[1]. Ce qu'ils disaient de sa parole, nous pouvons le dire également de ses œuvres, et surtout de son œuvre par excellence, celle qu'il a consommée au Calvaire : jamais homme n'est mort comme cet homme !

Regardez! Avant lui, on mourait par force, par nécessité, par impossibilité de vivre ; on mourait malgré soi, la rage au cœur, le blasphème aux lèvres. Cet homme meurt, parce qu'il l'a voulu ; et il a fait des prodiges pour pouvoir mourir.

Mais c'est trop peu de dire que sa mort fut volontaire. On pourrait croire que ce fut de sa part un caprice d'orgueil ou d'indépendance. Non, la volonté qui le fait mourir est une volonté soumise, c'est un acte d'obéissance : *factus obediens usque ad mortem*[2]. En voulant vivre contre la loi de Dieu, l'homme pécheur avait encouru la mort ; en voulant mourir pour obéir à Dieu, Jésus triomphe de la mort.

Mais pénétrons plus avant encore dans le mystère de ce trépas. Ce n'est pas l'obéissance d'un esclave, c'est quelque chose de plus que l'obéissance même d'un fils, c'est l'obéissance d'une victime. La mort de Jésus est un sacrifice. Et vous y retrouverez tous les attributs du sacrifice : la religion, l'adoration suprême rendue à Celui qui est le maître de la vie ; la reconnaissance, l'action de grâces parfaite à l'égard du souverain et universel bienfaiteur ; la prière, la supplication sous sa forme la plus persuasive, puisqu'elle offre une vie li-

1. Joan., vii, 46.
2. Philip., ii, 8.

brement donnée pour attirer sur d'autres vies la miséricorde et la grâce; enfin l'expiation, la réparation supérieure à l'offense, puisqu'elle jette, dans les balances de la divine justice, pour faire contrepoids aux iniquités des hommes, le prix sans égal de la souffrance et de la mort d'un Dieu.

C'est ainsi que Jésus-Christ est mort. Et depuis, toute mort devient rédemptrice, si elle est conforme à celle-là.

Qu'importent les circonstances accidentelles qui ne changent de la mort que les apparences? Douce ou cruelle, tardive ou précoce, violente ou naturelle, la mort de l'homme sera sainte et féconde, si elle ressemble par le dedans à celle de Jésus-Christ: si elle est volontaire, sanctifiée par l'obéissance, imprégnée des vertus du sacrifice; si elle résume dans un acte de fidélité suprême tout ce qu'une vie a pu contenir de religion et d'amour.

Voyez ce chrétien que l'âge ou la maladie ont jeté sur la couche de son agonie. Un autre, à sa place, opposerait à l'étreinte inévitable de la mort ou les révoltes d'une rage impuissante, ou l'ostentation d'un calme stoïque. Pour lui, supérieur à la loi physique qui le condamne à la dissolution de son enveloppe, il atteint, par le sommet de son être transfiguré, la loi spirituelle qui soumet sa liberté à cette suprême épreuve. Les yeux fixés sur le Crucifix, il entend mourir par obéissance, par consentement, et faire de son dernier soupir une offrande sacrée. Comme son divin modèle, il prend son âme entre ses mains, et il la remet volontairement

entre les mains de son Père. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* [1].

Voilà la mort chrétienne, mes frères. C'est la seule noble, la seule fière, la seule heureuse. Mais ce n'est pas un art aisé que de mourir de la sorte. La nature y répugne par le fond d'elle-même. Et, quand elle ne peut plus repousser la loi, elle conteste encore sur les circonstances de l'exécution : mourir, soit, puisqu'il le faut; mais non pas de cette façon, mais non pas à cette heure.

De telles réserves feraient évanouir tout le prix de l'obéissance. Et voilà pourquoi nous avons besoin, même après l'exemple donné par Jésus-Christ, que des modèles placés plus près de nous, plus voisins de notre faiblesse, nous apprennent à l'imiter. C'est l'incomparable service que nous rendent nos martyrs. Aussi l'humanité ne peut-elle se passer d'eux. Et la Providence fait en sorte qu'aucune période de la durée, aucune contrée de la terre ne manquent d'un tel secours. Les premiers âges de l'Église ont vu couler à flots, en tout lieu, le sang de ces héroïques victimes. Plus tard, après la première victoire de l'Évangile, la grâce du martyre est devenue plus rare; mais, parce qu'elle est nécessaire à l'Église, il s'est toujours rencontré des hommes pour aller chercher au loin cette sanglante couronne et la déposer sur le front de leur mère. Que dis-je? Au sein de la société chrétienne, l'hérésie, les schismes, ont ménagé de siècle en siècle,

1. Marc., xxiii, 46.

aux chrétiens fidèles, les occasions glorieuses de rendre à Dieu ce suprême témoignage. Les hommes que nous honorons aujourd'hui furent de ceux-là. Honneur et reconnaissance à leur mémoire !

Ah ! rappelez-vous comment ils sont morts ! Ils n'ont pas repoussé le calice, puisqu'une simple fiction, un seul mensonge pouvait sauver leur vie, et qu'ils ont refusé de feindre. Ils n'ont pas dit : c'est trop tôt; plus tard, autrement, nous consentons à mourir. L'archevêque d'Arles a parlé pour eux tous, quand le prêtre, qui l'accompagnait dans le jardin, lui a dit : « C'est vous qu'ils cherchent, ils vont vous assassiner, » et qu'il a répondu simplement : « Eh bien ! si c'est le moment, soumettons-nous et remercions Dieu de la grâce qu'il nous fait. » La voilà donc, la parfaite obéissance ! Le voilà, le sacrifice volontaire ! C'est le modèle de la mort chrétienne. Mes frères, je ne sais pas de quoi nous devons mourir : mais ce que je sais bien, c'est que c'est ainsi qu'il nous faut mourir.

Sans nos martyrs, nous l'aurions oublié peut-être. Grâce à eux, nous le saurons maintenant, et nous nous en souviendrons à l'heure décisive : sur un lit de douleur ou sous le fer des assassins, qu'importe? Si l'imitation des martyrs sanctifie et relève la mort vulgaire, elle prépare d'avance tous les enfants de Dieu à subir, s'il le faut, l'épreuve de cette mort privilégiée qui associe plus étroitement ses victimes au mérite et à la gloire du sacrifice rédempteur.

III

L'effet propre de la mort chrétienne, c'est d'ouvrir le ciel. Mais la mort des martyrs a des suites fécondes, même ici-bas. Je n'aurais pas épuisé les leçons que renferme pour nous le sacrifice accompli dans ce lieu, il y a cent ans, si je ne vous montrais en quelques mots les bienfaits dont nous sommes redevables à ceux qui ont su mourir.

Le premier fruit de leur immolation fut la conservation de la foi en France. La foi, mes frères, elle avait été pour nos aïeux la portion la plus chère de l'héritage du passé, le premier titre de noblesse de cette nation qui s'appelait la fille aînée de l'Église. C'est ce patrimoine que les philosophes du XVIII^e^ siècle conçurent le dessein de lui ravir. Ils travaillèrent par la parole et par la plume à cette œuvre néfaste ; puis ils trouvèrent des hommes d'action pour y travailler par le glaive. « Nous frapperons les pasteurs, répétèrent-ils après les impies dont parle le prophète, et les brebis du troupeau seront dispersées [1]. » Oui, déshonorer le prêtre, faire dévier sa doctrine, par le prêtre égaré séduire le peuple ; si le prêtre résiste, supprimer l'obstacle ; exterminer les ministres fidèles, ne plus laisser aux chrétiens que des maîtres d'erreur, tel fut le programme dont on peut suivre le développement dans le vote de la Constitution civile du clergé, dans les décrets de bannissement ren-

1. ZACH., XIII, 7.

dus contre les prêtres insermentés, dans les massacres de Septembre, plus tard dans les égorgements juridiques de la Terreur, dans les proscriptions non moins atroces de Fructidor.

Que serait-il arrivé, si les prêtres et les évêques eussent redouté la mort ? Le plan satanique réussissait ; la religion avilie n'apparaissait plus que comme une institution humaine qui perd, avec la protection du pouvoir, toute sa force et toute sa raison d'être. Ah ! ceux qui avaient juré d'*écraser l'infâme* ne comptaient pas sur l'héroïsme, bien moins encore sur l'universalité de la résistance. Une fois engagés dans la lutte, ils ont voulu aller jusqu'au bout et noyer dans le sang une fidélité que ne réduisaient pas les menaces. Vain espoir ! Une fois de plus, le sang des martyrs a été une semence de chrétiens. Le peuple croyant s'est attaché davantage à une doctrine qui inspirait de tels dévouements. Ni la prison, ni l'exil, ni l'échafaud n'ont pu le priver entièrement de ses vrais pasteurs. Dans le secret des maisons, dans les retraites des forêts, dans l'ombre des cavernes, il s'est toujours trouvé des prêtres pour célébrer les saints mystères, administrer les sacrements, instruire l'enfance et jeter dans les âmes les germes vivaces d'où devait naître une nouvelle moisson de chrétiens. Les victimes de Septembre ouvrent la liste de ces martyrs de l'apostolat ; il est juste de leur faire une place d'honneur parmi ceux à qui nous devons la transmission du patrimoine sacré que nous saurons, nous aussi, je l'espère, priser plus que la vie.

Une seconde conséquence du sacrifice de nosmartyrs,

ç'a été la défaite du schisme. Pauvres prêtres jureurs, séduits par les fausses doctrines, vaincus par la peur ou attirés par l'appât des promesses terrestres, que vous fûtes à plaindre, dans l'isolement de votre petit nombre, dans la honte de votre défection, dans le discrédit de votre ministère ! En vain la dictature sanglante épuisait en votre faveur les ressources de son pouvoir : le peuple vous méprisait et refusait vos bénédictions. On me montrait naguère, en un coin perdu de la Bretagne, un lieu désert où le pasteur fidèle, avant de prendre le chemin de l'exil, réunit un jour tous ses paroissiens au pied d'un grand crucifix de granit ; on vit se renouveler les adieux déchirants qu'avait faits à saint Paul le peuple d'Éphèse. « Si vous m'aimez, dit alors le pasteur, vous avez un moyen de me le prouver : venez, l'un après l'autre, jurer sur cette croix de n'accepter jamais un sacrement de la main d'un prêtre assermenté. » Tous jurèrent et tous tinrent parole. L'intrus qu'on leur en voya dut se retirer, sans avoir pu vaincre l'héroïque obstination d'un peuple qui souffrait cruellement de la privation des saints mystères, mais qui ne voulait rien avoir de commun avec les loups déguisés en bergers. Ce ne fut pas là un fait isolé. Les prêtres jureurs n'eurent pour clients que les gens sans foi qui s'amusaient de leurs cérémonies. Le schisme s'effondra sous le mépris. Ce fut la victoire de l'esprit catholique sur l'esprit janséniste. Gloire aux victimes qui, en tombant les premières, surent frayer aux continuateurs de leurs combats le chemin du triomphe !

L'Église constitutionnelle était déjà bien bas, quand

le héros d'Italie et d'Égypte entreprit de restaurer en France le culte catholique. La suite de sa prodigieuse histoire nous le montre très enclin à reprendre pour lui-même la tradition détestable de l'Assemblée nationale. Pourquoi donc, quand il n'avait devant lui que des ruines, voulut-il traiter avec Rome et signer ce pacte qui a valu à la France quatre-vingt-dix ans de paix religieuse? Il n'y eût pas songé, soyez-en sûrs, s'il eût trouvé le catholicisme sans force et le schisme en honneur. Rien n'était plus conforme à son génie despotique qu'une Église asservie à l'État, tenant de lui tous ses pouvoirs. Mais il avait regardé autour de lui ; il avait comparé les deux clergés ; et, malgré ses sympathies pour le plus servile, il opta pour le seul des deux qui représentât une force morale. Si c'est en sachant mourir que nos martyrs ont tué le schisme, c'est à eux, c'est à leur sacrifice, qu'il faut encore faire honneur de la conclusion du Concordat et du relèvement des autels.

Voilà, mes frères, de glorieux effets de leur immolation. Laissez-moi, pour finir, vous en signaler une dernière conséquence qui nous touche de plus près.

La Révolution française a mis fin à un ordre social qui avait duré de longs siècles ; l'ordre nouveau qu'elle a inauguré, il y a cent ans, n'est pas encore fondé ; les problèmes qu'elle a posés ne sont pas résolus ; la crise dure encore ; elle a connu, pendant ce siècle qui va finir, des périodes d'accalmie et des périodes d'acuité ; à chaque reprise, la question religieuse a joué le principal rôle dans nos discordes. Chaque fois aussi, — qu'on

le remarque, — elle a été soulevée par ceux qui ne veulent plus de religion. Tous les prétextes ont paru bons pour entrer en lutte contre cette ennemie cent fois tuée et toujours vivante. Nous assistons, mes frères, à une recrudescence des hostilités. Pour faire face à des devoirs également sacrés et en apparence contraires, pour ne rien attaquer de ce qu'il faut respecter et ne rien livrer de ce qu'il faut défendre, pour être à la fois, au servire de la même cause, des hommes de paix et des hommes de guerre, nous avons besoin de maîtres et de modèles. Nous les trouverons dans nos aînés et ce sera le dernier enseignement que nous tirerons de leur souvenir, le dernier fruit que nous recueillerons de leur sacrifice : ils nous apprendront comment il faut nous comporter dans les luttes présentes, comment nous disposer aux luttes prochaines.

Quelle fut, mes frères, en face des lois révolutionnaires, l'attitude de ces hommes dont nous glorifions la mémoire? On les vit tantôt obéir et tantôt résister. Était-ce de leur part caprice ou inconséquence? Non, certes: une admirable unité a régi leur conduite; dans la soumission comme dans la lutte ils n'ont écouté qu'une seule voix, toujours la même, la voix de la conscience.

Est-ce au régime politique qu'ils résistaient? Nullement; et pourtant ce régime s'élevait sur les ruines d'un trône cher à leur cœur. Quel que fût l'attachement de la plupart d'entre eux à cette royauté qu'une alliance séculaire avec l'Église leur rendait doublement sacrée, ils n'ont pas contesté à la nation le droit de changer ses destinées politiques. Ils n'ont pas discuté les titres

du pouvoir de fait qui venait de naître dans la boue et dans le sang.

Quelques-uns parmi eux avaient approuvé l'évolution du pouvoir vers la forme populaire ; le plus grand nombre l'avait vue avec un mélange d'indignation et d'effroi. La conduite des uns et des autres fut cependant la même : ils obéirent aux lois qui bouleversaient la hiérarchie sociale, anéantissaient les privilèges, la propriété collective, les droits acquis, à celles qui les dépouillaient eux-mêmes et les chassaient de leur patrie ; à toutes les lois enfin, hormis à celles qui blessaient leur conscience.

Ainsi ils prêtèrent serment à la nouvelle constitution politique élaborée par l'Assemblée constituante ; mais ils refusèrent le serment à la Constitution Ecclésiastique décrétée par la même Assemblée. Pourquoi cette différence ? Parce que la première ne comportait pour eux que des sacrifices temporels, la seconde leur demandait une prévarication. Cette Constitution civile du clergé réglait sans le Pape, sans les Évêques, contrairement à la discipline canonique et même au droit divin, tout le gouvernement de l'Église de France. Les évêques, élus par le peuple, tenaient de lui en dernière analyse la juridiction spirituelle, puisque le Pape n'était plus appelé à leur donner l'institution canonique et qu'ils la recevaient d'un métropolitain investi par la loi civile de cette fonction souveraine ; des sièges épiscopaux étaient supprimés, des titulaires dépossédés, d'autres installés à leur place par la violence, et tout cela se faisait au nom de la nation, au nom de la

puissance séculière, sans égard à la divine origine des pouvoirs qui atteignent les âmes. Souscrire à une telle constitution, c'était livrer l'Église et rendre à César ce qui n'est dû qu'à Dieu. La conscience l'interdisait. Nos pères ont refusé. Leur soumission à l'égard des autres lois a fait ressortir le caractère pacifique de leur résistance à celle-ci. Obéir à toutes les lois que la conscience peut accepter, rejeter celles qu'elle rejette et tout souffrir plutôt que de céder, voilà ce que nous avons appris à leur école, voilà ce que nous ferons.

Je sais, mes frères, que ce choix entre les lois justes et les lois mauvaises irrite et scandalise nos adversaires.

Distinction sophistique, disent-ils, et qui ébranle l'État.

Distinction loyale, distinction nécessaire, répondrons-nous, et qui affermit les empires.

Pour la condamner, on affecte de croire qu'elle met à la merci du sujet le sort de toutes les lois. Au nom de la conscience, nous dit-on, vous déclinerez tout ce qui vous gêne, vous n'accepterez que ce qui vous plaît.

Mais non, mes frères, mille fois non. Le caprice est une chose et la conscience en est une autre. Le caprice est mobile et inconsistant, la conscience est absolue. Je sais qu'il y a des erreurs de conscience. Mais quand il s'agit des catholiques et de leurs rapports avec l'État, où sont les surprises? Est-ce que la loi chrétienne est inconnue de ceux qui élaborent les lois civiles? Ne savent-ils pas d'avance ce qu'un enfant de l'Église peut accepter, ce qu'il est obligé de repousser? Où est

l'arbitraire de cette résistance dont le premier politicien venu, en ouvrant un catéchisme, peut prévoir avec certitude le domaine et les limites? Non, ce n'est ni le caprice, ni la passion qui dicteront au catholique fidèle son attitude en face des lois de son pays; c'est sa conscience formée sur une règle connue de tous, règle immuable et qui représente ce qu'il y a de plus ferme en ce monde, puisqu'elle emprunte sa consistance à l'ordre éternel. Dès lors, ô conducteurs des peuples, évitez dans vos lois ce que cette conscience repousse; ou, si vous l'y mettez, ne vous étonnez plus de rencontrer sur votre chemin cette conscience que vous provoquez et qui ne sait pas fléchir!

Ainsi la résistance est légitime. Est-il vrai du moins qu'elle ébranle l'État? Nouvelle erreur. Et ce n'est pas assez de le nier; il faut aller jusqu'à l'affirmation contraire : la doctrine de la résistance aux lois mauvaises est le seul appui solide d'un État.

Et en effet, mes frères, qu'est-ce qui fait la force des empires et des républiques? C'est la fidélité des sujets ou des citoyens. Mais cette fidélité, à son tour, qui la garantira? La force? Mais la force n'inspire que la crainte; si l'on peut lui opposer une force plus grande, la crainte s'évanouit et la fidélité avec elle. D'autres fois, la force manquant pour la révolte, on emploiera la ruse, la trahison, et le sort d'un État se jouera dans un complot. Non, mes frères, il n'y a pas de fidélité là où ce n'est pas la conscience qui décide de la conduite. Le chrétien a appris de son divin Maître à obéir, parce qu'il voit Dieu dans ceux qui commandent. Il voit Dieu

même dans les maîtres mauvais, *etiam dyscolis*, dit l'Apôtre [1] : il voit Dieu même dans un commandement qui l'afflige ou le dépouille, mais il cesse de voir Dieu dans un commandement qui l'entraînerait au péché; et là où il ne voit plus Dieu, il n'aperçoit plus que la tyrannie, la pire, la plus inacceptable des tyrannies, celle qui asservirait son âme au mal; celle-là, il la repousse fièrement; il dit aux puissants de ce monde : Jusqu'ici j'ai servi Dieu en vous servant; maintenant je le sers en vous résistant.

Ainsi, mes frères, le plus grand intérêt d'un État, c'est de s'appuyer sur la conscience des citoyens; quand l'obéissance de ceux-ci repose sur ce fondement, elle est à l'épreuve de tout. Quelle folie donc de mettre cette conscience en conflit avec elle-même, de dire à un homme : Obéissez par conscience à un précepte que condamne votre conscience!

Et la contradiction devient plus flagrante, quand ce langage s'adresse aux ministres de Dieu, aux pasteurs des peuples, à ceux qui sont chargés d'éclairer, de soutenir les consciences de leurs frères; quand on vient dire à ceux-là : Vous avez reçu mission d'enseigner au peuple ses devoirs envers Dieu : commencez par les violer vous-mêmes; et souvenez-vous que Dieu vous oblige à nous obéir.

Voilà, mes frères, le terrain qu'il faut réserver aux luttes prochaines. A l'exemple de nos aînés, concentrons sur ce domaine sacré toute l'énergie de nos résis-

1. I Petr., II, 18.

tances. Si l'on nous demande des sacrifices que la conscience reprouve, sachons dire : non, quand même au bout de ce refus nous apercevrions la mort.

Sur tout le reste, nous avons certes le droit d'avoir nos préférences et de les exprimer; nous n'avons pas celui de les imposer ; bien moins encore nous sera-t-il permis de lier une cause humaine, qui n'a pas les promesses de l'éternité, à une cause divine et impérissable. Que la patrie française sente qu'elle a en vous tous, catholiques, mes frères, en nous, ministres de l'Église, ses meilleurs, ses plus fidèles enfants ! Et fasse le ciel que, convaincue enfin par les témoignages éclatants d'un attachement qui ne va pas sans de grands sacrifices, elle nous rende en confiance ce que nous lui aurons donné en dévouement !

Alors, alors seulement, il n'y aura plus à distinguer dans l'obéissance, parce que toutes les lois seront justes. Alors il n'y aura plus à limiter le respect dû aux pouvoirs, parce que les pouvoirs respecteront les premiers toutes les consciences. Alors enfin, ô chers martyrs, vous recueillerez dans la gloire tout ce que vous avez semé dans les larmes et dans le sang, parce que la vertu de vos exemples aura mis fin à nos discordes et fait apparaître aux yeux du monde un spectacle trop longtemps oublié : celui d'une France unie dans la foi et dans l'honneur, forte de l'amour et de la fidélité de tous ses enfants.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DE LOIGNY

le 18 septembre 1893.

Magna erit gloria domus istius novissimæ plus quam primæ; et in loco isto dabo pacem, dicit Dominus exercituum.

« Grande sera la gloire de ce nouveau temple; elle dépassera la gloire de l'ancien. En ce lieu je donnerai la paix, dit le Seigneur Dieu des armées. »

(AGGÉE, II, 10.)

MESSEIGNEURS,

MES FRÈRES,

Quand les Israélites, après soixante-dix ans de captivité à Babylone, rentrèrent dans leur patrie, ils trouvèrent la ville sainte et le temple en ruines. Il fallut que Dieu suscitât des chefs inspirés et des prophètes, pour donner à son peuple abattu le courage de relever ces tristes débris. Et lorsque le nouveau temple fut sorti de terre, ce fut un autre sujet de tristesse. Les vieillards qui avaient vu les splendeurs du premier sanctuaire, en opposaient les magnificences à la pauvreté du second. « Celui-ci, disaient-ils, est devant nos yeux comme s'il n'était pas. » Mais le prophète Aggée

leur fut député par le Seigneur pour ranimer leur foi et leur espérance : « Ne craignez rien, leur dit-il ; mon esprit est au milieu de vous. Grande sera la gloire de cette maison ; elle dépassera la gloire de l'ancienne. En ce lieu je donnerai la paix, dit le Seigneur Dieu des armées. »

Il nous sera permis, mes frères, de détourner pour un instant de leur sens historique ces paroles du prophète, afin d'en faire l'application à cette église qui vient de recevoir l'onction sacrée. Entre le temple relevé par Zorobabel et l'édifice qui nous rassemble, je vois d'abord un contraste ; mais, en y regardant de plus près, c'est une ressemblance qui me frappe.

Le contraste est évident : le temple de Zorobabel était inférieur en richesse et en beauté à celui de Salomon ; à Loigny, au contraire, c'est de l'ancien édifice qu'il faut dire qu'il n'était rien à côté du nouveau

Mais voici maintenant l'analogie : si nous recherchons la supériorité morale, de part et d'autre l'avantage reste à la nouvelle demeure. Le second temple de Jérusalem devait recevoir dans son enceinte la personne même du Messie, dont le premier n'avait contenu que la figure. La seconde église de Loigny garde, avec les ossements des martyrs du devoir, le souvenir de leur héroïsme et les espérances dont leur immolation reste le gage.

Une double consécration désignera désormais ce lieu à un double culte : la consécration du Pontife l'a voué au culte de Dieu ; la sépulture des braves l'a

dédié au culte de la patrie. Égaler ou opposer entre elles ces deux religions du ciel et de la terre serait une folie sacrilège; subordonner l'une à l'autre, chercher dans la première les inspirations de la seconde, c'est rouvrir pour la France malheureuse les sources de l'espérance et appeler sur elle les bénédictions de la paix. *In loco isto dabo pacem, dicit Dominus exercituum.*

I

D'abord ce temple est dédié au Seigneur. L'homme est ainsi fait qu'il a besoin d'adorer ce qu'il aime. S'il ne pouvait rien aimer que d'imparfait, il serait donc tristement condamné à l'illusion et au sacrilège. Car quelle plus grande duperie que de se prosterner devant un être indigent et infirme comme celui qui l'adore? Quelle plus grande impiété que de prostituer à la créature l'hommage transcendant qui n'est dû qu'au Créateur?

C'est en vain que notre orgueil nous berce d'un rêve d'indépendance. Nous dépendons de tout ce qui nous environne, mais nous dépendons avant tout de Celui qui nous a faits. Tout le jeu de notre liberté consiste à choisir notre maître; l'intérêt de notre honneur est de le bien choisir et de le placer si haut que nous nous élevions en l'adorant. Voilà pourquoi il n'y a d'âmes vraiment fières que celles des hommes qui savent s'incliner devant Dieu. Toute autre sujétion les trouvera rebelles, tout autre culte les trouvera debout. Eux seuls sauront résister à la tyrannie du plaisir, à celle de l'or,

à celle de l'opinion ou de la mode. Faisons, si vous le voulez, une supposition douloureuse. Imaginons qu'elle réussisse pleinement, cette conspiration des impies qui ont juré d'exterminer le culte du vrai Dieu sur la terre et d'en effacer jusqu'à son nom. Hélas! ce n'est pas là une imagination vaine. Tous les jours nous sommes témoins de leurs efforts sacrilèges et de leurs effrayants progrès. Qu'un jour vienne où leur triomphe soit complet. Ce jour-là, il n'y aura plus de temples ni d'autels. L'homme ne s'agenouillera plus devant l'invisible, mais il s'agenouillera encore et plus bas : il se courbera devant une fatalité aveugle, devant cette déesse sans raison et sans entrailles qui s'appelle la nécessité. Il saura même se forger des idoles plus misérables; un sabre, la botte d'un tyran, un sac d'écus, moins que cela : un préjugé, le mot d'ordre d'un parti, la consigne d'une coterie; il n'en faudra pas davantage pour faire fléchir sa dignité et sombrer son honneur.

Pour venir ici, vous avez parcouru ces plaines monotones de la Beauce. A quel signe avez-vous reconnu de loin les groupes d'habitations? A ce clocher qui partout s'élève plus haut que les demeures des hommes, parce qu'il désigne la maison de Dieu. Otez le culte, les villages seront sans clochers et la platitude du paysage exprimera trop fidèlement l'aplatissement des âmes.

C'est donc venir au secours de la dignité humaine que de dresser au milieu d'un peuple cet emblème, qui rappelle aux habitants de la terre la grandeur de leurs origines et la sublimité de leurs destinées.

Et c'est là ce que vous êtes venu faire aujourd'hui,

Monseigneur, par vous-même et par la main d'un des fils de votre Église chartraine, devenu votre frère dans l'épiscopat. Les malheurs de la guerre, en dévastant cette contrée, avaient renversé les murs du vieux temple de Loigny. Des mains pieuses ont relevé ces ruines. Mais ni la science ni l'art ne suffisent à distinguer des édifices profanes la demeure où Dieu veut habiter. Il y faut la majesté des rites et des symboles, la prière autorisée de l'Église tout entière, les lustrations, les onctions, les invocations du Pontife. Vous avez vu se dérouler devant vos yeux, mes frères, la pompe inaccoutumée de cette liturgie imprégnée de la religion des siècles. Chaque oraison vous apportait l'écho des supplications du passé; chaque cérémonie évoquait sous vos regards le symbolisme de l'antique Orient, adapté par la tradition chrétienne aux mystères sublimes de notre foi. Et maintenant, l'œuvre est parfaite; le temple bâti de main d'homme est soustrait pour jamais aux usages vulgaires, il est voué pour toujours au culte du vrai Dieu. Ce parvis ne s'ouvrira plus qu'aux foules priantes. Nul n'en franchira le seuil, sans purifier ses mains et sa tête aux fontaines lustrales; nul n'avancera vers le sanctuaire, sans s'être agenouillé pour adorer l'hôte divin qui l'habite. Ces voûtes retentiront des chants sacrés qui disent les grandeurs de Dieu et ses bienfaits. Ce baptistère enfantera les nouveau-nés à la vie de la grâce et en fera par avance les citoyens du Ciel. Cette chaire sera la tribune réservée où monte celui-là seul qui parle au nom du Seigneur; ce tribunal n'entendra que les sen-

tences du pardon : cette cloche, ruisselante encore du chrême qui l'a consacrée hier, appellera le peuple aux fêtes de la religion ; elle dira la joie des naissances, le bonheur des hymens, l'angoisse des agonies, la prière et les larmes qui coulent sur les cercueils : elle sera tour à tour la voix de l'adoration et de la reconnaissance, celle de la douleur et de l'invincible espoir. Mais l'autel surtout, ah ! l'autel ! A lui seul, il est l'église tout entière. Car il est le lieu du sacrifice où se résume tout le culte. Cette pierre où la main du Pontife a répandu l'huile parfumée de baume et de prière, où elle a caché dans de secrets réduits les ossements des saints, servira de support aux plus redoutables mystères. Le corps du Christ y reposera dans sa prison eucharistique ; le sang du Rédempteur y coulera tous les jours, pour renouveler l'oblation qui protège le monde contre ses propres crimes et suspend au-dessus des pécheurs la main de la Justice entravée par la Miséricorde.

C'est ainsi que Dieu s'est préparé une demeure. Parce qu'il est Père, sa maison sera la vôtre. Chacun de vous y a, de droit, sa place, comme l'enfant au foyer. Venez-y souvent, mes frères, confier au « Cœur qui a tant aimé les hommes » vos craintes et vos désirs, vos regrets et vos espérances. Venez renouveler à cette source vos provisions de vertus et de courage, venez y laver dans l'aveu les souillures de vos âmes, venez y panser dans la prière les blessures de vos cœurs, venez y chercher les inspirations qui relèvent, les pensées qui fortifient et qui consolent. Si le vent du siècle

avait desséché en vous la vie de la foi, baignez-vous avec confiance dans cette rosée de grâce et d'amour que distille la toison du divin agneau. Paroisse de Loigny, tu as connu, comme les autres bourgades, tes sœurs, le mal de l'indifférence religieuse. Mais Dieu t'a fait, sans qu'il y ait de ton choix, une destinée à part. Illustre désormais par les souvenirs que ton nom rappelle, tu n'as pas le droit d'abriter tes défaillances derrière de vulgaires exemples. Il faut que ton peuple soit digne des grandes choses qui se sont accomplies sur ton sol. Reviens, reviens à ton Dieu qui t'appelle! Que tes vertus fassent à ce temple restauré une parure plus belle encore que celle qu'il tient des magnificences de l'art! Alors, alors seulement, l'oracle prophétique trouvera en toi son plein accomplissement. Grande sera la gloire de l'ancien sanctuaire; Dieu lui-même y versera les trésors de la paix. C'est la première exhortation qui ressort pour nous de cette solennité.

II

Mais Loigny n'est pas seulement le temple de Dieu : c'est encore le sanctuaire d'une religion secondaire, dépendante du culte de Dieu, et nécessaire, elle aussi, à l'existence des nations : le patriotisme, la religion de la patrie.

Comme la religion qui s'adresse à Dieu, celle-ci pareillement a ses détracteurs et ses apostats. Mais disons-le à l'honneur de notre peuple : ils ont toujours été rares sur la terre de France; aujourd'hui on les

chercherait en vain ; s'il en existe encore, ils se cachent et dissimulent sous de menteuses apparences la honte de leur félonie. On n'ose plus dire : je n'ai pas de patrie ; on dit : j'ai pour patrie le monde, pour concitoyens tous les hommes. Comme si ce n'était pas encore une façon, et la meilleure, d'aimer l'humanité que de l'aimer d'abord dans ce qui incarne nos souvenirs et réveille l'image de nos plus chères affections. Poussez à l'extrême le raisonnement de ces sophistes, vous verrez la famille disparaître après la patrie ; pour ne pas faire tort aux inconnus, on traitera en étrangers son père, sa mère et ses frères, comme on affectait de mettre au même rang le Français et le Lapon.

Quoi qu'il fasse, l'homme n'a jamais raison contre la nature, ce serait avoir raison contre Dieu. Or la nature, qui a fait l'homme sociable, a tracé autour de lui deux cercles concentriques, la famille et la nation. Privé de l'appui de la famille, l'être individuel ne tarderait pas à périr et l'espèce avec lui. Mais quand la famille multiplie ses branches, on voit naître deux besoins en apparence contraires ; il faut que les groupes se séparent pour vivre, il faut qu'ils se rapprochent et se fondent dans une unité nouvelle, moins étroite, moins irréductible, mais voulue de Dieu, elle aussi, et nécessaire comme la première.

Dira-t-on que l'humanité tout entière peut fournir cette unité de la société civile ? Non, car la loi des unités collectives, c'est la communication permanente entre les éléments qui les composent ; et, d'un bout du monde à l'autre, cette communication ne saurait exister.

Il y a donc des limites naturelles à l'extension d'un peuple. Qu'elles ne soient pas inflexibles, que l'intérêt ou la violence puissent les faire varier d'un siècle à l'autre, l'histoire ne permet pas de le contester. Ce n'est pas une raison pour nier ces limites elles-mêmes. Elles ne se laissent pas supprimer, leur trace est visible. En deçà, c'est la patrie; au delà, c'est l'étranger.

L'étranger, dis-je, et non pas, comme disaient les anciens, le barbare ou l'ennemi. Car nous vivons en pleine civilisation chrétienne. Nous savons que Dieu est le père de tous les hommes; nous aimons, par-dessus les frontières, des frères inconnus; le récit de leurs malheurs nous émeut; aux jours des grandes catastrophes, nous leur envoyons le tribut de notre pitié généreuse. Mais l'échange quotidien se fait dans l'enceinte sacrée du territoire national. C'est là que la communauté d'intérêts est plus étroite, la réciprocité plus parfaite, la sympathie plus vive. Ajoutez à cela l'œuvre des siècles; accumulez les souvenirs que les générations se transmettent et qui composent à une nation son trésor héréditaire : souvenirs de gloire et d'héroïsme, de revers et de deuils, de relèvements et de délivrances; ne sentez-vous pas qu'une âme passe à travers ces choses, qu'elle les anime et les consacre, qu'elle les rend chères à jamais à tous ceux qui peuvent se réclamer du culte commun de la patrie?

Et quand ces choses sont menacées, quand la violence a rompu le lien de cette fraternité lointaine qui unissait deux peuples; quand l'étranger foule notre sol, quand il y promène la dévastation et la mort, ah! ne me de-

mandez pas alors où est le bon droit dans ce conflit. Humble citoyen, étranger aux subtilités des chancelleries, je n'ai point à trancher un tel litige. Sans doute, c'est un poids terrible sur une conscience humaine que la responsabilité de la guerre. Mais de quel côté sont ceux qui la portent? Et qui donc, hormis Dieu, saura les désigner à coup sûr? Son jugement souverain en décidera un jour. En attendant, le devoir est certain : il faut courir aux armes, il faut défendre la patrie.

O Loigny, c'est là ce que tu nous rappelles. Autrefois village obscur, perdu dans l'immensité de la plaine beauceronne, tu m'apparais aujourd'hui comme un point lumineux sur la carte de France. Ton nom y brille d'un plus vif éclat que ceux des cités tes voisines, Patay, Jargeau ou Meung, illustrées par les victoires de Jeanne d'Arc. La gloire, un jour, s'est reposée sur toi, mais c'était en un jour de défaite; d'une de ces défaites dont Bossuet a dit qu'elles sont triomphantes à l'envi des victoires. Ah! cette gloire d'une espèce à part, Jeanne l'a connue aussi; mais ce ne fut ni à Orléans ni à Reims : ce fut à Rouen, au pied d'un bûcher. Cette gloire porte un nom sacré qui fait tressaillir les oreilles humaines, elle s'appelle le martyre! Le martyre, c'est-à-dire le témoignage, la fidélité héroïque qu'aucun revers ne déconcerte, qui s'attache à une cause perdue et la sauve en croyant en elle. Jeanne vaincue, enchaînée, calomniée, condamnée, brûlée, a cru à la France et sa foi ne l'a pas trompée. Jeanne est morte et la France lui a dû la vie.

Héros de Loigny, je vous donnerai votre vrai nom en

vous appelant martyrs. A l'heure où vous avez rougi de votre sang les champs qui nous environnent, il n'était plus question de victoire. Combattiez-vous pour des trophées, valeureux soldats du 37e de marche, lorsque, oubliés dans Loigny, vous refusiez de prendre sur vous la décision de la retraite? Non, j'en atteste votre chef qui est ici, dans cet auditoire, le vaillant commandant de Fouchier. Vous et lui, vous combattiez pour mourir, parce que la mort vous paraissait la rançon de l'honneur. Vous empruntiez, sans le savoir, à saint Paul ce mot sublime : Quand la vie est au prix d'une défaillance, c'est la mort qui est un gain, *mori lucrum*. Et voilà de quel profit vous étiez avides, ô martyrs!

Et vous, les zouaves; vous, les trois cents Spartiates d'une épopée chrétienne, dites, qu'attendiez-vous de cette marche en avant sur le bosquet dont par vous le nom est entré dans l'histoire? Pensiez-vous, chétive poignée de braves, changer le sort d'une bataille où des masses formidables avaient achevé de se heurter ensemble? Non, l'armée française était rompue; il s'agissait de retarder un moment l'ennemi et de protéger la retraite. Et vous voilà partis, alertes et joyeux. Troussures saute au cou de Sonis : « Merci, mon général, de nous conduire à une pareille fête! » L'ennemi voit cette fière allure, il croit avoir devant lui une avant-garde puissamment soutenue; il recule jusqu'au village; là seulement, il reconnaît que derrière ces héros il n'y a rien; alors il les extermine. Quand la retraite sonne, les trois cents ne sont plus que cent deux. O zouaves, pour vous aussi, pour vous surtout, la mort a été un

gain, *mori lucrum;* car vous avez glorifié, en mourant, vos deux mères, l'Église et la France, car vous avez teint de votre sang deux étendards, celui de la Patrie et celui du Sacré Cœur. Vous aussi, vous surtout, vous êtes tombés en martyrs.

Au-dessus de cette troupe héroïque, deux figures se détachent avec un singulier relief. Voyez ces deux officiers généraux qui confèrent ensemble avant la charge. C'est Sonis avec Charette : Sonis, de tout temps soldat de la France, mais dont la foi a fait avant tout un soldat du Christ, *Miles Christi*, comme nous le lisons sur sa tombe; Charette, hier encore soldat du Pape, chef de cette légion d'héroïques enfants qui, de France, de Belgique, de Hollande, étaient accourus à la défense du Pontife menacé. « Mon ami, dit Sonis à Charette, prêtez-moi un de vos bataillons. » Et c'est ainsi qu'a été scellée l'alliance du drapeau national avec la blanche bannière.

Les deux héros sont partis ensemble, ensemble ils sont tombés; mais le plus jeune a été réservé pour les victoires à venir; Sonis est entré tout entier dans sa vocation de martyr.

Vous peindrai-je pour la centième fois les horreurs de cette nuit passée par le blessé sur un lit de neige, sous la morsure de la bise, sous l'étreinte de souffrances indicibles? Vous redirai-je ce dialogue sublime du soldat abandonné avec la Reine du Ciel? Puis, après vingt heures d'une agonie effroyable, la délivrance, qui ne fait que renouveler et prolonger les douleurs! Quarante-cinq jours de tortures endurées sur la paille d'une cave, avant de retrouver des forces que, pendant quinze

ans, le soldat du Christ consacrera de nouveau à la France, jusqu'au jour où, vaincu par le chagrin plus encore que par la maladie, il viendra trouver enfin dans la crypte de Loigny le repos promis aux martyrs!

Ah! qu'ils sont bien placés là, les ossements des héros! L'antiquité chrétienne avait eu cette divination que la pierre de l'autel doit s'appuyer sur l'urne qui contient les restes des martyrs. Ainsi leur sang se mêle à celui de l'Agneau sans cesse immolé; et de ces sacrifices, inégaux en valeur, il se fait une seule oblation qui monte vers Dieu et rachète le monde.

Honneur à vous, bon pasteur de Loigny! Depuis plus de trente ans, vous êtes au milieu de ce peuple l'homme du dévouement et de l'amour. Aux jours terribles, vous fûtes pour cette malheureuse bourgade la vivante apparition de la charité qui sauve. Depuis lors vous n'avez cessé de personnifier l'espérance qui relève. Non content d'appeler la France entière à l'œuvre expiatoire qui trouve son expression dans ce temple, vous avez voulu faire de l'église de Loigny comme un panthéon chrétien de martyrs. C'est vous qui avez été chercher sous les tertres de la plaine les douze cents cadavres dont les restes calcinés forment cet ossuaire; vous les avez réunis à leur vraie place, à côté de la tombe de Sonis, à côté de celle que s'est réservée Charette, sous l'autel où se renouvelle chaque jour le sacrifice rédempteur.

C'est là ce qui sauvera à jamais de l'oubli le temple que les mains du Pontife viennent de consacrer. Tant que la France portera le deuil qu'elle n'a pas quitté

depuis vingt-deux ans, les meilleurs de ses enfants viendront chercher ici les leçons de l'immolation. Ils viendront apprendre, en lisant les noms gravés sur ce marbre, en s'agenouillant devant ces ossements blanchis, comment on sauve l'honneur dans la défaite, comment on prépare le triomphe. D'autres, après eux, y apporteront des trophées.

Ah ! Français, mes frères, comprenez le grand enseignement qui sort de ces tombeaux ! A Loigny, la France et la religion ne font qu'un ; entre le patriotisme et la foi, l'alliance est indissoluble. Respectez-la partout, cette alliance ; ne séparez pas ce que le sang des héros a cimenté. N'écoutez pas les docteurs de mensonge qui qui prétendent remplacer le culte de Dieu par le culte de la patrie. Tentative chimérique autant que sacrilège, car le culte de la patrie est fait de dévouement et de de sacrifice ; et l'âme humaine, quand on l'isole de Dieu n'est capable que d'égoïsme.

O Christ, qui aimez la France, détournez vos yeux des spectacles d'impiété qu'elle étale ; abaissez vos regards sur ce coin béni de notre sol où le sang des braves a coulé pour votre cause, où votre sang coule chaque jour au-dessus de leur dépouille. Envoyez d'ici à la France entière un esprit de régénération et de vie. Faites grandir sous notre ciel une race vaillante et pure, croyante et généreuse. Puis confiez-lui les destinées de votre peuple. Alors ce peuple reverra les jours glorieux ; il connaîtra la paix qui suit la victoire et les vertus qui embellissent la paix. Alors Loigny deviendra le but d'un pèlerinage nouveau, où les chants de l'ac-

tion de grâces remplaceront les pleurs du repentir. Et grande plus que jamais sera la gloire de cette demeure ; c'est Dieu qui nous l'atteste. Lui-même a promis d'y verser ses trésors. *Magna erit gloria domus istius... In loco isto dabo pacem.* Amen.

ALLOCUTION

PRONONCÉE A LA SÉANCE LITTÉRAIRE

DU PETIT SÉMINAIRE DE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS

le 10 décembre 1895.

MES CHERS AMIS [1],

Il y avait dans les monastères d'autrefois un proverbe qui disait : *Semper benedicere de Priore*, « Il faut toujours dire du bien du Supérieur ». Par conséquent, je ne vous ferai point part des réflexions qui me venaient à l'instant même. Il me semble, me disais-je tout bas, que M. le Supérieur a commis une erreur dans la composition de son menu : il n'a pas réservé le dessert pour la fin! Le dessert vient de nous être servi tout à l'heure, dans ce beau chœur de Lulli, chanté avec tant d'âme et si admirablement soutenu par les instruments; c'était le véritable épilogue de cette séance, après lequel on se fût séparé content. Mais voici qu'après le dessert, on vient vous servir quelque chose qui ressemble à du potage, à de la salade, à je ne sais quoi! (*Rires.*) Puisque ce dernier service me

1. Mgr d'Hulst, prévenu au dernier moment, improvisa cette allocution, reproduite par la sténographie et publiée dans la *Semaine religieuse*, sans avoir eu besoin d'être revue ni corrigée.

regarde, je m'en acquitterai promptement. Il faut parler, puisqu'il est de tradition, dans la situation où je me trouve, de dire quelques mots. Ce n'est pas seulement de tradition, c'est de justice, après une séance intéressante où littérature, musique, philosophie, faisaient assaut. Je ne me charge pas de décerner la palme : ce serait trop délicat. Mieux vaut dire ce que j'ai remarqué dans cette séance : c'est que, à part le morceau de philosophie très important, très développé et très fortement traité sur *l'Art et la Science*, tout le reste roulait sur *Messire Duguesclin*. Donc, deux parties, inégales en importance et en développements, ont occupé la séance.

D'abord la Dissertation. De ce remarquable morceau, je ne veux rien dire, sinon que peut-être regretterais-je qu'il n'ait pas contenu encore quelque chose de plus. L'Art et la Science, bien que l'auteur de la dissertation ait rendu hommage à l'un et à l'autre, me semblent un peu trop mis en opposition, en antagonisme. Sans doute, les traits d'opposition qui ont été dessinés sont réels ; mais, après cette opposition, on pouvait faire apparaître la synthèse. Et, pour ma part, je l'aurais aimé. Je crois que l'Art et la Science, à les regarder dans leurs manifestations extérieures, peuvent être considérés comme des rivaux. Mais si l'on s'élève un peu plus haut pour chercher la source de leur inspiration respective, on découvre qu'ils sont frères, parce que la source est la même. Ainsi, mon cher ami, vous nous avez dit, si je ne me trompe, que l'Art s'occupe de l'Idéal et la Science du Réel. C'est très vrai : mais com-

ment la Science s'occupe-t-elle du Réel? Est-ce seulement en constatant des faits? Mais ce ne serait pas de la science, cela! Sa fin, c'est la connaissance de la Loi; et qu'est-ce que la Loi, sinon l'idéal? et de qui la Loi est-elle l'idée, si ce n'est de Dieu, qui est aussi l'exemplaire éternel et parfait de cette Beauté que l'art exprime? Vous voyez bien qu'en montant dans cette région supérieure, on trouve une source unique de l'Art et de la Science, un même Dieu, raison du Vrai et type du Beau. Nous trouvons la Loi écrite dans les choses que la Science étudie, comme nous trouvons l'Exemplaire reproduit dans les œuvres que l'Art enfante; et la Nature, qui est tout ensemble le grand livre ouvert devant l'Artiste et devant le Savant, la Nature, je vous le demande, qu'est-elle autre chose que l'œuvre du grand Artiste et du grand Savant qui s'appelle Dieu? Aussi, je ne crains pas d'engager, par un conseil imprudent, votre jeune littérature dans des voies téméraires,en vous conseillant, non sans sobriété toutefois, de vous essayer à marier ensemble l'Art et la Science. La Littérature et la Poésie, où ont-elles pris, aux époques classiques, ces images, ces figures sensibles dont elles ne peuvent se passer? Elles les ont prises dans ce qui composait alors le domaine connu de la pensée; mais, ne le savez-vous pas? la Science moderne a renouvelé la conception que l'esprit humain se faisait de l'univers; et comment donc cette conception du monde se serait-elle renouvelée dans notre esprit, sans que fût rajeuni et transformé du même coup tout cet arsenal d'images et de figures sensibles

où les arts plastiques et la poésie doivent aller chercher les ressources de l'expression ?

Il y a donc un tribut que la Science doit payer à l'Art et à la Poésie. D'où une façon de rajeunir les vieilles métaphores du bon vieux temps, en serrant la nature de plus près que ne faisaient ceux qui la connaissaient moins bien. Et dans cet hommage rendu à la vérité scientifique par ceux dont l'esprit s'éclaire aux feux de l'idéal, il n'y a ni amoindrissement ni abaissement de l'art, mais un rajeunissement, parce qu'il se rapproche des sources du Vrai qui sont et resteront toujours les sources du Beau. Ce serait calomnier la Science que de l'opposer à l'Art ; et si, par la nécessité de l'analyse, qui est le grand instrument de conquête, on voit les intelligences suivre des voies divergentes, nous devons aussi saluer de nos vœux et, chacun dans sa mesure, hâter de nos efforts l'heure nécessaire où ces énergies séparées prendront des directions convergentes pour se réunir au même foyer. (*Applaudissements.*)

Quant à nos historiens, à nos chantres du bon vieux temps, comme je les félicite d'avoir aujourd'hui concentré tout l'effort de leur souvenir et de leur jeune talent sur cette belle et radieuse figure de Duguesclin ! Je parle de sa beauté morale, puisque le jeune auteur du thème nous affirme que messire Bertrand était laid de visage, mais son âme était belle, fièrement belle ! Il faut qu'elle l'ait été beaucoup pour conserver, à travers cinq siècles, le pouvoir de rayonner encore, comme une lumière, sur le brouillard et les tristesses de notre temps. Oh ! ç'a été une vraie et française et chrétienne

inspiration que celle du poète auquel aujourd'hui vous avez fait tant et de si heureux emprunts. Je l'ai connu dans une enceinte où la poésie n'est guère en honneur, où l'histoire est souvent ignorée, et la philosophie bien malmenée. (*Applaudissements.*) Il n'y faisait pas aussi grande figure qu'ailleurs, parce que le lieu dont je parle est plein de chausse-trappes, et il n'était pas fait pour se reconnaître dans ce labyrinthe. Il en sortit fièrement, un jour de mécompte, et se retrouva, au sortir de là, plus grand que jamais. Dans le recueillement fier et digne de sa solitude, il a retrouvé les inspirations de cette muse patriotique et religieuse qui avait inspiré à sa jeunesse les *Chants du Soldat*, qui lui a inspiré depuis les *Chants du Paysan*; puis, se recueillant plus profondément encore, c'est dans une partie plus secrète de son âme qu'il a été chercher les consolations dont son cœur de Français avait besoin; il a fait revivre ce grand effort que la France, abattue et presque détruite, fit à la fin du XIV^e^ siècle, avec l'aide de Dieu et de quelques héros dont le plus fier et le plus illustre restera toujours messire Bertrand Duguesclin. *Longs applaudissements.*

Eh bien, mes chers amis, vous n'avez pas, vous autres, à vous consoler des déceptions de la politique; vous n'avez rien derrière vous qui vous fasse de la peine, par l'excellente raison que vous n'avez pas encore de passé: or, le passé est toujours quelque chose de limité et de circonscrit, et généralement quelque chose dont on n'est pas fier. Mais l'avenir, — qui seul vous appartient, — l'avenir, comme il est beau

de tout ce que lui prêtent vos rêves et vos espérances ! Nous, dont les cheveux grisonnent et dont les épaules se courbent sous le fardeau du labeur, nous n'avons derrière nous que le passé où se mêlent bien des tristesses ; à vous l'immensité du radieux avenir !

Pour vous y préparer, faites comme le poète Paul Déroulède et recueillez-vous dans les souvenirs de notre histoire ; car s'il n'y a pas de passé dans votre existence, vous en avez un grand et glorieux dans cette préexistence de vous-mêmes, qui s'appelle le passé de la grande et noble nation française. Faites comme lui, qui s'est retrempé aux sources de courage, de dignité et de vigueur que nous gardent le Christ et son Église. Si aujourd'hui l'angoisse opprime les hommes, c'est qu'on sent bien que ces vertus sont nécessaires et que des mains insensées, sacrilèges, ont travaillé avec trop d'efficacité à les exiler de l'âme de ce peuple. Enivrez-vous de ces grands souvenirs et attachez-vous fortement à ces convictions généreuses qui font, dans les conditions modestes comme dans les éclatantes, les héros du devoir et les âmes invincibles. Sous leur impulsion, vous aborderez les luttes de la vie que vous ne voyez pas encore, mais que Dieu vous réserve. Je ne vous dis pas que vous atteindrez toujours à la gloire devant les hommes, mais j'annonce que vous serez forts contre les tentations, parce que vous aurez « Dieu avec vous ». Que ce soit la devise qui se dégage de cette intéressante soirée dans laquelle le souvenir d'un héros a fait régner parmi nous l'unité des pensées, des désirs et des espérances !

ALLOCUTION

PRONONCÉE A LA SOCIÉTÉ DE SAINT-JEAN

le 5 mai 1896.

MESDAMES,

MESSIEURS,

Si je ne craignais d'introduire au milieu des nobles émotions que nous venons de goûter ensemble une préoccupation personnelle, je me plaindrais amèrement au R. P. Clair de sa cruauté envers moi... et envers vous. On ne tend pas de pareils pièges à un orateur ni à des auditeurs. Mais puisque je me suis débattu en vain et qu'il a fallu céder, crainte de scandale, autant vaut m'exécuter tout de suite.

Aussi bien, j'ai au moins une chose à dire, qui justifiera mon intervention. Tous ici, ce soir, nous sentons le besoin de remercier; et, comme nous ne pouvons parler tous ensemble, je serai votre interprète.

Je remercierai donc d'abord les membres de la Société de saint-Jean. Cette œuvre a déjà fait beaucoup pour l'art chrétien : je doute qu'elle ait rien trouvé d'aussi heureux que la conception de cette soirée.

Je remercierai ensuite avec effusion ceux que vous venez d'applaudir : les artistes de Saint-Gervais.

Artistes, ils peuvent prendre ce nom, ceux-là! Tant d'autres le portent qui l'ont usurpé! Mais eux, ils l'ont gagné.

Ah! les artistes! Si l'on s'en rapportait aux mots, il y en aurait partout, sur toutes les planches. Mais ce qu'ils font, pour la plupart, et ce qu'ils disent, n'a rien de commun avec l'art. De combien d'entre eux pourrait-on dire qu'ils sont les imitateurs de Dieu? C'est pourtant là la vraie définition de l'art.

Dieu est le grand artiste, le grand poète, parce qu'il est le grand faiseur, étant le Créateur. *Poète*, en grec, signifie celui qui fait; et *artiste*, en latin, signifie également artiste et ouvrier. Dieu fait, Dieu crée, mais non point au hasard. Sa puissance est au service de sa sagesse et de son amour. Il produit au dehors ce qu'il a conçu et il met dans ses créations la marque de son dessein, l'expression de sa pensée éternelle.

On demande où est le lieu de l'idéal; le voilà : c'est l'entendement divin. L'idéal n'est dans les choses qu'à l'état de trace, d'empreinte; la matrice est cachée dans la pensée de Dieu.

S'il en est ainsi, qui pourra, sur la terre, porter le nom d'artiste? Ce sera l'homme qui découvre cette trace divine dans la nature ou en lui-même; qui, l'ayant trouvée, l'interprète et n'a de repos qu'il ne l'ait traduite aux autres hommes. Il sera plus profond artiste, s'il sent davantage le divin dans les choses; plus habile artiste, s'il l'exprime plus fidèlement et le fait mieux transparaître à travers les formes, les couleurs ou les sons.

Le dessin, la couleur, le son, voilà les moyens que l'artiste emploie pour traduire l'idéal. Chacun de ces moyens est puissant par lui-même : que sera-ce de leur emploi simultané et de leur convergence? Or ce qui fait l'originalité de cette soirée, c'est une mise en œuvre vraiment nouvelle de convergence des effets artistiques. D'abord nous avons entendu de la musique, mais quelle musique? Celle que notre âge avait oubliée, que l'Italie avait noyée sous des cascades de mélodies joyeuses et sensuelles, l'Allemagne sous des flots d'harmonie savante. On ne l'entendait plus qu'à Rome, et dans un seul coin de Rome, à la chapelle Sixtine. Mais, depuis vingt-cinq ans, la Sixtine est muette, ou à peu près; et vraiment le contrepoint serait ignoré de la génération présente, si les chanteurs de Saint-Gervais ne l'avaient fait revivre. Honneur à eux!

Or le contrepoint, c'est, si je ne me trompe, — je parle ici en profane et je dis seulement ce que j'ai compris, — le contrepoint, c'est l'harmonie, mais non pas celle qui accompagne le chant; c'est l'harmonie qui résulte de plusieurs chants dont chacun pourrait se suffire.

Pas d'instruments pour fournir les dessous : les voix de basse s'en chargent, et avec quelle puissance d'effet! Les mélodies s'élancent diverses, simultanées, pareilles aux arabesques d'un dessin : elles se croisent, et leurs intersections forment des nœuds d'harmonie. Quand elles ont achevé leurs courses capricieuses, elles finissent ensemble sur une rencontre dernière où elles semblent s'épanouir; comme les roses, elles meurent en s'ouvrant; comme les roses aussi, elles laissent en mou-

rant un parfum qui demeure, mais dont l'âme, plus que les sens, reste embaumée.

Ainsi la convergence des effets était ici déjà dans la seule musique. On nous l'a fait admirer encore dans l'alliance de la musique et des arts, du dessin, peinture, bas-reliefs, gravure, reproduits par cette bonne servante qu'est la photographie.

Tandis que Palestrina ou Vittoria faisait entrer la beauté en nous par les oreilles, Giotto et Fiesole, le Pérugin et Raphaël, Rembrandt et Van Eyck la faisaient entrer par les yeux. Et c'était bien la même beauté. La convergence était si parfaite que nous confondions les deux sources d'émotion, ne sachant plus distinguer entre voir et entendre. Les mystères de l'Amour rédempteur nous pénétraient de pitié, d'adoration, de reconnaissance. Nous étions soulevés, comme à notre insu, au-dessus des pensées mesquines, des sentiments bas, des vulgaires plaisirs. Oui, c'était vraiment du grand art, et de l'art nouveau, du moins pour notre siècle qui en avait perdu le secret.

Ah! ce pauvre siècle! On en a beaucoup médit, et il y avait beaucoup de mal à en dire. Toutefois, il faut être juste, même pour les pécheurs. Eh bien! rendons justice à ce siècle qui va mourir. Il fait mine de se convertir à son lit de mort. Il se dégoûte de l'impiété railleuse, de la volupté banale, du matérialisme de la pensée et de l'art. Il se montre assoiffé d'idéal; ce qui lui manque encore, c'est de savoir à quelle source étancher sa soif. Mais déjà il reconnaît qu'on avait trop vite annoncé la mort du Christianisme, et que, dans

cette grande faillite des choses humaines, c'est encore cette doctrine qui garde la meilleure réserve d'espérances et les plus hautes inspirations d'amour.

Je ne crois pas me tromper, en rapportant à cette cause le changement qui s'opère dans les goûts musicaux du public. On déserte Rossini, on se fatigue même de Mozart, on reste fidèle à Beethoven parce qu'il est éternel, mais on ne s'en contente pas. On s'avance vers l'avenir jusqu'à ce mystérieux et profond Wagner qui tour à tour fascine l'esprit, puis le fatigue et l'égare, sans parler aux sens; et en même temps on revient vers le passé, vers l'austère beauté de Palestrina; et cela même n'est que le premier pas d'un retour plus audacieux qui déjà se dessine et qui nous ramène au plain-chant. L'école de Saint-Gervais est l'avant-garde de l'école de Solesmes. Que des moines s'éprennent pour la grave et priante mélopée grégorienne, je ne m'en étonne pas. Mais que le public, le grand public, s'intéresse à leur entreprise et commence à la goûter, voilà un symptôme digne d'attention. Il y a vingt ans, il y a trente ans, à prédire ce que nous voyons, on eût passé pour un insensé.

Laissez-moi donc relever, sur ce terrain de l'art, ce que j'aperçois aussi dans d'autres domaines : un ensemble d'indices qui nous permettent d'espérer, pour l'âge prochain dont nous saluons l'aurore, un renouveau de christianisme. Quand la moisson aura mûri au soleil du vingtième siècle, il sera juste d'en faire honneur aux semeurs attardés qui auront confié les germes à la terre sous les clartés crépusculaires du dix-neuvième siècle à son déclin.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA BASILIQUE DE SAINT-REMY
AU PÈLERINAGE DE LA JEUNESSE CATHOLIQUE A REIMS

le 11 mai 1896.

Attendite ad petram unde excisi estis, et ad cavernam laci de qua præcisi estis.

« Venez voir la roche où vous avez été taillés, la carrière d'où vous avez été tirés. »

(Is., LI, 1.)

Qui êtes-vous, Messieurs? Vous êtes la jeunesse. Et où êtes-vous venus? Au pays des origines. Catholiques et Français, vous accourez ici pour tremper vos jeunes courages aux sources où la vieille France a puisé sa foi. Votre pèlerinage est un symbole; c'est la visite, c'est l'hommage que le passé reçoit de l'avenir.

Et pourquoi cet hommage? Le passé mérite-t-il autre chose qu'un souvenir? Non, quand il n'est que le passé. On s'acquitte envers lui en le nommant avec respect, puis on se détourne et l'on regarde en avant. Mais le passé qu'on vénère ici, n'est rien moins qu'étranger à vos espérances. Vous voulez vivre, n'est-ce pas? Vivre d'une vie pleine, puissante, féconde? Vous voulez mettre dans cette vie ce qui l'embellit, pendant qu'elle s'écoule;

puis, parce que ce serait trop peu, vous y voulez mettre encore ce qui l'empêchera de périr tout entière, un élément d'immortalité? C'est bien; mais alors sachez comprendre la loi de la vie. La vie est une continuité. Regardez cet homme, parvenu à la plénitude de sa force. Vingt fois, depuis sa naissance, il a renouvelé l'étoffe matérielle de ses organes. Pourtant, c'est le même homme. Une chaîne ininterrompue rattache à son berceau toutes les phases de sa croissance. Une autre chaîne, infiniment plus longue, relie son existence éphémère à celle de toute sa race. Que de générations ont vécu, ont travaillé, ont lutté, ont souffert pour pétrir ce moule, élaborer ce tempérament, fixer ce type, affiner cette essence!

Ainsi la personne humaine, si elle est le facteur de l'avenir, est aussi le produit du passé. Et je comprends dès lors pourquoi la jeunesse croyante vient aujourd'hui s'agenouiller sur un tombeau. Ce tombeau d'un homme est le berceau d'une civilisation, d'un peuple. Vous vous croyez jeunes, Messieurs, et vous l'êtes selon votre être individuel; mais, dans la continuité de notre histoire, c'est Remy le baptiste, c'est Clovis le baptisé qui représentent la jeunesse; vous, vous appartenez à la vieillesse de la France. Et, cependant, vous ne voulez pas que la France vieillisse; alors vous venez chercher pour elle, au contact de ce baptistère d'où elle est sortie, un principe de régénération et une source d'espérance.

Vous avez raison : tout cela vous attend ici. Pour vous en convaincre, rappelez-vous ce qui s'est passé dans

ce lieu. Je puis le dire en un seul mot : la barbarie y a été baptisée par l'Église. Baptisée, qu'est-ce à dire?

Cela veut dire d'abord : illuminée dans ses ténèbres ;

Cela veut dire encore : purifiée de ses souillures ;

Cela veut dire enfin : adoucie en ses violences et domptée par l'amour.

Vous donc qui voulez rendre à la France épuisée les énergies natives de son baptême, voilà les trésors dont il faut d'abord vous enrichir vous-mêmes, pour les répandre ensuite autour de vous :

La lumière,
La pureté,
L'amour.

I

La lumière d'abord. Le baptême est un sacrement de lumière. Dans le langage voilé dont usaient les premiers chrétiens, la régénération baptismale s'exprimait par le mot d'illumination ; et rien n'est plus vrai que cette expression : car le baptême nous initie à la vie divine et Dieu est lumière.

Les rites solennels du baptême ont conservé la trace de cette pensée primitive. Quand le catéchumène s'approche du baptistère, le ministre du sacrement lui dit : « Que demandes-tu à l'Église de Dieu? » Et il répond : « La foi. » Or, la foi, c'est la lumière.

J'entends l'impie qui se récrie. « Mais non, dit-il, votre foi n'est pas la clarté, c'est la nuit pour l'esprit. » — L'impie se trompe. La foi m'apporte la pensée de

Dieu qui est lumière; mais c'est un rayon qui luit au milieu des ténèbres : *Lux in tenebris lucet.* Vous avez vu, Messieurs, dans une belle nuit d'été sans lune, le ciel semé d'étoiles. Chacune d'elles est un foyer. Tout autour du point lumineux l'obscurité s'épaissit, mais elle n'arrête pas la lumière au passage, elle ne l'empêche pas de traverser l'infini de l'espace, d'arriver jusqu'à l'œil du navigateur et de l'aider à diriger son vaisseau sur les plaines sans routes de l'Océan.

Telle est la nature de la foi : une clarté qui perce l'ombre, mais qui la laisse encore régner autour d'elle.

Et pourquoi laisser régner l'ombre? Pourquoi ne contenter qu'à demi ce besoin de lumière qui nous tourmente? Pourquoi, Messieurs? Ah! vous le savez bien! C'est tout le secret de notre destinée. Oui, nous attendons un jour dont l'aurore montera de la nuit du tombeau; et ce jour-là n'aura pas de déclin. Un plein midi éternel, la vérité vue en elle-même, en sa forme substantielle et vivante, la vérité bonne et belle, Dieu, en un mot, contemplé à visage découvert et face à face: *revelatâ facie*[1], *facie ad faciem*[2], dit saint Paul; — Dieu connu tel qu'il est, dit saint Jean : *sicuti est;* voilà ce qui nous est promis; et de cette vision jaillira une source de béatitude, un fleuve de paix. Mais ce bonheur est trop haut pour être dispensé au hasard. Et Dieu respecte trop cette créature qui porte sa ressemblance, pour lui jeter une telle félicité comme un don de son caprice. Sans doute la liberté du choix est à l'origine

1. I Cor., III, 18.
2. II Cor., XIII, 12.

de l'ordre surnaturel ; c'est le règne de la grâce, c'est-à-dire du bon plaisir dans la munificence ; mais, jusque dans ce royaume de la bonté gratuite, il faut que l'équité trouve sa place. Écoutez saint Paul parler de la couronne qui l'attend au terme de ses travaux : il l'appelle une couronne de justice ; et c'est sur la justice du Juge Suprême qu'il compte pour la lui décerner : « *Reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi in illa die justus judex*[1]. »

Ainsi le bonheur du Ciel est une récompense. Pour y atteindre, il faut la mériter ; donc il faut le connaître ; car comment poursuivre ce qu'on ignore ? Mais le bonheur du Ciel est une pleine clarté ; donc, pour le mériter, il faut que cette clarté se voile : car comment conquérir ce que déjà l'on possède ? Le mélange d'ombre et de lumière dans notre condition présente est donc chose requise et appelée par notre condition future. Telle est l'économie du salut. Elle tient tout entière dans ces deux mots de saint Jean : *Lux in tenebris lucet :* la lumière luit parmi les ténèbres. Et il ajoute : « Les âmes orgueilleuses, âmes de ténèbres, ne l'ont pas comprise », *Et tenebræ eam non comprehenderunt.* Mais les âmes humbles et fidèles ont discerné le rayon au travers des ombres, et ce mince filet de lumière a suffi à guider leur marche. C'est ainsi qu'une même étoile a conduit les Mages jusqu'au berceau du Sauveur et qu'elle a lui en vain aux yeux des Juifs et aux yeux d'Hérode.

Ceux donc qui voudraient que la foi fût sans ombre

1. II Tim., IV, 8.

voudraient par là même que la terre fût le ciel et que le ciel cessât d'être une récompense.

Mais il est une autre façon de se tromper sur la nature de la foi. On voudrait qu'elle contentât sur toutes choses la curiosité de l'esprit ; que, à défaut de la vision béatifique, elle nous donnât ici-bas la science universelle. La foi n'est pas faite pour cela. De la pensée de Dieu elle nous apporte ce que nous avons besoin d'en connaître, pour atteindre notre fin. Le reste, ce qui n'intéresse pas le salut, ce qui embellit seulement la vie présente, Dieu le laisse aux disputes des hommes. C'est un noble labeur de l'esprit que celui de la science ; il se développe dans un double domaine : le monde de la matière et celui des idées. Mais si l'on veut lui demander davantage, une loi supérieure, une règle de vie, une solution de l'énigme que contient notre destinée, on aboutit à la faillite.

Non, l'homme ne peut découvrir par lui-même ce qui est le secret de Dieu. « C'est Dieu qui nous a faits, et non pas nous-mêmes, dit le Psalmiste : *Ipse fecit nos et non ipsi nos*[1]. » Donc c'est Dieu qui sait pourquoi il nous a faits. Et, pour le savoir à notre tour, c'est de lui qu'il faut l'apprendre. La foi nous apporte ce témoignage et répond par là même à trois questions dont la solution serait, sans elle, aussi impossible qu'elle est nécessaire : D'où vient l'homme ? Où va-t-il ? Et par quel chemin ?

La preuve que cette solution est nécessaire, c'est l'effort incessant de la raison, de la conscience, du cœur humain pour la trouver.

1. Ps. 99.

La preuve qu'elle est naturellement impossible, c'est l'inanité de cet effort; c'est l'infériorité des philosophies les plus hautes comparées aux religions, même les plus grossières, lorsqu'il s'agit de hasarder une réponse à ces questions.

Ah! c'est que les fausses religions roulent dans leurs flots fangeux des fragments de vérité dérivés de la source originelle, tandis que la tendance de la philosophie l'éloigne de la tradition.

Toutefois, il faut le reconnaître, ce que les fausses religions ont gardé de vérité primitive est bien insuffisant à gouverner la vie des hommes. Les Francs, nos aïeux, n'étaient pas sans croyances : ils eussent été pires sans leurs croyances; mais ils restaient barbares avec elles. Aucune initiation philosophique ou scientifique, s'ils eussent été capables d'en recevoir une, ne les eût rendus meilleurs; peut-être eût-elle ajouté à leurs vices. Il leur fallait une illumination divine : ils l'ont reçue avec le baptême. Le rayon a traversé leurs ténèbres, il a orienté leur vie vers des horizons nouveaux. Et la civilisation dont nous vivons, la civilisation chrétienne, est sortie de ce baptistère.

Et vous, jeunes gens, — car c'est à vous qu'il faut revenir; c'est votre sort qui nous intéresse, même quand nous remuons cette cendre du passé, — vous aussi, vous avez besoin de lumière.

Cherchez donc la lumière de la science. Il ne suffit pas que vous marchiez à cette lumière : il faut que vous soyez de ceux qui portent le flambeau. Il le faut pour l'honneur de votre foi. Il le faut, pour faire de vous les

chefs et les initiateurs du progrès humain qui, s'il se faisait sans vous, se ferait contre vous.

Mais cherchez aussi et surtout la lumière de la foi, pour mettre un élément divin dans cette culture humaine et rétablir l'harmonie entre nos destinées de la terre et nos destinées éternelles.

Pour acquérir la science, puisez-la dans ses sources, qui sont la nature et les livres. Pour acquérir et garder la foi, allez aux sources encore : fréquentez l'Évangile, fréquentez la Bible, nourrissez-vous de la tradition chrétienne, ne craignez pas d'ouvrir les écrits des Pères, des théologiens, des apologistes. Devenez des chrétiens instruits, prêts, selon le conseil de saint Pierre, « à fournir à qui vous les demande, les raisons de vos immortelles espérances[1] ».

C'est ainsi que le Baptême aura été pour vous le sacrement de la lumière.

II

Le baptême est encore le sacrement de la pureté. Le signe sensible qui le caractérise, c'est l'ablution du corps, symbole de la purification de l'âme.

Il fallait que la barbarie fût éclairée, car elle était ignorante : il fallait aussi qu'elle fût purifiée, car elle était corrompue. L'erreur de Rousseau reçoit de l'histoire un éclatant démenti. S'il était vrai que l'homme fût naturellement bon, que la civilisation fût la cause

1. I. Pet., III, 15.

de ses vices, la barbarie, plus rapprochée de la nature, devrait être plus éloignée du crime. Il n'en est rien.

Clovis était un barbare, et ses passions étaient atroces. Mais si le baptême l'a purifié, l'a-t-il rendu meilleur? On nous objectera les cruautés et les violences qui déshonorèrent la fin de son règne. La réponse est facile.

Le baptême, en effaçant la souillure des fautes commises, n'arrache pas de nos âmes la racine des convoitises coupables. Après comme avant le baptême, nous restons inclinés vers le mal et sujets à la fascination du péché. Mais alors, à quoi sert-il? Il nous fait capables d'en triompher. Avant le baptême, notre liberté morale, non pas détruite, mais blessée et affaiblie, comme dit le Concile de Trente, était livrée presque sans défense aux entraînements de ces passions grossières ou violentes que l'Écriture appelle la chair. Le baptême survient, et il met en nous un principe de résistance au mal, qui n'est autre que l'Esprit de Dieu. Ces deux principes vont coexister dans nos âmes, et l'on verra le conflit de leurs tendances. « L'Esprit désire contre la chair, dit l'Apôtre, et la chair contre l'Esprit. Ce sont d'irréconciliables adversaires[1]. » Vous demandiez ce qu'il y a de nouveau dans l'humanité, depuis qu'elle est baptisée; la voilà, la grande nouveauté : c'est que le mal n'est plus le maître, il est contesté. Le libre arbitre peut lui donner la préférence; mais il peut aussi, en la

1. Galat., v, 17.

vertu de Dieu, assurer la victoire du bien. Avant Jésus-Christ, on ne luttait plus guère; maintenant, on lutte et l'on triomphe. Le siècle qui a vu les crimes de Clovis a vu les vertus de Remy et de Clotilde. Les ascètes ont peuplé les solitudes, les moines ont défriché les forêts, la virginité a fait contraste avec la corruption, le pardon a fait rougir la vengeance. Voilà les fruits du baptême d'un peuple.

La preuve est donc faite. Mais voulez-vous la contre-épreuve? Regardez autour de vous. Parvenue au faîte de la civilisation, l'humanité moderne ne veut plus de l'Évangile. Il lui déplaît de lutter contre elle-même. Ce n'est plus sur la résistance aux passions qu'on prétend fonder l'espoir du perfectionnement moral, c'est sur la culture des passions. Tous les instincts sont légitimes; mais un égoïsme éclairé choisit les plus bienfaisants, les développe et les fait prévaloir : c'est au nom de l'amour de soi que l'égoïsme se transforme en raltuisme.

Voilà ce qu'on promet. Et cette promesse est vaine. De ces imprudentes leçons, l'homme animal qui dort en chacun de nous ne retient qu'une chose : c'est qu'il n'y a qu'à se laisser vivre. Faut-il donc être prophète pour annoncer qu'une barbarie nouvelle peut seule sortir de ces étranges doctrines?

Elle en sortira, n'en doutez pas, à moins que vous ne soyez les plus forts, vous qui gardez le ferment divin. Jeunes gens chrétiens, portez ce ferment civilisateur au sein de notre société vieillie. Montrez-lui ce spectacle dont la beauté ravissait le Sage : une génération chaste,

et par là glorieuse : *O quam pulchra est casta generatio cum claritate*[1].

Vous savez comment on reste pur. Le Sauveur Jésus vous l'a dit : c'est par la prière et la mortification des sens. L'impureté est une honte que le démon aime à infliger à notre race dont il est jaloux. Cet esprit sublime qui s'est perdu par l'orgueil ne peut souffrir la gloire que Dieu réserve aux enfants d'Adam. Alors, lui qui n'a rien de commun avec la chair, se plaît à noyer notre âme dans la chair : c'est sa vengeance d'esprit damné. « On ne le chasse, dit le Seigneur, que par l'oraison et le jeûne : *Hoc genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium*[2]. » L'oraison, c'est tout ce qui représente le commerce avec Dieu : la supplication ardente, la contemplation, par-dessus tout la communion eucharistique, qui fait habiter Dieu dans notre chair. Le jeûne, c'est tout ce qui mate les sens, dompte l'imagination, réduit les appétits en servitude : c'est par-dessus tout la virilité des habitudes et l'austérité d'une vie consacrée au travail et défiante à l'égard du plaisir, prête à l'accueillir au passage, sous ses formes innocentes, à titre de délassement d'un moment, mais fidèle à le dédaigner, s'il prétend devenir l'occupation de nos heures et le but de nos efforts.

Jeunes gens, il dépend de vous d'étonner votre siècle et de devenir ses maîtres : qu'en vous voyant passer, on soit forcé d'emprunter à l'apôtre saint Jean ce cri d'étonnement qui lui échappait dans sa vision de Path-

1. Sap., VI, 1.
2. MATTH., XVII, 20.

mos : « Ah! disait-il à son céleste guide, ceux-là qui sont vêtus de robes sans taches, qui sont-ils et d'où sont-ils venus? » Et l'ange répondait : « Ce sont ceux qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau[1]. » Le sang de l'Agneau! Vous savez où il coule! Allez y laver vos âmes, et vous éblouirez l'humanité par leur blancheur, et vous deviendrez ses guides dans les chemins qui mènent à l'éternelle vie.

III

Enfin, le baptême qui éclaire, le baptême qui purifie, est encore une initiation à l'amour.

La barbarie, ignorante et corrompue, était aussi et surtout violente et sanguinaire. J'ai parlé des fureurs de Clovis : que dire des crimes de sa race? Regardez Clotilde, dont la douce figure éclaire les ténèbres de cette triste époque. Pourquoi ce voile de deuil sur sa tête, sur ses joues ces ruisseaux de larmes? Le meurtre a désolé sa maison ; et je ne sais ce qu'elle pleure davantage, ou de la mort de ses petits-fils, ou du crime de ses propres fils, bourreaux de leurs neveux.

L'homicide est, pour ces barbares, la forme naïvement féroce de l'égoïsme. Si, entre la passion et son contentement, il n'y a qu'une vie d'homme, il paraît tout simple de supprimer l'obstacle.

L'Église s'est attaquée à ce monstre. Tour à tour vaincue et victorieuse dans ce duel formidable, elle ne

1. Apoc., VII, 13, 14.

se décourage jamais. Comme elle a combattu la corruption par les exemples de la pureté, elle oppose à la haine les miracles de l'amour. Clodoald, échappé au massacre de ses frères, échange contre une couronne terrestre la couronne monacale. Cette histoire vraie n'est-elle pas un symbole ? La charité du Christ se retire des cours dans les cloîtres, mais c'est pour revenir en conquérante et dompter les cœurs. Il y faudra des siècles, mais l'œuvre se fera. Un jour, sur le trône de Clovis, on verra s'asseoir saint Louis. Le culte de la violence fera place au respect des faibles. Une institution puissante, la chevalerie, consacrera le glaive à la défense des opprimés. Ce sera le baptême de la force. Et nul ne pourra méconnaître en cette transformation l'œuvre propre de l'Évangile.

On vante souvent, de nos jours, l'adoucissement des mœurs comme une conquête de l'esprit moderne. La vérité est qu'il faut y voir un effet lointain, mais certain, de la civilisation chrétienne. Et la preuve qu'il en est ainsi, c'est que partout où l'influence du christianisme est en baisse, la violence renaît. On est bien forcé de le reconnaître, si l'on consulte les statistiques du meurtre. Les effets de l'éducation athée s'y font sentir avec évidence. L'âge moyen des meurtriers s'abaisse, il se fixe entre dix-huit et vingt-cinq ans, comme pour mieux faire apparaître ce que la société peut attendre de cette première génération sans Dieu, et ce qu'elle doit craindre des suivantes.

Et puis l'homicide n'est pas le seul enfant de l'égoïsme. Il y a encore la tyrannie de l'argent. Trouve-t-on que,

de ce côté, les mœurs se soient beaucoup adoucies? On n'a plus voulu d'autre explication de ce monde que l'évolution aveugle dont la loi, entre vivants, est la lutte pour la vie. Cette lutte a-t-elle jamais été plus âpre? La morale chrétienne protégeait la propriété, elle y faisait respecter un droit sacré ; mais à l'exercice de ce droit elle attachait des charges. L'égoïsme, aujourd'hui, revendique les droits et secoue les charges : j'entends l'égoïsme nanti. Quant à l'autre, celui qui n'a pas sa part, il répond en niant le droit lui-même et il ébranle déjà la société de ses revendications menaçantes. Oui, vraiment, c'est une barbarie qui se prépare.

Où est le remède? Il est dans le règne d'une justice imprégnée d'amour. Voilà ce que vous avez à montrer au monde, vous les tenants de l'Évangile. Et si vous m'en croyez, vous serez plus empressés aux œuvres fécondes qu'aux controverses stériles.

On discutera beaucoup autour de vous sur les limites de la justice et de la charité : les uns réduiront trop les obligations de justice, les autres les étendront presque jusqu'à supprimer la charité ! Oh ! je ne dis pas que la solution de ces questions soit indifférente. Il n'est jamais indifférent de se tromper. Si donc on vous demande une règle pour en juger, voici celle que je vous propose. La justice se reconnaît à ce signe que, derrière ses exigences, elle fait voir un créancier humain. Quand il s'agit de la charité, il y a bien encore un créancier, puisqu'il y a une dette : mais ce créancier n'est pas l'homme, c'est Dieu. Si vous manquez à

la charité, l'homme en souffrira, mais c'est Dieu seul qui revendiquera son dû. Et vous savez comme il se cache en la personne de tous ceux qui invoquent votre pitié : « Tout ce que vous faites, tout ce que vous refusez à l'un de ces petits, c'est à moi que vous le faites, c'est à moi que vous le refusez. »

Ainsi la différence est réelle. Mais voici la ressemblance : Dieu est au fond de tous nos devoirs : qu'on viole la justice ou qu'on blesse la charité, c'est toujours à Dieu en définitive qu'on en rendra compte : et qu'importe que nous soyons jugés sur une loi ou sur une autre, puisque infailliblement nous serons jugés !

Pour nous rendre ce jugement propice, cultivons toutes les vertus ensemble et ne séparons pas la justice de l'amour. Qu'est-ce qu'un peuple baptisé ? C'est un peuple qui aime. Le monde païen a vu avec étonnement ce spectacle ; il disait des premiers chrétiens : Voyez comme ils s'aiment ! Il faut que le paganisme moderne en dise autant de nous, Messieurs, et qu'il ajoute : Voyez comme ils nous aiment !

Si vous aimez, vous serez forts. Ne me dites pas que vous êtes trop réduits en nombre. Ah ! je sais bien que, dans la guerre moderne, c'est aux gros bataillons qu'on promet la victoire. Admettons que ce soit vrai, jusqu'au jour où la hardiesse heureuse d'une troupe d'élite viendra rompre les ressorts compliqués de l'immense machine que la science a construite, et passer triomphante à travers ses tronçons dispersés. Mais la guerre contre l'impiété, contre l'ignorance, contre la corruption et l'égoïsme, n'est pas une guerre moderne, c'est la plus

ancienne des guerres. Et Celui qui l'a instituée, a promis la victoire au petit nombre : *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum* [1].

Dans cette guerre morale, la tactique qui prévaut c'est celle que Jeanne d'Arc faisait connaître à ses juges, désireux de la convaincre de sortilège. « Pour remporter tant de succès, lui disaient-ils, vous aviez donc un secret ? — Mon secret était simple, répondait la vierge héroïque. Je disais à mes gens : Entrez hardiment au milieu des Anglais ; et j'y entrais la première. »

Jeunes gens chrétiens, vous êtes le petit nombre. Mais vous avez pour vous la vérité, la grâce et la piété, vous avez Dieu. Entrez hardiment dans la société moderne ; entrez-y par la science et par l'amour. Pénétrez partout où vous voyez une place à prendre ; et quand vous l'aurez occupée, faites-y voir, faitez-y admirer ce qui manque au monde : la foi, la pureté, la tendresse. Ces trésors-là sont ceux dont une civilisation ne peut pas longtemps se passer, sans retomber dans la barbarie. Montrez-les à ceux qui les ont perdus. Faites-les désirer. Le siècle prochain s'approchera de vous, pour les recevoir de vos mains et pour inaugurer avec vous une civilisation nouvelle, dans la réconciliation du génie de l'homme avec l'Esprit de Dieu !

1. Luc., XII, 32.

TABLE DES MATIÈRES

Préface 1

PANÉGYRIQUES ET ORAISONS FUNÈBRES

Panégyrique de saint Ambroise, prononcé dans l'église de Saint-Ambroise, à Paris, le 27 avril 1873..... 3

Panégyrique de saint Denys, prononcé dans l'église paroissiale de Saint-Denys, le 11 octobre 1874..... 17

Oraison funèbre de S. G. Mgr de Briey, évêque de Saint-Dié, prononcé dans la cathédrale de Saint-Dié, le 13 décembre 1888..... 37

Panégyrique de saint Louis de Gonzague, prononcé à Notre-Dame, pour le troisième centenaire de sa mort, le 21 juin 1891..... 61

Oraison funèbre de Mgr Lamarche, évêque de Quimper, prononcée dans la cathédrale de Quimper, le 20 juillet 1892 79

Discours prononcé en l'église de la Madeleine, au service célébré pour M. l'abbé Le Rebours, le 12 novembre 1894..... 107

Sermon pour la fête de saint François de Sales, prononcé en l'église de Saint-Thomas d'Aquin, le 29 janvier 1867..... 123

Sermon pour la neuvaine de sainte Geneviève, prononcé en l'église Sainte-Geneviève, au Panthéon, le 5 janvier 1873..... 151

Sermon pour le deuxième jour du Triduum, en l'honneur du B. Pierre Lefèvre, prononcé en l'église du Gesù, à Paris, le 24 mai 1873..... 171

Sermon pour la fête de saint Denys, prononcé dans la basilique abbatiale de Saint-Denys, le 14 octobre 1877 178

Sermon pour la fête de sainte Thérèse, prononcé au Carmel de l'avenue de Messine, le 15 octobre 1877. 189

Sermon pour la fête de la Translation du corps de saint Vincent de Paul, prononcé en l'église de la Mission, le 19 avril 1887 201

DISCOURS ET ALLOCUTIONS DE CIRCONSTANCE

Discours à la Société de Saint-Eloi (patrons et ouvriers), prononcé dans l'église Saint-Ambroise, à Paris, le 5 décembre 1869 213

Allocution prononcée à la séance solennelle de rentrée du Cercle catholique du Luxembourg, le 1er février 1872 230

Allocution pour le six centième anniversaire de la mort de saint Thomas d'Aquin, prononcée à l'école Albert-le-Grand, à Arcueil, le 7 mars 1874 247

Allocution pour l'ouverture des conférences de jeunes gens, prononcée à Saint-Philippe du Roule, le 22 novembre 1874 253

Allocution prononcée à la séance solennelle de rentrée du Cercle catholique du Luxembourg, le 29 novembre 1879 258

Sermon pour la solennité de l'Immaculée-Conception, fête patronale de l'Institut catholique, prononcé dans l'église des Carmes, le 5 décembre 1880 266

Sermon pour la même solennité prononcé dans l'église des Carmes, le 9 décembre 1883 281

Allocution prononcée, à Notre-Dame, pour la consécration du diocèse de Paris à saint Joseph, le 19 mars 1892 289